

Université de Montréal

*La Valeur monde : traduction et mondialisation dans Anil's Ghost
de Michael Ondaatje*

par

Pascal Gin

Département de littérature comparée
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Ph.D. (littérature)
en littérature comparée
option « Théorie et épistémologie de la littérature »

Janvier 2004

©, Pascal Gin, 2004



PR
14
U54
2004
v. 014

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

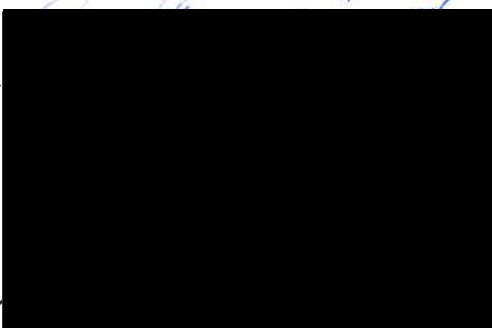
*La Valeur monde : traduction et mondialisation dans Anil's Ghost
de Michael Ondaatje*

présentée par :

Pascal Gin

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

.....
.....
.....
.....



membre du jury

Sherry Simon

.....
examineur externe

.....



RÉSUMÉ

La Valeur monde : traduction et mondialisation dans Anil's Ghost de Michael Ondaatje

Situant son objet dans les imaginaires littéraires de la mondialisation, le présent travail propose, à titre d'étude de cas, une lecture du roman *Anil's Ghost* de Michael Ondaatje. Le programme de recherches retenu s'organise autour de trois axes, respectivement conceptuel, formel et critique. Il se partage ainsi entre un effort de théorisation des phénomènes liés à la mondialisation, une analyse des structures romanesques susceptibles de signifier la thématique diégétique d'une conjoncture mondialisée, ainsi qu'une comparaison des effets de sens produit par le roman avec l'interdiscours critique des savoirs prenant la mondialisation pour objet. Exploité parallèlement plutôt qu'isolément, chaque axe de recherche donne lieu à une segmentation tripartite en fonction de laquelle s'organise la progression de l'étude. Dans la projection de l'axe conceptuel, la mondialisation est successivement abordée comme production discursive, processus de transformation sociale et visée téléologique, répartition que consacre terminologiquement la série mondialisme-mondialisation-mondialité. Sur l'axe formel structurant le roman comme dispositif axiologique à même de produire des effets de valeur se précise une rhétorique romanesque que relaient, à titre de processus de textualisation, l'isotopie énonciative, l'ordre du récit et la voix narrative. Enfin, l'axe critique en fonction duquel est étudié l'usage figuratif de la traduction dans l'interdiscours de la mondialisation soutient une réflexion se voulant attentive aux fonctions dont est investie cette figure selon qu'elle s'apparente à un idéologème, un narrème ou un philosophème de la mondialisation. Les résultats de l'étude sont à situer dans le prolongement des considérations critiques la motivant. Multipliant les points de repère théoriques, une modélisation modulée plutôt qu'univoque de la mondialisation fait tout d'abord ressortir, à travers la variété des discours, processus et principes considérés, les récurrences d'une problématique humaine concernant la capacité d'agir du sujet mondialisé. L'analyse des structures axiologiques, dès lors qu'elle prend une mesure élargie et détaillée des valeurs constitutives des univers diégétiques, permet pour sa part de dégager les tensions évaluatives d'un jugement romanesque que ne résume pas la rhétorique communément évoquée de l'ironie ou de l'indécidable. Enfin, l'attention portée à la thématisation romanesque de la traduction dans *Anil's Ghost* met en valeur la complexité d'une figure dominante de la mondialisation, dont le potentiel signifiant excède le discours élogieux d'une mondialité heureuse, car engagée dans un projet collectif de co-traduction planétaire.

Mots clés : argumentation, axiologie, mondialisation, rhétorique, théorie du roman

TABLE DES MATIÈRES

<i>INTRODUCTION.</i>	
<i>LE MONDE IMAGINÉ</i>	p. 1-24
. MONDIALISME, MONDIALISATION, MONDIALITÉ	p. 1-7
. MONDIALISATION ET LITTÉRATURE	p. 8-24
. LA MONDIALISATION ET SES FIGURES : TRADUIRE LA PRÉSENCE AU MONDE	p. 25-31
 <i>CHAPITRE 1.</i>	
<i>LA TRADUCTION, IDÉOLOGÈME DE LA MONDIALISATION ? ÉNONCÉS ARGUMENTATIFS ET MONDIALISME DANS ANIL'S GHOST</i>	
	p. 32-106
1.1 LA MONDIALISATION COMME DISCOURS	p. 32-36
1.2 UN RÉFÉRENT DIÉGÉTIQUE : LA SITUATION DE TRADUCTION	p. 36-50
1.3 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : L'ÉNONCÉ ARGUMENTATIF	p. 50-84
1.4 LOCALISME ET MONDIALISME	p. 84-105
 <i>CHAPITRE 2.</i>	
<i>« [...] THIS WAS AN EASY TRANSLATION [...] » OU LE NARRÈME DE L'INTERCONNECTIVITÉ : PROCESSUS DE MONDIALISATION ET RÉCIT ARGUMENTATIF DANS ANIL'S GHOST</i>	
	p. 106-191
2.1 DU MONDIALISME À LA MONDIALISATION	p. 106-110
2.2 UN RÉFÉRENT DIÉGÉTIQUE : L'ACTE DE TRADUCTION	p. 110-112
2.3 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : LE RÉCIT ARGUMENTATIF	p. 113-180
2.4 INTERCONNECTIVITÉ ET MONDIALISATION	p. 180-191

CHAPITRE 3.	
LA TRADUCTION MENSONGÈRE OU LE PHILOSOPHÈME CONTRARIÉ : MONDIALITÉ DIALOGIQUE ET VOIX ARGUMENTATIVE DANS ANIL'S GHOST	p. 192-261
3.1 MONDIALITÉ ET SUJET ÉTHIQUE	p. 192-195
3.2 UN RÉFÉRENT DIÉGÉTIQUE : LE SUJET TRADUISANT	p. 195-202
3.3 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : ROMAN ET VOIX D'AUTEUR	p. 202-219
3.4 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : PERSONNAGES ET VOIX NARRATIVE	p. 219-242
3.5 « PERHAPS IT WAS MORE THAN A TRICK » : VOIX ET AXIOLOGIE	p. 242-255
3.6 UN PHILOSOPHÈME CONTRARIÉ	p. 255-261
CONCLUSION.	
L'IMAGINAIRE ÉTHIQUE DE LA MONDIALISATION	p. 262-277
. MONDIALITÉ ET DÉPASSEMENT DES PRATIQUES MORALES : LA MODERNITÉ TARDIVE D'ANTHONY GIDDENS	p. 262-266
. MONDIALITÉ ET IMAGINAIRE ÉTHIQUE : SOURCES OF THE SELF DE CHARLES TAYLOR	p. 267-274
. LA MONDIALISATION ROMANESQUE OU LE ROMAN D'UNE CONSCIENCE PARTAGÉE	p. 275-277
BIBLIOGRAPHIE.	p. 278-288

À Debbie, pour sa patiente affection

REMERCIEMENTS

I wish to thank first and foremost Dr. Sylvia Fishbein for her unwavering support and confidence. Je tiens à remercier le D^r Sylvia Fishbein pour la constance de ses encouragements comme pour la confiance qu'elle n'a eu de cesse de me témoigner. L'infléchissable soutien de Madame Annie Brisset, professeure titulaire, m'a été d'un précieux secours tout au long de mes études doctorales. Que celle-ci en soit ici vivement remerciée. J'étends par ailleurs mes remerciements au Conseil de recherche du Canada en sciences humaines et sociales, au Département de littérature comparée ainsi qu'à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal pour le soutien financier qu'ils m'ont octroyé. Je réserve la sincère expression de ma profonde gratitude à Monsieur Walter Moser, professeur titulaire, qui a diligemment et patiemment accompagné ce travail doctoral.

INTRODUCTION

LE MONDE IMAGINÉ

MONDIALISME, MONDIALISATION, MONDIALITÉ

If he is awake early enough the boy sees the men walk past the farmhouse down First Lake Road. Then he stands at the bedroom window and watches [...] ¹

L'auteur est canadien. La scène se situe, au tournant du siècle, dans une communauté rurale du nord de l'Ontario.

Patrick Lewis arrived in the City of Toronto as if it were land after years at sea. Growing up in the country had governed his childhood [...] Now, at twenty-one, he had been drawn from that small town like a piece of metal and dropped under the vast arches of Union Station to begin his life once more. He owned nothing, had scarcely any money. There was a piece a fedlspar in his pockets that his fingers had stumbled over during the train journey. He was an immigrant to the city.

De naissance sri-lankaise, Michael Ondaatje s'est établi au Canada après l'adolescence, suite à une première migration, à l'âge de onze ans, au Royaume-Uni. Le protagoniste fait l'initiation migratoire d'un passage à la vie adulte.

He sits down at the long table and looks into his school geography book within the maps of the world, the white sweep of currents, testing the name to himself. Mouthing out the exotic. *Caspian. Nepal. Durango.* He closes the book and brushes it with his palms, feeling the texture of the pebbled cover and its coloured dyes which create a map of Canada.

Par roman interposé, l'auteur émigré, immigrant, imagine l'enfant, canadien, imaginant le monde. La suite des commentaires s'essaie, on l'aura deviné, à divers modes de lecture de l'expérience migrante telle que l'exploite la création romanesque. À une lecture assimilatrice qui pratique le non-dit des littératures nationales succède une lecture thématique mettant en correspondance diégèse et biographie. La troisième approche se laisse peut-être moins aisément saisir. Elle se montre sensible à un jeu de perspectives entrecroisées, à des visions que l'on présume, culturellement,

1. Ondaatje, Michael. *In the Skin of a Lion*, Toronto, Penguin Books, 1987, p. 9.

géographiquement élargies par la mémoire des migrations, puis que le roman refocalise localement sur l'étendue du monde. Bien sûr, nous faisons ici référence implicite à un modèle établi d'herméneutique littéraire, qui vise dans le rapport de l'auteur à son oeuvre, sinon nécessairement la génialité de l'artiste du moins une conscience élargie, qui se cherche et se configure dans l'acte de création. On notera toutefois ce qu'a d'intradiégétique l'effet d'optique littéraire diffractant d'un centre de conscience à l'autre la vision d'un lieu soudainement ou progressivement coordonné à l'extériorité du monde. Rituel matinal, l'observation d'un groupe de travailleurs immigrés suscite chez l'enfant une fascination sans cesse renouvelée. L'insolite des comportements pénètre son imaginaire onirique, contraint à se tendre une conscience implicite des frontières :

The boy who witnesses this procession and who even dreams about it [...] has also watched the men working a mile away in the grey trees [...] Patrick was transfixed. Skating the river at night, each of them moving like a wedge into the blackness magically revealing grey bushes of the shore, *his* shore, *his* river.
(*Ibid.*, p. 7 et 20)

Le roman, dans sa progression, élargira l'écart ainsi introduit dans l'univers clos de l'enfant, l'infléchira vers une altérité dont Patrick Lewis apprendra qu'elle le concerne. La présence migrante, outre le fait qu'elle marque de son empreinte la symbolique d'une géographie locale — et voire nationale : l'exemple du patinage clandestin n'est peut-être pas fortuit —, construit le paysage urbain torontois, peuple la ville en se dispersant dans le réseau des rapports humains, éduque en dernière instance une identité canadienne, celle de Patrick, dont elle motive le militantisme politique. À travers cette nécessité de reconfigurer, narrativement, l'espace local sous l'impulsion de phénomènes globaux qui le complexifient, nous lisons l'évocation romanesque d'une certaine façon de penser et de problématiser la mondialisation. Associant celle-ci à des transformations collectives que caractérisent une intense mobilité des pratiques sociales, mais aussi des écarts marqués et conflictuels entre les situations ainsi suscitées (*flows and disjunctures*), Arjun Appadurai soulève la question que voici : « [...] what is the nature of locality as a lived experience in a

globalized, deterritorialized world ? »² Soumettre à réflexion des conjonctures locales dont la transformation n'est aucunement synonyme de disparition ne présente en soi rien de particulier. La pensée d'Arjun Appadurai rejoint sur ce point un consensus théorique concédant l'action plus complexifiante que synthétisante des processus de mondialisation. L'originalité contemporaine qu'il convient de lui reconnaître réside dans la nature de l'enjeu relevé. On notera d'emblée le caractère intersubjectif d'une représentation tendant vers la conscience partagée, car réciproque, de conditions mondialisées :

Due to the activities of migrants, media, capital, tourism, and so forth the means for imagining areas is now itself globally widely distributed. So, as far as possible, we need to find out how others, in what we still take to be certain areas as we define them, see the rest of the world in regional terms.³

... l'auteur au parcours mondialisé imagine, par la médiation d'une instance narrative, l'enfant imaginant localement le monde. Collective, l'imagination du monde telle que la conçoit Arjun Appadurai pose selon lui problème à deux égards. Elle tire tout d'abord spécificité problématique de ses conditions de possibilité. Si « [t]he idea that selves narrate themselves to situate themselves is nothing new », ce qui change, « sous conditions » de mondialisation pour paraphraser Anthony Giddens, ce sont selon Arjun Appadurai la « prolifération » des possibles, la « reterritorialisation » à l'échelle planétaire de réalités locales, la pluralisation des « points de référence », la « tension »

2. Appadurai, Arjun. *Modernity at large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minnesota, University of Minnesota Press, 1996, p. 52.

3. Appadurai, Arjun. « Grassroots Globalization and the Research Imagination », in Appadurai, Arjun (sous la dir. de) *Globalization*, Durham / London, Duke University Press, 2001, p. 8. C'est en ce sens que la dynamique de respatialisation dont il est question ne nous paraît pas anticipée par la critique postcoloniale, dont l'une des tâches essentielles est d'étudier « the construction of place », telle que la rendent nécessaire les épreuves de déracinement culturel, social et linguistique autant que géographique (Hawkes, Terence [sous la dir. de]. *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, London / New York, Routledge, 1989, p. 10). Deux écarts sensibles se creusent effectivement entre la situation romanesque évoquée et le postcolonialisme littéraire. On remarque tout d'abord que la pratique de décomposition-recomposition concerne jusqu'au personnage en position hégémonique. On note par ailleurs que la relation exigeant reconfiguration ne se situe pas dans la dualité d'un centre et de sa périphérie, d'un empire et de ses marges, mais renvoie à une conjoncture de laquelle participe une multiplicité de situations, migrantes ou non.

entre un vouloir-être surpotentialisé médiatiquement et un pouvoir-être localement circonscrit⁴. L'exemple romanesque retenu nous semble sous ce rapport particulièrement significatif. Certes, les expériences migrantes dont il est fait récit dans *In the Skin of a Lion* sont en décalage historique par rapport à l'étape que marque, dans la diachronie des transformations sociales, la mondialisation. Elles n'en sont pas moins représentées selon des modalités précisément contemporaines : on y retrouve notamment une réversibilité des états de conscience quant à une condition d'interconnectivité ou encore la recombinaison démultipliée de communautés reterritorisées. Le caractère éprouvant d'un rapport au monde collectivement imaginé se double ensuite, dans l'optique spéculative que privilégie Arjun Appadurai, d'un impératif critique, du fait des fonctions socialement antagonistes qu'assume une « faculté » imaginative :

This view of the role of the imagination as a popular, social, collective fact in the era of globalization recognizes its split character. On the one hand, it is in and through the imagination that modern citizens are disciplined and controlled — by states, markets, and other powerful interests. But it is also the faculty through which collective patterns of dissents and new designs for collective life emerge.⁵

Il n'est pas inutile, en vue de préciser ce que seraient ces tensions intérieures à l'imagination du global, de revenir au roman :

[...] the white sweep of currents, testing the name to himself. Mouthing out the exotic.

L'imagination du monde peut tout d'abord se faire le prétexte d'une consommation ou appropriation figurative : « testing the name [...] Mouthing out the exotic ». On sait le caractère suspect de l'exotisme : la jouissance du monde est une stratégie permettant d'inverser la violence qui lui est faite, la représentation est toujours fonction des intérêts qui la motivent. Eu égard à la mondialisation, Gayatri Spivak a ainsi dénoncé un certain discours de l'hybridité célébrée qui n'est pas sans faire écran à ce que ne transforme précisément pas la mondialisation :

4. Appadurai (1996), *op. cit.*, p. 53-54.

5. Appadurai (2001), *op. cit.*, p. 6.

[...] unexamined cultural studies export/import between “developing” country and its migrant group in the United States, emphasizing hybridity, can provide ideological support for the crude cultural relativism of the received narrative of Development. Some time ago, I was involved in a site-specific art show on a migrant community in London. When I proposed that we show evidence of the fact that ethnic entrepreneurs were pimping for the transnationals and selling their women into sweated labor (lowering wages without legal control), my collaborating artist’s response was that he did not want to show sexist exploitation within the community. He wanted to show just white racism. The migrant is all good. The whites are all bad. Legitimation by reversal. Reverse racism.⁶

Nous désignerons du terme de mondialisme les discours ainsi produits par une imagination collectivement entretenue effectuant, dans la cohérence de représentations et les institutions qui les mettent en circulation, certaines constructions idéologiques du monde.

He sits down at the long table and looks into his school geography book within the maps of the world, the white sweep of currents [...]

Le livre de géographie, de par l’apprentissage du monde qu’il inscrit dans l’activité scolaire, constitue un autre rapport imaginé à ce qui est extérieur à la situation locale. Un tel rapport, même s’il est pénétré de discours, déplace toutefois la constitution collective d’un espace d’appartenance du plan de l’énonciation à celui de pratiques sociales : la leçon, l’exercice et le contrôle de *géographie* constituent précisément autant de façons d’inscrire la composition didactiquement légitimée du monde dans le détail d’actions collectivement entreprises, en l’occurrence dans la communauté de la salle de classe. Le rapport solitaire au livre, l’état de rêverie plutôt que l’application studieuse qu’il suscite, sa lecture esthétique même se font autant d’indices d’une action individuée qui consistera précisément, dans le roman, à tracer autrement, à livre fermé, les cartes du monde telles qu’elles s’écornent et s’entreplient dans l’espace urbain.

6. Spivak, Gayatri Chakravorty. « Cultural Talks in the Hot Peace: Revisiting the “Global Village” », in Robbins, Bruce; Cheah, Pheng (sous la dir. de). *Cosmopolitics. Thinking and Feeling Beyond the Nation*, Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 1998, p. 336.

L'imagination sociale du monde encode en ce sens des comportements qui transforment bel et bien les espaces réels en référence aux représentations que l'on s'en fait. À l'exemple paradigmatique des pratiques touristiques, l'on peut encore ajouter, thématissant la continuité du discours et de l'action, certains modes de production culturelle directement liés au multiculturalisme migrant qu'évoquait Gayatri Spivak. Timothy Brennan a ainsi étudié, et dénoncé, dans *Salman Rushdie and the Third World*, comment des pratiques éditoriales et les produits littéraires qu'elles commercialisent renforcent et entretiennent une certaine conception du monde valorisant l'hybridité multiethnique.⁷ Nous voudrions, par un usage peut-être quelque peu redondant, réserver le terme de mondialisation pour désigner le dynamisme d'un imaginaire collectif pénétrant l'agir.

He closes the book and brushes it with his palms, feeling the texture of the pebbled cover and its coloured dyes which create a map of Canada.

La reconnaissance tactile de l'acte de création atteste d'une sensibilité à la structure composite, matérialisée et nuancée de l'illustration. Le récit complexifiera cette affinité, projetant l'enfant dans un parcours de formation à l'issue duquel les contacts humains, l'expérience amoureuse, le radicalisme politique conditionneront un jugement acquiesçant à la disposition entreconnectée qui semble définir l'espace urbain. L'imagination ne transite plus ici par le ventriloquisme du discours idéologique ou le réflexe de l'action apprise et répétée, mais se maintient dans un rapport plus intime au monde. Bruce Robbins, dans *Feeling Global*, en appelle justement à la nécessité de cultiver « an international feeling », soulignant que les contradictions sans doute inhérentes à l'idée de culture mondiale ne retirent rien au sentiment d'appartenance diffuse que suscitent des « expériences transnationales ».⁸ Cette relation tout au plus esquissée, mais précisément éprouvée, serait selon lui susceptible de servir de

7. Brennan, Timothy. *Salman Rushdie and the Third World: Myths of the Nation*, New York, St Martin's Press, 1989.

8. Robbins, Bruce. *Feeling Global, Internationalism in Distress*, New York, New York University Press, 1999.

fondement à un internationalisme modéré, « translation or transmutation of cosmopolitanism » inversant l'utopisme, ou de fait l'atopisme, de ce dernier dans une interrelation concrète, mais toujours particularisée. Il importe de souligner le pragmatisme, au sens aristotélicien de la délibération orientée vers l'agir, de telles considérations :

This is the goal for the political imagination of the new millenium. What would it take to win support in the rich countries for a tax on all international financial transactions? What would it take to win support in the poor countries for child labor laws such as the International Labor Office has applied to textile workers in Bangladesh? What would it take to get the different national populations or blocs to agree about land rights for indigenous peoples, worker rights to organize, public scrutiny for the IMF and the World Bank? How can unions and ecologists get themselves onto the same side? How can humanitarian groups be held accountable for their unelected power over foreign policy? These are practical questions without being local questions. They are distressingly difficult questions and they require an education in global or internationalist feeling.⁹

C'est cette autre forme d'imaginaire social, qui vise ce qui nommerons téléologiquement un état de *mondialité*, que nous paraît précisément évoquer Arjun Appadurai dans les termes d'une « sensibilité » naissante à la mondialisation. Nous appuyant sur cette tripartition conceptuelle de l'imagination à l'oeuvre dans les processus de mondialisation, nous nous proposons d'en interroger, dans le présent travail, l'expression romanesque. L'étude de cas que nous entreprenons portera sur un roman de Michael Ondaatje, publié en l'an 2000 sous le titre d'*Anil's Ghost*.¹⁰ Mettant en récit émigration à l'Ouest et retour professionnel sur le lieu d'origine, conflit civil régional et interventionnisme international, parcours transcontinental de formation et traditionalisme militant, le roman intersecte à plus d'un titre les situations de disjonction amplement commentées par Arjun Appadurai. Au-delà de cette simple adéquation thématique, c'est toutefois la pertinence théorique d'une étude littéraire de la mondialisation qu'il nous faut établir.

9. *Ibid.*, p. 174.

10. Ondaatje, Michael. *Anil's Ghost*, Toronto, Vintage Books, 2000.

MONDIALISATION ET LITTÉRATURE

Recoupements

« The Imagination is no longer a matter of individual genius, escapism from ordinary life, or just a dimension of aesthetics. »¹¹ S'il est clair qu'Arjun Appadurai entend par imagination un phénomène social relevant d'une narration au quotidien du sujet en situation de mondialisation, il n'en demeure pas moins que cette constante préoccupation est susceptible d'informer l'écriture romanesque. De fait, la sociologie de la mondialisation ou son étude culturelle tire régulièrement argument des récits sur le monde issus du travail littéraire. Nous aurons lieu, à ce propos, de revenir sur la lecture de *The English Patient* que propose Bruce Robbins dans *Feeling Global*. Le rapport entre mondialisation et littérature peut s'envisager sous des angles variés, dont l'ouverture est fonction des rôles esthétique, social ou culturel attribué à l'objet littéraire. Wladimir Kryszynski, s'interrogeant sur la relation de l'une à l'autre, propose un classement à quatre cases, dont nous reprenons ci-dessous les lignes de partage :

- a) La vision critique-dialectique de la littérature repose sur la conviction qu'elle est avant tout un discours qui dénonce, met en question et problématise la réalité [...]
- b) La vision canonico-hiérarchisante [...] présuppose des hiérarchisation et des gradations dans le choix des textes reconnus comme appartenant à un canon [...]
- c) Une littérature possède une dimension multiculturelle si elle accueille dans son espace discursif et dans sa propre langue des thématiques et des formes différentes des siennes [...]
- d) La vision monoglotte-exclusive consiste à penser et à projeter une oeuvre littéraire dans une seule et unique perspective littéraire.¹²

Ces repères définitoires peuvent de fait s'interpréter comme une série d'états par lesquels se forme et se transforme une conscience de la littérature dans le discours

11. Appadurai (2001), *op. cit.*, p. 5.

12. Kryszynski, Wladimir. « La fin du siècle : systèmes littéraires et "régimes globalitaires" », in Schmeling Manfred; Schmitz-Emans, Monika; Walstra, Kerst (sous la dir. de). *Literatur im Zeitalter der Globalisierung*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, p. 148.

critique qui la dit. La littérature « multiculturelle-inclusive » confère sans doute à l'hypothèse d'une mondialisation littéraire une plausibilité accrue du fait que les signes communément associés aux phénomènes de transformation globale y font l'objet d'une répétition diégétique : le roman se fait ainsi migrant, s'y cultive la mémoire d'un autre lieu, s'y pratique — marginalement — une polyglotie désormais usuelle, etc. L'enjeu de légitimation déplace toutefois une mondialisation thématiquement présente aux romans dans la canonisation d'une forme romanesque. Les terminologies se précisent et circulent (« écriture migrante », *ethnic writing*, *Indo-Caribbean Canadian fiction*), les collectifs et les anthologies paraissent, les modèles théoriques s'étoffent, etc.

Incidentement, ce passage de la thématisation multiculturelle à la canonisation génère des effets de réciprocité tels que le nouveau courant littéraire sert à possibiliser ou authentifier le discours critique qui en traite. L'écriture migrante communique à son commentaire une « porosité à dire », la littérature diasporique interpelle un sujet de savoir à l'identité « unsettled, continuously disrupted, determined by different alliances on different occasions »¹³. La mondialisation peut même accéder de plain-pied, par voie d'un multiculturalisme littéraire, à un statut critique dès lors qu'elle se donne pour fonction de cultiver l'imaginaire identitaire de minorités culturelles¹⁴.

Si l'on privilégie, pour aborder la relation envisagée, la vision « canonico-hiérarchisante », on peut encore noter que la mondialisation se meut en problème théorique, donnant lieu parfois à une révision du paradigme postcolonial tel qu'il se dissocie d'un régime de production littéraire « monoglotte-exclusif ». Contre le rejet de la mise en demeure, notamment nationale, de la littérature revendiquée par

13. Lequin, Lucie. « Quelques mouvements de la transculture », *Essays on Canadian Writing* (« Writing Ethnicity »), vol. 57, n° 129, winter 1995, p. 144. Kamboureli, Smaro. *Scandalous Bodies. Diasporic Literature in English Canada*, Don Mills, Oxford University Press, 2000, p. 5.

14. Voir à ce propos les analyses de Frederick Buell dans *National Culture and the New Global System* (Baltimore / London, The John Hopkins University Press, 1994), tout particulièrement l'étude intitulée « *The Construction of Asian-African Literature* » (*ibid.*, p. 177-216) : *Asian-American Literature was recovered with African-American support and assistance; its reconstruction of tradition followed the example of Black Studies; and an important body of new work was produced under the influence of black nationalist cultural production. (Ibid., p. 177)*

Homi Bhabha s'élèvent ainsi, sous l'impulsion des écritures migrantes mais aussi en rapport à une thématization de la mondialisation dans la critique culturelle, des voix cherchant à réhabiliter divers usages du concept de nation¹⁵. Nous noterons enfin que même strictement localisée dans le paradigme « critique-dialectique », la littérature entretient une diversité de rapports avec une mondialisation que configurent différemment les discours théoriques.

Perçue comme le moment d'une inéluctable compression socioculturelle ou comme un épuisement économiquement déterminé du méta-récit dialectique, la mondialisation renvoie la littérature à une conscience exacerbée de sa finitude ou continuité historique, à l'histoire de son développement critique. Doit-on avec Nicholas Brown, dresser le constat d'une incapacité à reconfigurer la méta-catégorie de la totalité ayant successivement renouvelé l'essence critique du littéraire (l'absolu du sublime, la phénoménologie de l'en-soi, l'inclusion sociale postcoloniale) ?¹⁶ La capacité esthético-critique du roman à exprimer l'insatisfaction d'un sujet conscient de ses états de rupture est-elle ce que contribue le littéraire à une condition mondialisée ?¹⁷ Par une sorte de conséquence heureuse du dépassement jamesonien de l'objet littéraire dans le discours critique, est-ce dans la perspective que suggère Terry Eagleton aux études littéraires et culturelles qu'il incombe, faute de mieux, de formuler une réponse critique

15. Nous renvoyons à ce propos aux articles d'Arun Mukherjee (« Canadian Nationalism, Canadian Literature and Racial Minority » in Aziz, Nurjehan [sous la dir. de]. *Floating the Borders, New Contexts in Canadian Criticism*, Toronto, TSAR Publications, 1999, p. 151-169) et d'Imre Szeman (Szeman, Imre. « Who's Afraid of National Allegory? Jameson, Literary Criticism, Globalization » in O'Brien, Susie; Szeman, Imre [sous la dir. de]. *Anglophone Literatures and Global Culture, The South Atlantic Quarterly*, summer 2001, vol. 100 [n° 3], p. 803-827). Eu égard à l'enthousiasme d'Homi Bhabha (*The Location of Culture*, London / New York, Routledge, 1994) pour le nomadisme littéraire, nous pensons tout particulièrement aux dernières lignes de son introduction : *To live in the unhomely world, to find its ambivalencies and ambiguities enacted in the house of fiction, or its sundering and splitting performed in the work of art, is also to affirm a profound desire for social solidarity [...]* (*Ibid.*, p. 18)

16. Brown, Nicholas. « The Eideasthetic Itinerary: Notes on the Geopolitical Movement of the Literary Absolute », in O'Brien, Susie; Szeman, Imre (sous la dir. de). *Anglophone Literatures and Global Culture, The South Atlantic Quarterly*, summer 2001, vol. 100, n° 3, p.829-851.

17. Voir à ce propos l'étude de Michael Valdez Moses (*The Novel & the Globalization of Culture*, New York / Oxford, Oxford University Press, 1995).

aux enjeux que soulève la mondialisation?¹⁸ Dans l'écart qui se creuse entre de telles introspections et une *Weltliterature* du contact entre les nations, filiation critique établie du rapport entre monde et littérature, se dit sans doute l'intensité avec laquelle la mondialisation est susceptible de concerner la littérature *qua* littérature.

Le problème de l'imagination sociale que soulève Arjun Appadurai concerne l'inscription du sujet dans un champ de représentations collectives en rapport auquel il puisse se situer dans l'ordinaire des situations mondialisées auxquelles il est appelé à prendre part. Interroger une telle inscription en fonction de l'expression littéraire qu'elle est susceptible de recevoir nous semble circonscrire le recoupement entre littérature et mondialisation dans le paradigme « critique-dialectique » précédemment évoqué. Les raisons que nous invoquerons à cet égard nous contraignent à délaisser l'inédit de la conjoncture considérée pour faire ressortir les filiations historiques de sa problématisation.

Imaginaire de la mondialisation et problématique du sujet

Le premier lien que nous établirons concerne, chez Arjun Appadurai, la constitution d'un sujet auquel échappe sa capacité d'agir. « [T]he tension of all that one can imagine as being part of (since this is the mediatic experience) and all that one cannot be [...] » situe très certainement le sujet mondialisé à l'horizon de pratiques collectives de représentation¹⁹. Une telle tension réamorçait un questionnement du sujet moderne que relaient, par exemple depuis la pensée de Karl Marx, les modernités wébérienne et habermassienne. On se rappellera bien sûr que chez Marx est dite « moderne » l'économie politique d'un capitalisme en phase d'industrialisation par lequel s'effectue la transition d'un travail humain, propriété générique et donc collective de l'homme, à des impératifs de production, destituant celui-ci de sa capacité d'agir. Si, pour Weber,

18. Eagleton, Terry. *The Crisis of Contemporary Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

19. Appadurai (2001), *op. cit.*, p. 53.

l'effectuation sociale de la modernité demeure intrinsèquement liée aux activités économiques dégagées par Marx, l'impulsion n'en est toutefois plus située principalement dans la domination de pratiques de production, mais dans un bouleversement afférent à un cadre de pensée, à un ordre de représentation du social, un « esprit » capitaliste²⁰. Rattachée au concept de rationalisation — que relaie celui de bureaucratisation —, la modernité sociale se précise dès lors dans le détail de pratiques cognitives : rentabilisation, évaluation de risque, quantification, calcul²¹. C'est ainsi que, condition d'exploitation du travail humain pour Marx, la main d'oeuvre relève pour Weber d'une condition de planification : « Exact calculation — the basis of everything else — is only possible on the basis of free labour »²². Jürgen Habermas, enfin, se fait certes à certains égards l'héritier direct de ces deux critiques de la modernité sociale. Même s'il prend très explicitement ses distances par rapport à ce qui, chez Marx, rattache l'analyse des mutations sociales à une philosophie du sujet ou encore à une « pensée hégélienne de la totalité », Habermas n'emprunte pas moins à la pensée marxienne le pathos critique associant la modernisation à un acte de violence généralisée (« une colonisation du monde vécu ») comme à une dégénérescence de l'homme (« appauvrissement du monde vécu »)²³. La perturbation affectant les

20. *En dernière analyse, ce furent l'entreprise permanente rationnelle, la comptabilité rationnelle, la technique rationnelle, le droit rationnel, qui engendrèrent le capitalisme, mais encore ne furent-ils pas seuls; il fallait que s'y adjoignent en complément un mode de pensée rationnel, une rationalisation de la manière de vivre, un éthos économique rationnel.* (Weber, Max. *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, trad. de l'allemand par Christian Bouchindhomme, Paris, Gallimard, 1991, p. 372).

21. Pour une présentation synoptique du thème de la rationalisation, nous renvoyons aux premières pages de *The Sociology of Religion* (trad. de l'allemand par Ephraim Fischhoff, Boston, Beacon Press, 1963).

22. *Ibid.*

23. Habermas, Jürgen. *Le Discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, trad. de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, Paris, Éditions Gallimard, 1988, p. 429; « La Modernité : un projet inachevé », trad. de l'allemand par Gérard Raulet, *Critique*, tome 37, n° 413, oct. 1981, p. 958 (Eu égard aux critiques adressées aux pensées marxiennes hégéliennes, voir *Le Discours philosophique de la modernité* aux pages 404 et 415) De telles convergences laissent bien évidemment entendre la possibilité de recoupements « philosophiques », de Marx à Habermas, sur les thèmes de la *praxis* et d'une critique émancipatrice de la modernité. Voir à ce sujet les remarques de

pratiques sociales se maintient par ailleurs dans le tradition cognitive wébérienne dès lors qu'elle se définit comme domination de la seule raison instrumentale au détriment des formes de rationalité idoines à chaque domaine d'activités et « sphères » (autre emprunt wébérien) constitutifs du vécu social. Enfin, on notera que, pour Habermas, l'instrumentalisation rationnelle des pratiques sociales a pour conséquence non pas une unification effective, mais, d'une part, une compartimentation accrue des sphères d'activités découlant d'une exigence d'hyperspécialisation, d'autre part, une sociopathologie de l'isolement amenée par l'incompatibilité entre expérience vécue et « culture des experts »²⁴. Contraint à habiter un monde évidé de valeur autre qu'instrumentale, ou sans recours pratique à des « sphères de valeurs » par trop formalisées, le sujet du désenchantement wébérien comme celui de l'inachèvement habermassien est un sujet dont la capacité d'agir est restreinte, sujet qu'une vocation contraignante (« Le puritain *voulait* être un homme besogneux — et nous sommes forcés de l'être ») accule à une condition d'incarcération (« Nul ne sait encore qui, à l'avenir, habitera la cage [...] ») et qu'une « pathologie du monde vécu » soumet à un effet de « rupture »²⁵.

Ces renvois par trop cursifs aux discours critiques de la modernité importent du fait qu'ils fassent ressortir une continuité thématique dont nous ferons valoir les résonances littéraires. Le sujet privé de sa capacité ou de ses raisons d'agir désigne tout autant une façon de dire la modernité qu'il se fait récit théorique du roman. Ainsi, les tensions entre l'être que promet et retranche la mondialisation sont-elles analogues à

Richard J. Bernstein dans son « Introduction » (Bernstein, Richard [sous la dir. de]. *Habermas and Modernity*, Cambridge [Mass.], The M.I.T. Press, coll. « Studies in Contemporary German Social Thought », 1985, p. 1-32).

24. À propos d'une telle disjonction, et d'une médiation esthétique éventuelle, voir Habermas (1981), *op. cit.*, p. 964-65, ainsi que « Questions and Counterquestions » in Bernstein (1985), *op. cit.*, p. 199-203.

25. Weber, Max. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par Jacques Chavy, Paris, Librairie Plon, 1964, p. 245 et 247; Habermas (1988), *op. cit.*, p. 410 et (1981), *op. cit.*, p. 959.

celles qui, dans la *Théorie du Roman* de Georges Lukács, installent le roman à proximité ironique d'un sens jamais totalisable :

Le roman est l'épopée d'un monde sans dieux; la psychologie du héros romanesque est démoniaque, l'objectivité du roman, la virile et mûre constatation que jamais le sens ne saurait pénétrer de part en part une réalité et que pourtant, sans lui, celle-ci succomberait au néant et à l'inessentialité.²⁶

Transposé dans l'univers romanesque tel que le conçoit Georges Lukács, le sujet ne sera pas dit inachevé ou désenchanté, mais, à titre d'« individu problématique », il n'en tirera pas moins sa spécificité d'une action faisant l'expérience de ses limites :

[...] l'individu se réduit à n'être qu'un instrument dont la situation centrale dépend exclusivement de son aptitude à révéler une certaine problématique du monde.²⁷

Nous apparaît ici déterminant le fait que le roman puisse se penser comme dispositif, sinon spéculatif du moins cognitif, au moyen duquel un sujet imaginé puisse chercher à signifier une capacité d'agir problématique :

Le roman est la forme de l'aventure, celle qui convient à la valeur propre de l'intériorité; le contenu est l'histoire de cette âme qui va dans le monde pour apprendre à se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles et, par cette preuve, donne sa mesure et découvre sa propre essence.²⁸

C'est bien sûr le propre de la forme romanesque que de ne pas donner expression collective à cette quête, individuée dans le parcours d'un personnage qui lui même est appelé, du moins dans la perspective du « héros » lukácsien, à s'élever au-dessus des « fondements psychologiques et sociologiques » de son existence, à ne pas se « fixer en sa propre immanence ».²⁹

26. Lukács, Gyorgy. *La Théorie du roman*, trad. de l'allemand par Jean Clairevoye, Paris, Éditions Gonthier, 1963.

27. *Ibid.*, p. 78.

28. *Ibid.*, p. 85.

29. *Ibid.*, p. 86.

Imaginaire de la mondialisation et critique des idéologies

Il semble opportun à ce propos de rappeler que la problématique d'une imagination sociale de la mondialisation reçoit également chez Appadurai une formulation critique: « [...] it is in and through the imagination that modern citizens are disciplined and controlled [...] »³⁰. De nouveau, le caractère sans précédent des faits soumis à examen est en quelque sorte rattrapé par un mode de questionnement parfaitement commun, soit celui d'une critique des idéologies. Dans une étude qu'il consacre en partie à l'idéologie, Paul Ricoeur a associé au concept trois fonctions exerçant chacune une régulation sociale : l'idéologie effectue ainsi, selon les cas et en fonction d'une progression bien évidente, une « distorsion-dissimulation », une « légitimation », une « intégration ».³¹ Les études d'envergure consacrées aux phénomènes idéologiques s'entendent de fait pour leur reconnaître un polymorphisme excédant la tripartition d'une telle typologie³². Cette pluralité fonctionnelle de l'idéologie, de laquelle participeraient les représentations collectives de la mondialisation, réinscrit celles-ci,

30. Appadurai (2001), *op. cit.*, p. 6.

31. Ricoeur, Paul. « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 379 à 392.

32. Qu'il concerne la profusion des contenus (ainsi, Fernand Dumont : « L'idéologie se révèle telle dans le pluralisme des idéologies », la diversité des fonctions (le système « ralliement, justification, voilement, désignation, perception » dégagé par Jean Baechler), ou encore la multiplicité des conceptualisations (voir par exemple toutes les nuances que dégage Jorge Larrain dans son analyse de la seule tradition « historiciste »), le polymorphisme inhérent aux faits idéologiques montre au prix de quel étalement définitoire l'idéologie se révèle apte, conceptuellement, à rendre compte des formes propres à ces facteurs de socialisation moderne que sont les valeurs (Dumont, Fernand. *Les Idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 9; Baechler, Jean. *Qu'est-ce que l'idéologie ?*, Paris, Gallimard, 1976, p. 63-105; Larrain, Jorge. *The Concept of Ideology*, Athens, The University of Georgia Press, 1979, p. 100-129). C'est à Terry Eagleton qu'il revient d'énoncer avec le plus de perspicacité critique cette difficulté méthodologique que doit assumer toute étude de l'idéologie : *The term ideology has a wide range of historical meanings, all the way from the unworkably broad sense of the social determination of thought to the suspiciously narrow idea of the deployment of false ideas in the direct interests of the ruling class [...] We are dealing less with some essence of ideology than with an overlapping network of family resemblances between different styles of signification. We need then to look sceptically upon various essentialist cases about ideology.* (Eagleton, Terry. *Ideology. An Introduction*, London, Verso, 1991, p. 221 et 222)

quoique par un autre travers théorique, dans une problématisation établie de la modernité.

À titre de phénomène, mais surtout de préoccupation historique, l'idéologie a pu être associée à une perturbation de l'ordre des valeurs spécifiques aux sociétés médiévales, soit aux premières expressions sociales d'une conscience moderne, « the new critical attitude of modern thought »³³. Lorsque aux collectivités cosmologiques fondées sur l'autorité suprahumaine des appartenances mythiques aurait succédé, dans la transition historique de la modernité, le moment d'une socialisation prenant la pleine mesure de l'arbitraire des valeurs, aurait été inauguré un tout autre rapport à la valeur sociale. Ce que résume admirablement la formule de Fernand Dumont : « il y a [dès lors] pour nous une recherche de la valeur, une histoire de la valeur »³⁴. Quels que soient l'origine ponctuelle ou les signes précurseurs que l'on soit en droit d'associer à des états de société dit modernes, demeure décisif le fait que la valeur corresponde à un produit mais aussi à un problème historique lié aux processus de modernisation des structures sociales. Si, comme le souligne Agnes Heller, « value is a modern expression », c'est parce que le terme désigne la spécificité d'une appartenance au social soustraite à l'ordre du divin, à la perception d'un état de fait, à la loi implacable de la providence, c'est-à-dire une réalité sociale ne tirant plus sa cohésion que d'engagements humains et révocables, propices à contestation, sujets à précarité³⁵. C'est dans la perspective d'un tel bouleversement que deviennent opératoires des régulations idéologiques

33. Jorge Larraín, que nous citons ici (*The Concept of Ideology*, Athens, The University of Georgia Press, 1979, p. 17), propose une analyse détaillée des formes politique et scientifique que revêt cette perturbation (voir le chapitre « Historical origins of the concept of Ideology », *ibid.*, p. 17-34).

34. Dumont (1974), *op. cit.*, p. 165.

35. Heller, Agnes. *A Theory of Modernity*, Malden, Blackwell Publishers, 1999, p. 207-208 (notamment) : *Value is a modern expression. The term "value" became widespread in moral discourse from Brentano through Neo-Kantianism, Nietzsche and Max Weber, until Scheler. [...] The concept of value has in part replaced the traditional concept of "good" or "goods" still in use in classical German philosophy [...] Value is a splinter-concept of the good. It is a concept of good without its traditional teleological hierarchy. One encounters different forms of life in the self-made world, and all of them occupy the same level. They are not hierarchically organized. At least this is the model of the modern world.*

particulièrement complexes. Se référant à la pensée de Ferdinand Tönnies (*Naturwille et Kürwille*), Louis Dumont précise ainsi que l'opposition entre une intégration à l'ordre du monde effectuée par une « volonté spontanée » et une individuation des valeurs revenant à une « volonté arbitraire » bute sur la perméabilité l'une à l'autre des deux modalités volitives : « [...] la configuration moderne, tout en s'opposant à la configuration traditionnelle, est pourtant encore située en elle »³⁶. Comme le précisent les séries définitoires proposées par Terry Eagleton, il serait en effet pour le moins naïf de présupposer que le sujet moderne ne subisse l'interpellation de la valeur que dans des actes individuels de délibération. L'idéologie, à titre de détermination sociale des volitions (« the general material process of production of ideas, beliefs and values in social life »), de représentation du monde propre à une communauté sociale donnée ou encore de domination effectuée par illusion collective atteste combien l'arrachement à l'unité du modèle traditionnel se soldé par de nouvelles prises en charge collectives des valeurs liées à l'organisation sociale³⁷. Entre une détermination liée à l'autorité de la tradition et l'autodétermination d'un individualisme triomphant viennent ainsi s'insérer divers cas de figure, les modalités d'une détermination malgré soi³⁸. En ce sens, l'idéologie désigne non pas le rééquilibrage de structures sociales révolues dans l'ordre d'une nouvelle conjoncture historique, mais la persistance souvent conflictuelle de tensions traversant à l'espace social. Comme le « suggère » Terry Eagleton : « [...] Ideology concerns less signification than conflicts within the field of signification. »³⁹.

36. *Ibid.*, p. 259.

37. Eagleton (1991), *op. cit.*, p. 28.

38. Fernand Dumont, dans son étude sur les idéologies, articule très finement cet état de conscience moderne, ouvert à la polyvalence des ordres de valeur tout en étant soumis, et justement parce qu'il l'est, à des valorisations contraignantes : *Le sujet se divise en deux intentions : d'une part, il se définit comme un agent responsable de l'édification et de la réification du monde. D'autre part, il se conçoit comme un moi en retrait, foyers de valeurs ineffables. Cette dualité recoupe de près la séparation du public et du privé qui est devenue, après avoir été le propre de la condition bourgeoise, la caractéristique de chaque existence [...] Plus le sujet est déterminé de l'extérieur comme un agent plus il s'approfondit comme un moi.* (Dumont [1974], *op. cit.*, p. 63).

39. Eagleton (1991), *op. cit.*, p. 11.

Le long détour que nous venons d'effectuer nous permet de suggérer une autre prise en charge littéraire des imaginaires de la mondialisation. Car si ceux-ci, du fait même de la dualité que leur reconnaît Arjun Appadurai, participent de dispositifs idéologiques dont nous venons d'évoquer la complexité, ils sont dès lors susceptibles de s'inscrire dans les configurations critiques de l'espace romanesque, tel qu'ont pu le baliser les sociologies de la littérature. Ainsi, pour ne prendre que ce seul exemple, les paramètres mis en relation dans l'analyse de Lucien Goldman déterminent en effet la dynamique tragique d'une scène axiologique dont on sait l'unité de lieu historique.⁴⁰ Dans cette « société individualiste née de la production pour le marché » se joue l'action contrariée de deux ordres de valeur partageant même paternité socio-économique : un ordre de la substitution répondant à l'ascension de la valeur d'échange (soit, dans les termes que Goldman reprend à la pensée de René Girard, une catégorie de la « médiation »), un ordre de l'individualisme qu'instaure une conscience libérale sans le relais de laquelle ne peut s'effectuer le programme capitaliste. L'impératif économique d'un aplanissement quantitatif des valeurs se double ainsi d'un élan idéologique redressant qualitativement un facteur de production dans la forme universelle d'un individu de droit. Les lamentations d'un « mécontentement affectif non conceptualisé » se font alors expressions diffuses d'une telle tension, que seul l'« individu problématique » peut assumer dans l'accomplissement tragique d'un acte, c'est-à-dire d'une « oeuvre » de conscience, d'un roman de la « dégradation » des valeurs. Qu'un tel roman puisse s'écrire, ou plus exactement qu'il nous soit possible de formuler des grilles de lecture sensibles à la critique idéologique à l'oeuvre dans la forme romanesque, nous paraît légitimer notre décision d'aborder littérairement la mondialisation depuis une conception critique du roman.

40. Goldman, Lucien. *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.

Imaginaire de la mondialisation et utopie

Les réflexions de Paul Ricoeur sur l'idéologie, tout comme sur l'utopie, présentent ceci de particulier qu'elles s'appuient précisément sur une conception radicalement dynamique de l'imaginaire social. Conformément à ce que Paul Ricoeur appelle ailleurs l'« imagination productive », idéologie et utopie permettent selon lui de dégager un « trait irréductible de l'imaginaire social » :

[...] à savoir que nous ne l'atteignons qu'à travers les figures de la conscience fausse. Nous ne prenons possession du pouvoir créateur de l'imagination que dans un rapport critique avec ces deux figures de la conscience fausse. Comme si, pour guérir la folie et l'utopie, il fallait en appeler à la fonction « saine » de l'idéologie, et comme si la critique des idéologies ne pouvait être conduite que par une conscience susceptible de se regarder elle-même à partir de « nulle part ». C'est dans ce travail sur l'imaginaire social que se médiatisent les contradictions phénoménologiques de l'imagination individuelle laissées à l'état d'apories.⁴¹

De toute l'oeuvre de Paul Ricoeur, il n'est de fait de meilleure illustration de l'enthousiasme du philosophe à l'endroit d'un « pouvoir créateur de l'imagination » que l'article duquel sont tirées ces lignes. Par une sorte de rétrospective philosophique, introduction-type des monographies ricoeuriennes, Paul Ricoeur soumet métaphore, théorie de l'action, récit ainsi que le doublet utopie-idéologie à une démonstration inductive que pourrait venir conclure indéfiniment la proposition suivante :

[...] je ne prends possession de la certitude immédiate de mon pouvoir qu'à travers les variations imaginatives qui médiatisent cette certitude⁴².

De telles réitérations se conforment à un plan philosophique établi. L'imaginaire social, le « voir-comme » de la métaphore et l'imaginaire pratique renvoient à une herméneutique du possible que domine la catégorie existentielle du pouvoir-être et que

41. Ricoeur, Paul. « L'Imagination dans le discours et dans l'action » in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 236.

42. *Ibid.*, p. 224.

double une épistémologie de l'attestation. Qu'en est-il toutefois de l'imagination sociale que met en valeur Arjun Appadurai ? Quelle finalité lui reconnaître ?

Les résultats visés semblent porter la marque de l'objet que se donne la réflexion. À l'instar d'une mondialisation dont l'analyse a pu relever la fluidité, l'imagination sociale aurait à configurer des lieux, certes collectifs, mais toujours emprunts d'une profonde mouvance, « those creative forms of social life that are localized transit points for mobile global forms of civic and civil life »⁴³. La figure du sujet mondialisé se superpose en ce sens à celle du sujet migrant, servant dans la *Critique de la Modernité* que propose Alain Touraine d'illustration privilégiée :

Simmel a fait de l'étranger la figure emblématique de la modernité; c'est celle de l'émigré qu'il faudrait choisir aujourd'hui, voyageur rempli de mémoire autant que de projets et qui se découvre et se construit lui-même dans cet effort de chaque jour pour nouer le passé à l'avenir, l'héritage culturel à l'insertion professionnelle et sociale.⁴⁴

Nous rappellerons que la modernité selon Alain Touraine dédouble un processus de rationalisation (la prise en charge du réel par l'abstraction de systèmes de connaissance) dans un processus cognitif imposant au sujet social un constant retour sur soi, ce qu'il dénomme subjectivation, deuxième « visage » de la modernité⁴⁵. Produit d'une activité de conscience, le sujet social contemporain ne se conforme pas à des figures d'identité (« le Moi qui se définit par la correspondance de conduites personnelles et de rôles sociaux », par exemple), mais s'apparente à la tension jamais apaisée d'une dynamique identitaire, un « effort pour dire Je »⁴⁶. Analogie en ce sens à une mondialisation en état de mutabilité constante, la modernité sociale telle que l'envisage Alain Touraine s'éprouve dans l'expérience d'une précarité subjective, dans un sujet qui « ne triomphe

43. Appadurai (2001), *op. cit.*, p. 7.

44. Touraine, Alain. *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p. 260.

45. *Ibid.*, p. 265.

46. *Ibid.*, p. 269.

jamais »⁴⁷. Pour Alain Touraine, comme pour Arjun Appadurai, se joue dans cette instabilité la possibilité d'une responsabilisation mesurée du sujet vis-à-vis de son action sociale, ce qu'il conçoit comme une transition éventuelle de l'« individu » à l'« acteur » :

Le Sujet est le passage du Ça au Je, le contrôle exercé par lui sur le vécu pour qu'il ait un sens personnel, pour que l'individu se transforme en acteur qui s'insère dans des relations sociales en les transformant [...] Le jour où le Sujet se dégrade en introspection et le Soi en rôles sociaux complètement imposés, notre vie sociale et personnelle perd toute force de création et n'est plus qu'un musée post-moderne où nous remplaçons par des souvenirs multiples notre impuissance à produire une oeuvre⁴⁸.

C'est au regard de telles convergences qu'une pensée de la mondialisation telle que celle que formule Arjun Appadurai rejoint une fois encore un certain discours de la modernité, progressant sur un plan de théorisation où s'opère une permutation de l'aliénation ou du désenchantement en une possibilisation toujours précaire, mais valorisée⁴⁹.

Cette inversion nuancée de l'effet de fragmentation fréquemment associé tant à la modernité qu'à la modernisation a son importance romanesque. C'est ici le caractère exploiratoire d'une forme romanesque dès lors toujours investie d'une fonction critique que nous voulons mettre en valeur. Car là où l'effort de théorisation ne peut désigner sa visée que par une figuration utopique pondérée, le roman peut se prêter à une expérimentation particulièrement poussée quant à l'insertion et la problématisation d'un sujet dans une nouvelle conjoncture sociale. Le point de repère que nous prendrons

47. *Ibid.*

48. *Ibid.*, p. 268 et 271.

49. Dans la distanciation qu'elle exprime, l'aliénation affirme ainsi un décalage vis-à-vis de la valeur absolue de la *praxis* : l'« être étranger », « produit » du travail dans lequel s'expatrie l'agir en tant que capacité humaine, tout comme la « marchandise » ouvrière, produit d'une désanthropomorphisation soustrayant l'homme à sa nature, marquent les étapes successives d'un processus économique de « désaisissement » ontologique. (Marx, Karl. *Manuscrits de 1844. Économie, politique et philosophie*, trad. de l'allemand par E. Bottigelli, Paris, Les Éditions sociales, 1968) C'est parce que les *Manuscrits* font très nettement ressortir le cumul, chez le jeune Marx, des perspectives philosophique et sociale que nous privilégions cette référence.

pour illustrer notre propos se situe précisément à cette jonction idéologique de la modernité définissant une nouvelle relation du sujet aux valeurs qu'il lui faut assumer. C'est dans la figure romanesque de Robinson que se voit configurée cette nouvelle subjectivité. Grand classique de la critique historique, l'étude qu'Ian Watt publia en 1957 effectue effectivement un autre ancrage du romanesque dans cette même problématique, dont il précise les coordonnées spatio-temporelles⁵⁰. En référant l'essor littéraire du roman à l'essor de la valeur d'individualisme, Watt ne fait évidemment que développer, dans la sphère géo-culturelle qu'il se donne, des acquis parfaitement établis. L'individualisme, qui s'affirme dans des formes d'imposition que dictent des réorganisations sociales d'ordre politique et surtout économique, se fait le produit, dans l'analyse de Watt, de pratiques sociales (capitalisme émergent) dont il exprime la condition de réussite. L'individualisme s'adjoint par ailleurs une dimension idéologique dans laquelle s'établit correspondance entre les impératifs d'une conjoncture socio-économique et l'acquiescement des sujets sociaux à leur endroit. C'est ici l'ascèse protestante qui se fait relais axiologique d'une concordance entre condition et volition individualistes. Enfin, dans un registre que l'on peut peut-être se risquer à qualifier de sémiotique, les conditions individualisantes de réussite qu'énoncent un contexte social et la légitimation spirituelle d'un travail d'individuation (soit, dans la lignée de l'analyse webérienne, les pratiques exigées par l'ascétisme chrétien) se trouvent prises en charge par un signe désignant, en l'instituant dans la figure du sujet autonome, la valeur désormais dominante :

For those fully exposed to the new economic order, the effective entity on which social arrangements were now based was no longer the family, nor the church nor the guild, nor the township, nor any other collective unit: he alone was responsible for determining his own economic, social, political and religious roles.⁵¹

50. Watt, Ian. *The Rise of The Novel, Studies in Defoe, Richardson and Fielding*, Berkeley / Los Angeles, University of California Press, 1957. Certes *The Rise of the Novel* privilégie une émergence anglo-saxonne de la forme romanesque, mais en dépit de ce ciblage peu comparatiste, ou en vertu de celui-ci, l'ouvrage parvient à dégager une grille d'analyse dont il importe de souligner la pertinence.

51. *Ibid.*, p. 61.

Aux impulsions économiques et spirituelles semble ainsi répondre, dans la perspective dégagée par Ian Watt, un nouvel encodage de la valeur, dont l'ordre de représentation n'est plus exclusivement ni même hiérarchiquement du ressort des pratiques idéologiques propres aux sphères politique et religieuse, mais incombe désormais à un individu érigé dès lors autant comme objet que comme instance de valorisation. Le déplacement que subit la valeur quant aux lieux et modalités même de son énonciation n'est nulle part plus manifeste que chez le *Robinson* analysé par Watt⁵². La sécularisation radicale de pratiques de vie ne recevant plus qu'une motivation distante du discours religieux ainsi que l'atomisation référant les relations sociales au principe autarcique d'une autosuffisance (Vendredi intégré en qualité de main d'oeuvre exploitable à volonté) attestent, dans le développement argumentatif de l'auteur, de l'autorité croissante de l'individu comme nouvelle assise idéologique. La fonction, ou à tout le moins le faire, du discours romanesque consistera précisément à développer jusqu'au paroxysme les conséquences d'un tel bouleversement dans l'ordre des valorisations :

[...] it is appropriate that the tradition of the novel should begin with a work that annihilated the relationships of the traditional order, and thus drew attention to the opportunity and the need of building up a network of personal relationships on a new and conscious pattern; the term of the problem of the novel and of modern thought alike were established when the old order of moral and social relationships was shipwrecked with Robinson Crusoe, by the rising tide of individualism⁵³.

52. *Ibid.*, « "Robinson Crusoe", Individualism and the novel », p. 60-92.

53. *Ibid.*, p. 92. Motivé économiquement et assumé spirituellement, constitué dans le signe d'une figure et problématisé sur le plan littéraire, l'individualisme subit un trajet dont nous cherchons bien évidemment à mettre en valeur la fonction modélisante. Force nous est toutefois de reconnaître que la cohérence causative sous-tendant, dans la perspective retenue par Watt, l'émergence et la diffusion d'une valeur dominante relève moins d'un effet de lecture que d'un effort interprétatif de notre part. Au premier abord, l'analyse proposée dans *The Rise of the Novel* nous semble en effet plus soucieuse de rendre une situation à la complexité de ses investissements axiologiques que de théoriser l'inscription sociale des valeurs. Étagée des sphères d'action économique et religieuse, la pluralité des antécédents reconnus à l'individualisme est particulièrement manifeste dans le domaine des productions culturelles, qui se rattachent de multiples façons aux mutations de l'ordre social. C'est ainsi à titre pratique de légitimation sociale de la classe émergente, de réponse à une féminisation du lectorat, ou encore de réaction antiéthétique à une valorisation esthétique du modèle que s'impose la

Eu égard à une conscience imaginative et ponctualisée de la mondialisation (« specific localization of [...] transnational awareness »), il y aurait lieu de se demander si la forme romanesque est à même de tenter quelque récit similaire, constitution d'un sujet se ramassant dans la cohérence de sa capacité d'agir alors qu'il fait l'épreuve, de « transit point » en « transit point », d'une nouvelle insularité.

Mondialisation et axiologie romanesque

Georges Lukàcs, Lucien Goldman, Ian Watt. Max Weber, Jürgen Habermas, Alain Touraine. Les repères disparates pris ça et là dans les théories du roman et de la modernité ne prétendent à aucune cohérence précisément théorique. Tout au plus notre propos était-il de suggérer que certaines configurations critiques reconnues au roman pouvaient s'avérer opératoires dans le contexte d'une réflexion littéraire sur la mondialisation et ses imaginaires. Ce sont ainsi les fonctions subjectivement configurantes, idéologiquement discriminantes et narrativement spéculatives du roman que nous voudrions retenir. L'étude qui suit ne réexaminera pas à l'horizon du roman contemporain la conception de la forme romanesque chez Georges Lukàcs, pas plus qu'elle ne tentera une réhabilitation de la critique goldmanienne ou encore une comparaison historique des lectures d'Ian Watt. Elle retiendra toutefois de ces incursions sans doute par trop rapides dans le champ des théories littéraires la

forme romanesque. Mais plus encore, la diversité des lieux sociaux qu'investit l'individualisme se double, dans l'analyse de Watt, d'une forte parcimonie interprétative quant à leur influence réciproque. Watt exploite-t-il une filiation philosophique pour rendre compte des médiations romanesques de l'individualisme (soit cette méthodologie de la connaissance qui de Descartes à Hume, procède dans le doute, l'innovation, l'attention au particulier) qu'il a tôt fait de souligner la convergence strictement contingente des champs philosophique et littéraire, et aboutit en fin de parcours argumentatif à un parallélisme strictement métaphorique (le roman partagerait les préoccupations « circonstancielles » du tribunal). A titre de réflexion sur des faits axiologiques (transition sociale à un ordre de valeur individualiste), *The Rise of the Novel* ne peut totalement se soustraire à la nécessité d'ordonner son propos, ne serait-ce qu'intuitivement, dans un effort de théorisation des pratiques sociales de valorisation, quelque rudimentaire qu'il soit. Selon nous, l'apport déterminant de la pensée de Watt ne réside toutefois pas dans cette latence théorique, dont nous avons suggéré l'exploitabilité éventuelle, mais dans la minutie en quelque sorte empirique avec laquelle sont relevés les multiples affleurements de l'individualisme à la surface étendue du social.

constance d'un thème, qui est celui de la valeur. Qu'il s'agisse d'évaluer, serait-ce mélancoliquement, la capacité du sujet à signifier un monde « sans Dieu » en lequel réside l'épreuve de sa propre valeur, de donner expression narrative à la conscience d'une dégradation collectivement effectuée dans l'ordre des valeurs sociales, ou encore de soumettre à examen diégétique les perspectives qu'offre un nouveau principe régulant les comportement humains, le roman s'apparente à un dispositif textuel produisant, à titre d'effet de sens, une diversité d'effets de valeurs qu'organise collectivement, dans un ou plusieurs effets de vraisemblance, une sorte de rhétorique romanesque. La désignant du terme d'axiologie afin de la distinguer de processus et dispositifs évaluatifs extra-littéraires, c'est cette production et configuration de la valeur dans et par le roman que nous voulons mettre à profit afin d'interroger mondialisme, mondialisation et mondialité tels que les évalue *Anil's Ghost*. À la première série organisant conceptuellement le thème retenu, nous ajouterons les trois termes d'une nouvelle série destinée elle à structurer le travail d'analyse textuelle. L'étude de la composition axiologique du roman, telle qu'y trouve forme romanesque la thématique de la mondialisation, considérera ainsi tour à tour énoncés, récits et voix en vue de dégager les processus de valorisation qui leur sont spécifiques.

LA MONDIALISATION ET SES FIGURES : TRADUIRE LA PRÉSENCE AU MONDE

Ayant suggéré certaines filiations envisageables entre un imaginaire social de la mondialisation et diverses traditions propres aux critiques de la modernité, notre propos n'était pas de remettre en cause la validité contemporaine des faits soumis à questionnement, mais de dégager des voies d'accès praticables par l'analyse littéraire. L'un des grands mérites des travaux d'Arjun Appadurai nous semble précisément être la façon par laquelle ils embrassent épistémologiquement l'inédit des situation qu'ils interrogent. Le réaménagement topographique des espaces sociaux auquel se prête *Modernity at large* — nous pensons bien évidemment ici à la série des *-scapes*

servant de grille conceptuelle — est aussi réaménagement d'un espace de savoir qui, face à des phénomènes de mondialisation « régionalisée » doit aussi pouvoir reconfigurer le sectarisme des totalisations savantes. En un mot :

This critical dialogue between world pictures cannot emerge without one more critical act of optical reversal. We need to ask ourselves what it means to internationalize any sort of research before we can apply our understandings to the geography of areas and regions. In essence, this requires a closer look at research as a practice of the imagination.⁵⁴

Reconnaissant le bien-fondé de telles remarques, nous voudrions intégrer le questionnement qu'elles impliquent dans notre propre démarche. Ainsi chercherons-nous à élargir la légitimité mais aussi le mode de réflexion de la présente étude à un champ d'investigations transfrontalier, que ne limite pas la cartographie d'études strictement littéraires. La littérature comparée se joue certes à de multiples égards des frontières institutionnalisées et institutionnalisant les champs du savoir. N'entreprenant pas ici, depuis une problématisation de la mondialisation, la mise en rapport de plusieurs littératures, nous renonçons inévitablement à certains acquis critiques du comparatisme littéraire. C'est là un renoncement que nous jugeons nécessaire de par la spécificité des questions soulevées : d'une part la complexité encore mal cernée des phénomènes de mondialisation exige l'élaboration de protocole d'analyse littéraire dont il s'agit dans un premier temps d'établir la pertinence opératoire sur un échantillon restreint, d'autre part notre réflexion sur les processus de valorisation propre à la forme romanesque rend nécessaire une approche minutieuse de la composition textuelle qui, sans exclure le comparatisme, justifie toutefois une lecture axiologique étroitement ciblée. Mais il est évidemment d'autres comparatismes littéraires. Ceux-ci situent non plus une littérature face à l'autre, mais mettent en rapport, avec d'autres discours de savoir, la littérature ou le discours critique que celle-ci suscite, quand ils n'interrogent pas les pratiques littéraires au regard d'autres modes de production culturelle. Nous réclamant plus spécifiquement de cet autre comparatisme, nous chercherons à établir

54. Appadurai (2001), *op. cit.*, p. 9.

une relation critique entre les figures romanesques de la mondialisation dégagées dans le cadre de l'analyse et d'autres figures alimentant un imaginaire spéculatif. Notre propos ne sera pas sans rejoindre, à cet égard, le modèle que préconise Arjun Appadurai en matière de recherches sur la mondialisation :

By providing a complex picture of the relationship between globalization from above (as defined by corporations, major multilateral agencies, policy experts, and national governments) and below [l'exemple retenu étant celui des organismes paragouvernementaux] collaborative research on globalization could contribute to new forms of pedagogy [...] that could level the theoretical playing field for grassroots activists in international fora. Such an account would belong to a broader effort to understand the variety of projects that fall under the rubric of globalization [...]⁵⁵

Référée à une imagination collective de la mondialisation, cette forme de dialectique entre base et sommet peut procéder verticalement depuis des représentations épistémologiquement légitimées de ce que pourrait être quelque « global forms of civic and civil life » et que mettent principalement en circulation les discours de la sociologie, de l'économie politique et des études culturelles. Représentations ou plus exactement figurations plus ou moins distinctement énoncées certes, mais énoncées tout de même, et à ce titre réitérables, comme de fait réitérés. C'est sur le fond d'un tel interdiscours que nous nous efforcerons de faire valoir la pertinence critique du travail figuratif romanesque.

Le monde, dit Gayatri Spivak à propos du « village global », est contraire à l'intuition⁵⁶. Qu'à cela ne tienne pourrait-on rétorquer, citant Michel Maffesoli, l'« image reliée »⁵⁷. Que le monde soit « imaginal », c'est bien ce que confirme la figure de la traduction telle qu'elle sert, désormais communément, à désigner un certain état de mondialité. Nous n'en voulons pour preuve que ces quelques exemples :

55. *Ibid.*, p. 19.

56. Spivak (1998), *op. cit.*, p. 329.

57. Maffesoli, Michel. *La Contemplation du monde. Figures du style communautaire*, Paris, Grasset, 1993, p. 159.

It is important to remember that difference and diversity exist not only in the social worlds sociology attempts to interpret and understand, but also within the discipline itself. To that extent the need is for an “interpretive” rather than a “legislative” internationalized sociology, one which attempts to offer a translation service between different cultures and communities. And that is precisely what the more lucid, politically and morally engaged contributions to the debate around the notion of the postmodern have sought to achieve.⁵⁸

Art du croisement des métissages aspirant à la totalité-monde, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s’inscrit ainsi et de plus en plus dans la multiplicité de notre monde.⁵⁹

The City of God may be virtual but our human cities remain shockingly alive in their plurality of sight and speech. It is a Thursday in November and the city of Stockholm is drenched in brightness. Water and bridges and the fading ochre of Venice on wood and stone. There is Swedish on the streets and in the shops. Two of my companions speak Dutch, the third is a Norwegian translator. The variousness of the world seems inexhaustible on a morning like this and Babel a miracle of particulars. Kenneth White speaks of the geopoetics adventure, the discovery of elsewhere within and without. Here, in blanched sunlight, on the flagstones of a city fading to loveliness, languages and memory mingle in the sustained, enduring wonderwork of human geopoetics.⁶⁰

Is it possible to locate oneself historically, to tell a coherent global story, where historical reality is understood to be an unfinished series of encounters? What attitudes of tact, receptivity, and self-irony are conducive to nonreductive understandings? What are the conditions for serious translation between different routes in an interconnected but not homogeneous modernity?⁶¹

Dans les toutes dernières pages de l’étude qu’il consacre à la cohésion d’un « état du discours social », Marc Angenot soulève la question des « ruptures innovatrices »

58. Smart, Barry. *Facing Modernity. Ambivalence, reflexivity and morality*, London / Thousand Oaks / New Delhi, Sage Publications, 1999, p 25.

59. Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 45.

60. Cronin, Michael. *Across the Lines. Travel, Language, Translation*, Cork, Cork University Press, 2000, p. 157.

61. Clifford, James. *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge / London, Harvard University Press, 1997, p. 13.

susceptibles de soustraire les discours à la prédétermination hégémonique de leur production⁶². S'il maintient la possibilité de telles ruptures, Angenot prend toutefois soin de souligner la difficulté de leur réalisation, et celle de leur repérage. Ramenant l'expérience de la modernité à l'occultation d'une mutation radicale, il relève dans la régulation des discours l'action doxique d'une « routinisation » qui prévient justement l'apparition de toute nouveauté authentique par un recyclage d'effets de nouveauté, dès lors vidés de toute impulsion critique. Face à l'inédit de telle ou telle configuration émergeant de la diversité des discours, l'analyste se voit ainsi contraint de pratiquer une herméneutique du doute. Ne serait-ce pas, sous les apparences même d'une réflexion novatrice, un préconstruit qui circulerait et se perpétuerait ? Telle est précisément la question que peuvent susciter les passages précédemment cités. De Glissant à Clifford, chez Cronin comme chez Smart, circule non pas simplement le terme mais une idée, la figure de la traduction conférant visage, parfois par modernité interposée, à un état du monde comme aux situations qui s'y problématisent. Nous ne chercherons pas, ici, à y reconnaître telle ou telle vérité, ou inversement telle ou telle régulation du discours. La fréquence du thème traductif et les exploitations figuratives dont il fait l'objet nous suffisent à délimiter un motif récurrent dans une imagination collective qui est aussi imaginaire du savoir, puisqu'à l'introspection sociologique viennent s'ajouter diverses analyses culturelles. Or c'est là un motif que reproduit de multiples façons *Anil's Ghost*.

Nous concéderons d'emblée l'éventuelle banalité d'une présence thématifiée de la traduction dans le corps du texte romanesque. Sachant que le roman cultive, plus qu'aucune autre forme littéraire, une étroite coïncidence référentielle avec le détail des situations vécues et pratiques sociales, on ne saurait s'étonner qu'il relève, ici, quelque épisode de déplacement, là le recours à l'autre langue. Ainsi se rappellera-t-on, chez Cervantès, la relance du récit par traduction interposée. Sur la ligne historique trouvant ici point d'origine, bien d'autres romans seraient à situer, tel le *Si par une nuit d'hiver*

62. Angenot, Marc. 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

un voyageur de Calvino, qui inverse le procédé narratif picaresque dans le récit d'une lecture perturbée par de mauvaises traductions, ou tel encore l'*Ada* de Nabokov, dans lequel une passion sublimant l'ordinaire incestueux s'exprime notamment dans la virtuosité des gloses à plusieurs langues auxquelles s'adonnent Van et sa cousine. Eu égard à la traduction, ce constat très grossièrement posé à l'horizon d'une histoire du roman n'est pas sans trouver confirmation dans la seule oeuvre romanesque de Michael Ondaatje.

After six months he went to Sault Ste. Marie [...] During this time [...] he had translation dreams — because of his fast and obsessive studying of English

He was carried towards something, his blindfolded face looking straight ahead, and his hand made to reach out a yard or so [...] He touched the Sten barrel and the hand let go of him. A pause among the voices. He was there to translate the guns.

During these years Palipana had been turned gracelessly out of the establishment. He had discovered and translated a linguistic subtext that explained the political tides and royal eddies of the island in the sixth century. No one could find the sentences he had quoted and translated.⁶³

Translation dreams, translating the guns, subtext translation. La série d'exemples ici privilégiée rend très certainement compte d'une présence diffuse de la traduction dans les romans de Michael Ondaatje. Sur le plan du réel romanesque, la traduction n'acquiert en effet qu'une cohésion référentielle très instable, désignant une activité professionnelle érudite, l'acquisition éprouvante d'une langue seconde, un calibrage technique analogue au traduire. Fortement polysémique, la traduction apparaît par ailleurs pour le moins polyvalente quant aux pratiques romanesques qu'elle sert : si la pseudo-traduction d'un élusif texte sacré compte comme élément narratif déterminant dans la progression du récit qu'est *Anil's Ghost*, le « white translator of guns » exploite lui un décalage métaphorique, alors que le sommeil qu'agite la traduction participe d'une argumentation pathémique sensibilisant le lecteur à une condition d'aliénation

63. Ondaatje, Michael. *In The Skin of a Lion*, Markham, Penguin Books, 1988, p. 46; *The English Patient*, Toronto, Vintage Books, 1993, p. 20; *Anil's Ghost*, Toronto, Vintage Books, 2000, p. 81.

langagière. C'est toutefois à la progression des contenus narratifs qu'il revient de révéler le plus manifestement le caractère fort peu fortuit du thème traductif.

Résolument absents des deux premiers textes de facture romanesque, *Coming through Slaughter* et *The Lives of Billy the Kid*, traduction onirique, à main armée ou subliminale ne semblent devoir leur entrée romanesque, effet de réel du figurant, qu'à la faveur de recadrages narratifs sur une expérience immigrante torontoise, sur une géographie bousculée par les grands conflits armés, sur un retour professionnel au pays natal⁶⁴. La chronologie des trois romans suit ainsi l'axe temporel des espaces continuellement renégociés du vingtième siècle : *In the Skin of a Lion* retrace les migrations européennes vers l'Amérique du Nord à l'aube de la grande guerre, *The English Patient* s'attarde sur les perturbations frontalières d'une guerre d'exportation dite pour une seconde fois mondialisée, *Anil's Ghost* déploie à l'ère de la mobilité planétaire la mondialisation d'un parcours. C'est précisément du fait de cet étroit recoupement, dans ce dernier roman, entre un thème traductif dont nous avons pu suggérer la pertinence pour l'imaginaire de la mondialisation et un thème diégétique résolument mondialisé qu'*Anil's Ghost* définit un cadre romanesque tout désigné pour la recherche entreprise.

Si le roman se montre sensible au discours, aux pratiques, mais aussi à certains principes par lesquels est représentée la mondialisation, si énoncés récit et voix se relaient pour ordonner de tels éléments dans quelque système de valeurs, la présence du thème traductif semble coordonner l'évocation romanesque de la mondialisation à un champ figuratif réclamant examen. L'étude d'une troisième série, cumulant les figures de la situation, de l'acte et du sujet de traduction, nous permettra de rendre compte de cette dimension figurative de l'évaluation de la mondialisation dans *Anil's Ghost*.

64. On remarquera incidemment que dans la mouvance agitée des espaces romanesques, l'activité de traduction, ou l'acte analogue au traduire, définit souvent des coordonnées topographiques : Toronto, le désert saharien, Colombo. Mais il sert également à déployer la singularité de lieux de traduction : le *Fox* ou le *Parrot*, théâtres torontois dans l'obscurité desquels les populations migrantes font l'apprentissage d'une langue par de laborieux mot-à-mot; une salle d'opération sri-lankaise suspendue aux lèvres de l'anesthésiste bilingue lors des retransmissions en anglais des matchs de cricket, « the white translator of guns » du haut de quelque dune saharienne.

CHAPITRE 1

LA TRADUCTION, IDÉOLOGÈME DE LA MONDIALISATION ?

ÉNONCÉS ARGUMENTATIFS ET MONDIALISME DANS *ANIL'S GHOST*

1.1 LA MONDIALISATION COMME DISCOURS

1.1.1 L'idée de mondialisme

Au nombre des distinctions conceptuelles que propose Ulrich Beck dans son analyse de la mondialisation figure une répartition tripartite des phénomènes envisagés, selon qu'ils s'apparentent à des processus de transformation sociale (« *Globalization* » entendu comme « transnational process »), à l'état de fait d'une conjoncture mondialisée (« *Globality* » ou « *World society as an irrevocable fact* »), ou encore aux valeurs investies et perpétuées dans certains propos tenus sur la mondialisation (« *Globalism* » ou « the neoliberal ideology of world-market domination »)¹. Troisième case de cette grille définitoire, ce que l'on peut désigner du terme de mondialisme constitue de fait une préoccupation récurrente des réflexions théoriques sur la, ou les, mondialisations². Sous sa forme la plus radicale, l'assimilation du global à des faits et effets de discours se solde par une réfutation empirique. C'est dans cette optique que Pierre Bourdieu, dans un article cosigné par Loïc Wacquant, a pu précisément associer la dissémination du terme de mondialisation à une nouvelle « vulgate planétaire » servant une rhétorique d'« occultation » :

[...] planétarisés, mondialisés, au sens strictement géographique, en même temps que départicularisés, ces lieux communs [“mondialisation”, “communautarisme”, “postmodernes”, etc.] que le ressassement médiatique transforme en sens commun universel parviennent à faire oublier qu'ils ne font bien souvent qu'exprimer, sous une forme tronquée et méconnaissable, y

1. Beck, Ulrich. *What is Globalization?*, trad. de l'allemand par Patrick Camiller, Cambridge, Polity Press, 2000, p. 87-88.

2. Voir à ce propos l'introduction d'Alan Scott à l'ouvrage collectif dont il a assumé la direction (« *Globalization: Social Process or Political Rhetoric?* », in Scott, Alan [sous la dir. de]. *The Limits of Globalization. Cases and Arguments*, London / New York, Routledge, 1997, p. 1-22).

compris pour ceux qui les propagent, les réalités complexes et contestées d'une société historique particulière, tacitement constituée en modèle et en mesure de toute chose : la société américaine de l'ère postfordiste et postkeynésienne. [...] la notion fortement polysémique de "mondialisation", qui a pour effet, sinon pour fonction, d'habiller d'oecuménisme culturel ou de fatalisme économique les effets de l'impérialisme américain et de faire apparaître un rapport de force transnational comme une nécessité naturelle.³

Quand bien même on accepterait de restreindre l'extension référentielle de la mondialisation à l'expression et à la diffusion d'énoncés à caractère idéologique, la « rhétoricité » qu'on lui attribue ne la soustrait pas pour autant à une complexité et variabilité constitutive, dont il faut aussi pouvoir rendre compte. Dans un article qu'il consacre aux structures idéologiques déterminant les usages du terme, Fredric Jameson a ainsi cherché à mettre en rapport la teneur composite de l'idée de mondialisation et les évaluations plurielles qu'elle suscite⁴. Concept communicationnel sur lequel seraient venues se greffer des déterminations économiques et culturelles, la mondialisation se prêterait à divers usages évaluatifs, selon qu'elle désigne et dénonce une américanisation planétaire conçue comme asservissement économique des pratiques culturelles ou qu'elle dénote et valorise une émancipation collective sous l'impulsion généralisée des politiques de libre-échange. Cette variabilité idéologique s'expliquerait en retour par les écarts de situation caractérisant des discours de la mondialisation dès lors révélés à leur diversité. Là où prévaut collectivement une conception cohésive de l'État providence (on songerait au paradigme européen) ou au contraire une perception oppressive de l'intervention étatique (Jameson invoque à ce propos le cas de l'Amérique latine) dominerait, selon le cas, une mondialisation vécue et formulée comme impérialisme économique ou une forme apologétique et non plus négative du mondialisme perçu comme « hybridation » et renouvellement culturels.

3. Bourdieu, Pierre; Wacquant, Loïc. « La nouvelle vulgate planétaire », *Le Monde diplomatique*, mai 2000, p. 6-7.

4. Jameson, Fredric. « Notes on Globalization as a Philosophical Issue », in Jameson, Fredric; Miyoshi, Masao (sous la dir. de). *The Cultures of Globalization*, Durham / London, Duke University Press, 1998, p. 54-77.

Tout en cherchant à prendre une mesure discursive de la mondialisation par l'examen des propos qu'elle suscite, ce mode de réflexion présente l'avantage de ne pas épuiser par le fait-même son objet, quand elle ne cherche pas ainsi à le liquider à dessein. Lier la mondialisation aux paroles qui la disent ne revient pas nécessairement à rabattre « oecuménisme culturel » et « fatalisme économique » sur le patron indifférencié d'une fausse conscience planétaire, mais peut précisément servir à dégager les divers transferts et combinaison de valeurs qui s'y opèrent tout comme les conjonctures particulières qui l'informent⁵. C'est précisément dans cette optique que nous nous proposons d'interroger les discours sur le monde transitant, dans l'univers diégétique d'*Anil's Ghost*, par la figure romanesque de la traduction.

1.1.2 Traduction et mondialisme

L'éventualité d'un rapport romanesque entre thème traductif et mondialisme dans le roman d'expression migrante nous est suggérée par la convergence de certains énoncés que produit la critique littéraire. Les commentaires que suscitent les littératures néo-canadiennes sont à cet égard éclairants. Sensible, chez des auteurs tels que Francine Noël, Nadine Ltaif ou encore Antonio D'Alfonso, à une langue dite d'exil, métissée ou encore traduite, l'analyse procède à des valorisations singulièrement convergentes. Celles-ci concernent un éloge de la diversité, une babélisation toute de rapprochement, une ontologie de la distance à soi :

Why do Italian Canadian writers use so many languages? The direct answer to this question is that they live in a Canada of different languages and reflect this in their writing. Italian immigrants come from an Italy of diversity. In which

5. Incidemment, l'impératif empirique visant à ne pas soustraire l'objet d'étude à la diversité de ses manifestations rebondit du discours public ou social au discours critique ou savant, autre lieu d'énonciation depuis lequel se formule et se propage l'idée de mondialisation. On peut à cet égard se reporter aux avertissements de John Tomlinson à l'encontre des sectarismes scientifiques (tels qu'il concernent, tout particulièrement, l'appropriation économique du thème de mondialisation) comme des généralisations intempestives (voir la distinction qu'il propose entre « a deterritorialized, globalized culture » et « the monolithic imagining of a global culture », *Globalization and Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999, p. 105 ainsi que 106 à 149).

people normally use more than one language. They often speak the regional dialect at home and standard Italian in school and in communications with government officials and authorities. It is natural for these people to deal with the ambiguities and translation processes of the different languages of Canada. They have produced a literature in three or four languages because they could not write it any other way. As much as multiculturalism is attacked by neoconservatives, it is a reality in Canada. The work of Italian Canadian writers and other ethnic minority authors demonstrate that “there is settling into place a nation” of great diversity.

La langue bâtarde ou métissée peut devenir une *lingua franca*, le lieu commun d’une communauté mixte [...] la Tour de Babel, prise deux, lieu de rencontre par excellence — la corde raide où on essaie de surmonter le vertige pour partager notre altérité commune.

La langue de l’exil rend la langue maternelle étrangère et l’être qui parle et l’écrit, étranger à soi.[...] Comme chez Latif-Ghattas, la poésie de Nadine Ltaif tente de rapprocher les continents, des espaces différents voire contraires [...] elle crée un nouvel espace, un passage *entre les fleuves* qui devrait permettre de renouer les fils de son histoire personnelle, d’écrire la paradoxe qu’elle vit : « Mais rompre enfin et libre reprendre mes ailes, l’envol, reprendre l’exil, le souffle interrompu, et la traversée renouvelée de l’éternelle histoire », celui de l’exil sans cesse recommencé, toujours à reprendre à zéro [...]»⁶

Porteuse d’opacité et d’ambiguïté, l’épreuve de traduction est ainsi liée dans le roman migrant à une recomposition des espaces humains (« a nation », « un lieu commun », « un nouvel espace ») tirant valeur des contacts langagiers qui le complexifient. L’idée du monde qui se dégage de la critique littéraire exige de fait d’être coordonnée à d’autres conceptions, qui, sans nécessairement se rattacher aux migrations romanesques, ne se saisissent pas moins de la traduction pour dire le monde en des termes semblables. La perspective que propose Édouard Glissant dans son *Introduction*

6. Pivato, Joseph. « The Singing Never Stops: Languages of Italian Canadian Writers » in Aziz, Nurjehan (sous la dir. de). *Floating the Borders: New Contexts in Canadian Criticism*, Toronto, TSAR Publications, 1999, p. 59. Raoul, Valérie. « Le “lieu commun” à redéfinir dans *Babel, prise deux* ou *Nous avons tous découvert l’Amérique* de Francine Noël : la ville, le verbe et le vertige. » in Mauguière, Bénédicte (sous la dir. de). *Cultural Identities in Canadian Literature/Identités culturelles dans la littérature canadienne*, New York, Peter Lang, 1998, p. 140-141. Moisan, Clément; Hildebrand, Renate. *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l’écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Éditions Nota Bene, Québec, 2001, p. 235.

à une poétique du divers est en ce sens exemplaire qu'elle recoupe très spécifiquement les traits précédemment évoqués⁷. À travers la traduction s'effectue, dans la poétique glissantienne, la mise en valeur d'un état d'exil perpétuel, d'une condition d'hétéroglossie, d'une pratique du « vertige » : « Art du croisement des métissages aspirant à la totalité-monde, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s'inscrit ainsi et de plus en plus dans la multiplicité de notre monde. »⁸ De l'article savant à l'essayistique littéraire circule ainsi un mondialisme qui, sans cultiver un oécuménisme facile, affirme par voie de traduction une mixité complexe, mais bénéfique, ou à tout le moins authentique. Cette façon désormais établie de parler du monde trouve-t-elle une expression privilégiée dans le roman thématissant l'expérience migrante ? C'est là l'éventuel rapport que nous voudrions soumettre à un examen critique.

1.2 UN RÉFÉRENT DIÉGÉTIQUE : LA SITUATION DE TRADUCTION

1.2.1 Traduction et situation

Exercice scolaire ou pratique professionnelle, « traduire » semble désigner dans *Anil's Ghost* une activité tout à fait explicite et concrète à laquelle se prête, au fil des pages, tel et tel personnage : « At university, Anil had translated lines from Archilochus [...] », « [Palipana] had discovered and translated a linguistic subtext [...] » (*AG, op. cit.*, p. 11 et 81). Un rapide recensement empirique des occurrences textuelles du terme révèle toutefois une cohésion référentielle quelque peu diffuse. La traduction concerne ici l'ordinaire d'une pratique orale plutôt qu'une production strictement textuelle, elle signifie là figurativement une équivalence d'ordre temporel et non plus littéralement le

7. Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 45.

8. *Ibid.*

passage d'une langue à l'autre⁹. Il s'ensuit que même à titre de simple fait ou geste constitutif de l'univers diégétique du roman, la traduction revêt des formes diverses qu'il importe de détailler si tant est qu'il faille lui reconnaître une unité thématique. Pour peu que le repérage se déplace de l'unité lexicale vers l'actualisation des traits de sens qui s'y entrecroisent, la traduction se disperse plus encore, renvoyant à un état de non-correspondance des codes linguistiques, à l'effort à déployer pour combler l'écart des langues, à l'enthousiasme d'une compétence plurilingue¹⁰. À travers ces références moins directes à la traduction, se réaffirme, dans *Anil's Ghost* la sensibilité du roman migrant à une conjoncture mondialisée saturée de contacts langagiers. *Anil's Ghost* partage en cela avec des romans tels que *Babel*, prise deux une situation diégétique dictant la nécessité des passages d'une langue à l'autre. À trop privilégier une interconnectivité langagière attestée dans le roman comme état de fait, on risque toutefois de passer outre ce qui détermine une telle production « babelisée » de la parole. La situation dont se saisit « a literature in three or four languages » est aussi une situation d'énonciation régulant la polyglotie des échanges. Le rapport à la langue, l'attitude vis-à-vis des communautés qui en font usage ou encore le sentiment d'appartenance linguistique constituent effectivement autant de facteurs qui conditionnent potentiellement les pratiques de traduction. Ce paradoxe en fonction duquel l'acte de traduction configure énonciativement une situation de contact en situation de contrôle nous paraît particulièrement thématisée dans *Anil's Ghost*. Parce qu'il se trouve intimement lié à l'idée du monde que produit le roman, nous en

9. *She never usually translated the time of a death into personal time [...] They allowed a transistor radio into the operating room on special occasions or for a crucial few hours in a test match. When the commentator switched to English there had to be an instant translation into Sinhala by Rohan, the anaesthetist [...]* (*Ibid.*, p. 13 et 228)

10. *They'd entered a room off the courtyard, where someone had charcoaled two Sinhala words in giant script on the walls. MAKAMKRUKA. And on the wall opposite, MADANARAGA. "What's that? Are those names?" [...] "Not names. A makamkruka — it's difficult to describe [...]" There was a lost language between them [...] "I know the names of several bones in Spanish," she boasted. "I know some Spanish [...]"* (*Ibid.*, p. 165, 212 et 34)

détaillerons successivement les manifestations les plus évidentes, puis les fonctions axiologiques qui lui reviennent.

Référée à la traduction, la notion de situation désigne moins une contextualisation tout au plus circonstancielle de l'activité considérée qu'elle ne recouvre les déterminations plurielles la travaillant en profondeur. L'étude raisonnée ou théorique de la traduction a maintes fois pu confirmer une telle emprise des conditions d'énonciation sur les processus traductifs¹¹. Retraçant à grands traits certaines étapes déterminantes dans l'histoire du concept linguistique de situation, Georges Mounin relevait chez des

11. Esquissant un rapprochement entre le cas paradigmatique de la traduction biblique et celui de la traduction littéraire, Henri Meschonnic a ainsi pu affirmer que l'une et l'autre procédaient de « lieux » de formation, qu'elles s'effectuaient dans la durée historique d'une pratique, qu'elles subissaient les contraintes d'une continuité intertextuelle, qu'elles assumaient par-delà la simple écriture ou réécriture textuelle des fonctions sociales et culturelles : *Traduire Lucrèce, traduire Dostoïevski, traduire Kafka met à nu des mécanismes, ou comment certaines traductions ne se constituent que d'occulter certains mécanismes, rapports de langue à texte, de discours à culture, et montrent par leur occultation même le lieu où elles se forment, le bourbeux des concepts que les artisanats athéoriques cultivent [...]* *Traduire la Bible ne reflète pas seulement l'histoire occidentale des pratiques de la traduction. Du calque à l'adaptation, de la langue de départ à la langue d'arrivée, il ne s'agit pas seulement d'une relation entre les langues, de questions philologiques. Le caractère sacré des textes a été lui-même l'enjeu d'un conflit théologique. La traduction biblique reproduit en elle-même l'herméneutique de la préfiguration. Toute traduction biblique est contrainte de refaire ou de défaire la notion traditionnelle de l'Ancien Testament.* (Meschonnic, Henri. « Traduire la Bible, de Jonas à Jona », *Langue française* [« La traduction »], n° 51, septembre 1981, p. 35). Tout ceci relève de l'évidence dès lors que la traduction n'est plus conçue comme opération de langue à langue, mais comme acte de parole plurifonctionnel. La possibilité d'une telle conception comme de son déploiement dans une conceptualisation théorique n'en est pas moins contrariée par une incompréhension ambiante de la langue tel qu'on en use, comme par le discours ou la « doxa critique » perpétuant cette méconnaissance (Brisset, Annie. « La Traduction comme transformation paradoxale », *Texte* [« Traduction/textualité »], n° 4, 1985, p. 191-207.) On comprend ainsi pour quelles raisons une traductologue telle que Mary Snell-Hornby ait pu insister dans les années quatre-vingts sur le caractère novateur de perspectives théoriques privilégiant ce qui, dans la traduction, relève du transfert culturel, de fonctions textuelles, d'une inscription justement « situationnelle » de la traduction dans les conditions socioculturelles de sa production : *What is dominant in the three new basic approaches recently presented in Germany (Hönig and Kußmaul 1982; Reiß and Vermeer 1984 and HolzMänttari 1984) is the orientation towards cultural rather than linguistic transfer; secondly, they view translation, not as a process of transcoding, but as an act of communication; thirdly, they are all oriented towards the function of the target text (prospective translation) rather than prescriptions of the source text (retrospective translation); fourthly, they view the text as an integral part of the world and not as an isolated specimen of language. These basic similarities are so striking that it is not exaggerated to talk of a new orientation in translation theory [...] ou encore, [...] the text is embedded in a given situation which is itself conditioned by its sociocultural background [...]* (Snell-Hornby, Mary. *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamin, 1988, p. 43-44)

linguistes tels que Bloomfield, J.L. Pietro et André Martinet les traits définitoires suivants : « rapport affectif entre le locuteur et son énoncé », « ensemble des faits connus par l'émetteur et le récepteur », « disposition interne du locuteur », etc¹². On sait par ailleurs quelle place réservait Émile Benveniste à la situation dans un « appareil formel » au sein duquel celle-ci organise, référentiellement, « la présence du locuteur à son énonciation »¹³. La situation n'en désigne pas moins des régulations collectives du discours dont l'individualité même du locuteur se fait à bien des égards le relais et que recouvrent par exemple, dans l'analyse de Catherine Kerbrat-Orecchioni, le terme de « contraintes de l'univers de discours » ou encore celui de « compétences idéologiques et culturelles »¹⁴. C'est sous ce jour plus résolument social que la situation de traduction semble, pour l'essentiel, être évoquée dans *Anil's Ghost*. Aussi nous détournerons-nous, pour en rendre compte, de la linguistique de l'énonciation, privilégiant une perspective sociolinguistique. Préciser le référent situationnel, dont il va s'agir de détailler les manifestations romanesques, dans les termes d'une organisation sociale des pratiques discursives n'est toutefois pas gage de rigueur définitoire. Comme le signalait E. Goffman en 1964, la notion de situation sociale se prête aisément à des usages intuitifs qui en neutralisent la pertinence conceptuelle : « Your social situation is not your country cousin. »¹⁵ S'il ne saurait être ici question de dresser le bilan des efforts théoriques déployés depuis en sociolinguistique pour mieux cerner la notion de situation, nous n'en traiterons pas moins en privilégiant deux traits conceptuels qu'on peut lui reconnaître.

12. Mounin, Georges. *La communication poétique*, Paris, Gallimard, 1968, p. 255-285.

13. Benveniste, Émile. *Problème de linguistique générale. Tome II*, Paris, Gallimard, 1974, p.79-88.

14. Kerbrat-Orecchioni, Catherine. *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Colin, 1980, p.17, 19 et 27, notamment.

15. *Each year new social determinants of speech behavior are reported [...] At present the idea of the social situation is handled in the most happy-go-lucky way [...] An implication is that social situations do not have properties and a structure of their own, but merely mark, as it were, the geometric intersection of actors making talks and actors bearing particular social attributes. I do not think that this opportunistic approach is always valid.* (Goffman, Erving. « The Neglected Situation », *American Anthropologist*, vol. 66, n° 6 [part. 2], 1964, p. 134).

1.2.2 Attitudes langagières

Scientifique dépêchée au Sri-Lanka par un organisme international, Anil est chargée d'une mission analogue à l'acte de traduction. Dans le rapport scientifique qu'elle doit produire va ainsi s'effectuer la transformation d'énoncés rapportés quant aux actes criminels perpétrés (lettres, déclarations, reportages) en énoncés de savoir établissant des faits. Il s'agit ainsi pour la chargée de mission de transposer les signes locaux et dispersés désignant une conjoncture régionale dans un système de signes susceptibles d'informer la pratique du jugement international. Plus intersémiotique que linguistique, ce mode de traduction n'en reflète pas moins certains aspects propres à la transposition interlinguistique que désigne communément le terme de traduction¹⁶. Il est un fait que l'instance qui traduit excède le statut de simple agent effectuant l'opération de traduction. Ce que l'on peut appeler un sujet traduisant est aussi défini en rapport à un monde auquel il réagit et dont il participe. Une telle relation d'appartenance se manifeste concrètement par les attitudes situant le sujet par rapport aux langues dont il fait usage, par les pratiques discursives auxquelles il recourt, par les contenus culturels et énonciatifs qu'il manipule, etc. Ainsi Anil ne se contentera-t-elle pas de faire application de son expertise scientifique dans un lieu insulaire, mais réagira à ce lieu et tout particulièrement à sa spécificité linguistique, à la façon dont la parole y circule et s'y échange. C'est cette attitude face aux pratiques langagières insulaires, ce qu'il est coutume en sociolinguistique de désigner du terme de *language attitudes*, que l'on peut isoler comme première manifestation de la situation, romanesque, de traduction¹⁷.

16. D'usage courant, la série conceptuelle traduction « intralinguale », « interlinguale » et « intersémiotique » renvoie aux travaux de Roman Jakobson (« On Linguistic Aspects of Translation » in Schulte, Rainer, Biguenet, John (sous la dir. de). *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 144-151.

17. Voir à ce propos la synthèse des travaux sociolinguistiques que proposent Howard Giles et Ellen Bouchard Ryan (« Prolegomena for Developing a Social Psychological Theory of Language Attitudes », in Giles, Howard; Bouchard Ryan, Ellen (sous la dir. de). *Attitudes Towards Language Variation. Social and Applied Contexts*, London, Edward Arnold, 1982, p. 209-223.

Parmi les modèles proposés pour rendre compte des comportements évaluatifs vis-à-vis des faits langagiers, les distinctions qu'opère John Edwards entre « linguistic inferiorities/superiorities », « social convention or preference » et « aesthetic differences » recourent assez étroitement les réactions d'Anil alors qu'elle prend une mesure linguistique des distances parcourues¹⁸. Les jugements émis quant à la composition langagière de l'espace insulaire relèvent effectivement l'imparfaite maîtrise de certains registres de langue, l'excessive familiarité d'une parole insulaire déplacée à l'Ouest, le caractère choquant d'un usage sinon esthétique du moins ludique du langage tel qu'il recompose et ordonne le vécu :

“Am I disturbing... ?” Anil looked down at the four lines the woman had just typed. “Why don't you take a break and let me type it for you?” [...] Anil sidled up and, as Chitra spoke, did a quick edit, adding adjectives, improving her requests for funds. Anil gave it the necessary drama and turned Chitra's list of abilities into a more suggestive curriculum vitae [...] (*AG, op. cit.*, p. 71 et 228)

In her first month in London she'd been constantly confused by the geography around her [...] A month later, she fell within the spell of her future, and soon-to-be, and eventually ex-, husband. It seemed to her he had turned up from Sri-Lanka in bangles and on stilts. He too was a medical student. He was not shy [...] She saw how he mythologized their rugby positions and included such things in the fabric of their conversations until they were familiar touchstones — a trick that never left any of them at a loss for words. A team, a gang, that was in fact only two weeks deep. They each had an epithet. Lawrence who had thrown up once on the Underground, the siblings Sandra and Percy Lewis whose family scandals were acknowledged and forgiven, Jackman of the wide brows [...] There seemed to be no difference for him between privacy and friendship with acquaintances. Later, she would read that this was the central quality of a monster. (*Ibid.*, p. 141-143)

“ [...] There's only a mad logic here, no resolving. Your brother said something, he said “You've got to have a sense of humour about all this — otherwise it makes no sense.” You must be in hell if you can seriously say things like that. (*Ibid.*, p. 186)

18. Edwards, John. « Language attitudes and their implications among English speakers », in Giles, Howard; Bouchard Ryan, Ellen (sous la dir. de). *Attitudes Towards Language Variation. Social and Applied Contexts*, London, Edward Arnold, 1982, p. 20-33.

La voix narrative elle-même commentera ici et là l'inégalité des compétences plurilingues ou encore l'aspect déplacé de curieux jeux de langage insulaires, etc.¹⁹ Inversement, l'attitude du personnage en déplacement se montre particulièrement favorable à l'endroit des pratiques langagières occidentales. On peut à cet égard faire de nouveau usage de la tripartition hiérarchique, sociale et esthétique des jugements de valeur, relevant à titre d'exemples la supériorité reconnue à l'univocité des codes, la communauté de parole scientifique privilégiée au détriment de la langue d'origine, l'attrait qu'exercent les joutes verbales qu'autorise le technolècte :

In her years abroad, during her European and North American education, Anil had courted foreignness, was at ease whether on the Bakerloo line or the highways of Santa Fe. She felt complete abroad. (Even now, her brain held the area codes of Denver and Portland.) And she had come to expect clearly marked roads to the source of most mysteries. Information could always be clarified and acted upon. But here, on this island, she realized she was moving with only one arm of language among uncertain laws and a fear that was everywhere. (*Ibid.*, p. 54)

Anil had come out of her first class at Guy's Hospital in London with just one sentence in her exercise book: *The bone of choice would be the femur* [...] As if this piece of information were the first rule needed before they could progress to greater principles [...] She no longer spoke Sinhala to anyone. She turned fully to the place she found herself in, focusing on anatomical pathology and

19. They allowed a transistor radio into the operating room on special occasions or for a crucial few hours in a test match. When the commentator switched to English there had to be an instant translation into Sinhala by Rohan, the anaesthetist. He was the most bilingual of the staff, having had to read the small-type texts that came with tanks of oxygen. (*Ibid.*, 22) In 1987, while he was putting on a golf green, his bodyguard was shot dead and Dr. Linus Corea was kidnapped. They came out of the woods slowly unconcerned about being seen by him. It meant it did not matter to them and that frightened him more than anything [...] They spoke to him calmly in a made-up language, which again increased his anxiety [...] Eight months after Linus Corea's disappearance, his wife was alone in the house with her two children when a man came to the door and handed her a letter from her husband [...] She moved to the phone, and the man produced a gun [...] She muttered to the man. He spoke back to her in an invented language that she did not understand. Some of the news report at the time of her husband's disappearance had spoken of UFO kidnappings, and this strangely came to her mind now, there in the front hall. [...] He had been at the camp of the insurgents ever since they had picked him up in Colombo. They had got him a little after two in the afternoon and by seven he was in the southern hills. No one had spoken to him in the car, just the idiot language, a joke of theirs. (*Ibid.*, p. 120-123)

other branches of forensics [...] She was now alongside the language of science. The femur was the bone of choice. (*Ibid.*, p. 145)

« [...] around her was a quick good-old-boy debate and an explanation of a dead body in a car [...] “So — when she opened the gate she let the dog free. She already had a plan. It’s a by-herselfer [...]” Anil would always love the clatter and verbal fling of pathologists. (*Ibid.*, p. 147)

Il est un fait que les éléments suscitant de la sorte évaluation romanesque renvoient pour l’essentiel à un usage individuel de la parole. Ils n’en recourent pas moins des enjeux établis quant à la portée collective ou sociale des pratiques langagières : établir une solidarité locutoire, subir les déséquilibres diglossiques, faire usage alterné des « codes » linguistiques, restreindre l’appartenance aux communautés de parole, etc. Tout en définissant l’un des aspects de la situation de communication, l’attitude du locuteur-personnage de roman est ainsi indicatrice des multiples facteurs langagiers qui déterminent cette même situation. Ce qui transparait plus encore dans la double cartographie linguistique que dresse le personnage, c’est toutefois, avant même que ne soit posé le geste analogue au traduire, une perspective résolument traduisante sur les disparités du monde. L’attitude d’Anil définit un espace insulaire profondément idiosyncratique où la parole produite résiste, de par son usage insolite, sa maladresse d’expression ou encore sa tonalité répréhensible, à la pratique même de traduction. Tout au contraire, la langue professionnelle acquise en Occident tout comme les pratiques auxquelles elle se prête paraissent rassembler les attributs favorisant l’univocité, la compréhension partagée, l’usage communicatif du signe. Respectivement propice ou revêche à l’activité traduisante, les espaces dans lesquels évolue le personnage paraissent ainsi énoncés et commentés selon deux modalités saillantes des discours sur la traduction, soit celles de l’opacité et de l’équivalence.

1.2.3 Communauté de parole

En tant que facteur situationnel, l’attitude langagière du personnage est ainsi d’emblée pénétrée du geste traductif qu’il lui faut accomplir. Il en ressort qu’aborder la

traduction tel que l'écrit le roman par le travers de la situation n'est pas dénué de pertinence thématique. Loin de faire dévier vers un hors propos l'étude de la représentation diégétique de la traduction, le rapport du locuteur aux langues et pratiques discursives ayant cours dans l'univers romanesque met en valeur le caractère anticipé de la référence au traduire dans *Anil's Ghost*. Cette anticipation possède sa complexité propre. Il s'avère que l'attitude bivalente du personnage migrant n'est en rien partagée, que d'autres impressions langagières sont consignées au fil des pages et qu'en retour les actes de traduction, et notamment ceux de personnages « locaux », procèdent d'autres situations. C'est du moins ce que confirment les propos rapportés du traducteur insulaire, comme en attestent ces quelques exemples :

[Anil] "To the comfort of servants. A vainglorious government. Every political opinion supported by its own army." [Sarath] "You talk like a visiting journalist" [...] Sarath, in the back row, unseen by her, listened to her quiet explanations, her surefootedness, her absolute calm and refusal to be emotional or angry. It was a lawyer's argument and, more important, a citizen's evidence, she was no longer just a foreign authority. Then he heard her say, "I think you murdered hundreds of us." *Hundreds of us*. Sarath thought to himself. Fifteen years away and she is finally *us*. (*Ibid.*, p. 27, 272-273)

La réaction de Sarath aux paroles que profère la représentante officielle d'une communauté internationale fournit certes de nouveaux éléments concernant les attitudes situationnelles détaillées par le roman. Ce sera toutefois au regard d'un autre aspect constitutif de la situation de traduction qu'elle sera ici retenue. Trouvant expression dans les jugements que porte une parole individuelle, l'attitude à l'égard d'une certaine conjoncture langagière et communicative n'en procède pas moins de déterminations élargies, soit de statuts collectivement attribués aux langues comme à leurs usages. L'analyse touche ici à cet aspect de toute situation d'énonciation que désigne le concept de communauté de parole, tel par exemple que le conçoit J. Gumperz²⁰. Inscrite dans la particularité partagée d'une capacité d'expression, l'appartenance à une collectivité socialement et linguistiquement déterminée excède la

20. Gumperz, J. « The Speech Community », in Sills, David (sous la dir. de). *International Encyclopedia of the Social Sciences*, London, The Macmillan Company, 1968, p. 385-386.

notion de stricte territorialité linguistique pour coïncider avec l'usage, intralingual, d'un certain « répertoire verbal » :

The totality of dialectal and superposed variants regularly employed within a community make up the verbal repertoire of that community. Whereas the bounds of a language, as this term is ordinarily understood, may or may not coincide with that of a social group, verbal repertoires are always specific to particular populations [...]²¹

Certes, le jugement de non-appartenance adressé à l'encontre d'un locuteur de passage ou expatrié concerne, dans *Anil's Ghost*, la géographie des espaces humains. Au-delà de la localisation étrangère d'Anil, c'est toutefois la facilité d'une certaine prise de parole, d'une façon donc d'en faire usage à distance des faits commentés, qui se voit mise à l'index. Telle que la conçoit Sarath, la pratique du jugement catégorique est un mode d'expression qui n'entre pas dans le répertoire verbal d'une communauté insulaire sensible à la nécessité de modaliser l'énoncé assertorique. À cet égard, c'est un statut énonciatif d'allophone qui se trouve conféré à la locutrice dont on conteste dès lors le droit de parole. L'intervention de Sarath consiste à faire jouer la non-coïncidence des communautés de parole de façon à intercepter la crédibilité et légitimité énonciative de son interlocutrice. Dans les termes d'une pragmatique des pratiques conversationnelles, on peut dire qu'Anil est exclue de l'échange de paroles du fait que ne lui soit pas attribués ces traits (*face*) dans lesquels Erving Goffman fait résider l'identité et la valeur locutoires des participants²². Étrangère de par ses propos et la manière dont elle les tient, Anil est précisément sans visage (*out of face*) au sein

21. *Ibid.*, p. 385-386.

22. *Every person lives in a world of social encounters, involving him either in face-to-face or mediated contact with other participants. In each of these contacts, he tends to act out what is sometimes called a line — that is, a pattern of verbal and nonverbal acts by which he expresses his view of the situation and through this his evaluation of the participants [...]. The term face may be defined as the positive social value a person effectively claims for himself by the line others assume he has taken during a particular contact. Face is an image of self delineated in terms of approved social attributes [...]* (Goffman, Erving. « On Face-Work: An Analysis of Ritual Elements In Social Interaction », *Psychiatry*, vol. 18, 1955, p. 213)

d'une communauté de parole ne se limitant aucunement à l'usage d'une langue commune²³.

La relation d'appartenance locutoire qu'évoque Sarath soulève donc la question de l'encodage social de la parole. Le sens et la pertinence de l'énoncé sont effectivement fonction d'un espace collectif leur imposant l'effet structurant d'une limite : n'importe qui ne peut se prévaloir du recours au pronom inclusif comme des effets persuasifs qu'il autorise, l'acte de discours accusatif comporte une clause résidentielle à laquelle déroge la mobilité douteuse de l'envoyé spécial. L'usage de la parole demeure en ce sens déterminé par un lieu d'énonciation que la simple pratique du déplacement physique ne modifie en rien.

Ainsi mise en valeur par le personnage insulaire, la communauté de parole n'est pas sans conséquence pour la représentation romanesque de la traduction dans *Anil's Ghost*. Nous remarquons que, transcrivant la spécificité d'une situation locale dans l'objectivité d'une écriture destinée au public élargi de la communauté internationale, Anil s'acquittait d'un acte analogue au traduire. Des faits régionaux à la rédaction du rapport d'enquête, la quasi traduction effectuée ressortit justement, dans la perspective que privilégie Sarath, non plus à une opération d'équivalence, mais à une transformation qui s'ignore. Situé à son insu dans une communauté de parole occidentale, l'instance traduisante produit en effet un message qui subit les contraintes d'une conjoncture discursive, perpétue des états du dicible, légitime même, tel le journaliste et la bonne conscience qu'il promet, des pratiques de consommation médiatique apaisant l'inaction politique :

I want you to understand the archeological surround of a fact. Or you'll be like one of those journalists who file reports about flies and scabs while staying at the Galle Face Hotel. That false empathy and blame. (*AG, op. cit.*, p. 44)

Cette part active revenant à la traduction dans la constitution et la préservation d'identités collectives particulières est explicitement assumée lorsque est considérée

23. *A person may be said to be out of face, when he participates in a contact with others without having ready a line of the kind participants in such situations are expected to take. (Ibid., p. 214)*

l'unité temporelle de l'activité de traduction. Référée à une pratique archéologique, celle-ci sert précisément, au Sri-Lanka, à restituer à une collectivité une cohésion identitaire doublement enfouie par l'expérience d'un déclin de la civilisation fondatrice et d'une colonisation subséquente

The epigraphist Palipana had made his name translating Pali scripts and recording and translating the rock Graffiti of Sigiriya [...] having studied languages and texts until he was forty, he spent the next thirty years in the field — the historical version already within him [...] He drew parallels and links between the techniques of stone-masons he met with in Matara and the work he had done during the years of translating texts and in the field. (*Ibid.*, p. 79, 82, 83).

Analogique ou littéral, l'acte de traduction n'échapperait donc pas à une situation et aux appartenances que celle-ci détermine.

1.2.4 Un référent polémique ?

Abordée du point de vue de l'attitude du locuteur à l'égard d'une certaine conjoncture langagière ou considérée en vertu des sentiments d'appartenance collective que celle-ci suscite, la situation dans laquelle s'inscrit la parole des personnages informe de diverses façons l'acte de traduction que sous-entend ou décrit le roman. Une telle corrélation ne surprendra pas. Portant sur différents codes linguistiques, l'acte de traduction ne se résume pas pour autant aux systèmes de signes qu'il met en relation. Pratique textuelle autant qu'énonciative, la traduction ne saurait effectivement se soustraire aux multiples facteurs exerçant une action déterminante sur la production et l'usage de la parole. L'approche contextualisante ici retenue pour circonscrire le thème traductif ne servira toutefois pas à réitérer une telle évidence. Pour partielle et sommaire qu'elle soit, l'analyse de la situation met en lumière un aspect essentiel de la référence diégétique à la traduction dans l'univers fictif d'*Anil's Ghost*, soit sa facture résolument polémique. L'antagonisme procède d'une disjonction quant à la perception des environnements langagiers dans lesquels sont situés personnages occidentaux et insulaires. On note ainsi chez Anil des considérations essentiellement formelles quant à l'aptitude de tel ou tel

code linguistique ou variété dialectale à produire des énoncés transposant l'expérience du monde dans un contenu informatif aisément manipulable et communicable. On note en revanche chez Sarath une grande sensibilité à la dimension pragmatique du discours, tournée tout particulièrement vers l'ancrage déictique d'une parole toujours référée à un lieu et à un moment énonciatifs donnés.

Si ce sont ainsi deux aspects de ce qui compose et détermine une situation d'énonciation qui se voient respectivement mis en valeur, ce sont aussi deux conceptions de la traduction qui s'y profilent et ce faisant s'affrontent. Dans la formulation scientifico-politique que doivent recevoir les activités criminelles soumises à enquête, domine une version universalisante de l'activité de traduction, que soutient la valorisation d'une *lingua franca* scientifique. À un processus rationnel ou technocratique de mondialisation devant permettre de prendre une mesure univoque de l'actualité planétaire et d'informer l'action unifiée des politiques internationales, s'oppose toutefois un usage particularisant de la traduction, pratique locale servant les besoins culturels et sociaux d'une communauté donnée, fût-elle occidentale. Le rapport d'exclusion mutuelle par lequel ces deux perspectives sur la traduction se lient en s'invalidant l'une l'autre découle directement de leur actualisation romanesque. C'est précisément pour contrer l'attitude moderne d'Anil vis-à-vis de la quasi traduction qu'elle ambitionne que Sarath va recourir à un discours de la limite, spécifié dans les termes de l'appartenance communautaire :

You know, I'd believe your argument more if you lived here [...] We wouldn't have survived with your rules of Westminster then [...] We have never had truth. Not even with your work on bones. (*Ibid.*, p. 44, 155, 102)

Au jugement extérieur ne mettant aucunement en doute l'universalité politique de sa validité, à la volonté d'agir localement au non d'un humanisme transnational, tout comme au progressisme scientifique rattaché à l'aide qu'octroie l'Occident, en la personne d'Anil, à la nation défavorisée, les traducteurs insulaires vont opposer la

fausseté, l'hors-propos ou encore l'insuffisance d'une parole exportant ses lieux communs et ses pratiques dans un geste assimilable à une traduction hégémonique²⁴. Il est tentant de reconnaître, dans l'écart qui se creuse ainsi d'Anil à Sarath, deux formes dominantes de mondialisme. Loin d'entériner un discours migrant où prédomine la valorisation d'un état de médiété, *Anil's Ghost* semble mettre à profit l'évocation de la traduction pour actualiser une rhétorique de la mondialisation opposant l'assertion d'un occidentalisme triomphant à la réfutation de quelque « vulgate planétaire ». Certes, contrairement aux analyses de Bourdieu (voir *supra*, p. 32-33), les pratiques considérées ne sont ni économiques, ni culturelles et l'attitude hégémonique critiquée déborde largement les limites de l'américanité. On n'en retrouve pas moins, dans les propos de Sarath, la critique d'une fiction médiatique sous la forme de reproches adressés à un *journalist talk* entretenant l'illusion d'une co-présence planétaire. À l'inverse, quoique également à distance de considérations strictement économiques, le monde géopolitique revendiqué par Anil prend les traits d'un espace ouvert sur lequel, caractéristique néolibérale s'il en est, le principe limitatif de la frontière n'a pas prise. Dénonçant ici ou promouvant là une tentative de traduction technocratique et occidentale de la crise insulaire, les propos des personnages se conformeraient à un partage établi d'une mondialisation confinant à une querelle d'opinions. Si nous ne consentons qu'à une conclusion tout au plus hypothétique ou provisoire, c'est essentiellement en raison des limites qu'il convient de reconnaître aux analyses antérieures. Comment effectivement induire la globalité d'un jugement d'évaluations ne concernant somme toute que le rapport à la langue ou les usages auxquels on la

24. Ce rapport conflictuel entre les usages auxquels se voit destiné l'acte de traduction trouve sans doute figure exemplaire chez Palipana, traducteur qui devra précisément faire violence à l'institution coloniale : *Palipana was for a number of years at the centre of a nationalistic group that eventually wrestled authority in Sri Lanka away from the Europeans (Ibid., p. 79, nos italiques)*. Ici encore, la traduction est renvoyée à deux communautés de parole que distingue la spécificité de pratiques discursives comme celle du rapport à l'espace : *Academics flew into Delhi, Colombo and Hong Kong for six days, told their best anecdotes, took the pulse of the ex-colony, and returned to London and Boston [...] Having studied languages and text until he was forty, [Palipana] spent the next thirty years in the field [...] (Ibid., p. 79 et 82)* La mobilité du traducteur volubile fait ainsi contraste avec la présence aux lieux du traducteur confirmé.

destine ? Il est très certainement, dans *Anil's Ghost*, d'autres appréciations du monde, des jugements ne ramenant pas l'expérience d'un état perçu de mondialisation à la capacité d'y déployer telle ou telle pratique analogue au traduire. Où situer dès lors la situation de traduction dans l'horizon élargi de l'univers de valeurs que définit le roman ? Et plus encore, que serait cet univers de valeur ? Qu'est-ce au juste qu'un jugement romanesque ? La pertinence de toute lecture thématique est fonction des distinctions qu'elle permet d'opérer et du réseau de significations susceptible de s'y coordonner. Aussi avons-nous cherché à préciser d'emblée les contours d'un thème traductif devant faire médiation entre forme romanesque et mondialisation. La situation de traduction, telle que nous l'avons circonscrite, ne délimite toutefois qu'un unique référent diégétique, élément d'une réalité fictive intervenant dans le cours du récit. C'est en établissant, dans ce qui suit, une nette distinction entre présence et usage romanesques de la traduction que nous chercherons à mieux en cerner la pertinence évaluative, dans le roman mais aussi au regard des rapports par lequel celui-ci se lie à un certain interdiscours contemporain de la mondialisation.

1.3 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : L'ÉNONCÉ ARGUMENTATIF

1.3.1 L'énoncé argumentatif depuis la perspective néorhétorique

Commentant dans une optique bakhtinienne la sensibilité variable des traductions françaises à l'épaisseur sociolectale du roman faulknérien, Bernard Vidal propose le commentaire suivant :

La position assumée par le narrateur face au polylinguisme de son temps constituera bel et bien, au même titre que « l'objectivité » ou l'omniscience, un informant de sa vision idéologisée de son univers.²⁵

25. Vidal, Bernard. « Plurilinguisme et traduction — Le vernaculaire noir américain : enjeux, réalité, réception à propos de *The Sound and the Fury* », *TTR*, vol. IV, n° 2, 1991, p. 153-154.

Référent attitudes et appartenances langagières à une telle « vision idéologisée », telle qu'elle prendrait en charge un « univers » narratif, peut sembler une réponse satisfaisante à la question précédemment soulevée. Il est toutefois une certaine facilité critique à user et abuser du terme d'idéologie comme de la métaphore visuelle. Outre la tâche délicate du partage des voix romanesques, que recouvre la figure unique du narrateur, on peut effectivement faire valoir que l'ensemble des jugements portés sur le « monde » du roman n'est qu'analogiquement équivalent à l'anthropomorphisme d'un regard collectivement déterminé. La parole insulaire jugée malhabile tout comme la parole occidentale qu'on estime par trop sentencieuse sont avant tout des énoncés, dont la portée évaluative est à analyser conformément à la configuration textuelle que ceux-ci définissent. Plus spécifiquement, parce que de tels énoncés tirent implicitement leur vraisemblance de généralisations touchant à la valeur rattachée aux pratiques occidentales ou à la méfiance qu'il s'agit de cultiver à l'endroit de l'élément étranger, ils participent de ce « discours enthymématique » que Marc Angenot dit « composé d'énoncés lacunaires qui mettent en rapport le particulier et l' "universel" et supposent une cohérence relationnelle de l'univers du discours. »²⁶ En vue de circonscrire les fonctionnements romanesques du commentaire dialogué ou narratif concernant la situation de traduction, c'est précisément cet « univers de discours » qu'il paraît souhaitable de substituer, comme cadre d'analyse, à l'univers mental attribué commodément au sujet narrateur. À quels principes évaluatifs, affirmés en d'autres lieux du roman à propos d'autres aspects du monde, se coordonnent les jugements thématiques des conditions appelées à déterminer l'acte de traduction ? Quelle « cohérence relationnelle » reconnaître à la polémique du traduisible et de l'intraduisible dès lors qu'elle participe d'une représentation à de multiples égards argumentée, soumettant la conjoncture mondialisée que l'on sait à l'épreuve d'une évaluation romanesque ? Si de telles considérations nous amèneront inévitablement à déployer l'analyse par-delà la particularité diégétique du thème traductif, elles nous permettront

26. Angenot, Marc. *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 31.

en retour de mieux situer celui-ci dans le dispositif évaluatif du roman, soit d'en comprendre la pertinence romanesque à titre non plus d'élément de l'histoire, mais d'opérateur textuel et axiologique.

Que l'argument, en tant que montage discursif spécifique, ne doive rien à la forme romanesque relève bien évidemment de l'évidence. Que le roman se montre particulièrement apte à intégrer une argumentation dans le discours complexe qu'il produit est un autre fait critiquement établi, lié à la porosité du genre. Si, dans la perspective critique dégagée par Marthe Robert, on a pu parler du roman comme d'un genre « indéfini », libre d'exploiter « à son profit toutes les formes d'expression sans même être tenu d'en justifier l'emploi », il apparaîtra vraisemblable qu'il recourt à l'argumentation à la faveur d'un commentaire ou dans l'incise d'un dialogue²⁷. Isoler quelque unité minimale d'argumentation dans l'ordinaire des énoncés n'en est pas pour autant tâche aisée. Depuis l'héritage antique de la rhétorique cicéronienne comme depuis les développements récents d'une logique appliquée souvent dite du langage ordinaire, divers efforts de classification morphologique et diverses pragmatiques peuvent de fait servir à cerner les contours toujours multiples du recours usuel à l'argumentation. Au sein de telles possibilités théoriques, la néorhétorique de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca peut se prévaloir d'au moins trois avantages²⁸. En premier lieu, à l'inverse de la clôture démonstrative que s'imposent les perspectives d'inspiration logique, la rhétorique en question se veut sensible à la diversité empirique des réalisations argumentatives. L'on sait, certes, qu'au sein de la tradition philosophique analytique un courant pragmatico-logique a déjà pu chercher à ouvrir la systématisation des formes de raisonnement héritée du positivisme logique à la

27. Robert, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1972, p. 14.

28. Perelman, Chaïm; Olbrechts-Tyteca, Lucie. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 4^e éd., 1983. Perelman, Chaïm, *L'Empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1977. (Dans la suite du présent travail, nous userons des formes abrégées le *Traité* et *L'Empire* pour désigner ces deux ouvrages.)

contingence d'une raison pratique opératoire en langue naturelle²⁹. Dans la juxtaposition adjectivale « pragmatico-logique », se joue toutefois le rapport ambigu qu'entretiennent ces deux moments de la philosophie analytique. D'une part, le passage à l'analyse linguistique, qui déstabilise les assises formelles du raisonnement logique (mutabilité des pratiques inférentielles au contact de la situation, problématisation du critère de vérité et du principe de validité, etc.), demeure tributaire d'une analyse logique ne cessant de lui fournir son impulsion critique, et plus encore, par une sorte de préfiguration antinomique, son cadre conceptuel (celui d'un certain pragmatisme)³⁰. D'autre part, se maintient, d'une analyse à l'autre, un souci de formalisation qui perpétue méthodologiquement la tradition positiviste. Ainsi Searle inscrit-il l'acte de langage dans une stricte régulation langagière censée rendre compte de tout énoncé performatif, reversant par le fait-même à une philosophie avide d'affirmation universelle et donc d'un langage susceptible de les formaliser (en l'occurrence une logique

29. L'héritage procède, entre autres noms canoniques et tous cercles confondus, de Rudolf Carnap à Alfred Tarski, de A. J. Ayer, Bertrand Russell, A. N. Whitehead à W. V. O. Quine, du premier Wittgenstein. Parmi les légataires les plus notoires on peut citer J. L. Austin, J.R. Searle, S. E. Toulmin ou encore le second Wittgenstein, la figure emblématique de C. S. Peirce intervenant depuis un autre chronotope philosophique. On prendra soin de ne pas interpréter trop catégoriquement les regroupements ici esquissés. Pour plus de précisions quant aux partages de l'aire analytique post-positiviste, tout particulièrement en ce qui concerne les divergences entre école oxonienne et école de Cambridge nous renvoyons à la petite « histoire de l'analyse » proposée par J. O. Urmson (*La Philosophie analytique*, Paris, Éditions de Minuit, 1962, p. 11-22).

30. François Récanati, dans sa postface à la traduction française des *William James Lectures* (« Du positivisme logique à la philosophie du langage ordinaire : naissance de la pragmatique », in Austin, J.L. *Quand dire, c'est faire*, trad. de l'anglais par Gilles Lane, Paris, Éd. du Seuil, 1970, p. 185-209) exprime on ne peut plus explicitement ce point : [...] *La principale influence qui a poussé les philosophes du langage ordinaire dans le sens d'une mise en relief systématique des aspects pragmatiques du langage est l'influence négative des anciens analystes qui, par leur désintérêt systématique vis-à-vis de ces aspects, ont entraîné une sorte de réaction dans l'autre sens. Plus précisément, les philosophes de l'ancienne analyse ont pour ainsi dire délimité, par leurs rejets mêmes, ce qui allait devenir le terrain d'investigation des philosophes du langage ordinaire. Austin, en ce sens, est l'héritier (presque) direct des positivistes logiques, auxquels il s'oppose. (op. cit., p. 189). Ainsi, pour reprendre le cas austinien, la réalité langagière que désigne l'idée de performativité s'impose-t-elle en toute logique comme le lieu d'où doit procéder la nouvelle analyse. Le terme performativité cherche en effet à assumer le laissé-pour-compte du positivisme, soit ce qui échappe à l'assimilation véridative : I want to discuss a kind of utterance which looks like a statement [...], which is not nonsensical, and yet is not true or false. (Austin, J. L. « Performative Utterances », *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 235)*

illocutoire, comme l'évolution de la pensée de Searle le confirmera³¹). S'il importe de dégager cette continuité diffuse par laquelle une philosophie logique se transforme plus qu'elle ne s'abolit dans une certaine forme de philosophie pragmatique, c'est essentiellement parce que la réhabilitation théorique de la rhétorique aristotélicienne va chercher, sous l'impulsion des travaux de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, à radicaliser l'écart ainsi introduit, au sein même du positivisme logique, entre raisonnement formel et faire langagier :

En considérant que son objet est l'étude du discours non-démonstratif, l'analyse des raisonnements qui ne se bornent pas à des inférences formellement correctes, à des calculs plus ou moins mécanisés, la théorie de l'argumentation conçue comme nouvelle rhétorique (ou une nouvelle dialectique) couvre tout le champ du discours visant à convaincre ou à persuader, quel que soit l'auditoire auquel il s'adresse et quelle que soit la matière sur laquelle il porte.³²

Réactualisant la distinction propositionnelle entre l'analytique et le dialectique, la nouvelle rhétorique va ainsi pouvoir proposer une taxinomie particulièrement fournie de l'argumentation, depuis une conception frégéenne, ou opératoire, qui refuse au jugement de valeur une « logique spécifique » pour lui reconnaître une multiplicité de

31. Voir Searle, John R.; Vanderveken, D. *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985. Pour une critique plus détaillée du formalisme à l'oeuvre dans la pensée de Searle, nous renvoyons, notamment, aux analyses de François Récanati (*Les Énoncés performatifs. Contributions à la pragmatique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p. 35 et 36) comme à celles de Paul Éluerd (*La Pragmatique linguistique*, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1985, p. 167-168). Héritier peut-être « direct » du positivisme logique, Austin se montre sur ce point plus dilapidateur que Searle. Ses analyses des énoncés performatifs cherchent essentiellement à faire valoir leur mobilité interprétative dans le contexte d'une philosophie soucieuse de dire la complexité des interventions humaines dans le langage (Jacques Derrida lui-même, dans « Signature, événement, contexte » — *Marges de la Philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 365-393 — se montre sensible à ce respect du particulier faisant obstacle à la généralisation formelle). En témoigne tout particulièrement le classement en cinq classes des verbes performatifs auquel l'Oxonien semble, dans les dernières sections de *How to Do Things with Words*, consentir plus qu'il ne le revendique. Searle se montrera particulièrement critique à l'égard de ces dernières pages : [...] *there is too much overlap of the categories, too much heterogeneity within the categories, many of the verbs listed in the categories don't satisfy the definition given for the category and, most important, there is no consistent principle of classification.* (Searle, John R. « A Taxonomy of Illocutionary Acts », in Gunderson, Keith. *Language, Mind and Knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1975, p. 12)

32. *L'Empire*, op. cit., p. 19.

formes argumentatives dont le point commun serait de viser l'adhésion d'un auditoire. L'on serait donc en droit d'attendre d'un usage romanesque des études de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca des repérages prenant la mesure étendue de l'argumentation, soit un respect empirique de la multiplicité des faits de discours par lesquels celle-ci se réalise.

Le deuxième avantage que présente la néorhétorique en vue de son application aux discours du roman est inscrit dans la définition de l'argumentativité que propose par exemple, un ouvrage tel que *L'Empire rhétorique* :

Nous considérerons une figure comme argumentative si, entraînant un changement de perspective, son emploi paraît normal par rapport à la nouvelle situation suggérée. Si, par contre, le discours n'entraîne pas l'adhésion de l'auditeur à cette forme argumentative, la figure sera perçue comme ornement, comme figure de *style*.³³

Substituant à la modalité véridictive de la nécessité logique la modalité persuasive du vraisemblable, une telle définition fait usage d'un trait étroitement associé à la forme romanesque, dans une veine critique dont Wayne Booth se fait peut-être le représentant le plus explicite. Selon ce dernier, en effet, « [t]he author cannot choose whether to use rhetorical heightening. His only choice is of the kind of rhetoric he will use »³⁴. Il s'ensuit, pour peu que l'on abonde dans le sens d'un tel énoncé, que le roman participe pleinement, voire plus que tout autre forme discursive, de ce « champ [...] visant à convaincre ou à persuader » que Chaïm Perelman revendique comme domaine d'investigation de l'analyse rhétorique³⁵. De par sa vocation plus empirique que principielle, la néorhétorique semblait en mesure de sensibiliser l'analyse à la diversité des énoncés argumentatifs présents aux romans. De par sa focalisation pragmatique sur le faire persuasif de l'argumentation, elle serait à même de rendre compte de l'exploitation proprement romanesque de l'argument, de sa fonction *constitutive* dans

33. *Le Traité*, *op. cit.*, p. 229.

34. Booth, Wayne. *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, The University of Chicago Press, 1961, p. 116.

35. *L'Empire*, *op. cit.*, p. 19.

la production d'un effet de vraisemblance duquel le roman tirerait la légitimité de ses jugements.

À certains égards, les développements anticipés d'une analyse néorhétorique appliquée à la critique romanesque en révèlent les nécessaires limites. Référant l'argumentation du roman à des montages phrastiques, la néorhétorique situe le discours persuasif à un niveau que d'autres perspectives théoriques sur l'argumentation ont révélé décomposable en d'autres éléments évaluatifs. Prenant pour objet une « argumentation dans la langue », des recherches telles que celles entreprises par Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe ont ainsi pu déplacer l'attention théorique vers une argumentativité immanente à des opérateurs logiques, à des énoncés à valeur inférentielle, etc.³⁶ Si l'argumentation telle que la conçoit la néorhétorique ne peut suivre cette forme d'analyse interrogeant le fait argumentatif dans le détail de ses réalisations linguistiques, elle ne nous paraît toutefois pas condamnée à fournir un compte-rendu toujours sommaire, vaguement naïf car lâchement théorique, de l'argumentation romanesque. Dans son étendue taxinomique (la tripartition des faits rhétoriques en arguments « quasi logiques », « basés sur la structure du réel », « qui fondent la structure du réel ») comme dans la dynamique latente qu'elle reconnaît aux pratiques argumentatives (effet de « freinage » et de « rupture », « possibilité d'être persuadé et de résister à la persuasion »), la rhétorique de Chaïm Perelman et de Lucie Olbrechts-Tyteca porte effectivement en germes un étoffement de l'analyse, qu'elle suggère notamment déplaçable vers la question de la voix argumentative.

Aux trois raisons invoquées pour légitimer la modélisation néorhétorique de l'analyse devant porter sur l'énoncé argumentatif, il importe toutefois d'ajouter à titre de

36. [...] la valeur argumentative d'un énoncé n'est pas seulement une conséquence des informations apportées par lui, mais la phrase peut comporter divers morphèmes, expressions ou tournures qui, en plus de leur contenu informatif, servent à donner une orientation argumentative à l'énoncé, à entraîner le destinataire dans telle ou telle direction. (Ducrot, Oswald. *Les Échelles argumentatives*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 15). Voir également la définition de l'argumentation dans Anscombe, Jean-Claude; Ducrot, Oswald. *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983, p. 15. On notera que la perspective novatrice ainsi ouverte reverse en quelque sorte à la prise en système d'une argumentation circonscrite non plus dans des formes logiques et leurs règles combinatoires, mais dans les divers ordres de structuration de la langue.

contrepoids justificatif certaines réserves quant à l'éventuel impensé ordonnant l'entreprise perelmanienne. Dans la lignée des travaux de Jean-Blaise Grize, la logique dite « naturelle » a ainsi pu reprocher aux nouvelles rhétoriques de déployer un cadre explicatif présupposant un fonctionnement délibératif du discours argumentatif³⁷. Aussi, soucieux de restituer l'argumentation à l'action « naturelle » de fonctionnements cognitifs, cet autre projet théorique s'est-il employé à la dégager de déterminations socio-historiques liant le persuasif au dénouement d'un « contact des esprits » rhétoriquement constitué dans la figure de l'« auditoire universel ». Exploiter littérairement les catégories et les principes inférentiels de la nouvelle rhétorique, est-ce importer dans la structure des romans un usage argumentatif faisant fond sur une éthique communicative de l'accord ? Cette question, qui reçoit ici formulation habermassienne, nous accompagnera au fil de l'analyse.

1.3.2 Argumentation et structure du réel

L'effort oculaire se fait, dans *Anil's Ghost*, l'un des premiers indices des distances parcourues. L'épreuve du monde coïncide effectivement, au tout début des romans, avec une vision déplacée, que désigne l'inconstance d'une luminosité fuyante, puis foudroyante :

She arrived in early March, the plane landing at Katunayake airport before the dawn. They had raced it ever since coming over the west coast of India, so that now passengers stepped onto the tarmac in the dark. By the time she was out of the terminal the sun had risen. (*AG, op. cit.*, p. 9)

Narré selon le mode de l'éveil, ce rapport sensoriel au lieu visité s'étoffera progressivement en s'élargissant à une conscience mémorielle devant restituer l'espace aux coordonnées du temps vécu :

In the West she'd read, *The dawn comes up like thunder*, and she knew she was the only one in the classroom to recognize the phrase physically. Though it was

37. Voir notamment Borel, J.-M. Grize, J.-B.; Miéville, D. *Essai de logique naturelle*, Peter Lang, Berne / Francfort / New York, 1983.

never abrupt thunder to her. It was first of all the noise of chickens and carts and modest morning rain or a man squeakily cleaning the windows with newspapers in another part of the house. (*Ibid.*)

Très rapidement, le roman introduit toutefois une détermination spatiale qui excède la phénoménologie du lieu perçu ou remémoré. Déplacée d'un point à l'autre du globe, Anil va se trouver confrontée à un énoncé commentant ironiquement l'acte de retour inversant le déplacement antérieur de la migration :

As soon as her passport with the light-blue UN bar was processed, a young official approached and moved alongside her. She struggled with her suitcases but he offered no help. [...] “ [...] Look, do you mind if I don't talk in the car on the way into Colombo — I'm jet-lagged. I just want to look. Maybe drink some toddy before it gets too late [...]” [...] “Toddy! He laughed, continuing his conversation. “*First thing after thirteen years. The return of the prodigal.*” “I'm not a prodigal.” (*Ibid.*, nos italiques)

Projeté dans l'espace physique que prolonge la digression dans l'espace du souvenir, le personnage est d'emblée confronté à une autre configuration spatiale, que délimite une géographie du jugement et les énoncés qui en tracent les limites. C'est en l'occurrence l'écart implicite entre la réputation du personnage et la frivolité de sa conduite qui sert, conformément au principe argumentatif de l'illustration sciemment inadéquate, à caractériser une présence dont est relevé le caractère étranger³⁸. Sans nécessairement se doubler d'une telle réprobation, expression d'un certain ressentiment à l'égard de la figure migrante, le commentaire par lequel est prise en compte l'arrivée d'Anil cultive invariablement cette illustration référant l'identité de l'intéressée à un fait ou exploit de notoriété publique :

As she entered the Archeological Offices, She heard his voice. “ *So — you are the swimmer !*” [...]

38. [...] l'illustration volontairement inadéquate peut constituer une forme d'ironie. En disant d'une haleine : « Il faut respecter ses parents; quand l'un deux vous gronde, répliquez-lui vivement », on met en doute le sérieux de la règle. Cet emploi ironique de l'illustration inadéquate est surtout frappant par référence à des qualifications. On remarquera à cet égard que la « règle » au sens où nous en traitons, c'est tout énoncé général par rapport à ce qui en est une application. *La qualification donnée à une personne peut être considérée comme une règle dont ses comportements fourniraient des illustrations.* (*Traité, op. cit.*, p. 486, nos italiques)

“Mr. Diyaseana...let’s not mention swimming again, okay? A lot of blood under the bridges since then.”

“You are Anil Tissera, no?”

“That’s right.”

“You won the scholarship to America.”

She didn’t say anything. The foreign celebrity was being pursued.

“You’re the swimmer, no?”

She walked away, nodding exaggeratedly (*AG, op. cit.*, p. 16, 25, 26)

Par leur constance, de tels échanges de paroles semblent devoir confirmer l’attitude d’Anil à l’égard de pratiques discursives insulaires opérant, sous le couvert d’une description définie (« the prodigal », « the swimmer »), la collectivisation de l’individuel. Anil ressentira précisément la projection de l’acte isolé sur la totalité du vécu et de la personne comme une usurpation identitaire, dont le roman consignera la nature socialement déterminée :

Anil had been an exceptional swimmer as a teenager, and the family never got over it, the talent was locked to her for life. As far as Sri Lankan families were concerned, if you were a well-known cricketer you could breeze into a career in business on the strength of your spin bowling or one famous inning at the Royal-Thomin match. Anil at sixteen had won the two-mile swim race that was held by the Mount Lavinia Hotel [...] There was a photograph of her [...] which the observer had used with the headline “Anil wins it” and which her father kept in his office. It had been studied by every member of the family (those in Australia, Malaysia and England, as well as those on the island) [...] The black-and-white picture had remained an icon in the family for too long. (*Ibid.*, p. 11)

Par-delà cette corroboration, la pertinence de la série ici introduite réside toutefois dans le dispositif argumentatif qu’elle permet de déceler à la surface des énoncés. En cumulant dans ses premiers paragraphes un effet de vraisemblance consistant à tirer d’un cas particulier l’expression emblématique de quelque généralité, le roman paraît déployer un discours persuasif se conformant à ce que la néorhétorique a dénommé argumentation « fondant la structure du réel », c’est-à-dire l’unifiant dans la vraisemblance d’une continuité inductive ou d’un rapprochement par similitude³⁹.

39. Voir à ce propos le chapitre trois du *Traité, op. cit.*, p. 471 à 549.

C'est l'usage de ce mode d'argumentation, particulièrement apte à constituer des représentations globales et homogènes, qu'il s'agira d'interroger eu égard à la construction argumentative des mondialismes dans *Anil's Ghost*.

1.3.3 Isotopie argumentative : la critique occidentale du monde insulaire

Anil had been an exceptional swimmer as a teenager, and the family never got over it; the talent was locked to her for life [...] This was to be their storage space and work lab, claustrophobic, the odour of Lysol in the air [...] After she escaped him she would never say his name out loud. If she saw his handwriting on a letter she never opened it, fear and claustrophobia rising within her [...] she moved half-dancing into the courtyard, past the skeleton of Sailor. It was a clear night and she could leave him there. But undressing in her room she thought of him under the claustrophobia of plastic and went out and unpinned the sheets (*AG, op. cit.*, 10, 19, 144, 169)

It was a Hundred Years' War with modern weaponry, and backers on the sidelines in safer countries, a war sponsored by gun- and drug-runners [...] There's only a mad logic here, no resolving. Your brother [Gamini] said something, he said, "You've got to have a sense of humour about all this — otherwise it makes no sense." You must be in hell if you can seriously say things like that. We've become medieval [...] Their hospital existed like a medieval village. A chalkboard in the kitchen listed the numbers of loaves of bread and the bushels of rice needed to feed five hundred patients a day. This was before massacre victims were brought in. (*Ibid.*, p. 43, 186, 243)

He [Palipana] had handed the girl [Lakma] his old, weathered spectacles, and in the end, she had sewn his notebooks into his clothing, she would take only this talisman of these glasses with her when she went into the forest [...] She saw the two moons caught in the mirror of Ananda's glasses. It was a ramshackle pair — the lenses knitted onto the frame with wire and the stems wrapped in old cloth, rag really, so he could wipe or dry his fingers on them. (*Ibid.*, p. 107, 170)

« [...] the talent was *locked* to her for life [...] she thought of him under the *claustrophobia* of plastic [...] », « It was a Hundred Years' War [...] We've become medieval »... Au fil des pages, de chapitre en chapitre, la lecture se fait attentive à

certaines isotopies ou « itération d'une unité linguistique quelconque » tel que François Rastier entend et retravaille théoriquement ce concept emprunté à A. J. Greimas⁴⁰. Claustrophobie et barbarie moyenâgeuse coordonnent ainsi leurs indices lexicaux pour constituer, dans la production herméneutique du sens, des champs « sémémiques » dont sont répétés les traits constitutifs : enfermement, souffrance, etc. Si l'analyse d'une telle construction tabulaire de la signification textuelle peut se faire dans les termes d'une sémantique componentielle, on peut tout autant envisager l'entreprendre dans une perspective rhétorique. Appréhendés selon les catégories de la néorhétorique perelmanienne, les effets de sens itératifs considérés relèveraient ainsi d'une argumentation métaphorique. À titre d'analogie tronquée qui transforme un rapport de similitude en relation d'identité sémantique, la métaphore produit un effet de vraisemblance dont ne peut rendre compte sa seule caractérisation tropologique⁴¹. Elle tire plus spécifiquement sa force persuasive des transferts de sens qu'entérine l'ordinaire langagier, lorsque comparé et comparant se confondent au point de recouvrir la relation même de comparaison. Ainsi, par le biais de la catachrèse moyenâgeuse, le conflit civil sri-lankais n'apparaît-il pas analogue à la violence médiévale, mais s'en fait la réalisation contemporaine, « a Hundred Years' War with modern weaponry ». Ainsi encore, le sentiment d'étouffement associé à plusieurs reprises au lieu d'origine (qu'il se fasse lieu de travail ou qu'il revête la forme humaine d'une union migrante) progresse vers cette « fusion » métaphorique qui introduit la relation analogique « non comme une suggestion mais comme une donnée » : l'emprise sociale de l'espace sur le sujet insulaire est carcérale (« the talent was *locked* to her *for life* »), le sentiment même de claustrophobie explicitement évoqué en divers points du texte est substantivé en état (« the claustrophobia of plastic »)⁴².

40. Rastier, François. « Systématique des isotopies », in Greimas, A.J. (sous la dir. de). *Essais de sémantique poétique*, Paris, Larousse, 1972, p. 80-106.

41. Voir à ce propos les remarques de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (*Traité, op. cit.*, p. 534-535).

42. *Ibid.*, p. 536.

Les évaluations réitérées constituant le Sri-Lanka dans la figure romanesque d'un espace d'oppression et de terreur fratricide ne se limitent toutefois pas à la seule argumentation métaphorique. Celle-ci se ferait plutôt l'indice, somme toute ténu, de chaînes ou isotopies rhétoriques que prolongent d'autres procédés d'argumentation inductive ou analogique. Ce serait justement par son inscription dans un tel réseau persuasif que l'énoncé argumentatif définit, dans *Anil's Ghost*, une première structure axiologique. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à prendre la mesure de l'amplitude qu'acquiert au fil du roman la dévalorisation de l'instrument de vision insulaire. Considérée isolément, la description, érodée ou rafistolée, de la prothèse oculaire n'est que cela, une description, portant jugement certes, mais sur le détail d'un objet. Cet objet est toutefois à rattacher à toute une symbolique du savoir. En raison tout d'abord de l'identité des personnages qui en assument propriété : Palipana, éminence grise de l'archéologie sri-lankaise; Ananda, artiste détenteur de connaissances ancestrales. En raison ensuite d'une continuité particulièrement explicite entre l'usure de l'instrument et une faculté contrariée concernant tant le voir que le savoir : cécité progressive affligeant le chercheur de terrain qu'est Palipana, geste d'Ananda qui doit peindre les yeux du Bouddha en détournant son regard de la statue qu'il sacralise par le fait même de lui conférer la vue (« No human eye can meet the Buddha's during the process of creation », *ibid.*, p. 99). En raison, enfin et surtout, d'un état de pénurie technologique et épistémologique que ne cessent de désigner les multiples récurrences d'une argumentation par l'exemple, celle-ci pouvant concerner une expertise humaine (« But we don't have a specialist or the knowledge of how to do it », *ibid.*, p. 96), un problème basement matériel d'approvisionnement (« I have to find more equipment, so I'll need a day [...] She noticed he wasn't wearing gloves [...] You owe the hospital two needles [...] », *ibid.* p. 64 et 130), ou encore une précarité d'infrastructure (« The third room is full of mildew, but we'll take the bed out and get the walls painted tonight. Turn it into an office and lab [...] All that worked was the telephone [...] » *ibid.*, p. 49 et 60). On notera à ce propos combien la répétition de carences particulières produit l'impression généralisée d'une île que le savoir ne peut que

difficilement pénétrée, contrairement à une Euro-Amérique en fonction de laquelle se hiérarchisent les exemples :

In Europe an artificial foot cost 2,500 pounds. Here the Ajipur limb was made for thirty pounds — cheaper because Asian victims could walk without a shoe [...] But in Colombo she couldn't locate half the equipment she and Sarath needed, equipment they had in excess in America. It would be picks and shovels, strings and stones [...] "And it would take weeks to arrange. This isn't Brussels or America. Only the weapons in this country are state-of-the-art." (*Ibid.*, p. 118, 151)

C'est une fois insérée dans une telle chaîne ou isotopie argumentative, dans cet effet de sens persuasif signifiant le Sri-Lanka comme lieu peu propice à l'application des savoirs scientifiques, que la simple description « optique » peut faire fonction d'argument métaphorique, désignant dans un détail visuel (la paire de lunettes rafistolée) une certaine opacité insulaire. Par leur disposition syntagmatique, des arguments isolés actualisent donc dans la continuité du texte un paradigme évaluatif conférant sens et valeur à l'espace revisité du pays d'origine.

Également introduites par un argument métaphorique, les dévalorisations moyenâgeuse et quasi carcérale de ce même espace connaissent une similaire amplitude argumentative. Anil refusera ainsi à maintes reprises de se faire la représentante emblématique d'une réussite familiale ou sri-lankaise l'incarcérant dans la mémoire d'un geste magnifié :

The black-and-white picture had remained an icon in the family for too long [...] "So – *you are the swimmer!*" [...] "the swimming was a long time ago" [...] "You won the scholarship to America." She didn't say anything. The foreign celebrity was being pursued "You're the swimmer, no?" She walked away, nodding exaggeratedly (*Ibid.*, p. 11, 16, 25, 27)

À la métaphore de l'espace clos et à l'illustration contestée viendra s'ajouter une autre forme d'argumentation fondant le réel par généralisation, soit le recours aux anti-modèles que constituent, pour Anil, la tradition matrimoniale et la filiation patronymique. L'imposition d'un code de conduite patriarcal et l'usurpation parentale du droit hautement symbolique à l'autodénomination cultivent effectivement l'impression d'un espace socialement surdéterminé :

When her father-in-law visited England he swept them up and took them out to diner [...] As the diner progressed she felt that every trick on the Colombo Seven social book was being used against her. He objected to her having a full-time career, keeping her own name, was annoyed at her talking back. When she described classroom autopsies during the trifle, the father had been outraged. "Is there nothing you won't do?" And she had replied, "I won't go to crap games with barons and earls." [...] She remembered entering tea and rubber factories as if they were kingdoms and imagining which of those kingdoms she wished to be a part of when she became an adult. A husband in tea or a husband in rubber. There was no other choice [...] Her name had not always been Anil. She had been given two entirely inappropriate names and very early began to desire "Anil", which was her brother's unused second name. She had tried to buy it from him when she was twelve years old [...] Her campaign had caused anger and frustration within the household. She stopped responding when called by either of her given names, even at school. (*Ibid.*, p. 143, 199, 69)

Quant à la description dévalorisante du Sri-Lanka comme théâtre de l'atroce, elle acquiert épaisseur persuasive dans une déixis de la souffrance constituée, exemple après exemple, dans l'invocation d'une responsabilité morale soumettant l'agir à la généralité d'un modèle, dans le génétisme d'une violence toujours latente dont la nationalité sri-lankaise se ferait illustration :

There's nothing hopeful there [...] The last thing she wished to return to everyday was this. And every day she returned to it [...] There's only a mad logic here [...] (*Ibid.*, p. 28, 42, 186)

"There are letters from parents who have lost children. Not something you can put aside, or get over in a hurry [...] "How can you bear it?" [...] "What did you do?" "Nothing" [...] (*Ibid.*, p. 133, 153, 155)

"We are full of anarchy [...] If I meet a Sri-Lankan elsewhere in the world and we have a free afternoon, it doesn't necessarily happen, but each of us knows all hell could break loose. What is that quality in us? Do you think? That makes us cause our own rain and smoke?" (*Ibid.*, p. 138)

En dépit de leur apparente dissémination, les jugements de valeur portés sur le Sri-Lanka présentent donc une organisation poly-isotopique de laquelle se dégage une unité de lieu axiologique, soit cet espace auquel l'argumentation romanesque confère la vraisemblance d'une fermeture, d'une carence, d'un déchirement. C'est précisément à un tel espace évaluatif que se coordonne trait pour trait une situation de traduction

tirant spécificité d'une attitude systématiquement défavorable à l'égard de la parole insulaire. Cadre diégétique d'une action fictive, l'espace insulaire se fait également le point nodal d'évaluations réitérées, selon ce « double discours » romanesque qu'Henri Mitterand a pu décrire en ces termes :

Tout roman propose à son lecteur, d'un même mouvement, le plaisir du récit de fiction et, tantôt de manière explicite, tantôt de manière implicite, un discours sur le monde. Un discours, c'est-à-dire, sous l'apparente impersonnalité, l'apparente neutralité d'un récit à la non-personne (c'est le cas le plus fréquent), et en dehors même des « intrusions d'auteur », l'imposition d'un savoir — c'est la fiction didactique des romans — ou d'une illusion de savoir, et l'imposition d'un jugement, insidieusement présenté au lecteur sous les aspects d'une évidence à partager.⁴³

En vue de prendre une mesure peut-être plus juste de la composition rhétorique du roman, il n'est pas inutile de remarquer que celle-ci n'est pas simplement fonction d'un cumul isotopique d'énoncés argumentatifs. On notera ainsi que la critique de l'espace clos fuse d'une réaction affective actualisant la dévalorisation de l'insularité dans les termes pathémiques d'une menace vécue. Suscité par l'espace désaffecté d'un laboratoire improvisé, relancé par l'isolement de la résidence secondaire où se poursuivra l'enquête, ramassé par ailleurs dans le huis-clos d'un édifice militaire et de l'agression — dite à demi-mots — qui y sera perpétrée, le sentiment de claustrophobie bénéficie de l'effet de réel du témoignage, introduit moins comme un jugement distant qu'à titre d'état de fait pulsionnel⁴⁴. C'est encore de leur *dispositio* que les énoncés argumentatifs tirent un effet de vraisemblance. L'expression d'un jugement collectif réinscrivant Anil dans la norme de l'espace public va précisément se faire la confirmation quasi logique de l'oppression éprouvée physiquement. À l'effet d'incarcération va ainsi succéder l'expérience d'une captation dans la parole des autres (« You're the swimmer, no ? [...] You're the swimmer ? [...] You won the scholarship

43. Mitterand, Henri. *Le Discours du roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, p. 5.

44. *It had been a location of refuge and fear, in spite of calm, consistent shadows, the modest height of the wall [...]* (*ibid.*, p. 202) [...] *she stepped through the door. It closed behind her with a pneumatic click [...]* *I can't walk. I was ... in there [...]* (*Ibid.*, p. 276 et 281)

to America »). L'enchaînement confère ainsi plausibilité au regard critique posé, par Anil, sur le lieu d'origine : de la suffocation ressentie aux éclats recueillis d'un discours social s'effectue une transformation de la valeur négative associée au Sri-Lanka, qui passe d'un état de pulsion à un état de norme observable dans la rigidité des propos tenus.

On remarquera enfin qu'à la mise en présence pathémique d'une spatialité oppressante, puis à la vérification quasi logique qu'opère son actualisation répétée dans le dialogue social, l'argumentation va ajouter l'intégrité critique d'une parole qui n'hésite pas à faire état de ses reproches (« " I won't go to crap games with barons and earls." », *ibid.*, p. 199). Intervient à ce propos une autre modalité persuasive, qui rattache le bien-fondé du jugement de valeur à la vraisemblance d'un *ethos* argumentatif.

Selon qu'elles épousent les contours d'une impression décrite, du dialogue rapporté ou encore de l'analyse mordante (« A husband in tea or a husband in rubber. There was no other choice [...] »), les séquences argumentatives sélectionnent donc certains aspects des jugements énoncés ou en alternent les manifestations pour produire l'effet étoffé d'une évaluation tant assumée qu'authentiquement ressentie. À travers de telles modalisations narratives de l'énoncé argumentatif, l'on relève ainsi l'action complexe d'une argumentation qui s'acquitte d'une persuasion résolument pragmatique, car adaptée aux nécessités de la situation romanesque dans laquelle elle s'insère. Si, comme l'affirme Chaïm Perelman, l'argumentation « présuppose [...] un contact des esprits entre l'orateur et son auditoire », c'est précisément une « communauté » de valeur que doit instituer le roman en sollicitant par des moyens divers, mais coordonnés, l'« adhésion » d'une lecture⁴⁵. Au gré d'une manipulation métaphorique de l'ordinaire langagier ou du recours quasi épideictique à une revendication

45. *L'Empire*, *op. cit.*, p. 23. Au nombre de ces moyens, il faudrait encore ajouter le constant dédoublement de l'énoncé quelque peu généralisé dans la particularité d'une expérience, qu'il s'agisse de ramasser la chronique familiale (« the talent was locked to her for life [...] ») dans l'intensité d'un unique instant (« If she saw his handwriting on a letter she never opened it, fear and claustrophobia rising within her [...] »), ou encore de rattacher le commentaire distant (« A husband in tea or a husband in rubber. There was no other choice ») à une mise en situation énonciative (« " I won't go to crap games with barons and earls." »)

axiologique, l'énoncé argumentatif se conforme dans le roman à cette plasticité persuasive que Chaïm Perelman ne cesse d'associer au faire argumentatif. À trop préjuger de la néorhétorique en lui attribuant comme postulat la visée d'un accord consenti, il est vrai qu'on risque de méconnaître ce par quoi elle ressortit à une pragmatique du discours argumentatif⁴⁶. Dégageant une dynamique plus qu'une tropologie des jugements de valeur, revendiquant comme objet d'étude la diversité des manifestations discursives de l'argument plutôt qu'une typologie formelle, sensible enfin aux paramètres situationnels de l'échange argumentatif et tout particulièrement aux instances qui en conditionnent la réception, la néorhétorique de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca ne cesse de fait de revenir, dans le détail de ses développements explicatifs, au trait définitoire de la persuasion, tel notamment qu'il se distingue de la conviction :

La distinction entre les discours qui s'adressent à quelques-uns et ceux qui seraient valables pour tous permet de mieux faire comprendre ce qui oppose le discours persuasif à celui qui se veut convaincant [...] Le discours adressé à un auditoire particulier vise à persuader, alors que celui qui s'adresse à l'auditoire universel cherche à convaincre [...] Un discours convaincant est celui dont les prémisses et les arguments sont universalisables, c'est-à-dire acceptables, en principe, par tous les membres de l'auditoire universel. [...] l'argumentation se propose d'agir sur un auditoire, de modifier ses convictions ou ses dispositions, par un discours qu'on lui adresse et qui vise à gagner l'adhésion des esprits [...]⁴⁷

À travers cette mise en valeur du pragmatisme néorhétorique, c'est bien sûr le reproche d'un formalisme excessif que nous cherchons à lever (voir *supra*, p. 57). Le roman, qui ne maîtrise son auditoire au mieux que par le modèle qu'il peut tenter d'en projeter, fait

46. Cette remarque de Pierre Fiala se fait la parfaite illustration d'un tel reproche : *C'était après le crépuscule. Une rhétorique nouvelle prenait son envol, tel un oiseau de Minerve traçant des figures optimistes dans l'espace de la parole publique : images lumineuses, arguments raisonnables, pensées libres, débats rationnels, adhésions volontaires. Et puis l'espace se troublait, les figures grimaçaient, les images se tordaient, les discours se divisaient, le rêve se fragmentait.* (Fiala, Pierre. « Fragments de rhétoriques appliquées », in Miéville, Denis; Berrendonner, Alain [sous la dir. de] *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, Bern / Berlin / Frankfurt / New York / Paris, Peter Lang, p. 249)

47. *L'Empire*, op. cit., p. 31.

précisément ressortir, dans le détail des arguments qu'il mobilise, le polymorphisme de l'acte persuasif, la multiplicité conjuguée des interventions conditionnant une lecture et ses évaluations.

1.3.4 Contre-isotopie argumentative : la valorisation des espaces occidentaux

L'énoncé argumentatif connaît encore, dans *Anil's Ghost*, une autre structuration à caractère isotopique, que l'on peut mettre en valeur depuis la perspective théorique ouverte par François Rastier sur les fonctionnements textuels de l'itération. Selon celui-ci, l'horizontalité des « groupements sémiques » qui produisent une unité de sens dans le « champ sémémique » constitué par la lecture du texte trouve effectivement complément dans des relations métaphoriques qui s'établissent avec régularité de champ à champ. Dites « verticales », de telles combinatoires isotopiques ne sont pas sans trouver application partielle dans l'agencement romanesque des effets persuasifs de l'argumentation. Le point de divergence réside dans le rapport argumentatif exploité d'un champ à l'autre, rapport procédant d'une disjonction systématique plutôt que d'un rapprochement métaphorique. C'est ainsi qu'aux trois paradigmes évaluatifs dans lesquels se distribue la critique du Sri-Lanka vont correspondre, dans la récurrence d'un rapport d'opposition, trois axes de valorisation en fonction desquels sera évalué l'Occident. De la situation de traduction aux séries argumentatives ici considérées, va donc se communiquer un même principe d'antagonisme évaluatif inversant la dévalorisation insulaire dans un jugement favorablement disposé à l'endroit des pratiques occidentales. Si le Sri-Lanka s'impose à Anil comme un espace essentiellement subi, qui l'acculera aux expériences successives d'une captation sociale et d'une clandestinité professionnelle, l'Ouest se fera au contraire le lieu d'un ressaisissement et d'une transformation par le savoir, espace non plus de restrictions mais d'une adhésion revendiquée :

Anil had come out of her first class at Guy's Hospital in London with just one sentence in her exercise book: *The bone of choice would be the femur* [...] As if this piece of information were the first rule needed before they could progress

to greater principles [...] She no longer spoke Sinhala to anyone. She turned fully to the place she found herself in, focusing on anatomical pathology and other branches of forensics [...] She was now alongside the language of science. The femur was the bone of choice (*Ibid.*, p. 145)

Tant humaine que géographique, la relocalisation que révèle l'énoncé à valeur illustrative (« She was now alongside the language of choice. *The Femur was the bone of choice* », nos italiques) substitue à la claustrophobie ressentie une sorte d'ouverture intérieure, comme si prenait forme dans le parcours de formation occidentale, certes un savoir et les pratiques qui le relaient, mais aussi un sentiment d'appartenance. La métaphore laborantine, qui évoque un espace domestique, s'en fait l'expression manifeste :

Once in the laboratory, where she worked now and then in order to use better equipment, she could relax, alone in one large room. God she loved a lab [...] No hunger or thirst or desire for a friend or lover's company [...] In her solitude [...] These buildings were her home. (*Ibid.*, p. 66-67).

La valorisation de l'Occident se coordonne par ailleurs à la dévalorisation insulaire selon un autre rapport d'opposition, qui inverse l'état de pénurie sri-lankaise, certes dans une prévisible surabondance technologique⁴⁸, mais encore et surtout dans un rapport à l'ordinaire des signes que sature le discours scientifique et son registre modal :

In her years abroad, during her European and North American Education, Anil had courted foreignness [...] She felt complete abroad [...] And she had come to expect clearly marked roads to the source of most mysteries. Information could always be clarified and acted upon. (*Ibid.*, p. 54)

Il serait toutefois inexact d'associer l'espace clinique du laboratoire à un ermitage dans la réclusion duquel se verraient paradoxalement reproduites, sur le plan individuel, des pratiques collectives d'isolement. Si l'occidentalisation d'Anil semble se ramasser dans

48. À cet égard, l'écart séparant, d'un lieu à l'autre, les figures de l'oculocentrisme mérite peut-être d'être relevé, à titre d'exemple moins évident que d'autres, mais plus symboliquement évocateur. Ainsi, à Ekneligoda, « It was a ramshackle pair – the lenses knitted onto the frame with wire [...] », alors qu'au Nouveau Mexique siège « [...] the Very Large Array – the telescope assembly that picked up languages of data out of the universe above the desert. » (*Ibid.*, p. 170 et p. 255)

l'acquisition d'un savoir et l'apprentissage des pratiques qui le relaient, elle s'effectue également par l'intégration dans ce que l'on pourrait appeler la communauté des blouses blanches. Communauté du geste calibré (« [...] sawing off slim rings of bone with the microtome [...] », *ibid.*, p. 146) et de la parole hypothético-déductive (« [...] around her was a quick good-old-boy debate and an explanation of a dead body in a car. », *ibid.*, p. 147), mais avant tout communauté de loisirs :

It was in the Arizona labs that Anil met and worked with a woman named Leaf. [...] Leaf Niedecker [...] introduced Anil to the fine art of ten-pin bowling, raucous hooting in bars and high-speed driving in the desert. Swerving back and forth in the night.

If she were working in America she would probably be listening to a Walkman [...] Toxicologists and histologists always insisted on rock and roll.

She loved their rituals. The people in the lab would traipse into the greenroom at lunchtime with their thermoses and sandwiches and watch *The Price is Right*, all of them in awe at this other civilization. (*Ibid.*, p. 253, 146, 147)

« Once upon a time in the West », consommation télévisuelle, virée automobile et compétition parasportive ne cesseront en effet de témoigner, de Montréal à Borrego Springs, d'une telle convergence d'intérêts dans la pratique de délasserment⁴⁹. Quant à la diversion musicale, elle constituera, des bureaux administratifs de Colombo à la Wallawa d'Ekneligoda, une bande sonore exportable à volonté (« Anil stood in the Archaeological Offices in Colombo [...] "... Don't know much en-tomology," she sang, looking at the map of mines — a black scattering of them like filaments », « [...] now it

49. *Ibid.*, entre autres exemples, p. 235, 36, 149 :

The television had already been carried into the yard and sat baldly beside a yucca tree [...] Nights in Leaf's backyard, once upon a time in the West [...] In three months they managed to see the complete oeuvres of Angie Dickinson and Warren Oates.

A no-name plaza appeared on the side of the highway, and she parked beneath the blinking lights of a Bowlerama. "I Live here", she said, "in the West." Cullis was introduced to seven other anthropologists, who looked him over carefully and considered his posture to assess whether he would be useful on their team. They seemed to come from all over the world. Having flown to Montreal from Europe and Central America, they had escaped another slide show and were now, like Anil, ready for bowling.

[...] in the evening she jeeped into the desert with her co-workers.

is herself dancing to a furious love song that can drum out loss, “Coming in from the Cold”, dancing the rhetoric of a lover’s parting with all of herself. », *ibid.*, p. 146 et 182.) Par cette autre inversion, qui – d’est en ouest – substitue aux mutilations corporelles du Sri-Lanka les stimulations sensorielles de l’Occident, se complète une bipartition évaluative, dont le passage suivant semble se faire l’écho prémonitoire :

You stepped in through the airtight door and some heavy metal would be bumping and thrashing through the speakers, while Vernon Jenkins, who was thirty-six years old and weighed ninety pounds, studied lung tissue mounted on a slide. Around him *it could have been civil war* at the Fillmore. (*Ibid.*, p. 146, nos italiques)

Le jugement de valeur sanctionnant les espaces écrits par le roman n’a donc rien d’épisodique ou d’empressé. L’itération systématiquement oppositionnelle d’une géographie scindée confère de fait à *Anil’s Ghost* une seconde spécificité rhétorique. Fondant inductivement ou analogiquement la structure critiquée du réel sri-lankais, l’argumentation romanesque se précise par ailleurs dans l’ordre englobant d’une vraisemblance liée à l’effet conjugué du modèle et de l’anti-modèle. Déduite d’un effet et effort de lecture, cette argumentation de second degré (du moins par ordre de manifestation dans le travail d’analyse) n’en trouve pas moins ça et là une expression concise dans une hiérarchisation évaluative pour le moins explicite :

In the southwestern deserts you needed to look twice at emptiness, you needed to take your time, the air like ether, where things grew only with difficulty. On the island of her childhood she could spit on the ground and a bush would leap up.

What surprised Anil as the teacher delineated the curriculum and the field of study was the quietness of the English classroom. In Colombo there was always a racket [...] (*ibid.*, p. 148 et 140)

On trouve dans l’idée de dissociation notionnelle abondamment commentée par Chaïm Perelman des remarques judicieuses concernant le fonctionnement proprement axiologique d’un tel antithétisme argumentatif. Tout comme « le terme II », soit la seconde des notions dissociées, « fournit un critère, une norme permettant de distinguer ce qui est valable de ce qui ne l’est pas, parmi les aspects du Terme I », les fautes sans

cesse attribuées à la territorialisation insulaire prennent toute leur signification dans le contexte évaluatif des qualités reconnues à l'envi au transnationalisme occidental⁵⁰.

Trouve expression, dans ce rapport d'exclusion réciproque argumentativement entretenu, le caractère « positionnel » que l'analyse sémiotique a pu reconnaître à la notion de valeur. Ainsi ces remarques de Jean Petitot :

La difficulté insurmontable qu'il y a à formaliser le concept de valeur dans un cadre logique vient du fait qu'il relève d'une *topologie* de relations entre *places* et non pas d'une *logique* de relations entre *termes*. Si les valeurs des termes d'un paradigme n'ont pas d'existence isolée et se définissent réciproquement, si, ainsi, que l'affirmait Saussure, elles ne sont définissables que négativement, par leur *conflit dynamique*, et si *tout* le paradigme est implicitement présent dans chacune d'elles, c'est simplement parce qu'elles sont définies – délimitées – par un système de frontières (de seuils) et que, comme le montre clairement la « métaphore » géographique, un domaine déterminé par ses frontières ne peut être conçu comme une entité autonome.⁵¹

C'est précisément une tension frontalière ou encore un conflit de l'arbitraire des seuils qui ressort de l'argumentation instaurant l'expérience d'une localisation, ou relocalisation, à l'ouest comme référence normative. Les énoncés argumentatifs confinant le Sri-Lanka dans les paradigmes évaluatifs de l'emprise sociale, du tiers-mondisme scientifique ou encore de la souffrance exacerbée donnaient à lire une généralisation pressentie. Collectivement pris en charge par la structure rhétorique dissociative du modèle et de l'anti-modèle qui le complète, ces mêmes énoncés permettent de conclure à une facture résolument polémique de l'argumentation romanesque, à un jugement tirant adhésion de la force d'un rejet. Pleinement assumée dans l'explication des processus de dissociation notionnelle (entre autres développements théoriques), cette disposition polémique des pratiques argumentatives traverse de fait, à titre de structure textuelle, l'entreprise néorhétorique, et ce comme en surimpression aux déclarations de principe perelmaniennes en faveur d'une

50. *Traité, op. cit.*, p. 557.

51. Petitot, Jean. « Valeur », in Greimas, A.J. Courtés, J. (sous la dir. de). *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome 2, Paris, Hachette, 1986, p. 249.

conception consensuelle de l'argumentation⁵². Qu'elle soit focalisée sur l'instance ou la pratique argumentative, l'analyse de Perelman ne cesse en effet d'exploiter, dans sa prédication, le champ sémantique de la violence. Engageant des figures anonymes d'« opposant » et d'« adversaire » (ou encore des personnages philosophiques soucieux, tels Kant, d'asseoir une « supériorité » de pensée), désignant globalement l'argumentation comme « conflit de valeurs » ou la définissant attributivement à travers les « moyens de défense » et autre « arme puissante » dont elle use, Perelman établit une liaison de coexistence entre un acte argumentatif et une essence résolument polémique, par le biais d'une métaphore dont le filage procède par amplification⁵³. On voit donc de nouveau ce qu'aurait d'excessif un court-circuitage théorique de la néorhétorique invoquant l'essentialisme d'une téléologie de l'« accord universel ».

52. Perelman (1977), *op. cit.*, p. 73 : *On peut [...] essayer d'obtenir un même résultat soit par le recours à la violence soit par le discours visant à l'adhésion des esprits. C'est en fonction de cette alternative que se conçoit le plus nettement l'opposition entre liberté spirituelle et contrainte. L'usage de l'argumentation implique que l'on a renoncé à recourir uniquement à la force, que l'on attache du prix à l'adhésion de l'interlocuteur, obtenue à l'aide d'une persuasion raisonnée, qu'on ne le traite pas comme un objet, mais que l'on fait appel à sa liberté de jugement.*

53. Nous renvoyons, eu égard à la technique argumentative de liaison par amplification, au quatrième chapitre de *L'Empire rhétorique*, tout particulièrement à la page 52 (la « division d'un tout en ses parties » — conflit, arme, moyen de défense — se faisant prétexte ici à une réitération qualitative).

1.3.5 Dédoubléement des structures isotopiques de l'argumentation : de l'occidentalisme à l'insularisme

Si l'occidentalisme prôné par Anil se soutient point par point d'un dénigrement du lieu d'origine, le recours à une relation d'opposition ordonnant les arguments sur une échelle de valeur ne se limite aucunement à cette seule dualité. Ainsi, modèle et anti-modèle dominant-ils également, quoique selon un rapport inversé, l'argumentation insulaire dans le jugement qu'elle porte sur le monde. On ne s'étonnera pas, bien sûr, que le Sri-Lanka évoqué par la parole insulaire désigne le lieu d'une appartenance, plutôt que d'une oppression, collective. La filiation revendiquée à un état avancé de civilisation et la rémanence archéologique conférant permanence historique à la culture ceylanaise attestent l'une comme l'autre d'un sentiment de cohésion communautaire circonscrivant les espaces concernés dans l'unité d'une continuité temporelle (à certains égards révolue, il est vrai) :

“There are recorded details of brain operations in the ancient texts. [...] We were always good with illness and death. We could howl with the best. Now we carry the wounded with no anaesthetic up the stairs because the elevators don't work.”

He [Sarath] was a man who could walk past a stretch of field and imagine a meeting hall that had been burned to the ground six hundred years before (*AG, op. cit.*, p. 192 et p. 279)

L'effet de rassemblement identitaire associé à l'espace sri-lankais n'est nulle part plus manifeste que dans la figure insulaire de Palipana, personnage qui, à la faveur d'une argumentation exploitant abondamment une relation de coexistence, se fait la synthèse métaphorique du lieu et de la personne :

History was ever-present around him [...] It appeared he could divine a thesis at any sacred forest. [...] He approached runes not with a historical text but with the pragmatic awareness of locally inherited skills. His eyes recognized how a fault line in a rock wall might have insisted on the composure of a painted shoulder [...] Having studied languages and texts until he was forty, he spent the next thirty years in the field — the historical version already within him so that approaching a site Palipana knew what would be there [...] He lived in the

forest grove with his books and writing tablets. But for him, now, all of history was filled with sunlight, every hollow was filled with rain [...] Palipana too was now governed by the elements [...] (*Ibid.*, p. 80, 82, 84)

De l'homme épousant la condition érodée du paysage insulaire au détail topographique qu'humanise ou sacralise la description (« To walk this sand path was itself an act of meditation », « This sweet touch from the world », *ibid.*, p. 189, 307), la liaison établie constitue dans le filage de l'argumentation une isotopie évaluative coordonnant la terre d'origine à un sentiment de plénitude identitaire. Or, tout comme pour Anil la phobie de l'enfermement insulaire trouve expression persuasive dans le contraste de l'ouverture à l'Ouest, la topophilie s'affirme chez Sarath, Gamini ou Palipana, dans le vis-à-vis d'un jugement dénonçant, ici l'appropriation coloniale ou néo-coloniale, là l'exploitation médiatique occidentale, ailleurs encore des relations internationales par trop distantes. Britannique, américain ou suisse, l'universitaire, le journaliste et le bureaucrate se font invariablement les figures d'opposition par lesquelles l'intervention étrangère inflige à la réalité sri-lankaise l'épreuve caricaturale ou détachée d'une désappartenance identitaire :

[...] all the statuary had been removed in the few years following its discovery by Japanese archeologists in 1918, the Bodhisattvas quickly bought up by museums in the West. Three torsos in a museum in California [...] The epigraphist Palipana was for a number of years at the centre of a nationalistic group that eventually wrestled archeological authority in Sri Lanka away from the Europeans [...] The 1970's had witnessed the beginning of a series of international conference. Academics flew into Delhi, Colombo and Hong Kong for six days, told their best anecdotes, took the pulse of the ex-colony, and returned to London and Boston [...] (*Ibid.*, p. 13 et 79);

[Anil] "To the comfort of servants. A vainglorious government. Every political opinion supported by its own army." [Sarath] "You talk like a visiting journalist" [...] "I want you to understand the archaeological surround of a fact. Or you'll be like one of those journalists who file reports about flies and scabs while staying at the Galle face hotel. That false empathy and blame." [Anil] "You have a hang-up about journalists, don't you." [Sarath] "That's how we get seen in the West." [...] [Gamini] "[...] Anyway, these guys who are setting off the bombs are those the Western press calls freedom fighters" [...] Sarath had seen truth broken into suitable pieces and used by the foreign press along with irrelevant photographs [...] (*Ibid.*, p. 28, 44, 133, 156);

Over the years complaints from Amnesty International and other civil rights groups had been sent to Switzerland and resided there glacierlike [...] Requests for help by parents in their search for teenagers were impotent. Still, everything was grabbed and collected as evidence, everything that could be held on to in the windstorm of news was copied and sent abroad to strangers in Geneva [...] For now it would be reported, filed away in Geneva [...] (*Ibid.*, p. 16, 42, 55)

« Visiting journalist [...] academics flew and returned [...] copied and sent abroad »... c'est donc une mobilité suspecte que série, exemple après exemple, l'argumentation usant de l'illustration défavorable pour statuer sur l'Occident. Dénaturé en lieu de passage, le lieu d'ancrage culturel ou socioprofessionnel est montré de surcroît inauthentique par une opposition argumentative qui concerne non plus une présence identitaire à l'espace sri-lankais, mais l'insertion active dans la violence du paysage politique, soit une capacité d'agir. Diachronique de par l'appartenance séculaire qu'elle promeut, la valeur reconnue au Sri-Lanka dans la perspective insulaire n'est pas pour autant fonction d'une cécité synchronique. Palipana, Sarath et Gamini, personnages « locaux » que réunissent une culture partagée et un lien de filiation (Sarath, disciple de Palipana; Gamini, frère de Sarath), s'intègrent également dans la communauté de conscience d'une sagesse tragique. Il reviendra ainsi à Palipana, en qualité de maître à penser, de dire une condition d'inéluctable violence, énonçant la règle et le cas lui conférant densité persuasive selon un principe de généralisation argumentative qui ne cesse de trouver application dans l'argumentaire romanesque :

“There has always be slaughter in passion. [...] Even if you are a monk, like my brother, passion or slaughter will meet you someday. For you cannot survive as a monk if society does not exist. You renounce society, but to do so you must first be part of it, learn your decision from it. This is the paradox of retreat. My brother entered temple life. He escaped the world and the world came after him. He was seventy when he was killed [...]” (*Ibid.*, p. 102 et 103)

Sarath, pour sa part, traduira l'ubiquité du conflit dans une logique de l'action que responsabilise la menace de représailles et que complexifie l'identité indéterminée des instances criminelles :

“[...] A couple of years ago people just started disappearing. Or bodies kept being found burned beyond recognition. There's no hope of affixing blame. And

no one can tell who the victims are.” [...] There were dangers in handing truth to an unsafe city around you. (*Ibid.*, p. 17 et 157)

Si la voix assumant la narration annonçait déjà dès les premières pages les conditions morales, au sens précisément d'une responsabilisation de l'agir, du déchirement civil (« But here it was a more complicated world morally. », *ibid.* p. 11), le jugement (rapporté) du médecin Gamini exemplifiera avec toute la force d'une situation vécue quelles perturbations subissent les motivations susceptibles d'informer l'action individuelle ou collective :

During the first two years of the war more than three hundred casualties were brought in as a result of explosions. Then the weapons improved and the war in the north-central province got worse [...] The doctors saved the lives first, then the limbs [...] You were without self in those times, lost among the screaming [...] This was when he [Gamini] stopped believing in man's rule on earth. He turned away from every person who stood up for a war. Or the principle of one's land, or pride of ownership, or even personal rights. All of those motives ended up somehow in the arms of careless powers. One was no worse and no better than the enemy. He believed only in the mothers sleeping against their children, the great sexuality of spirit in them, the sexuality of care [...] (*Ibid.*, p. 118 et 119)

Dans la concordance des points de vue intérieurs s'organise ainsi une déixis argumentative référant l'*ici* de l'espace local à une violence qu'assimilent, sans pour autant la banaliser, les comportements insulaires. Or l'*ailleurs* projeté sur la ligne d'horizon de l'Occident va précisément accuser son altérité dans des gestes ne pouvant s'adapter à la particularité tragique du conflit sri-lankais. Aux yeux de Sarath, la mobilité d'Anil est de fait moins suspecte, car contraire à un ancrage identitaire, que répréhensible, car assimilable à un dilettantisme moral :

“You know, I'd believe your arguments more if you lived here” he said, “You can't just slip in, make a discovery and leave.” [...] “You should live here. Not be here just for another job.” (*Ibid.*, p. 44 et 200)

Gamini, usant d'une illustration par recours au fictif, abondera dans ce sens en dénonçant la capacité à se mouvoir d'un point à l'autre du globe comme une pratique

de non intervention grâce à laquelle l'occidental de passage se préserve de l'horreur qu'il exporte et consomme dans la facilité des signes :

“American movies, English Books — remember how they all end?” Gamini asked that night. “The American or the Englishman gets on a plane and leaves. That’s it. The camera leaves with him. He looks out the window at Mombasa or Vietnam or Jakarta, some place now he can look at through the clouds. The tired hero. A couple of words to the girl beside him. He’s going home. So the war, to all purposes is over. That’s enough reality for the West. It’s probably the history of the last two hundred years of Western political writing. Go home. Write a book. Hit the circuit.” (*Ibid.*, p. 285 et 286)

Il s'ensuit qu'à la lucidité tragique dans laquelle s'inscrit le geste médical de Gamini ou l'enquête officielle menée par Sarath, Anil va paraître opposer l'inconscience d'un savoir trop obtus pour saisir la spécificité humaine de l'objet qu'il se donne. Ce sera curieusement en prenant la pleine mesure des atrocités que dénonce l'axiologie occidentale produite par l'argumentation romanesque que l'axiologie insulaire interceptera la valeur épistémologique précédemment réservée à l'Occident :

[Sarath] “I have to meet officials, give them summaries of what we’re up to, but for them our investigation is *nothing*. I haven’t spoken about this.”

[Anil] “How can you bear it.”

“You *don’t understand* how bad things were.”

[Gamini] “ [...] Are you the team working on the new skeletons?”

[Anil] “How do you know about that?” She was suddenly tense.”

[Gamini] “It’s the wrong time for unburial. they don’t want results. They’re fighting a war on both sides, the government. They don’t need more criticism.”

“*I understand that*” Sarath said.

“*But does she ?*” Gamini paused.

“Well, kings also caused trouble in those days”, he [Palipana] said. “Even then, there was nothing to believe in with certainty. They still don’t know what truth was. We have never had the truth. *Not even with your work* [l’expertise d’Anil] *on bones.*” (*Ibid.*, p. 152-153, 102, 132, nos italiques)

Espace réel fait lieu diégétique d’une intrigue, le Sri-Lanka est donc également dans *Anil’s Ghost* le lieu discursif d’une confrontation axiologique, un espace textuel dans la continuité duquel deux perceptions clivées du monde (occident contre insularité, insularité contre occident) sont constamment mises en apposition par le truchement

d'une argumentation fondant l'impression de réel dans la vraisemblance d'oppositions généralisables. Aussi la dissociation des communautés de parole que nous dégagions précédemment de la situation de traduction est-elle à inscrire dans un dispositif romanesque produisant non pas un commentaire isolé, mais un système de valeur dont on peut apprécier l'extension textuelle.

1.3.6 Perturbations isotopiques : limites de l'énonciation argumentative

Parce qu'il reproduit l'argumentation dissociative initialement dégagée de l'occidentalisme d'Anil, l'argumentaire insulaire paraît devoir confirmer la constance d'une structure axiologique ordonnant la globalité du roman. D'Anil à Sarath, l'inversion des polarisations évaluatives par laquelle la supériorité attribuée à l'Occident bascule dans une infériorité identitaire et morale atteste en ce sens d'une tension dont on peut se demander ce que fait le roman. Qu'advient-il par exemple du rapport de contrariété (au sens logique d'une relation entre propositions contraires) s'insérant au sein d'un savoir triomphant dénoncé comme savoir tronqué (on pense à ce propos à la distinction habermassienne entre raison instrumentale et raison communicative). De fait, on peut relever ça et là des évaluations qui, parce qu'elles ne se conforment pas aux isotopies dégagées, suggèrent la possibilité d'une lecture narrative de l'axiologie romanesque : la structure argumentée du réel ne serait dans cette optique qu'un état tensif initial appelé à se modifier au fil du récit. Que dire ainsi de ces moments où le retour s'énonce dans l'émotion ou l'engagement d'un rapatriement : « Suddenly Anil was glad to be back [...] "This isn't just 'another job'! I decided to come back. I wanted to come back." (*Ibid.*, p. 13 et 200) ? Comment lire encore cette soudaine suspicion à l'endroit d'un espace occidental potentiellement révélé à ses propres limites :

If she were to step into another life now, back to the adopted country of her choice, how much would Gamini and the memory of Sarath be part of her life [...] Wherever she might be, would she think of them ? (*Ibid.*, p. 285)

De tels jugements brouillent-ils irrémédiablement la cartographie axiologique que dressait l'argumentation par le modèle et l'anti-modèle ou se contentent-ils d'esquisser, derrière le relief contrasté des espaces ouverts et des espaces fermés, la possibilité d'une géographie plus ambiguë, que rassemble ici la nostalgie ou que creuse, ailleurs, le doute ?

Il est un fait qu'à trop traiter les arguments énoncés dans l'incise des dialogues ou l'aparté du commentaire comme simples manifestations d'une typologie rhétorique, aussi complexe fût-elle, l'analyse perd de vue que ces mêmes arguments, pour sécables qu'ils soient, ne s'intègrent pas moins dans la temporalité d'un récit ainsi que dans la production d'une conscience narrative. Restituée à l'effort de cognition déployé par ou à travers un personnage ou encore à l'événementialité d'une diégèse, la généralité de l'énoncé argumentatif évaluant l'Occident ou le Sri-Lanka se voit de fait confrontée à la particularité d'identités individuelles comme à une expérience vécue suscitant la réflexion. Se renforçant l'une l'autre dans l'exclusion réciproque qu'elles cultivent, les oppositions à bien des égards topiques qu'établit l'argumentation vont ainsi subir l'épreuve d'une contradiction existentielle, se voyant soumises à l'invalidation d'une contre-preuve par l'exemple. En attestent tant l'évaluation de l'autre que l'évaluation de soi. Préconceptions informant l'attitude évaluative d'Anil, le constant empiétement du domaine public sur l'espace privé, la précarité des savoirs et la violence endémique s'avèrent effectivement incompatibles avec la « confession » singulièrement réservée que consent Gamini, l'étonnant savoir-faire dont fait preuve Ananda, la compassion qui l'anime :

I was the one she should have loved Gamini said. Anil sitting beside him assumed she was to get a confession. The mercurial doctor about to expose his heart. That category of seduction. But there was nothing he did or said during the remaining journey [...] that used the reins of seduction. Just his slow drawl as the train swept unhesitatingly into the darkness of tunnels and he would turn from looking at his hands towards his reflection in the glass. That was how he told her, looking down or away from her, and she seeing him only in a wavering mirror image lost when they moved back into light [...] Who was she Gamini [...] What would you do with a name? Would you tell my brother? [...]

In the afternoon when Ananda could go no further with the skull's reconstruction, he took it all apart, breaking up the clay. Strangely, it seemed a waste of time to her. But early the next morning he would know the precise thickness and texture to return and could re-create the previous day's work in twenty minutes.

[...] now he [Ananda] faced her [Anil], not knowing that the tears were partly for him. Or that she realized that the face was in no ways a portrait of Sailor but showed a calm Ananda had known in his wife, a peacefulness he wanted for any victim. (*Ibid.*, p. 251-253, 171, 187).

Or, les failles ainsi ouvertes dans l'hermétisme du jugement, alors que l'idée du Sri-Lanka se substantialise et s'opacifie dans le concret des faits et des rencontres, concernent tout autant l'identité et la formation occidentales qu'Anil revendique pour conjurer la contingence d'une naissance et enfance sri-lankaises. C'est ainsi que le détachement clinique du savoir maîtrisé (« She was now alongside the language of science. ») tout comme l'individualisme déclaré (« Nothing is anonymous here, is it. I miss my privacy ») s'inversent, dès l'arrivée à Colombo, dans l'hésitation du geste, puis au terme de la mission sri-lankaise, dans la communauté d'une mémoire :

On her second morning they asked Anil to meet with forensic students in Kynsey Hospital [...] The first body they brought in was recently dead, the man killed since she had flown in. When she realized it must have happened during her early evening walk in Pettah market, she had to stop her hands from trembling. The two students looked at each other.

The sun lit the green bamboo of the ladder. He [Ananda] could feel its partial warmth on his arms, saw it light the brocade costume he wore over Sarath's cotton shirt — the one he had promised himself he would wear for this morning's ceremony. He and the woman Anil would always carry the ghost of Sarath Diyasena. (*Ibid.*, p. 13 et 305)

De fait, il n'est pas jusqu'aux souvenirs de la vie à l'Ouest qui ne subissent le contrecoup du retour insulaire, dévoilant une nostalgie collective et violence latente, soit ces traits mêmes par lesquels s'opèrent la dévalorisation de la terre d'origine dans la cohésion argumentative de l'axiologie occidentale :

In Sri Lankan movie theatres, Anil told Leaf, if there was a great scene — usually a magical number or an extravagant fight — the crowd would yell out

“Replay! Replay!” or “Rewind! Rewind!” till the theatre manager and projectionist were forced to comply. Now, on a smaller scale, the films staggered backwards and forwards, in Leaf’s yard, until the actions became clear to them.

Their first adventure together: Anil drove her unwashed white car that smelled of mildew to a Sri Lankan restaurant

“Why don’t you let go, Cullis? Let’s stop. Why carry on? After two years I still feel like your afternoon date.” She was beside him on the bed. Not touching him. Just needing to look into his eyes, to talk. He reached out and clutched her hair with his left hand. “Whatever happens, don’t let go of me”, he said. “Why not?” she pulled her head back but he would not release her. “Let go!” He held on to her. She knew were it was. She reached back and her fingers grabbed it, and she swung the small knife he had been cutting an avocado with earlier in a sure arc and stabbed it into the arm holding her. [...] They looked at each other, neither of them giving in. She wouldn’t step back from her fury. (*Ibid.*, p. 237, 262 et 101)

Nous ne nous empresserons toutefois pas d’associer les jugements ne s’insérant pas dans l’ordre itératif de l’opposition Occident/Sri-Lanka à quelque contre-isotopie. Leur pertinence nous paraît devoir excéder la simple répétition évaluative tout comme l’effet de juxtaposition hiérarchisante.

L’argument n’est plus ici une donnée établie que le roman réintroduit sans cesse ou qu’il décompose systématiquement en ses constituants oppositionnels. Par la transformation qu’il signifie vis-à-vis de l’argumentation fondée sur le modèle et l’anti-modèle, il renvoie au déroulement narratif d’un processus évaluatif dont les étapes successives serait la dissociation généralisante, un constat d’incompatibilité quasi-logique, puis, éventuellement, la formulation d’un jugement plus nuancé. Tout se passe comme si, syllogistiquement, le roman usait de l’énoncé argumentatif comme d’une prémisse majeure désignant un ensemble d’évaluations très générales car par trop communes (par exemple, l’idée d’un traditionalisme oppressif qui informe l’attitude d’Anil à l’endroit des espaces insulaires), pour ensuite lui opposer, à titre de prémisse mineure, des jugements tirant valeur de la particularité d’une expérience et de l’introspection critique suscitée. Outre les ordres discursifs dont les propos attribués à

Anil et Sarath se font indéniablement l'écho, l'argumentation du roman exploiterait justement Anil et Sarath, signes littéraires figurant dans l'épaisseur concrète de personnages romanesques la complexité de la notion de personne, instances identitaires, pulsionnelles, agissantes, mais aussi cognitives puisque s'y joue ou s'y relaie un questionnement que rythme le cours de l'action, l'unité fictive d'une histoire. On ne peut toutefois pleinement établir qu'*Anil's Ghost* se fasse le récit d'un jugement de valeur et des modifications qu'il subit sans situer l'analyse au-delà d'une argumentation romanesque conçue comme juxtaposition d'énoncés sécables coordonnant tout au plus leur force persuasive. À la statique de l'argumentation se déposant dans l'énoncé cité ou rapporté, l'analyse doit pouvoir enchaîner la dynamique d'une argumentation produite dans des déploiements narratifs et figuratifs, soit la dynamique d'une évaluation du monde rendue aux mouvances temporelles et subjectives d'un récit. S'il faudra, pour ce faire, mobiliser les ressources d'une rhétorique spécifiquement littéraire révélant du même coup la néorhétorique perelmanienne à ses insuffisances ou indéterminations discursives, on notera en conclusion que celle-ci n'est toutefois pas sans annoncer celle-là. Parce que la transformation argumentative esquissée dans la fluctuation des jugements concerne en dernier recours le rapport entre la personne que se croit ou veut être Anil et la capacité d'agir et d'interagir qu'elle se découvrira en situation d'isolement insulaire, il semble opportun de s'attarder sur cette remarque de Chaïm Perelman quant à la notion de « personne » argumentative :

Dans l'argumentation, la personne, considérée comme support d'une série de qualités, l'auteur d'une série d'actes et de jugements, l'objet d'une série d'appréciations, est un être durable autour duquel se groupe toute une série de phénomènes auxquels il donne cohésion et signification. Mais, comme sujet libre, la personne possède cette spontanéité, ce pouvoir de changer et de se transformer, cette possibilité d'être persuadée et de résister à la persuasion, qui font de l'homme un objet d'étude *sui generis*.⁵⁴

54. *Le Traité, op. cit.*, p. 397-398.

Tant qu'il concède la distinction entre « cohésion » de la « personne » argumentative et mutabilité d'un « sujet libre », Perelman impose par le fait même des limites évidentes au domaine d'application des pratiques argumentatives. La réussite de l'acte discursif les caractérisant — soit l'obtention d'un accord coordonnant prémisses et conclusions, orateur et auditoire, valeur et objet évalué, et tout particulièrement acte et personne — présuppose que soit exclue toute remise en question de la base axiologique de laquelle elles procèdent. Si l'argumentation ne peut dès lors assumer un questionnement radical, elle peut toutefois s'en faire l'indice lorsqu'elle se voit contrainte de réagir à la menace d'une interrogation déstabilisante :

Les techniques qui rompent ou qui freinent l'interaction de l'acte et de la personne doivent être mises en branle lorsqu'il existe une incompatibilité entre ce que nous croyons de la personne et ce que nous pensons de l'acte et que nous nous refusons à opérer les modifications qui s'imposeraient, parce que nous voulons garder soit la personne à l'abri de l'influence de l'acte, soit celui-ci à l'abri de l'influence de la personne.⁵⁵

Aussi serait-ce peut-être dans *Anil's Ghost* une manoeuvre rhétorique analogue qui amènerait progressivement Anil à nuancer des actes d'évaluations par trop sectaires en vue de préserver au sujet argumentatif la capacité de prendre part à une autre configuration évaluative du monde.

1.4 LOCALISME ET MONDIALISME

1.4.1 Le mondialisme tel un discours localement produit

Dans cette dernière remarque, s'esquisse entre l'univers diégétique d'une écriture dite « migrante » et des univers sociaux livrés à des processus de mondialisation, une relation dépassant la simple transposition littéraire d'une condition de croissante interconnectivité planétaire. Le roman, en tant que dispositif axiologique produisant divers effets de valeur, semblerait effectivement entreprendre le récit de cette condition

⁵⁵. *Ibid.*, p. 417.

en vue d'explorer les configurations évaluatives auxquelles celle-ci peut donner lieu. La « migration » romanesque concernerait en cela non plus uniquement la diégèse d'un déplacement géographique, mais aussi une mobilité idéologique et les tensions que celle-ci suscite. Parce que l'hypothèse d'une telle mobilité doit nous amener à considérer les éventuels développements narratifs de l'axiologie romanesque, mais aussi parce qu'elle lie la mondialisation à des conséquences concrètes, elle excède toutefois les limites de cette première analyse, initialement restreinte à une conception discursive de la mondialisation ainsi qu'à son expression romanesque dans le détail des énoncés à caractère argumentatif. Aussi privilégierons-nous, en vue de tirer une conclusion quant à l'énonciation des mondialismes dans la parole des personnages ou le commentaire narratif, la constance isotopique de l'insularisme comme de l'occidentalisme, reportant à un autre lieu de l'étude la réflexion quant aux quelques écarts néanmoins constatés. Un double repérage théorique nous a précédemment servi à tracer les contours de ce que pourrait être les mondialismes. Discours monologique cultivant, à des fins d'hégématisation, l'illusion d'une appartenance commune pour Bourdieu, le mondialisme désignerait selon Fredric Jameson des représentations collectives référant une diversité de phénomènes contemporains à la particularité des contextes qu'ils concernent. Parce que cette dernière perspective nous a paru plus sensible à la multiplicité des facteurs déterminant la production des discours comme des valeurs qui y circulent, elle nous a semblé définir un cadre théorique élargi. En l'occurrence, l'analyse de Jameson fait ressortir un trait essentiel des discours de la mondialisation, soit leur enracinement ou localisation dans la spécificité d'une situation de valorisation. Il est un fait, amplement commenté par Zygmunt Bauman, que l'attitude vis-à-vis d'un état perçu de mondialisation est directement fonction de la capacité, souvent géographiquement déterminée, à en participer : la simple étendue du monde est appréciée différemment selon que l'instance d'évaluation peut ou non s'y déplacer⁵⁶.

56. Bauman, Zygmunt. *Globalization: The Human Consequences*, New York, Columbia University Press, 1998.

Par-delà l'évidence de ce partage initial entre favorisés et laissés-pour-compte de la mondialisation, l'article de Fredric Jameson renvoie à des déterminismes qui dépassent les limites quasi physiques d'un pouvoir-faire et concernent des conjonctures idéologiques et les valeurs politiques, culturelles ou encore économiques qui s'y avèrent dominantes. À titre de production discursive, le mondialisme révèle non pas la vacuité d'une conception unifiée du monde, mais la disparité et la variété des conditions en fonction desquelles se formulent, s'énoncent et s'opposent diverses idées du monde. Le geste par lequel nous cherchons à faire valoir une étude critique des discours de la mondialisation au détriment d'une critique de la mondialisation comme discours trouve de fait dans *Anil's Ghost* une corroboration, mais aussi un étalement romanesque. Certes, les effets de valeur produits par l'énonciation argumentative procèdent dans le roman d'une structure antithétique qui n'est pas sans actualiser, ou voire perpétuer, l'antagonisme des discours. Le monde tel que le personnage estime souhaitable, nécessaire ou possible d'y prendre part se conforme pour l'essentiel à deux idées en rapport d'opposition : idée universalisante pour Anil qui cherche à résorber la crise régionale par la pratique standardisée de l'analyse scientifique et la mise en application d'une justice internationale, idée particularisante pour Sarath qui fait valoir contre l'homogénéité présumée du monde l'opacité de la situation locale. Associant toutefois ces deux structures axiologiques à des personnages géographiquement typés, soit à la figure nomade et migrante de l'occidentale en déplacement et à celle sédentaire de l'insulaire, le roman fait précisément ressortir combien les jugements portés sur le monde s'avèrent discursivement localisés. En ce sens, *Anil's Ghost* ne fait pas qu'actualiser la divergence établie de tels discours, mais en révèle également les lieux spécifiques de formation tout en mettant en évidence une certaine logique de production.

Ainsi, l'occidentalisme à l'aune duquel Anil évalue le monde, comme l'action qu'elle y entreprend, ne définit-il pas un ensemble de valeurs préconstitué auquel celle-ci se contenterait de souscrire. Informant le jugement du sujet migrant, cet occidentalisme est de fait lié trait par trait à l'histoire d'une migration et à la façon dont se constitue le

discours sur le lieu vers lequel on se déplace. On notera à ce propos que la prédisposition à l'endroit du rationalisme se prépare de longue main dans une pratique de formation excentrée conférant mobilité sociale aux bourgeoisies instituées par le colonialisme. On peut ainsi parler d'une continuité historique qui, de la colonialisation au mondialisme, concerne une globalisation ou à tout le moins un élargissement de pratiques locales.

Lié à la distanciation du séjour de formation en métropole, la maîtrise d'un savoir instrumental hiérarchise un espace dans lequel on est amené à distinguer des lieux normatifs d'accréditation et de possibilisation de soi et des lieux d'application professionnelle et de réalisation sociale. Le prestige mondial dont jouit aux yeux d'Anil une raison scientifique localisée en Occident confère une légitimité à la logique migrante de son propre parcours. Le culte du divertissement venant s'adjoindre, dans la configuration axiologique de l'occidentalisme, à la valorisation de l'activité professionnelle n'est pas lui non plus sans antécédent socio-historique. Subordonnant les géographies du monde à l'hédonisme d'une consommation touristique ou de la sensation forte, Anil ne fait que répéter à plus large échelle le geste d'une élite sri-lankaise jouissant des privilèges que lui confère sa relation à l'Occident⁵⁷. On voit donc que si le sujet migrant est appelé à renégocier son appartenance aux lieux dans lesquels il établit résidence, les discours dont il fait usage à cet effet ne sont pas simplement des idéologies d'emprunt où circulent, en l'occurrence, une profusion de lieux communs quant à une mondialisation contemporaine. Décomposable dans les termes d'un occidentalisme, le mondialisme d'Anil se coordonne à la spécificité historique d'une expérience collective du monde préfigurant la capacité d'un sujet postcolonial à formuler de nouveaux sentiments d'appartenance.

57. *Uncles who had made the same journey a generation earlier had spoken romantically of their time abroad [...] The joke was that he [Gamini] had entered the medical profession because he assumed it would have a nineteenth-century pace. He liked its manner of amateur authority. There was the anecdote about Dr. Spittel carrying a body out of a hospital when lights failed during a night operation in Kandy, placing it on a bench in the parking lot and aiming car headlights onto the patient.* (AG, *op. cit.*, p. 141 et 214)

Ce qui se vérifie dans divers effets de continuité évaluative se voit par ailleurs confirmer dans la discontinuité que le mondialisme d'Anil introduit vis-à-vis du lieu insulaire. Les discours que produisent les expériences de migration sont toujours au moins doubles : ils concernent d'une part l'évaluation par laquelle le sujet migrant se lie à de nouveaux cadres de vie, ils concernent d'autre part le rapport entretenu avec l'antériorité des espaces vécus. Des uns aux autres, l'individualisme auquel adhère Anil marque une très nette démarcation évaluative. La césure que respecterait, en Occident, le partage des domaines public et privé n'acquiert toutefois toute sa pertinence qu'au vu de l'oppression éprouvée tout au long de l'enfance insulaire. L'individualisme militant ne désigne donc pas quelque abstraite « Western Virtue » généralisée à titre de principe apriorique, mais peut se lire comme une réaction évaluative à un processus de valorisation liant la formulation d'une conception du monde à la spécificité d'une expérience antérieure. Nous retrouvons précisément ici l'intersection du local et du global dans laquelle l'analyse de Fredric Jameson situait la production des discours sur la mondialisation.

Incidentement, l'insularisme est tout autant concerné par ce processus de mutuelle implication. Ce n'est pas à ce propos une assertion globalisante qui reverse à la particularité des motifs qui l'informent, mais le refus opposé au mondialisme dont Anil se fait la porte-parole qui procède d'une conjoncture déjà fortement mondialisée, plutôt que d'une simple lucidité critique à l'endroit de l'universalisme des valeurs occidentales. La mémoire de l'épreuve coloniale, les ambivalences de l'expérience de décolonisation ou encore la dévalorisation du lieu natal implicite à la pratique migratoire sont autant de relations à l'extériorité du monde qui déterminent ce que l'on peut appeler dans la lignée des travaux de Marc Angenot un discours du « ressentiment »⁵⁸. On retrouve ainsi dans la dérision du statut de l'autre, dans l'hostilité immédiate ou encore dans le recours à la culpabilisation quelque chose de

58. Angenot, Marc. *Les Idéologies du ressentiment*, Montréal, XYZ éditeur, 1996.

cette « pensée du soupçon » que manifeste une « rancune diffuse, généralisée » (« “The return of the prodigal” », « [...] Your dress is Western I see », *AG, op. cit.*, p. 12 et 25)⁵⁹. Plus encore, l’inévitabilité de la référence à l’extraterritorialité insulaire trouve expression dans d’autres formes de localismes, qui ne rejettent pas nécessairement la possibilité d’une appartenance déterritorialisée, mais la modulent en référence à l’expérience partagée des diasporas familiales (« I have a son in Europe [...] », *AG, op. cit.*, p. 57) ou encore la reformule dans les termes d’un mondialisme privilégiant d’autres macrorégionalisations du monde, tel l’indianisme substitué à un occidentalisme trop imbu de lui-même :

“Can you do all that here? Do you have facilities?” “I have to do it here ... the pupae... The larvae. The tests have to be done in this temperature. And I don’t like England. I’ll go to India sometime. » (*Ibid.*, p. 71)

Le discours migrant n’est pas seulement celui par lequel le sujet de la migration assume sa relocalisation où évalue rétrospectivement l’espace antérieur. Il est également présent dans toute collectivité où les pratiques migratoires, du fait de leur fréquence, motivent ce faisant évaluations et contre-évaluations. Au sein même d’une collectivité insulaire que concerne de multiples façons la relation à d’autres lieux du monde, le roman suggère ainsi une variété de situations qui chacune détermine un discours localisant à sa manière le rapport au monde.

Derrière l’antagonisme propre aux discours de la mondialisation, qui tantôt affirment l’uniformité du monde, tantôt la dénoncent comme simple assertion illégitimement motivée, la situation de traduction révèle les influences plus complexes qu’exercent la spécificité des lieux où prennent forme les discours sur le monde. C’est selon nous par ce trait que l’évocation de la traduction dans *Anil’s Ghost* participe intimement d’un interdiscours de la mondialisation, dont elle ne se contente pas de refléter telle et telle forme, mais dont elle met en évidence certains modes de production. Nous dirons que le mondialisme, en tant que discours de la mondialisation, désigne moins la régularité d’une lancinante polémique conjecturale qu’un ensemble d’énoncés configurant l’idée

59. *Ibid.*, p. 101.

de monde et l'extériorité qu'elle définit selon les valeurs spécifiques à des situations idéologiques données.

Parler du monde en lui conférant tels ou tels contours est ainsi une façon d'adapter à cette situation la représentation discursive de ce qui échappe à la proximité du lieu où l'on réside, idéologiquement parlant. Le mondialisme est un localisme, ou tel serait du moins le constat que permettrait de poser certaines structures axiologiques d' *Anil's Ghost*, telle que s'y précise la représentation de la traduction.

1.4.2 La traduction comme figure critique

Dans un article intitulé « La culture transnationale en question », Sherry Simon a posé un regard conjoncturel sur l'intérêt suscité par la traduction, qu'elle associe à la spécificité de problématiques définissant notre contemporanéité culturelle⁶⁰. Prenant ses repères dans deux pensées influentes du postcolonialisme, celles de Homi Bhabha et de Gayatri Spivak, Sherry Simon souligne combien chez l'une et l'autre le thème du traduire s'impose comme modèle pour comprendre et assumer l'interpénétration actuelle des sphères culturelles :

Prises ensemble, les réflexions de Bhabha et de Spivak soulignent l'importance d'une véritable éthique de la traduction dans le contexte de l'internationalisation des échanges culturels.⁶¹

Nous retiendrons deux éléments de cette analyse. Tout d'abord, la thématization du traduire intervient dans la particularité synchronique d'un « contexte ». Relevant chez Homi Bhabha l'idée d'une « culture traductionnelle », Sherry Simon précisera que cette mise à contribution de la traduction concerne, chez le penseur étudié, « la (post)modernité dans son ensemble », qu'elle se fait l'expression de « l'instabilité

60. Simon, Sherry. « La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak », *Études françaises*, vol. 31, n° 3, 1995, p. 44-57.

61. *Ibid.*, p. 56. En ce qui concerne l'analyse du traduire chez Bhabha et Spivak, voir respectivement Bhabha, Homi (1994, *op. cit.*, p. 212-235) et Spivak, Gayatri Chakravorty. *Outside in the Teaching Machine*, London / New York, Routledge, 1993, p. 179-200.

contemporaine de toute identité ». Le commentaire par lequel Sherry Simon double son exégèse fait ressortir très explicitement l'étroite relation ainsi établie entre traduction et contemporanéité. S'il y est question d'une « théorie postmoderne de la traduction », c'est essentiellement parce que l'actualité d'une condition d' « internationalisation » et de « mondialisation » culturelle appelle des formes de communication, telles la traduction, appropriées à une hybridation identitaire, conformes à une « logique de l'inachevé ». On notera ensuite que si la traduction est exploitée en vue de penser une telle condition, son action réside dans la formulation d'une éthique susceptible de promouvoir le respect d'une altérité constitutive. Ainsi se dégagerait, des pratiques traduisantes de Gayatri Spivak et des réflexions qui les accompagnent — ce que l'on pourrait appeler sa traductique —, le modèle d'une relation dans laquelle serait préservée « la distance à l'autre ».

Sensible à une même thématization contemporaine de l'idée de traduction,

Annie Brisset a pour sa part poser le constat suivant :

[Les modalités de l'hybridation propres à l'opération traduisante] font aujourd'hui l'objet d'une exploration qui ne cesse de s'approfondir à la faveur de la réflexion sur la postmodernité ainsi que sur le postcolonialisme. On observe que dans ce cadre la notion de traduction est fréquemment utilisée pour rendre compte des pratiques d'interprétation et de l'altérité ou pour critiquer le rapport qu'une communauté linguistique, sociale ou nationale entretient avec son extérieur.[...] faut-il s'étonner de voir la traduction mobilisée sous la forme d'une métaphore désignant le « bon » modèle à suivre pour saisir la culture de l'Autre au prétexte qu'elle opère dans un espace interstitiel prétendument neutre ? Mon propos est d'interroger cette métaphorisation particulière de la traduction en prenant pour exemple type la notion de « traduisibilité » que propose Wolfgang Iser en tant que modèle de communication interculturelle : la traduction peut-elle prétendre à être l'assise d'une éthique des rapports engagés par la mondialisation des échanges ?⁶²

Si cette analyse concorde avec la précédente quant à l'actualité de la figure du traduire ou encore eu égard aux fonctions éthiques dont elle se voit investie, elle diverge toutefois très nettement sur trois plans. Tout d'abord, dans le jeu de coordonnées

62. Brisset Annie. « La traduction : modèle d'hybridation des cultures ? », *Carrefour*, 1997, vol. 19, n° 1, p. 53.

qu'elle considère, elle prend la mesure d'un intérêt généralisé plutôt que marginal à l'endroit de la traduction⁶³. Ensuite, elle inscrit ce même intérêt dans le contexte d'une production, soit celle des discours de savoir, de leur diversité et des tensions les traversant. Enfin, et surtout, Annie Brisset associe la diffusion de l'idée de traduction à la spécificité d'un usage figuratif, à une « métaphore » de « l'entre-deux »⁶⁴. Parce que l'exploitation récurrente de la traduction relève à présent d'un fait et d'un effet de discours, elle suscite un tout autre mode de questionnement. Ainsi ne s'agit-il plus pour Annie Brisset d'en interroger la pertinence conjoncturelle mais, plus radicalement, d'en remettre en cause la légitimité. L'essentiel de l'argumentation consistera à établir que l'équilibre dialectique associé à la figure du traduire contredit de fait les régulations discursives opérant dans l'activité traduisante, l'emprise des représentations qui s'y jouent :

Outre qu'elle soit devenue un cliché de la doxa nouvelle sur "l'altérité", la métaphore de la traduction comme entre-deux fait problème. La neutralité qu'elle offrirait n'est possible que si l'on parle, comme Iser, de traduisibilité et

63. Annie Brisset rattache ainsi l'actualité du thème traduisant à des antécédents théoriques (« *l'ethos* de la communication interculturelle ouverte par l'ethnographie et développée dans le champ des études littéraires », *ibid.*) à des polarisations constitutives du discours traductologique (« Mais on retient plus volontiers la fonction de cette opération : différente de l'originale, la traduction pose à l'équivalence », *ibid.*, p. 52), voire à l'action d'influence intertextuelle (la pensée de Walter Benjamin, le « paradigme dominant de la représentation de la traduction » auquel il contribue, *ibid.*, p. 68).

64. On remarquera que Sherry Simon se montre elle aussi sensible à la part figurative assumée par l'idée de traduction. Ainsi est-il également question, dans son analyse de la pensée de Homi Bhabha, d'une « métaphore de "l'entre-deux" » (Simon, *op. cit.*, p. 46). Notant comment celui-ci parle « à partir de la traduction », c'est-à-dire en soustrayant le substantif à la spécificité d'une pratique langagière et à la matérialité de productions textuelles pour le référer à une pensée du transculturel, Sherry Simon fait toutefois valoir un réancrage empirique de la réflexion de Spivak — ses pratiques de traduction, sa méthode, les textes qu'elle a traduits — servant de contrepois à de telles carences référentielles. Il y aurait peut-être lieu de s'interroger sur la fonction métaphorique qui incombe à la traduction dans les réflexions de Gayatri Spivak, soit plus exactement sur le travail figuratif à la faveur duquel l'expérience de traduction évolue chez elle vers une poétique du traduire. Nous nous contenterons de souligner le formalisme d'une logique de bivalence qui consacre une traduction dite authentique (car ouverte à l'intimité d'une expérience de lecture, aux ambivalences s'énonçant dans la disposition rhétorique des textes, ou encore à l'expérience d'une altérité humaine et éthique) dans l'ombre antithétiquement projetée d'une traduction dont le modèle serait extérieur au texte (« the solemnity of chaste Victorian poetic prose », « the forced simplicity of "plain English" »), dont le mode opératoire serait nécessairement logique, dont l'effet perlocutoire serait de perpétuer les pratiques d'oppression sous la forme d'un néo-colonialisme traductionnel (Spivak, *op. cit.*, p. 180-181).

non de traduction. Je veux dire par là que la traduisibilité est une potentialité tandis que la traduction est une effectuation. A partir du moment où la traduction quitte le terrain neutre de la potentialité pour devenir procès et pratique, elle s'ancre nécessairement dans une topographie, et cela dans tous les sens du terme : un espace-temps culturel, une conjoncture discursive avec ses topoï, un complexe de représentations concrétisées, phénoménologisées dans le produit de la traduction [...]⁶⁵

Ajoutons qu'au terme de l'analyse, le statut doxique conféré à la thématization interdiscursive de la traduction se manifesterait jusque dans l'impossibilité dans laquelle se trouve Iser d'échapper à une métaphoricité qu'il se proposait justement de questionner⁶⁶.

Évoquant ces deux réflexions critiques sur la figure interdiscursive de la traduction, nous voudrions suggérer, en conclusion, que l'usage romanesque de la traduction, dans *Anil's Ghost*, présente ceci de singulier qu'il sape sa potentielle métaphoricité sans pour autant s'abstenir de désigner la spécificité d'une condition actuelle. Confrontant les mondialismes aux déterminations locales dont ceux-ci procèdent, la situation de traduction intercepte tout d'abord un discours de l'hybridité qui, à travers l'écriture migrante auquel il est notamment coutume de le rattacher, assimile l'idée de mondialisation à une célébration du « croisement » et des « métissages ». En ce sens, la situation de traduction est tout autre chose qu'un idéologème — « énoncé propositionnel [...] doté d'une acceptabilité diffuse dans l'interdiscursivité et remplissant des fonctions persuasives et micro-narratives » — mettant en circulation dans l'espace littéraire la vraisemblance d'une conception établie du monde⁶⁷. C'est

65. *Ibid.*, p. 67.

66. C'est en ces termes que Wolfgang Iser énonce l'objet de son propos : *What could be the reason for elevating translatability into a key concept for the encounter between cultures or the interaction between intracultural levels ? Is translatability more than a metaphor for cultural exchange, and if so, to what extent is it possible to assess the range covered by such a concept?* (Iser, Wolfgang « On Translatability », Internet via FT. harfang.cc.umontreal.ca, *Surfaces*, 1994, vol. 1.0 A, folio 5) Nous rappellerons, citant Marc Angenot, que la doxa ne peut fonctionner comme telle qu'en se soustrayant à la réflexion critique : « La doxa c'est ce qui va de soi, ce qui ne prêche que des convertis, mais des convertis ignorants des fondements de leur croyance. » (Angenot [1989], *op. cit.*, p. 29)

67. Angenot (1989), *op. cit.*, p. 902-903.

précisément la figure traductive d'un monde en contact avec la diversité qui le constitue que décompose critiqueusement dans le roman le contre-idéologème d'une situation de traduction révélant la production discursive du monde à ses autotélismes comme à ses antagonismes. L'on peut à cet égard établir un contraste instructif entre *Anil's Ghost* et *l'Introduction à la poétique du divers* d'Édouard Glissant.

Figure, au sens tropologique d'une forme expressive substituée à une autre, la traduction l'est sous au moins deux rapports dans l'essayistique glissantienne, telle qu'en participe *l'Introduction à une poétique du divers*⁶⁸. La traduction désigne tout d'abord, emblématiquement, une mondialisation conçue comme mise en relation accélérée du monde avec lui-même, « notre désormais commune condition »⁶⁹. La traduction désigne par ailleurs, à titre de pratique jugée exemplaire, la pensée même d'Édouard Glissant, telle que la ponctuent « Relation », « chaos-monde » et « totalité-monde »⁷⁰. La traduction est de fait à ce point figurative qu'elle semble échapper à la possibilité de l'univocité définitoire, comme en attestent les comparaisons l'associant concurremment à un « [a]rt de la fugue d'une langue à l'autre », à une « pratique de la trace », à un « renoncement »⁷¹. Le caractère fuyant de la signification ainsi rattachée à la traduction dans son rapport à la mondialisation se confirme de fait par-delà l'enchaînement des énoncés définitoires. La décomposition analytique de l'activité de traduction met effectivement en évidence, dans la perspective glissantienne, un délicat rapprochement des contraires, une chiasmatisque de la traduction par laquelle

68. Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

69. *Contre l'absolue limitation de l'être, l'art de la traduction concourt à amasser l'étendue de tous les étants et de tous les existants du monde. Tracer dans les langues, c'est tracer dans l'imprévisible de notre désormais commune condition. (Ibid., p. 46)*

70. *Le langage du traducteur opère comme la créolisation et comme la Relation dans le monde [...] Mais, tout comme dans notre chaos-monde on ne sauvera aucune langue du monde en laissant périr les autres, de même le traducteur ne saurait-il établir relation entre deux systèmes d'unicité [...] Art du croisement des métissages aspirant à la totalité-monde, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s'inscrit ainsi et de plus en plus dans la multiplicité de notre monde. (Ibid., c'est nous qui soulignons.)*

71. *Ibid.*

s'échangent sans se neutraliser l'un l'autre des attributs qui s'opposent. La traduction est ce sens une figure tensive dans laquelle se nouent l'antithèse de l'un et du multiple, une épistémologie clivée du hasard et de la nécessité, une éthique entrecroisée d'altérité et d'ipséité, une mobilité curieusement statique :

De même que l'écrivain réalise cette totalité désormais par la pratique de sa langue d'expression, de même le traducteur la manifeste par *le passage d'une langue à une autre, confronté à l'unicité de chacune de ces langues [...]* Une langue *nécessaire* d'une langue à l'autre, un langage commun aux deux, mais en quelque sorte *imprévisible* par rapport à chacune d'elles. Le langage du traducteur opère comme la créolisation et comme la Relation dans le monde, c'est-à-dire que ce langage produit de l'imprévisible [...]. Il est vrai que le poème, traduit dans une autre langue, laisse échapper de son rythme, de ses assonances, du hasard qui est à la fois l'accident et la permanence de l'écriture. Mais il faut peut-être y consentir, consentir à ce renoncement, car je dirai que ce renoncement est, dans la totalité-monde, *la part de soi qu'on abandonne, en toute poétique, à l'autre*. [...] S'il est vrai qu'avec toute langue qui disparaît, disparaît une part de l'imaginaire humain, avec toute langue qui est traduite s'enrichit cet imaginaire *de manière errante et fixe à la fois*.⁷²

D'*Anil's Ghost* à la *Poétique du divers* s'établit peut-être à cet égard une correspondance quant à la conception ou l'évocation du traduire. Tout comme dans le roman ondatjéen la traduction, ou la situation qui la détermine, met en lumière une disjonction entre le localisme discursif propre au mondialisme et les diversifications qu'engendrent les processus de mondialisation, la traduction telle que la conçoit Édouard Glissant est une pratique culturelle où s'entrecroisent l'homogénéisation et l'hétérogénéité, ce que semble désigner la notion de « créolisation » :

[...] je pense que le terme de créolisation s'applique à la situation actuelle du monde, c'est-à-dire à la situation où une totalité terre enfin réalisée permet qu'à l'intérieur de cette totalité (où il n'est plus aucune autorité organique et où tout est archipel) les éléments culturels les plus éloignés et les plus hétérogènes s'ils se trouvent puissent être mis en relation. Cela produit des résultantes imprévisibles.⁷³

72. *Ibid.*

73. Glissant, Édouard. « Créolisation dans la Caraïbe et les Amériques » in *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., p. 22.

On ne peut toutefois dire pour autant qu'*Anil's Ghost* recourt, pour signifier littérairement la mondialisation, à un même discours de l'ambivalence bénéfique, que l'on pourrait qualifier de mondialisme du chaos-monde⁷⁴. L'axiologie glissantienne, dans le texte qui nous intéresse, valorise cet état de médiété inquiète qu'amène la mondialisation en faisant précisément de la traduction l'acte poétique, épistémologique et moral dans lequel s'accordent sans se résorber les complexes jeux d'opposition issues d'une créolisation « foudroyante ». À titre d'« art de l'imaginaire » ou de « véritable opération de créolisation », c'est ainsi à la traduction que revient le mérite de constituer « une pratique nouvelle et imparable du précieux métissage culturel ». Dans l'essayistique glissantienne, la traduction ne se contente toutefois pas d'assumer une fonction créatrice, dont le produit serait ce « langage du partage » propre au traducteur. L'acte de traduire se trouve également associé à un mode de connaissance synthétique plutôt qu'analytique que dominerait la modalité de l'« incertain » :

[...] pensée archipélique par quoi nous recomposons les paysages du monde, pensée qui, contre toutes les pensées de système, nous enseigne l'incertain, le menacé mais aussi l'intuition poétique où nous avançons désormais.⁷⁵

À la capacité de saisir ainsi la contemporanéité d'une situation mondiale dans un savoir semble-t-il conscient d'une précarité qu'il cultive, s'ajoute encore, dans le geste de traduction, la possibilité d'ordonner la réciprocité de l'agir humain conformément à un principe du don concevable comme une éthique de la Relation :

La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement renoncement. Ce qu'il faut peut-être le plus deviner dans l'acte de traduire, c'est la beauté de ce

74. On pourrait également parler à ce propos d'une « esthétique » du chaos-monde : *Dans la rencontre planétaire des cultures, que nous vivons comme un chaos, il semble que nous n'ayons plus de repères. Partout où nous portons les yeux, c'est la catastrophe et l'agonie. Nous désespérons du chaos-monde. Mais c'est parce que nous essayons encore d'y mesurer un ordre souverain qui voudrait ramener une fois de plus la totalité-monde à une unité réductrice. Ayons la force imaginaire et utopique de concevoir que ce chaos n'est pas le chaos apocalyptique des fins du monde. Le chaos est beau quand on conçoit tous les éléments comme également nécessaires. Dans la rencontre des cultures du monde, il nous faut avoir la force imaginaire de concevoir toutes les cultures comme exerçant à la fois une action d'unité et de diversité libératrice. C'est pourquoi je réclame pour tous le droit à l'opacité* (Gkissant, Édouard, « Culture et identité », in *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., p. 71)

75. *Ibid.*

renoncement. [...] Mais il faut peut-être y consentir, consentir à ce renoncement. Car je dirai que ce renoncement est, dans la totalité-monde, la part de soi qu'on abandonne, en toute poétique, à l'autre.⁷⁶

Ce qui change ainsi, de Michael Ondaatje à Édouard Glissant, c'est cette résolution semble-t-il dialectique, au sens hégélien, que trouve dans la traduction une mondialisation dont on célèbre la complexité de structure et dont on synthétise, par voie de traduction, les contraires. Cet écart peut de fait se préciser en référence à différents modes de production discursive de l'idée de monde. Nous nous contenterons à cet égard de deux remarques.

Nous relèverons tout d'abord que l'étalement figuratif de la traduction n'est aucunement fortuit chez Glissant. De la multiplicité des renvois à autre chose qu'elle-même, la traduction tire, telle que la construit rhétoriquement l'essai, une cohésion métaphorique. Production langagière, élément intertextuel, ou opération conforme à une certaine logique de décision, la traduction, quel qu'en soit le trait référentiel privilégié, est systématiquement associée à un monde totalisé au sens où celui-ci est mis en contact avec chacun des points qui le composent, chacune des « langues » qui s'y parlent, chacune des « traductions » qui y soient envisageables, chacun des « paysages » le constituant⁷⁷. La relation métaphorique s'établit ainsi entre une analyse de la traduction et diverses notions qui, dans la poétique glissantienne, cernent l'idée d'un monde soudainement dans un total rapport avec sa diversité : le « langage du traducteur » est dit « comme la créolisation et comme la Relation dans le monde », « tout comme dans notre chaos-monde [...] » le traducteur ne pourrait selon Glissant

76. *Ibid.*

77. Art de la fugue d'une langue à l'autre, *sans que la première s'efface et sans que la seconde renonce à se présenter* [...] chaque traduction aujourd'hui accompagne le réseau de toutes les traductions possibles de toute langue en toute langue [...] La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement reconcement [...] Je dirai que ce renoncement, quand il est étayé de raisons et d'inventions suffisantes, quand il débouche sur ce langage de partage dont j'ai parlé, est la pensée même de l'effleurement, *la pensée archipélique* par quoi nous recomposons les paysages du monde [...] (*Ibid.*, c'est nous qui soulignons.)

« établir relation entre deux systèmes d'unicité entre deux langues sinon en présence de toutes les autres [...] », etc. Particulièrement abstraites du fait de la totalité du phénomène qu'elles prétendent appréhender, soit ce que Glissant dénomme ailleurs le « Tout-Monde », les notions proposées obtiennent dans les récurrences du thème traductif une mesure de vraisemblance inversant la métaphore en illustration. Cela même qui devait servir à signifier la traduction y trouve en apparence une corroboration sans laquelle « Relation », « créolisation » ou encore « totalité-monde » apparaissent sans relation concrète à la conjoncture que ces termes sont censés désigner. Dans le détail de sa décomposition, comparaison après comparaison, la traduction confère donc à l'idée de monde que promeut Glissant l'amplitude figurative d'un effet de réel unifié. À la figuration du Tout-Monde s'enchaîne de surcroît, par un même recours à l'illustration, celle de la Relation, par laquelle la conception glissantienne de la mondialisation projette sur la situation qu'elle délimite la valeur du comportement qu'elle prescrit. L'« rapprochement » ou l'« effleurement » que préconise Glissant trouve dans l'exemplarité conférée à la pratique de traduction une confirmation inductivement exploitée dans le cumul d'une pertinence esthétique, épistémologique et morale. Comme le soulignent Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, l'argument par illustration actualise plus qu'il ne représente la généralité dont il s'agit de faire accepter la vraisemblance :

L'illustration ne tend pas à remplacer l'abstrait par le concret, ni à transposer les structures dans un autre domaine comme le ferait l'analogie. Elle est véritablement un cas particulier, elle corrobore la règle, qu'elle peut même, comme dans le proverbe, servir à énoncer.⁷⁸

Telle est nous semble-t-il la valeur d'illustration dont l'essai glissantien veut investir par deux fois un acte de traduction dans lequel se nouerait tout d'abord le Tout-monde et se réaliserait ensuite la Relation qu'il rend possible et souhaitable.

Évoquée à plusieurs reprises au fil de notre analyse, l'alternance du concret et de l'abstrait, soit l'effet de concrétisation que nous associons à la traduction dans la

78. *Traité, op. cit.*, p. 484.

pensée de Glissant, laisse entendre qu'il y va, dans l'*Introduction à une poétique du divers*, d'une illustration induite. C'est précisément ce que fait ressortir, à notre sens, la place revenant à la traduction au sein de l'axiologie romanesque. Telles qu'elles concernent les énoncés dialogués ou narrés, les structures argumentatives d'*Anil's Ghost* se conforment non pas au principe associatif d'une généralisation que relaient les figures rhétoriquement connexes de la métaphore, de l'illustration ou de l'induction, mais à celui, disjonctif, d'une dissociation des notions, qu'effectuent l'argument par le modèle et l'anti-modèle ou encore le recours au cas invalidant. Sans rien retirer de la composition tout autant rhétorique d'une telle représentation comme de la fonction argumentative qu'y assume la traduction, on peut néanmoins souligner combien l'écart discursif relevé confère un avantage critique à l'évocation romanesque de la mondialisation. Du fait des distinctions qu'elle opère, celle-ci est à même d'informer, par effet de contraste, une évaluation critique visant à travers le dispositif figuratif glissantien certains impensés du discours sur le monde qu'il produit. À distance tout d'abord d'une « totalité-monde » qu'elle réfute plus qu'elle n'illustre, la traduction se précise dans *Anil's Ghost* comme bivalence d'un rapport ne concernant que deux situations fortement localisées et non une diversité de langues de laquelle on puisse inférer une interconnectivité du monde. Plus encore, par un tel contact, ces situations ne cultivent pas une combinatoire exponentielle des possibles langagiers, mais s'évitent en ne renvoyant qu'aux propres cadres de valeurs qui les informent. En ce qui a trait ensuite à la Relation, l'unité du mode d'agir que veut désigner cette notion et que réaliserait l'acte de traduction se voit révélée dans le roman à son caractère abusif. Certes, tout comme l'activité de traduction concerne dans l'essai glissantien la production d'un savoir ou encore l'établissement d'une relation à l'autre, la traduction dont doit s'acquitter Anil s'inscrit dans une situation que détermine la valeur attribuée à l'objectivité des savoir-faire scientifiques comme l'impartialité du jugement devant être rendu. Par ailleurs, la tension argumentative qu'introduit, dans l'axiologie romanesque, les évaluations parfois fluctuantes d'Anil quant à son intervention traduisante ne sont pas sans recouper cet état d'imprévisibilité, d'effleurement ou d'errance devant

informer, chez Édouard Glissant, la pluralité des actes du traducteur. Il n'en demeure pas moins que si Anil prend ainsi progressivement conscience des limites inhérentes à une conception du monde localisée à l'Ouest, celle-ci continue d'ordonner l'action qu'il lui faut accomplir, les choix qu'elle doit arrêter, le jugement qu'elle doit prononcer. L'ambivalence qu'introduit, du fait d'une sectorialisation du monde par défaut, un mondialisme sensibilisé à son éventuel sectarisme n'est qu'un état subjectif duquel le personnage, en tant qu'agent auquel incombe telle et telle action, ne peut tirer aucune règle de conduite cohérente. La divergence que nous cherchons à exploiter, d'une rhétorique de la traduction à l'autre, n'a selon nous rien de contingent. Dans l'incapacité d'organiser l'agir en référence à un « effleurement » entre cadres axiologiques s'affirme un trait essentiel de l'action humaine, soit ce qui la constitue comme choix entre des possibilités finies et concrètes. À ce propos, il y aurait lieu de faire valoir l'analyse aristotélicienne de la *phronésis*, telle que la commente Pierre Aubenque sans pour autant la soustraire à ses déterminations historico-culturelles :

A mi-chemin d'un savoir absolu, qui rendrait l'action inutile, et d'une perception chaotique, qui rendrait l'action impossible, la prudence aristotélicienne représente — en même temps que la réserve, *verecundia*, du savoir — la chance et le risque de l'action humaine.⁷⁹

Dans une veine plus sociologique que philosophique, il faut encore évoquer le fait qu'une action, par le biais de l'agent qui l'assume, ne peut se soustraire à la spécificité de ses déterminations idéologiques aussi naturellement que semble le suggérer Glissant lorsqu'il fait de la pratique de la traduction le lieu d'opposition entre une pensée de l'« effleurement » et « toutes les pensées de système ». Nous ne voyons rien de surprenant à ce qu'Anil puisse continuer d'assumer la responsabilité d'une action collective se légitimant à l'horizon d'un occidentalisme ou encore qu'elle puisse tirer des valeurs qui s'y entrecroisent une représentation cohérente d'elle-même alors même que lui sont suggérées d'autres façons d'évaluer son geste de quasi traduction et les

⁷⁹. Aubenque, Pierre. *La Prudence chez Aristote*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. 176-177.

circonstances de son application. De fait, le contact axiologique que rend possible la situation, mondialisée, de traduction se prolonge dans une stratégie d'accommodement, et non de substitution, par laquelle Anil cherche à intégrer une sensibilité accrue à la spécificité du lieu insulaire dans un programme d'actions dont elle ne remet pas en cause la validité. On retrouve ici l'action régulatrice plus qu'antagoniste d'une hégémonie discursive au sein de laquelle, plutôt que contre laquelle, est appelé à s'exercer tant l'acte de traduction que son éventuelle portée sur la production discursive de l'idée de monde⁸⁰.

Nous concluons en soulignant que le caractère peut-être excessif des disjonctions axiologiques opérées par l'argumentation romanesque, et concurremment l'incapacité du cas invalidant à défaire les oppositions tranchées entre cadres de valeur, n'en définissent pas moins un dispositif rhétorique sensible aux tensions constitutives de toute situation d'énonciation. Le contraste établi d' *Anil's Ghost* à l'*Introduction à la poétique du divers* fait ainsi ressortir que l'usage de la parole, fût-il traductif, se conforme à un rapport coénonciatif mettant en relation deux modes particuliers de production du sens. La Relation glissantienne représente à cet égard une façon de figurer le monde dans une pluralité totalisée de voix que ne peut assumer une situation de traduction dès lors inadaptée à la fonction d'illustration qu'on veut lui faire remplir. Cet effacement de la situation se poursuit chez Glissant dans une figuration de l'agir curieusement déagée de toute détermination collective. Alors que le roman met en relief combien l'instance de traduction agit à travers son acte de discours conformément à un pouvoir-faire et vouloir-faire socialement défini, l'essai glissantien situe le traducteur à la jonction d'un contact entre langues et cultures qui à lui seul produit une volonté et une dynamique de créolisation. Cette constitution *ex abrupto* du sujet de traduction, qui dédouble la constitution largement hypostasiée de l'espace totalisé dans lequel il évolue, fournit à la représentation du Tout-Monde la plasticité humaine d'un point de chute sur lequel projeter une conception de l'action peu

80. Nous renvoyons à ce propos aux analyses que Marc Angenot consacre au concept d'hégémonie dans *1889. Un état du discours social* (Angenot, [1989], *op. cit.*)

conciliable avec les régulations sociales des comportements humains⁸¹. La situation de traduction telle que la détaille le roman ondaatjéen dévoile donc le localisme d'une « pensée archipélique » configurant l'idée du monde dans les termes d'une conjoncture qui lui est propre.

La perspicacité critique que nous reconnaissons dès lors à la figure de la traduction dans *Anil's Ghost* ne la soustrait pas pour autant à une pertinence en quelque sorte emblématique, ou, pour reprendre un terme glissantien, à une « pensée du monde » qui ne soit pas simplement réfutative. Tournées vers elles-mêmes, les évaluations occidentales et insulaires du monde n'en sont pas moins rendues présentes l'une à l'autre dans une situation de coénonciation. Les discours sur la mondialisation procèdent peut-être, dans *Anil's Ghost*, de lieux de production à distance les uns des autres. Ils ne peuvent toutefois se préserver d'un contact réciproque du fait même d'une mondialisation concrètement éprouvée : l'élargissement médiatique des opinions publiques sensibilisées à l'actualité étrangère tout comme l'internationalisation des économies intérieures font se côtoyer, dans la soudaine proximité des sujets d'énonciation insulaire et occidental, les discours dont ceux-ci se font les porte-parole et les porte-norme (« [...] under pressure, and to placate trading partners in the West the government eventually made the gesture to pair local officials with outside consultants [...] », *AG, op. cit.*, p. 16). La mondialisation rattrape en cela le mondialisme, qu'elle soustrait à la possibilité d'un total isolationnisme discursif de par les situations de co-présence énonciative qu'elle suscite⁸². Si l'on touche ici aux limites

81. Il est à cet égard singulier qu'une figuration de la traduction se destinant à valoriser le particulier, l'« étant » et l'« existant », ne puisse saisir ce qui, dans la situation de traduction, relève du localisme des espaces d'énonciation concernés, comme de la spécificité de l'action individuellement réalisée, mais collectivement déterminée à travers l'acte de traduction.

82. Amplement mise en valeur dans la contiguïté interlocutoire d'attitudes et d'appartenances conditionnant différemment l'acte de traduction, une telle co-présence concerne dans le roman jusqu'au détail prosodique des paroles échangées, autre aspect constitutif d'une situation de traduction : "*Right, Right,*" he said with a drawl she would become familiar with, a precise and time-stalling mannerism in him. It was like the Asian nod, which included in its almost circular movement the possibility of a no [...] "*Right,*" she said flatly (*Ibid.*, p. 16-17, 130) Cette sensibilité du commentaire narratif à la dimension prosodique, ou plus exactement sémantico-prosodique, des paroles produites est particulièrement manifeste dans le passage suivant : *She'd once said something*

d'une conception strictement discursive de la mondialisation comme à la stratégie d'évitement de figures janusiennes du monde tournées vers des appartenances locales, la perturbation ainsi introduite ne fera que s'accroître dès lors que seront prises en considération les tensions évaluatives du sujet migrant. Tranché dans les oppositions argumentées qu'il opère, l'occidentalisme d'Anil n'est pas sans suggérer la possibilité d'un infléchissement en direction des registres évaluatifs composant l'insularisme.

Même tenue, l'alternance des structures axiologiques ainsi actualisées par l'argumentation du personnage se fait l'indice d'une mobilité idéologique difficilement conciliable avec un strict localisme, mode de fonctionnement des discours dont l'effet serait d'entériner et de perpétuer, tout au contraire, les appartenances idéologiques⁸³. C'est en ce sens que la situation de traduction renvoie également, dans *Anil's Ghost*, à une mondialisation dont elle évoque, certes non pas une « logique de l'inachevé », mais du moins des conditions intersubjectives où s'affirme, sans nécessairement se résoudre éthiquement, « la distance à l'autre »⁸⁴.

Le statut à la fois critique et figuratif qui revient à la traduction dans *Anil's Ghost* n'est pas sans rappeler une certaine ambivalence caractérisant la réception de l'oeuvre de Michael Ondaatje. Amplement commenté, le reproche d'occidentalisme littéraire qu'Arundhati Mukherjee a pu adresser à une écriture qui selon elle commodifie l'exotisme sans thématiser la condition migrante atteste à cet égard d'une délicate homologation

to a stranger who had met her sentence with a blank stare, and had been told that because of her lack of tone the listener didn't understand the remark. (Ibid., p. 23)

83. En atteste tout particulièrement le rapport au plurilinguisme insulaire, qui fluctue du rejet émancipateur à la nostalgie du manque, quand il n'inverse pas le geste migrant d'individuation linguistique dans un sentiment de co-appartenance transcendant la langue : *She no longer spoke Sinhala to anyone. She turned fully to the place she found herself in [...] she was now alongside the language of science [...] There was a lost language between them [...] she had long forgotten the subtleties of the language they once shared [...] She felt she could speak in any language, he would understand the purpose of any gesture [...] (Ibid., p. 145, 22, 171, 197)*

84. Simon, *op. cit.*, p. 57.

institutionnelle⁸⁵. Avant *Anil's Ghost*, ce furent ainsi des romans ou une biographie romanesque tels que *Running in the Family*, *In the Skin of a Lion* ou *The English Patient* qui posèrent problème eu égard aux nouveaux canons littéraires du postcolonialisme, de la littérature dite ethnique ou encore de l'écriture migrante. Il y aurait lieu à ce propos de faire valoir les diverses voix critiques qui se sont élevées pour valoriser littérairement l'ambivalence du roman ondaatjéen⁸⁶. Si tout comme le signale Graham Huggan à propos de *Running in the Family*, l'exploitation littéraire de l'exotisme peut se voir investie d'une fonction autocritique, la dichotomisation quasi caricaturale des idéologies insulaire et occidentale peut dès lors dénoter des discours sur le monde révélés à leurs limites par le fait qu'ils s'exotisent l'un l'autre⁸⁷. Par ailleurs, les identités fortement campées, quoique peu conformes à une mixité que l'on

85. Mukherjee, Arun. *Towards an Aesthetic of Opposition: Essays on Literature Criticism and Cultural Imperialism*, Stratford, Williams-Wallace, 1988.

86. L'on peut à cet égard songer aux arguments avancés par Suwanda Sugunasiri et Christian Bök quant à l'authenticité de l'exotisme insulaire évoqué par Ondaatje ou encore quant à une responsabilisation politique à l'œuvre dans la violence, peut-être trop attrayante, des récits : *While my own view of Running in the Family is that it is a picture without a frame, I would like to argue that it is a picture nevertheless, an accurate one at that. The drunken escapades of the men and women, eating snakes, breaking necks of chicken, throttling mongrel dogs, running naked in tunnels are not unrepresentative of the Eurasian sub-stratum elite. Such behaviour must then be deemed not as a "denial of life" as Mukherjee sees it, but as indeed a celebration of life, however decadent, colonial or counterdevelopmental it appears from the national view point [...] Indeed the Eurasian behaviour of Running must be seen as simply the first stage of a post-colonial Sri Lankan culture, the later stages of which can be seen in the increasingly consumer-oriented and westernized contemporary Sri Lanka under capitalism.* (Sugunasiri, Suwanda H.J. « "Sri Lankan" Canadian Poets. The Bourgeoisie That Fled The Revolution », *Canadian Literature*, n° 132, Spring 1992, « South Asian Connections », p. 63) *Michael Ondaatje has repeatedly demonstrated a writerly interest in violent, male protagonists who exhibit aesthetic sensitivity [...] Exotic violence has indeed become a hallmark of Ondaatje's style [...] While Ondaatje has always emphasized that artistic innovation does not occur without some act of violent intensity, of extreme defamiliarization, he no longer appears to value such intensity purely for its own sake or for its privileged ability to generate a private vision that turns its back upon generalized oppression; instead, he values such intensity for its ability to energize a collective, social vision that resists specific form of ideological authority.* (Bök, Christian. « Destructive Creation. The Politicization of Violence in the Works of Michael Ondaatje », *Canadian Literature*, n° 132, Spring 1992, « South Asian Connections », p. 109 et 124)

87. *Writers who set out to explore the implications of their ethnicity must contend with the possibility of seeing themselves as other. And that otherness is partly mediated through exoticist technologies [...] (Huggan, Graham. « Exoticism and Ethnicity in Michael Ondaatje's Running in the Family », *Essays on Canadian Writing*, n° 57, winter 1995, p. 117)*

pourrait croire de rigueur dans la condition migrante, n'en délimitent pas moins par l'écart les séparant un espace interstitiel dans lequel le récit aura tout le loisir d'explorer la possibilité de revirements et de transformations⁸⁸. En dernière analyse, ce seront toutefois les reconfigurations effectivement proposées par le roman qui confirmeront ou non l'adéquation à une éthique de la réciprocité ou de l'inachèvement. *Anil's Ghost* nous propose-t-il le récit d'une « constante métamorphose » de laquelle se dégagerait « the possibilities of solidarity » ?⁸⁹ C'est vers cette question, plus résolument narrative, que nous nous tournons à présent.

88. On songe à ce propos à cet « échange de rôle » que signale Simone Vauthier à propos de *In the Skin of a Lion* : Avec l'expérience de Patrick l'auteur renouvelle la dialectique du centre et de la marge implicite dans le concept d'ethnicité par un échange des rôles narratifs qui permet par ailleurs la transformation de Patrick. "An immigrant to the city," (54) Patrick est confronté avec un monde autre, "not hearing any language he knew," (112) Un déplacement dans l'espace ontarino [sic.] et le voilà isolé dans la langue soit-disant dominante, marginalisé dans la position de l'ignorance. "He is the one born in this country who knows nothing of the place." (156) Le voilà défini comme l'Autre des Bulgares et des Macédoniens parmi lesquels il vit : "He was their alien." (113) C'est l'expérience du natif qui va servir de métonyme [sic.] de la différence [...] Pour une part son éducation consiste à prendre conscience de l'inversion des rôles. (Vauthier, Simone. « Dimensions de l'ethnicité dans le roman de Michael Ondaatje *In the Skin of a Lion* », *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 25, 1988, p. 112)

89. Ce double renvoi cursif à la critique ondaatjéenne concerne des analyses de Susan Speary et Ajay Heble : *Ondaatje's presentation of the city [Toronto] and its history as being in a constant state of metamorphosis reveals the value and potential of migration and movement and at the same time eliminates the determinism inherent in more linear conceptions of geographies and subject positions.* (Speary, Susan. « Mapping and Masking: The Migrant Experience in Michael Ondaatje's *In the Skin of a Lion* », *The Journal of Commonwealth Literature*, vol. XXXIX, n° 2, 1994, p. 59). *Acknowledging both the powers and the limits of its representational activity, the proximity and the distance of Ondaatje's relationship with Sri-Lankan culture, Running in the Family presents the dialogic mode as a way of modulating from the condition of cultural displacement into a declaration of the possibilities of solidarity.* (Heble, Ajay. « "Rumours of Topography": The Cultural Politics of Michael Ondaatje's *Running in the Family* », *Canadian Literary Research Foundation*, n° 53, 1994, p. 200)

CHAPITRE 2.

« [...] THIS WAS AN EASY TRANSLATION [...] » OU LE NARRÈME DE L'INTERCONNECTIVITÉ : PROCESSUS DE MONDIALISATION ET RÉCIT ARGUMENTATIF DANS *ANIL'S GHOST*

2.1 DU MONDIALISME À LA MONDIALISATION

« “[...] do you mind if I don't talk [...] I'm jet-lagged [...]” » Cette courte phrase annonce, dans *Anil's Ghost*, un décalage énonciatif. Une pratique de désespacement planétaire met en contact des faisceaux idéologiques, dont on a pu voir qu'ils n'autorisaient aucun recoupement. En ce sens, le mondialisme, discours sur le monde balisant la légitimité d'un espace socialement praticable, se lie à une mondialisation, processus de rapprochement partiel dont il marquerait justement les limites. Subsumer l'un dans l'autre, réduire la mondialisation au mondialisme, s'explique à certains égards par l'apparente abstraction des termes usités. « The “globe”, comme le rappelle Gayatri Spivak que nous citons au tout début de notre étude, is counterintuitive »¹. Potentiellement desservis par la terminologie qui les désigne, les phénomènes de mondialisation nécessitent, quant à leur étude, un constant réancrage empirique. À cette fin, la ville constitue peut-être une référence privilégiée. De la *Cité de Dieu* augustinienne au Dublin de Joyce, l'espace urbain confère forme concrète, en quelque sorte microcosmique, à la totalisation des univers humains, notamment spirituel et culturel. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit fréquemment invoqué eu égard à l'enjeu de localisation inhérent à la désignation du global. Traitant des mondialisations économiques, Saskian Sassen voit ainsi dans ce qu'elle nomme *global city* l'exemple paradigmatique d'une dualité propre à une économie mondialisée :

While mobility and fixity may easily be classified as two distinct types of dynamics from the perspective of mainstream categories, they in fact enjoy no such distinction. Each presupposes the other, thereby raising empirical,

1. Spivak (1998), *op. cit.*, p. 329.

theoretical, and political questions that defy the explanatory power of unified theories of hypermobility and time-space compression. The global city is emblematic here, with its vast capacities for controlling hypermobile dematerialized financial instruments and its enormous concentrations of those material and human, mostly place-bound, resources that make such capacities possible. *Cities demonstrate one way in which economic globalization can be said to be nationally embedded, in this instance institutionally and locationally so.*²

Bruce Robbins pour sa part, en introduction à un ouvrage collectif inscrivant l'un dans l'autre discours et processus de mondialisation, étend le modèle de la communauté urbaine à un cosmopolitisme de fait :

Like nations, cosmopolitanisms are now plural and particular. Like nations, they are both European and non-European, and they are weak and underdeveloped as well as strong and privileged. And again, like the nation, cosmopolitanism *is there* — not merely an abstract ideal, like loving one's neighbor as oneself, but habits of thought and feeling that have already shaped and been shaped by particular collectivities, that are socially and geographically situated, hence both limited and empowered. Difficult as it may be to make a plural for "cosmos", it is now assumed more and more than worlds, like nations, come in different sizes and styles. Like nations worlds are too "imagined". For better or worse, there is a growing consensus that cosmopolitanism sometimes works together with nationalism rather than in opposition to it. It is thus less clear what cosmopolitanism is opposed to, or what its value *is* supposed to be.³

Or il se trouve que de telles thématisations théoriques de l'espace urbain ne sont pas sans résonance romanesque. Dans un ouvrage intitulé *Salman Rushdie's Postcolonial Metaphors*, Jaina Sanga s'est ainsi montrée tout particulièrement attentive aux reconfigurations urbaines auxquelles s'adonne Gibreel dans *The Satanic Verses* :

We see [...] how Gibreel, "the great Transformer", wants to change London so that it becomes more like India. A transformation that will of course suit his own ends. Tropicalizing London will undoubtedly result in the transformation

2. Sassen, Saskian. « Spatialities and Temporalities of the Global: Elements for a Theorization », in Appadurai, Arjun (sous la dir. de) *Globalization*, Durham / London, Duke University Press, 2001, p. 263 (nos italiques).

3. Robbins, Bruce. « Actually Existing Cosmopolitanism », in Robbins, Bruce; Cheah, Pheng (sous la dir. de). *Cosmopolitics. Thinking and Feeling Beyond the Nation*, Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 1998, p. 2.

not only of the physical locale but also of the people's entire lifestyles. In a sense, it is an act of colonizing and completely recasting the city [...] On another level, there is perhaps a slightly nostalgic tone here, as Rushdie recounts things he so desperately misses about Bombay [...] Gibreel's desire to tropicalize (and Indianize) London can be read as a moment of migrant anxiety that is embodied in and regulated by an act of translation. Gibreel's desire also articulates the difference between two opposing locales; and the anxiety is evidenced in trying to retrieve and re-inscribe one world within another through the act of translation.⁴

On notera immédiatement que l'interprétation de l'auteure se situe très explicitement dans les termes de la thématique littéraire à laquelle se subordonnent les sous-thèmes tropologiques retenus, dont celui de la mondialisation : l'impérialisme à rebours de Gibreel s'intègre de toute évidence dans une stratégie d'écriture trouvant cohérence au sein du paradigme postcolonial.

La légitimité institutionnelle des études sur le postcolonialisme, qui est fonction directe de la masse critique les caractérisant, laisse incidemment présager d'une inscription problématique, et voire polémique, des thèmes migrant et mondialisant au sein des études littéraires. Quoi qu'il en soit, Jaina Sanga relève chez Rushdie, outre le geste décolonialisant, un rapport à la ville dans lequel se profile un aspect dominant de la mondialisation, soit les pratiques migrantes de localisation et relocalisation. La démultiplication des coordonnées spatiales de l'identitaire, l'anxiété que celle-ci suscite tout comme les stratégies d'accommodement ou de compensation nous paraissent autant d'indices d'une mondialisation qui, pour paraphraser Mike Featherstone, s'avère étroitement liée à une mobilité démographique⁵. La ville, en tant que lieu où s'opère et opère la mondialisation, délimite donc également un espace littéraire où s'observe la

4. Sanga, Jaina C. *Salman Rushdie's Postcolonial Metaphors. Migration, Translation, Hybridity, Blasphemy, and Globalization*, Wesport / London, Greenwood Press, 2001, p. 71-72.

5. *An important part of the processes which are leading to intensified globalization has to be understood in terms of the movement of people around the world. More people are living between cultures, or on the borderlines, and Europeans and other nation-states which formerly sought to construct a strong exclusive sense of national identity more recently have had to deal with the fact that they are multicultural societies as the "rest" has returned to the West in the post 1945 era.* (Featherstone, Mike. *Undoing Culture. Globalization, Postmodernism and Identity*, London, Sage, 1995, p. 10)

sensibilité romanesque à l'endroit d'une mondialisation qui s'effectue tout autant qu'elle se dit. L'étude de Jaina Sanga nous met ainsi sur la voie d'un autre questionnement, situant la pratique romanesque dans le vis-à-vis des processus plutôt que des discours propres à la mondialisation. Si nous nous satisfaisons de cet unique exemple en vue de poursuivre notre analyse d' *Anil's Ghost*, c'est bien sûr qu'il nous fournit un repère critique particulièrement pertinent. C'est précisément dans les termes d'un « acte de traduction » qu'est dite la dynamique mondialisante du roman, ce par quoi celui-ci fait le récit d'une situation migrante exigeant l'institution d'un nouveau rapport au monde⁶.

S'inspirant largement de Jacques Derrida et Walter Benjamin, Jaina Sanga précise en ces termes l'usage qu'elle réserve à la traduction dans sa lecture de l'oeuvre romanesque de Salman Rushdie :

For purposes of this study, I define translation as a process of using language to reinvent and reformulate established patterns of cultural, sociological, and political ideologies.⁷

6. Notre intention n'est pas de réintroduire dans la conceptualisation de la mondialisation comme processus social le thème relationnel dégage, chez Édouard Glissant, d'une simple mise en discours de l'idée de mondialisation. Il y a de fait relation et Relation. De la revendication de mondialisme à l'étude de la mondialisation, circule peut-être une commune référence à l'« hybride », mais celle-ci change du tout au tout dès lors qu'elle se voit référée à son émergence historique ou encore lorsque son éventuelle exploitation théorique fait l'objet d'un examen critique. Les distinctions qu'établit Jan Pieterse entre *hybridization*, *Mestizaje*, *creolization* *orientalization*, ou encore *cross-over culture* ne laissent aucun doute quant au travail conceptuel auquel sont destinés ces termes plutôt que ces notions. Parce qu'elle interroge des phénomènes concrètement circonscrits, la sociologie ne saurait se prêter aux écarts figuratifs d'une Relation sans référents, tirant argument d'un sujet traduisant ouvert à la multiplicité des langues « quand bien même il n'en connaîtrait aucune. » (Glissant, *op. cit.*, p. 45). L'inférence procédant d'une idée de la traduction vers une idée monde s'appuie de part en part sur un usage figuratif du langage où l'effet de sens produit ne connaît aucune contrainte référentielle autre que son adéquation à un ordre de l'opposable et du vraisemblable. La mise en correspondance de phénomènes sociaux et de la pratique de traduction relève pour sa part d'un acte de représentation dont la pertinence est directement référable à un principe d'adéquation, fût-elle hypothético-déductive, au réel. Telle est la distinction que nous maintenons entre mondialisme et mondialisation, quand bien même la mondialisation ne saurait se soustraire, à titre de production *discursive* d'un savoir sur le monde, à ses idéologies propres, soit quelque peu ironiquement à sa part de mondialisme.

7. Sanga, *op. cit.*, p. 48.

Réinvention et reformulation sont ainsi référées à un principe dérivé transformationnel comme à une contre-métaphysique fondant l'authenticité dans une adéquation à l'arbitraire et à l'hybride. Eu égard à la stabilisation de l'origine qu'effectueraient les processus coloniaux et néocoloniaux, la capacité critique dont se voit ainsi investie l'idée de traduction est évidente. Trouvant application dans des aspects romanesques plus directement liés à l'expérience mondialisante des migrations, la traduction semble dynamiser un imaginaire de la décomposition-recomposition identitaire, qu'il faut dès lors ajouter à la satire d'un certain néo-impérialisme de la mondialisation également à l'oeuvre, chez Rushdie. C'est en référence à cette dynamique traductive favorisant la localisation du sujet mondialisé que nous interrogerons le rapport entre traduction et mondialisation dans *Anil's Ghost*.

2.2 UN RÉFÉRENT DIÉGÉTIQUE : L'ACTE DE TRADUCTION

Travail d'érudition ou pratique interprétative mise à la disposition de la présence étrangère, la traduction présente, dans *Anil's Ghost*, un caractère autre que situationnel. Elle est aussi action de personnage. Cette manifestation active du référent traductif excède le détail de la diégèse. C'est en effet dans le déploiement même du récit, soit au niveau des structures narratives, que s'affirme selon nous une grande part de la signification à attribuer à cette autre représentation de la traduction dans ce roman. *Anil's Ghost* présente une configuration diégétique qui ressortit sous un double aspect à la mondialisation. Il y est tout d'abord question d'un parcours de migration diégétiquement focalisé sur un moment très singulier, soit celui de cette visite dans laquelle se superpose une expérience migrante du retour, mais aussi un déplacement professionnel. Abordé plus spécifiquement sous ce dernier aspect, le roman relate ensuite une mission scientifico-juridique s'intégrant dans la logique macrosociale d'un internationalisme politique. La protagoniste est ainsi caractérisée par une interconnectivité complexe, signe diégétique si l'en est d'une mondialisation bel et bien

réelle. Intercalées tout au long du roman, se trouvent toutefois d'autres trames diégétiques, détaillant l'existence de divers personnages insulaires, ou relatant rétrospectivement des périodes antérieures du parcours migrant d'Anil. C'est dans cette profusion de récits d'ampleur inégale qu'agissent selon nous les épisodes de traduction en suggérant l'ordre d'une progression plus narrative que chronologique. Nous nous en tiendrons dans l'immédiat à une esquisse très schématique du modèle interprétatif dont nous voulons faire usage. Dispersés tout au long du roman, les références aux actes de traduction peuvent se lire comme autant de mises en abyme d'une macrostructure narrative objectivable dans le travail d'analyse. Trois citations tirées des premières sections du roman nous permettront de préciser notre grille de lecture.

[...] here it was a more complicated world morally [...] At university Anil had translated lines from Archilocus — *In the hospitality of war we left them their dead to remember us by*. But here there was no such gesture to the families of the dead.

The first body they brought in was very recently dead, the man killed since she had flown in. When she realized it must have happened during her early-evening walk in the Pettah market, she had to stop her hands from trembling. The two students looked at each other. She never usually translated the time of a death into personal time.

She was reading her postcard upside down as he sat across the desk from her. An unconscious curiosity on his part. He was a man used to cuneiform, faded texts in stone. Even in the shadowed light of the Archeological Offices this was an easy translation for him. (*AG, op. cit.* p. 11, 13, 28)

Au moins deux écarts sont évoqués par la pratique scolaire de traduction. On note tout d'abord la dissociation spatiale qui par deux fois (*here*) distingue le lieu de formation, britannique puis américain, du lieu insulaire, meurtrier. On remarque ensuite la divergence et hiérarchisation des savoirs requis : à l'aisance apparente de la version, exercice didactique, le monde insulaire oppose la réalité opaque de sa complexité morale. Par ces jeux d'opposition, le passage situe et problématise l'action, comme l'agent qui doit l'assumer. Anil, dépêchée d'un espace de formation intercontinental sur

le lieu des violences civiles saura-t-elle faire usage d'un savoir inadéquat pour dire ce qui est tu ? Dans la formulation quasi rhétorique de notre question se joue le destin d'une autre traduction, dont le texte n'est pas même donné. Le passage résume la structure dominante d'un récit devant mettre à l'épreuve comme en échec la capacité, imparfaitement mondialisée, d'agir d'un lieu à l'autre et de traduire un monde dans l'autre.

La traduction temporelle, deuxième passage cité, présente, elle, une autre facture épistémologique. Il n'y est pas question d'un savoir spéculativement mis en doute, mais d'une expertise qui se trouble, d'une réaction profondément affective à ce qui d'ordinaire n'est que routine professionnelle. Le sujet est délocalisé jusque dans la pratique de son savoir, il traduit autrement. Le récit auquel nous ferons correspondre cet autre acte de traduction est celui d'une transformation s'opérant chez le sujet migrant en situation de retour, récit concernant l'histoire affective d'une migration.

La traduction-réflexe du dernier passage laisse présager un récit en contrepoint.

Rappelant la situation à laquelle est confrontée Anil, « [s]hadowed lights » et « faded texts » n'entravent en rien l'exercice du savoir local. Est ici annoncé, selon la lecture que nous proposons, le récit d'une traduction insulaire qui saura, elle, pénétrer l'opacité des faits.

En dernière analyse, les trois récits dans lesquels se rassemblent ainsi les diverses trames diégétiques précédemment relevées se coordonnent pour constituer le macro-récit de la transformation axiologique tout au plus esquissée à la fin de notre première étude. Nous verrons que la tentative de traduction qu'entreprend l'instance mondialisée ne parvient pas à reconfigurer un occidentalisme pourtant soumis à introspection, mais aussi confronté à l'efficace de certains comportements insulaires. Nous ne saurions toutefois progresser en direction d'une telle conclusion sans nous enquérir de la forme qu'est susceptible de revêtir l'axiologie romanesque dès lors qu'elle s'inscrit dans le détail d'un récit. Comment se transforment et se maintiennent, dans le détail des programmes narratifs, les ordres de valeurs produits par le roman ? Telle sera la question d'ordre formelle devant subséquentement nous occuper.

2.3 STRUCTURES AXIOLOGIQUES :

LE RÉCIT ARGUMENTATIF DANS *ANIL'S GHOST*

2.3.1 *L'Art de convaincre* ou le persuasif textuel

Dans une étude consacrée à ce qu'il nomme le récit (ou roman) pragmatique, le rhétoricien Albert Halsall propose une grille de lecture dont il nous paraît opportun de tirer application⁸. Prenant précisément pour point de départ le rapprochement perelmanien entre figure et argumentation, précédemment exploité jusqu'à son épuisement apparent, Albert Halsall formule avec concision le problème dont la solution est susceptible de relancer la lecture argumentative d'*Anil's Ghost* :

L'objet de l'enquête sera de voir si de telles ressemblances [entre structures narratives et figures argumentatives] semblent assez logiques pour qu'on puisse parler rigoureusement de structures « vraiment » narrativo-argumentatives, du moins dans le sous-genre romanesque qui nous intéresse, le roman idéologique.⁹

Sans tenir compte dans l'immédiat de la typologie romanesque retenue, nous soulignerons d'emblée combien la rhétorique du récit proposée dans *L'Art de convaincre* se coordonne de multiples façons à des études ayant fait date dans l'élaboration théorique des concepts de narration et d'argumentation.

Argument et récit se recourent tout d'abord dès le lieu infratextuel qu'a su mettre en relief la sémantique ducrotienne, celle-ci décelant dans l'articulation linguistique du sens l'action de contraintes argumentatives, tel cet effet interprétatif par lequel Albert Halsall illustre les propos de l'autorité théorique invoquée :

Choisir donc d'écrire que « la marquise sortit à cinq heures », ce n'est pas seulement décrire cet événement. Par implication négative (elle ne resta pas chez elle, elle ne sortit pas à cinq heures dix, etc.) et positive (elle sortit pour

8. Halsall, Albert W. *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique. Rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1988.

9. *Ibid.*, p. 11.

une raison), cet énoncé a une valeur, et un effet, tout aussi argumentatifs qu'informatifs.¹⁰

Inscrite dans des structures sémantiques, la convergence narrativo-argumentative se dépose également dans des structures textuelles, comme en attestent les rapprochements effectués par Bernard Dupriez entre séquentialisation du récit et séquentialisation de l'argument :

On connaît le caractère « mixte » (c'est-à-dire formé d'arguments et de figures narratives) de la plupart des genres « un peu étendus » comme le roman [...] de tels récits narrativo-discursifs offrent à la fois et « parallèlement », pour ainsi dire, une combinaison : introduction-exorde, développement-argumentation et conclusion-péroraison [...] la partie centrale de l'intrigue (entre l'exposition et la conclusion), elle, sert de développement du discours diégétique.¹¹

À cet effet d'encadrement qui consiste à situer l'argumentativité romanesque dans les contraintes produisant, en amont du récit, des unités minimales de sens, en aval de celui-ci, une forme textuelle « transgénérique », le rhétoricien adjoint diverses références théoriques attestant chacune d'un *faire* argumentatif proprement narratif. Ainsi, pour présente qu'elle soit à toute production discursive bien avant sa configuration narrative, l'argumentation n'en affirme pas moins sa présence au récit dans un « lien pivotal » ou une « assertion axiomatique » qu'a su expliciter *La Rhétorique générale* du groupe Mu. Enchaînant des moments ou états diégétiques distincts, le récit, ou du moins le « syntagme narrativo-argumentatif », est effectivement une progression qu'ordonne un rapport de causation, ou encore une « transformation » dont la « crédibilité narrative » est analogue à une « plausibilité discursive »¹². Si le récit s'acquitte dès lors d'une action persuasive plutôt que d'être simplement constitué par des éléments argumentativement déterminés, cette action s'insère par ailleurs dans une situation socioculturelle lui conférant spécificité. Albert Halsall parle à ce propos

10. *Ibid.*, p. 92.

11. *Ibid.*, p. 15. C'est au *Gradus* qu'il est fait ici référence (Dupriez, Bernard. Paris, U.G.E., 1980).

12. *Ibid.*, p. 20.

d'une « logique du récit pragmatique », invoquant le modèle aristotélicien du tragique, dont il coordonne la progression argumentative à une nouvelle conjoncture sociale ainsi qu'aux formes romanesques qui l'assument. Dans cette contribution personnelle de l'auteur aux rhétoriques romanesques, l'ordre apparemment providentiel, mais de fait « au moins autant socio-politique qu'esthétique » (*ibid.*, p. 57), qui astreint le discours tragique à la combinatoire axiologiquement déterminée de la vertu récompensée se sécularise en une « logique du récit pragmatique », entendue comme suit :

La littérature pragmatique adopte une partie de cette logique « tragique », celle justement selon laquelle une « personne de qualité » ne peut aller du bonheur au malheur, ce qui serait « injuste » [...] Puis la littérature pragmatique transforme cette logique tronquée en une logique « positive » ou le « mérite » (conçu bien sûr en termes de l'idéologie textuelle en question), est « valorisée » de façon exemplaire. Ainsi, dans de tels textes, la plupart des actes diégétiques sont encodés selon un système de valeurs conflictuelles où les « bonnes » actions sont « récompensées » et les « mauvaises » sont « punies ». Une telle logique appliquée de façon « simple » [...] forme, à mon avis, l'infrastructure idéologique qui organise la littérature didactique de type « traditionnel » ou « conventionnel ».¹³

Des termes tels que « littérature pragmatique » et « littérature didactique » soulèvent de nouveau une question définitoire, qu'il nous faudra plus loin trancher. Nous nous contenterons ici de constater que s'observe, dans l'orbe théorique que décrit *l'Art de convaincre*, une progression déplaçant la conjonction narrativo-argumentative de structures langagières (énoncés et textes), par la médiation d'un acte de discours (soit l'acte de transformation narrative), vers une spécificité éminemment sociale : le récit est argumentatif de par le jugement qu'il déploie quant à la légitimité d'un ordre de valeurs collectif. La jonction ainsi opérée entre argumentation et organisation sociale trouve de fait une impulsion aristotélicienne dans le rapprochement envisagé en introduction entre syllogisme et intrigue (soit entre *Rhétorique* et *Poétique*), puis dans la spécificité « idéologique » reconnue à la « justice poétique » dès le premier chapitre de *L'Art de convaincre*. Si l'intrigue présente une « organisation quasi logique » lui conférant structure syllogistique, les stratifications sociales qu'entérine la « logique caractérielle »

13. *Ibid.*, p. 57.

de la tragédie indexent en retour l'usage poétique de la forme argumentative sur la fonction idéologique qu'assume la tragédie en tant que pratique culturelle historiquement circonscrite :

Cette logique présuppose [...] un investissement idéologique de l'intrigue tragique (et, par extension, du discours épique ou narratif) basé sur la « qualité » des personnages comme de leurs choix et de leurs actes.¹⁴

Ainsi introduite au sein du poétique, la rhétorique poursuit donc un travail de régulation sociale des discours, déjà observé dans la trichotomie des genres oratoires¹⁵. De l'effort de synthèse déployé dans *L'Art de convaincre* en vue d'établir de multiples correspondances structurelles entre argumentation et narration se dégage un cadre d'analyse qu'il s'agit pour nous de mettre en valeur. Désignant un « genre » littéraire, un type de « récit » ou encore les « fonctions » qui lui reviennent, le terme de « pragmatique » peut s'avérer parfois fuyant dans l'étude d'Albert Halsall. C'est selon nous l'ordre théorique qu'il impose au questionnement entrepris qui lui confère toute sa cohésion, mais aussi toute sa pertinence. La question visée est en effet d'envergure puisqu'elle aborde l'étendue du « roman moderne », envisagé comme « sous-genre narratif », dont elle interroge le « faire persuasif ». Le syntagme « roman idéologique » est ici d'une importance déterminante. Outre le fait que celui-ci ne se réduise pas, dans *L'Art de convaincre*, au seul roman « à thèse » ou de « propagande », il ne se limite pas par ailleurs à un certain métadiscours critique qu'évoque communément l'intersection de l'idéologique et du littéraire, soit à une sociologie de la littérature peut-être plus sociale que littéraire. Ainsi, l'optique narrativo-argumentative privilégiée par Albert Halsall semble-t-elle s'écarter de l'idéologie telle qu'elle apparaîtrait *dans* le roman à titre de détermination d'une condition sociale, pour se focaliser sur l'idéologie telle que l'écrit celui-ci, soit sur l'idéologie comme production discursive du roman. Le

14. *Ibid.* Albert Halsall cite à ce propos, à la page 56 (*ibid.*), le commentaire de Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot : « On prendra garde toutefois que la valeur morale, dans le monde grec, tend à se confondre avec la "qualité" sociale [...] » (Aristote, *La Poétique*, texte traduit et annoté par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Éditions du Seuil, 1980, 1448a 1)

15. Voir, à ce propos, l'analyse perelmanienne du genre épideictique (*Traité, op. cit.*, p. 62-68).

choix définitoire auquel consent Albert Halsall à cet égard situe en effet très explicitement l'étude à la jonction, jugée inédite par le théoricien, de l'idéologique et du discursif. Sans nécessairement embrasser la plurivocité complexe qu'il est coutume de reconnaître aux phénomènes idéologiques, la définition de Louis Althusser retenue dans *L'Art de convaincre* présente, selon l'auteur, le mérite de « prévoir exactement l'interférence de l'idéologique dans la structure figurée » (Halsall, *op. cit.*, p. 49), du fait de l'accueil qu'elle fait aux pratiques de représentation :

*Une idéologie est un système (possédant sa logique et sa rigueur propre) de représentations (images, mythes, idées ou concepts, selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée.*¹⁶

Concrètement, cette qualité de signe reconnue à l'idéologie en tant que « système de représentations » se manifeste, sur le plan romanesque, dans quatre formes de récits dits « pragmatiques » du fait de l'action persuasive que ceux-ci exercent. Ainsi, au roman dit proprement pragmatique, Halsall associe-t-il « un récit hyperbolique » s'acquittant d'une persuasion explicite, dont la visée est « didactique » et l'effet produit « désambiguïsant ». À titre d'illustration partielle, car limitée à certaines sections du roman, on pourrait penser ici à la nette démarcation, dans *Anil's Ghost*, entre deux axiologies antithétiques proposant au lecteur la transparence d'ordres de valeurs établis. L'illustration est toutefois faussée du fait que la juxtaposition des deux dichotomies évaluatives remette nécessairement en cause leur légitimité respective. Cette torsion de l'exemple proposé nous ramène toutefois au découpage typologique de *L'Art de convaincre*, qui caractérise comme « apparemment non pragmatique » ce type de récit dit précisément « oxymorique » : « On y trouve la combinaison, dans un énoncé complexe, de positions contradictoires représentées comme étant également normatives l'une que l'autre » (Halsall, *op. cit.*, p. 73). La retenue persuasive n'est toutefois que temporisation dès lors que le lecteur aura à tirer jugement, dans un « arbitrage final », des oppositions ainsi perpétuées au fil du récit : l'hypothèse d'une inversion axiologique est ainsi ce qui permet de diffuser, au terme d'une première

16. Nous citons ici *Pour Marx*, Paris, Maspéro, 1966.

lecture d'*Anil's Ghost*, une tension évaluative préparant la nécessité d'une résolution interprétative. Apparemment non pragmatique, le récit romanesque l'est encore dans *L'Art de convaincre* lorsqu'il s'en remet, tacitement, à l'adhésion d'une lecture acquise d'avance, tout au plus implicitement sollicitée. La figure litotique surdéterminant ce type de récit concernerait peut-être, dans *Anil's Ghost*, le caractère effacé du personnage d'Ananda qui, de par le peu d'attention évaluative qu'il semble retenir, paraît précisément irradier une sagesse toute de simplicité et d'humilité, mobilisant à la lecture le *topos* d'une authenticité naturelle. À la persuasion différée ou sous-entendue par les récits respectivement oxymorique et litotique, *L'Art de convaincre* oppose enfin un récit dit « "vraiment" non pragmatique », récit que caractérise non pas l'absence de structures persuasives, mais l'impossibilité de statuer sur leur effet textuel. Rattachée à une littérature « "scriptible" moderne et post- ou méta-moderne », cette dernière catégorisation du récit pragmatique exploiterait abondamment la figure qu'il est de fait coutume d'associer à de telles formes littéraires, soit celle de l'ironie. Palipana a-t-il ou non fait la découverte de ces textes ancestraux révélant le rituel des violences civiles : tel personnage tranche, la voix narrative hésite, spéculé, décrit pourtant¹⁷. L'indécision ainsi perpétuée n'est pas sans se faire l'écho narratif d'une ironie élevée au statut de nécessité intradiégétique (« It was how one wrote or hid the truth when it was necessary to lie. » *Ibid.*, p. 105).

Incidentemment, on notera que la résistance que semble opposer le roman à une inscription exclusive dans telle ou telle pragmatique narrative ne contrevient pas nécessairement à la « logique » du récit argumentatif qu'Albert Halsall développe à partir du modèle aristotélicien. L'impossibilité de valoriser narrativement le mérite est effectivement prévue en ces termes :

17. *He had discovered and translated a linguistic subtext that explained the political tides and royal eddies of the island in the sixth century [...] No one could find the sentences he had quoted and translated [...] Though perhaps it was more than a trick, less of a falsehood in his own mind; perhaps for him it wasn't a false step but the step to another reality [...] He began to see as truth things that could only be guessed at [...] He had deciphered the shallowly incised lines during lightning had written them down during rain and thunder [...] "[...] and then Palipana went mad [...] Those over-interpretations, what we must call lies, over the interlinear stuff."* (AG, *op. cit.*, p. 81, 83, 105 et 193)

Il est clair que cette structure [soit celle du récit pragmatique] offre la possibilité d'au moins deux autres exploitations qui, en termes de la catégorie thymique, seraient plus propres à attirer qu'à repousser des récepteurs qui refusent la logique optimiste susceptible de caractériser des oeuvres qui « reflètent » les valeurs d'un establishment culturel dominant [...] En ce cas, une dérivée de la logique aristotélicienne serait appliquée de façon ironique pour former une diégèse parodique de valeurs renversées où la vertu est punie et le vice récompensé [...] Et la troisième exploitation possible consiste à briser (plutôt qu'à renverser) le lien implicite qui rattache le « mérite » d'un personnage, tel qu'il s'exprime et s'accroît par ses actes, au « sort » que lui réserve le récit.¹⁸

La typologie que polarisent le récit résolument pragmatique et le récit vraiment non pragmatique assume précisément un tel étalement de formes narratives dès lors soustraites à la seule possibilité d'un didactisme idéologique (le récit exemplaire confirmant un ordre établi de valeurs). À travers la diversité des formes dans lesquelles il se réalise, le récit pragmatique engloberait ainsi la possibilité d'une persuasion textuelle inopérante. À en juger rapidement par la diversité des illustrations auxquelles se prête l'étendue fragmentée du roman — qui cumule des configurations hyperbolique, oxymorique, litotique et ironique —, *Anil's Ghost* semblerait se conformer à cette modalité « complexe » du récit pragmatique dite non pragmatique.

Un examen plus minutieux confirmera-t-il que le roman de Michael Ondaatje, peut-être exemplaire en cela d'une mondialisation proliférante et protéiforme, se conforme dans son argumentation narrative à une pragmatique de l'« indécidable », du « vertige » ou de l'« aporie » ? Le mérite de *L'Art de convaincre* serait justement de contribuer à l'analyse littéraire une méthode discursive susceptible d'évaluer la validité de tels jugements. Tel est l'avantage que nous reconnaissons à cette étude, qui permet de déployer sur l'extension du champ romanesque une typologie des récits pragmatiques dont « le trait pertinent [...] serait de mobiliser le vraisemblable pour motiver le

18. Halsall, *op. cit.*, p. 57-58.

persuasif » et dont la pertinence spéculative serait de focaliser l'attention de l'analyse sur le « domaine inexploré du persuasif textuel »¹⁹.

Il ressort de la typologie proposée que si le récit pragmatique se conforme à une logique socio-historique dérivée de la logique tragique aristotélicienne, dérivation s'effectuant par exemple vers un principe de justice méritocratique, ce ou de fait ces récits ne se réalisent pas moins dans des faits de discours, des pratiques persuasives leur conférant spécificité. C'est précisément cette discursivité de l'idéologie que cherche à saisir, par-delà les traitements sociologiques ou philosophiques de l'idéologie romanesque, une étude orientée vers « le persuasif textuel ». Inscrivant récit et argumentation dans la facture idéologique du roman moderne, *L'Art de convaincre* réaffirme donc en la précisant la composition langagière de l'argument narratif.

On peut néanmoins se demander comment, sur la base des définitions dégagées, la circularité herméneutique du geste interprétatif peut référer le détail de la partie sur la totalité de telle ou telle forme de récit pragmatique, quelle qu'en soit la complexité. C'est ici le caractère opératoire du modèle retenu qu'il s'agit d'interroger. Recourant à une terminologie de la figure, encodant oxymore, hyperbole et autre litote dans une action rhétorique individuée (« l'*inventio* ou choix des figures argumentatives individuelles ») ou groupée (la disposition stratégique des figures argumentatives individuelles), déduisant de cette combinatoire l'univocité ou l'apparente plurivocité évaluative d'ensembles dits respectivement « simples » ou « complexes »,

Albert Halsall, s'appuyant sur les analyses de Philippe Hamon, semble bel et bien mettre en place une méthode autorisant l'inférence des détails recensés au type narratif qu'actualise le roman²⁰. N'est-ce pas toutefois ce que permettrait d'effectuer, dans les développements isotopiques qu'elle autorise, la néorhétorique perelmanienne ?

S'agirait-il simplement de reformuler les exemples d'argumentation par le modèle et

19. Halsall, *op. cit.*, p. 24 et 27. *Texte et Idéologie* de Philippe Hamon (Paris, Presses universitaires de France, 1984) demeure bien sûr à cet égard une référence incontournable. Si Albert Halsall exploite très explicitement les analyses de Hamon, nous aurons lieu de voir combien celles-ci peuvent venir relayer le modèle d'analyse proposé dans *L'Art de convaincre*.

20. Halsall, *op. cit.*, p. 75-76.

l'antimodèle ainsi que l'inversion progressive par cas invalidant dans les termes d'une structure oxymorique pour conférer à *Anil's Ghost* les contours narratifs d'un récit apparemment non pragmatique. Ce que semble escamoter la substitution d'une rhétorique des figures poétiques à une rhétorique des figures de l'argument n'est-ce pas précisément le déploiement narratif de l'argumentation ?

La résurgence de la figure dans une typologie du récit ne doit de fait pas tromper. Emprunt direct à *Texte et Idéologie*, cette façon de désigner la persuasion narrative n'intervient qu'au terme d'un traitement sémiotique du discours évaluatif romanesque auquel elle ne contribue qu'un complément taxinomique. « Acte de mise en relation », ou encore « comparaison [...] entre un procès [...] et une norme [...] », l'évaluation romanesque selon Philippe Hamon est une combinatoire de quatre relations évaluatives (savoir-faire, savoir-voir, savoir-dire, savoir-vivre) produisant un « effet-idéologie » ponctuel ou étalé. Cet étalement, déploiement syntagmatique de « lignes idéologiques », détermine la structure narrative du roman selon des rapports ou procédés que va détailler une « poétique » de l'idéologie romanesque. Derrière l'oxymore ou l'hyperbole, se situent ainsi des séquentialisations et des transformations évaluatives attestant d'une argumentativité du récit. Transposée dans l'appareil critique de *L'Art de convaincre*, la figure ne se départ pas de cette antécédence sémio-rhétorique, qu'elle réinscrit de fait dans la rhétorique aristotélicienne. Ce sera ainsi dans l'entrecroisement spécifique défini par les modalités persuasives de l'*éthos*, du *pathos* et du *logos*, plutôt que dans la modalisation évaluative à quatre cases de Philippe Hamon, que le persuasif romanesque accédera à telle ou telle forme pragmatique. On ne saurait de fait s'étonner que désambiguïsation, contradiction apparente, corroboration implicite ou encore ironisation des valeurs soient fonction d'une combinatoire quasi-logique, pathémique et éthique puisque chacun de ces registres (ou *pisteis*) détermine un aspect donné de la situation argumentative : vraisemblance du message, disposition du destinataire, intégrité de l'émetteur. Quoi qu'il en soit de ce recoupement sémiotico-rhétorique, ce sera dans l'effet conjugué de l'*éthos*, du *pathos* et du *logos* que nous chercherons à situer, conformément à la grille

de lecture que détaille *L'Art de convaincre*, une transformation romanesque des jugements de valeurs, le déploiement narratif de lignes évaluatives, la spécificité figurative d'un récit persuasif.

2.3.2 *Anil's Ghost*, un récit postmoderne ?

At her worktable he carefully put his hands behind him so as to be sure not to disturb anything, and bent over, looking through those thick spectacles at her calipers, the weight charts, as if he were within the hush of a museum. He bent down further and sniffed at the objects. A mind of science she thought. Yesterday, she had noticed how delicate his fingers were, dyed ochre as the result of his work.

“What are you going to do with the head?”

“He might have come from one of these villages. I can see if anyone recognizes it.”

“Sarath, you can't do this. You said... these are communities that lost people. They've had to deal with beheaded bodies.”

“What's our purpose here? We're trying to identify him. We have to start somewhere.”

“Please don't do this.”

They drove through the suburbs.

“Do you speak French?” he asked.

“No, just English. I can write some Sinhala.”

“Is that your background?”

A no-name plaza appeared on the side of the highways, and she parked beneath the blinking lights of a Bowlerama. “I live here, she said, ‘In the West.’ ” [...]

Their first adventure together: Anil drove her unwashed white car that smelled of mildew to a Sri Lankan restaurant. (*AG, op. cit.*, p. 170, 186, 36 et 262)

Anil, soudainement attentive à la sensibilité épistémologique du faiseur de tête indigène (Ananda, « this non-certified person »). Anil, semble-t-il plus préoccupée que Sarath par la substance résiduelle du souvenir, considération humaine échappant à la méticulosité d'une mesure, « her reading of the bones ». Anil encore, occidentale sans arrière-monde n'en pratiquant pas moins quelque nostalgie culinaire. Sous la constance

du nom, se lit la transformation argumentative de la personne. « Anil », acquisition ayant conclu le négoce de l'adolescence, désigne ici une instance évaluative dépossédée de son unité de jugement : quant à l'altérité d'un lieu exogène aux pratiques occidentales, quant à la maîtrise d'un savoir sûr de ses applications, quant à la question peut-être trop promptement résolue de l'origine. À la statique d'un système axiologique apposant sur le monde les espacements réguliers d'une unique échelle de valeur (l'Ouest encensé, l'anomalie insulaire) s'enchaîne ainsi la dynamique d'un processus de subjectivisation argumentative, qui décompose et recompose un effet identitaire dans la mobilité des jugements qu'assume l'évaluatrice. Resitué dans la textualité romanesque d'*Anil's Ghost* comme dans le mouvement de l'analyse que celle-ci motive, cet enchaînement marque le passage d'une lecture argumentative du roman, repérage des arguments présents aux énoncés qui le composent, à une lecture narrative de l'argumentation romanesque, repérage de l'effet argumentatif produit par la forme du roman.

Avant que de dégager ce qu'il advient des axiologies insulaires et occidentales d'*Anil's Ghost* une fois celles-ci prises en charge par la configuration « narrativo-argumentative » empruntée à *L'Art de convaincre*, il importe de préciser quelque peu les contours narratif du roman.

Un avertissement équivoque : Signé M.O.

From the mid-1980s to the early 1990s, Sri Lanka was in a crisis [...] *Anil's Ghost* is a fictional work set during this political time and historical moment [...] the characters and incidents in the novel are invented. Today the war in Sri Lanka continues in a different form. M. O.

En guise de préface, *Anil's Ghost* s'ouvre sur un avertissement, « Author's Note » assumant la correspondance entre un temps de l'Histoire (« From the mid-1980s to the early 1990s [...] ») et le temps du récit, pour mieux ensuite dégager l'une de l'autre deux façons d'écrire le temps. Il y aurait d'une part le « récit factuel » ordonnant l'ancienne actualité d'événements politiques (« [...] a crisis that involved three essential

groups: the government, the antigovernment insurgents in the south and the separatists guerillas in the north [...] »), il y aurait de l'autre le « récit fictionnel » organisant la vraisemblance d'une diégèse (« [...] characters and incidents in the novel are invented [...] »). Le double emprunt terminologique à *Fiction et Diction* n'est pas fortuit²¹. Évoquée par Gérard Genette, la possibilité d'une fiction qui « se défictionnalise » au contact du récit factuel nous semble inscrite dans le rebondissement temporel du dernier énoncé : « Today the war in Sri Lanka continues in a different form. » Marques d'une autorité énonciative soucieuse d'assumer l'inédit de la parole écrite, les initiales M.O. signent également un commentaire laissant envisager la pertinence toujours actuelle du roman, quelque inventé qu'il soit. Inscrit dans l'espace-temps d'une géopolitique récente, l'ici-maintenant du roman n'apparaît pas coupé de l'actualité contemporaine de la signature cryptique (elle-même « factualisée » dans la fonction proprement romanesque qu'elle réserve au nom d'auteur, apparaissant au long sur la jaquette du livre). Quel rapport dès lors tirer d'une disjonction narrative entre fait et récit, que double une correspondance suggérée entre temps du récit et temps de l'histoire ?

Une réponse envisageable serait de laisser irrésolue la nature d'un tel rapport. Il s'agirait alors d'affirmer l'effet d'indécidabilité ainsi produit comme signe distinctif, parmi d'autres sans doute, d'un récit en marge des typologies narratives établies car exploitant précisément les marges de ces mêmes typologies. Selon une conception du postmoderne procédant directement de ses origines architecturales, le roman juxtaposerait alors une diversité de « styles » narratifs sans pour autant les rabattre sur l'unité d'un genre. *Anil's Ghost* se lirait alors simultanément, sans que l'on puisse trancher le conflit interprétatif, comme roman historique, *thriller* usant d'une intrigue contemporaine, roman qu'engage un commentaire mis en récit sur l'actualité du monde, etc.

21. Genette, Gérard. *Fiction et Diction*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

L'italique narrative : plurivocité des récits

L'usage narratif des segments en italiques n'est pas sans prêter divers appuis à une telle hypothèse. Marque de paratextualité comme d'intertextualité (elle désigne l'intitulé et la citation), l'italique assume dans *Anil's Ghost* ses fonctions typographiques usuelles, en insérant dans la continuité d'une trame diégétique un élément temporellement détaché de l'« histoire » que produit l'acte de narration, un « fait » autonome et singulier. Ainsi le passage à l'italique s'étalant de la page 91 à 93 effectue-t-il une sortie hors de la principale chronologie diégétique. Point sur la ligne temporelle que trace la progression du récit, l'épisode du conseil demandé au sage (épisode qui met clandestinement en présence les deux autorités menant l'enquête — soit Anil et Sarath — et Palipana, l'universitaire discrédité ayant trouvé refuge dans l'ermitage de ruines séculaires) est interrompu à la nuit tombée par l'obscurité matinale d'un autre lieu, cédant alors l'espace paginé qu'il occupait au micro-récit narrant la journée d'un mineur sri-lankais, du nom d'Ananda Udugama²². Or, ce que l'on apprend d'Ananda dans l'incise isolée de la page 91 sera repris partiellement et intradiégétiquement à la page 108 dans le conseil effectivement prononcé par Palipana (« The man I mentioned, the artist, there was tragedy in his life. Now he works in the gem pits, goes down into them four or five days a week. »), puis à la page 179 dans un développement décisif de l'intrigue principale réunissant Sarath, Anil et Ananda (« He said he got used to squatting in the gem mines. The height down there is only about four feet. He was in them for a couple of years. ») La trame diégétique déployant le récit de l'enquête menée au Sri-Lanka par Anil finit par se nouer analeptiquement à la trame diégétique plus lâche et moins temporellement ciblée détaillant un aspect du quotidien sri-lankais. L'incise italiquisée produit en cela un effet de réel, creusant sous le temps diégétique dans lequel progresse l'investigation une temporalité antérieure où s'étoffe un fait

22. La transition n'est sans doute pas si abrupte qu'il y paraît puisque un même motif, femmes rinçant les corps exténués ou frêles d'hommes nus ou à demi-nus, semble susciter dans la conscience de l'instance menant la narration ce que l'on peut dès lors concevoir comme une digression du récit.

rapporté auquel seul le lecteur a toutefois accès anticipé. La torsion narrative infléchissant rétrospectivement les développements de la diégèse en direction d'une réalité bien évidemment simulée (puisque elle n'échappe ni à l'acte narratif, ni au récit de fiction) n'est pas sans effectuer, au sein de l'univers diégétique du roman, ce rapprochement entre intrigue et événement que l'avertissement de l'auteur mettait précisément en doute.

Opérant en divers endroits un ancrage semble-t-il factuel du récit, le passage en italiques s'acquitte par ailleurs d'un effet pathémique puisqu'il lie au récit d'une élucidation le récit chronologiquement antécédent du drame qui la suscite. Cette présence à l'enquête de l'horreur presque immédiate de l'événement tragique n'est nulle part plus manifeste que dans le récit en deux temps de la disparition de Sirissa. Consigné en détails dans le fragment interstitiel, en italiques, des pages 172 à 175, la violence de l'épisode sera plus brièvement évoquée intradiégétiquement à la page 185, moment où l'on apprend que la victime en question n'est autre que l'épouse d'Ananda, et que la sérénité suspecte du visage humain que celui-ci restitue au squelette exhumé s'explique par ce fait même²³. Si la révélation marquera pour Anil le passage d'une condamnation encore distante de la guerre civile insulaire à la douleur d'une compassion, elle ne peut qu'avoir un effet décuplé sur le lecteur, qui lui partage le souvenir de l'horreur vécue²⁴.

La soudaine mise en correspondance interdiégétique du fait rapporté et de l'intrigue narrée sert ici des fins romanesques évidentes, produisant l'intensité d'un récit plutôt que d'en assurer simplement la focalisation thématique sur une réalité sri-lankaise.

23. *We have seen so many heads stuck on poles here, the last few years [...] In 1989, forty-six students attending school in Ratnapura district and some of the staff who worked there disappeared [...] This was at the height of the campaign to wipe out insurgent rebels and their sympathizers in the villages. Ananda's wife, Sirissa, disappeared at that time.*

24. *She is about ten yards from the bridge when she sees the heads of the two students on stakes, on either side of the bridge, facing each other. Seventeen, eighteen, nineteen years old... She doesn't know or care [...] she feels something is behind her, whatever is the cause of this [...] She keeps running forward and then she sees more [...]*

Factualisante et dramatisante, ce que l'on pourrait appeler l'italique narrative ne cultive pas moins une lecture ludique ou spéculative du roman qu'elle informe rétrospectivement. Ce que met en relief le décalage typographique des italiques, ce sont aussi des éléments déterminants dans le déroulement du récit, tels ce minerai décrit dans le commentaire encyclopédique détaillant le *National Atlas of Sri Lanka*, qui s'avérera décisif pour localiser la victime (« Sarath and Anil had identified Sailor at the third Plumbago village. », *ibid.*, p. 269), ou tels encore la description d'une station assise

(« The men in the earth worked in a half-crouch [...] », *ibid.*, p. 92) qui, une fois réintroduite dans la principale trame diégétique, se fera un autre indice d'identification (« "He said he got used to squatting in the gem mines. The height down there is only about four feet." [...] "Sailor worked in a mine too" », *ibid.*, p. 179).

Décalé du roman comme de l'instance qui le narre, l'avertissement de l'auteur réel départageait une extériorité et intériorité textuelles : « [...] this political time and historical moment [...] », « [...] characters and incidents in the novel [...] ». Décalage narratif, le récit en italiques ne cesse de mettre en rapport une extériorité et intériorité diégétique : une intrigue reconduisant à une trame fictionnellement actualisée, un auteur implicite et le modèle de lecteur qu'il convoque et projette dans un parcours hypothético-déductif. Ce va-et-vient de l'écriture produit ainsi l'effet d'un récit composite, ouvert sur une multiplicité de formes romanesques : roman réaliste posant regard sur une conjoncture sociale, ludisme du roman policier ou d'espionnage, écriture-témoignage d'une littérature du génocide.

On notera au demeurant que cette complexité narrative dont les italiques se font l'indice n'est pas sans effet cohésif. En atteste tout particulièrement l'épisode par deux fois italicisé du meurtre perpétré dans l'exiguïté publique d'un train. Intervenant au tout début du roman, le micro-récit d'à peine deux pages marque l'irruption factuelle d'une violence précisément publique dans le déroulement patient d'une intrigue encore balbutiante. Au fil des pages 9 à 30, le lecteur prend connaissance des premières

journées d'Anil à Colombo, de ses premiers contacts officiels, des premières autopsies, du doute qui déjà s'imisce. Or, sans transition aucune, le récit détaille à la page 31 l'exécution minutée d'un acte criminel et le climat de menace que celui-ci confirme²⁵. L'incident ici évoqué avec force (du fait de la brusque césure narrative qui l'introduit) n'est pas qu'un renvoi à un ordre du réel romanesque sous-jacent ou parallèle à l'enquête, récit diégétiquement second perméabilisant toutefois la trame principale au fait divers d'une haine ordinaire. Dans le court espace livresque des pages 251 à 253, alors que le roman et l'enquête touchent à leurs fins, une nouvelle italicisation du récit va de fait projeter Anil dans le lieu mobile du crime évoqué prolepsiquement à la page 31 :

The train came into daylight for a few seconds, then slid into the darkness of another tunnel [...] There was a train window open and the sound of the clatter doubled. She could feel the gusts [...] Someone kicked her ankle and she drew in her breath.

À la conscience diégétique qui, dans le personnage d'Anil, s'est progressivement ouverte à une condition d'atrocité ambiante correspond soudainement, en ce point du roman, la conscience tragique d'une lecture procédant à une reconstitution des faits narratifs. L'effet obtenu par le biais de la narration en italiques est de fait doublement dramatique (voire cathartique) dès lors qu'il inscrit l'instance de lecture dans une situation interprétative en tout point identique à celle vécue, ou rapportée comme telle, par Anil alors que celle-ci prend la mesure temporelle d'une situation non plus distante mais actuelle :

The first body they brought in was recently dead, the man killed since she had flown in. When she realized it must have happened during her early-evening walk in the Pettah market, she had to stop her hands from trembling. (*Ibid.*, p. 13).

La performativité tragique du roman n'a toutefois d'effet illocutoire que si l'on intègre les éléments diégétiques dispersés à chaque extrémité du roman dans un processus de

25. *There were police officers all over the train [...] The man moved quickly to where he remembered the government official was [...] he yanked him forward by his hair and wrapped the chain around his neck [...] He counted the seconds to himself in the darkness [...]*

textualisation analogue au travail d'enquête, nouvelle projection mimétique faisant se coïncider personnage et lecteur, structure narrative et processus de réception. Sans doute suscitée par l'évocation du coup de pied anonyme, puis renforcée par la similarité des lieux, l'intuition d'une correspondance d'un fragment à l'autre n'accède à un statut d'hypothèse de lecture, et n'est confirmée comme telle, que dans l'acte rétrospectif d'une mise en regard détaillée des pages 31 à 32 et 251 à 253 :

« a bird cage with a mynah in it »,	« wrapped bundles, pet birds »;
« the faint muddy lights of the bulbs »,	« the muddy flicker of light now and then »;
« there would be a tunnel and the train would curve into the dark claustrophobia of it »,	« the train was sucked into the tunnel »;
« a few windows remained open »,	« There was a train window open »;
« the buffet of wind outside »,	« [s]he could feel the gusts »;
« the man disappeared into the noise of the tunnel »,	« the sound of the clatter doubled ».

La factualité de l'effet de réel, l'intensité de l'effet dramatique et la cohésion de l'effet herméneutique caractérisent donc conjointement la structure diégétique ici isolée, qui dès lors semble référible à divers types narratifs mobilisés par la structure textuelle, plutôt que sélectionnés et privilégiés par l'acte d'interprétation. L'analyse, sans doute trop sommaire, de l'italique narrative confirmerait en cela la facture postmoderne associée au récit ondatjéen. L'analyse subséquente de l'argumentation narrative aura précisément pour objectif d'établir si les transformations axiologiques mises en récit dans *Anil's Ghost* confinent ou non à l'indécidable.

2.3.3 Fonction argumentative du personnage insulaire : l'*éthos* narratif

L'intertitre patronymique : résurgence paratextuelle du nom

La « manoeuvre » ayant consisté à aborder la composition narrative d'*Anil's Ghost* par un détour typographique, soit celui de l'incise en italiques, s'explique sans doute par une hésitation initiale face à l'épaisseur diégétique du roman. L'anonymat de la victime insulaire, l'expression mondiale que doit recevoir sa disparition, le postulat d'une communauté de travail que ne semble pas respecter Sarath, l'hostilité flagrante ou ironique qui accueille Anil à son retour sont autant d'états initiaux des récits. Isolant parmi les parcours narratifs concevables les transformations que subit le jugement d'Anil tout comme l'axiologie qui l'informe, la lecture ici privilégiée procédera d'un autre indice typographique.

Inséré dans la pagination paratextuelle, l'intertitre n'en désigne pas moins un ordre revendiqué du récit. Ainsi, la principale séquentialisation du roman décompose-t-elle celui-ci en huit livres, dont nous reprenons les intitulés : « Sarath », « The Grove of Ascetics », « A Brother », « Ananda », « The Mouse », « In Between Heartbeats », « The Life Wheel », « Distance ». Exception faite des sixième et huitième livres, chaque division du roman est soit explicitement désignée par le signe d'une identité nominale (Sarath, Ananda) ou par le surnom et le rang familial (Gamini, frère de Sarath, dit encore « the mouse »), soit implicitement associée à tel ou tel personnage par le truchement d'un toponyme (Palipana, érudit trouvant sanctuaire dans « the Grove of Ascetics ») ou d'un indice géo-professionnel (Sailor, victime rendue à son patronyme, comme à son lieu de travail : mines des profondeurs desquelles on s'extirpe par l'engrenage précaire d'une roue à hommes, « the life wheel »). C'est donc une logique du nom qui domine le découpage romanesque, logique déjà à l'oeuvre dans la structure de l'intitulé. Au fil des rencontres que scande la succession des livres, Anil se verra effectivement confrontée, certes à un personnage ou actant contribuant à tel déroulement de l'histoire ou à la réalisation d'un programme narratif donné, mais aussi

à la personnification d'une condition insulaire invalidant trait par trait le discours que l'ex-sri-lankaise tenait sur son lieu d'origine. Ce faisant, Gamini, Ananda et Sarath, tout particulièrement, se feront les garants d'un retournement axiologique procédant dès lors, non d'une simple délocalisation hors de l'Occident, mais d'une épreuve humaine des lieux revisités.

Gamini ou le savoir désinstrumentalisé

Prolongement professionnel d'une formation scientifique, le passage à l'Ouest sera analogiquement lié pour Anil à une formation ou de fait transplantation linguistique. À la langue des pulsions de l'enfance dont elle se sépare dans les termes prémonitoires de l'amputation (« [...] here, on this island, she realized she was moving with only one arm of language [...] », *ibid.*, p. 54), va être substituée la langue émancipatrice du geste mesuré : « She was now alongside the language of science » (*ibid.*, p. 145). Marquant un déplacement dans l'univers des signes, cette migration se verra consignée dans une cartographie évaluative situant le Sri-Lanka à l'extérieur d'une zone de plénitude signifiante. La précarité de la pratique scientifique au Sri-Lanka menace précisément pour Anil la possibilité de dire et donc de dénoncer l'injustice qui y sévit. À travers le nom restitué à la victime se joue une sémantisation de l'horreur, par le fait-même rendue à l'ordre thérapeutique du discours²⁶. Le savoir étranger se destine en ce sens à soutenir un sujet local auquel n'est pas reconnu une pleine capacité énonciative. Une telle dévalorisation du contexte sri-lankais au regard de la valeur dès lors interprétative conférée à l'exercice de la science trouve un singulier contrepoint dans le personnage de Gamini.

26. « “Some people let their ghosts die, some don't. Sarath, we can do something...” [...] Who was he? This representative of all those lost voices. To give him a name would name the rest. » (*Ibid.*, p. 53 et 57).

Il est vrai qu'à bien des égards, la focalisation du récit sur le frère de Sarath, médecin aux urgences dans un hôpital de Colombo, contribue d'abondance au sémantisme d'une pénurie.

La salle des urgences dans la capitale sri-lankaise, la période d'internat dans l'arrière-pays, le bénévolat ambigu dans l'enclave terroriste sont autant de localisations narratives donnant prétexte à la description d'une pratique soustraite aux conditions satisfaisantes de son exercice²⁷. Livré à cette conjoncture de crise perpétuelle, où le manque est sans cesse amplifié par un besoin exacerbé, le savoir mis en pratique par Gamini n'est toutefois pas sans portée. Il apparaît tout au contraire animé d'une plénitude humaine. Ainsi, la souffrance généralisée ne cède-t-elle pas à une quantification de la douleur interdisant l'exercice d'une délibération morale, comme en atteste l'opération à cœur ouvert d'un jeune enfant que ne saura interrompre le contrecoup hospitalier d'un attentat²⁸. Qui plus est, l'acte moral n'est pas le fait d'une décision isolée, mais participe d'une communauté de valeurs qui possède ses rituels et sa hiérarchie²⁹. On notera encore qu'en dépit du dopage médicamenteux auquel s'astreint Gamini pour se maintenir en état d'éveil, l'engourdissement qu'il éprouve concerne essentiellement les réalités matérielles extrinsèques à sa pratique hospitalière. Découvrant son domicile habité à son insu, il se réjouira de l'intrusion, allant jusqu'à

27. « "You owe the hospital two needles," he murmured to Sarath. », « [...] they improvised with chloroform or whatever pills they could find to knock a patient out », « Rags knotted around the wounds, no painkillers, no bandages. » (Ibid., p. 131, 238, 219)

28. Gamini was working with Janaka Fonseka in children's surgery when they began hearing news in the corridor that a village had been attacked [...] As they began cutting, the wounded started coming into the halls [...] Fallot's tetralogy. Four things wrong with the heart [...] A beautiful boy. Gamini was not going to leave him alone, betray him in his sleep. He kept Fonseka with him, not letting him to go to the others as Fonseka thought he should. "I have to leave, they keep calling out my name." "I know. This is just one boy." "Fuck, that's not what I mean." "You have to stay." (Ibid., p. 241)

29. Within minutes of waking [the doctors] got dressed in the corridors, where there was hot tea. Soon they would be driving the forty miles to clinics [...] They would stop at a food stall [...] The noise of utensils being passed. Ladkasa coughing. Still no conversation. Just the intimacy of walking across a road with a cup of tea for someone [...] They were not working for any cause or political agenda. They had found a place a long way from governments and media and financial ambitions [...] It was the best place to be [...] For all the doctors, Ladkasa was the great moral force, the rough brother of justice. (Ibid., p. 229, 231, 245)

endosser quelques chèques à l'intention de la famille faisant usage de ses biens³⁰. Il serait toutefois erroné de parler à cet égard d'un ascétisme puisque l'épreuve des massacres civils se traduit tant par la sensualité d'une envie d'enfance que par l'intensité platonique de certaines relations privilégiées³¹. L'intervention de Gamini dans la double trame diégétique de l'enquête menée par Anil et Sarath et des épisodes saillants de sa carrière médicale s'accompagne de fait d'un curieux rapprochement entre plaisir et proximité humaine, qui prend la forme ritualisée du repas en commun :

Sarath's wife visited Gamini once in Emergency Services, putting her arm through his as he came off duty [...] He took her to lunch, ate more than he had eaten in months [...]

He walked to Nugegoda, the neighbourhood where his house was and banged on the locked door. He could smell cooking. A stranger appeared but would not open it. "Yes?" "I'm Gamini." "So?" "I live here." The man walked away and there were voices in the kitchen. [...] The odour of food was wonderful to him. He had never felt so hungry. He didn't want the house, he wanted a home-cooked meal.

He asked the leader to send someone to scare up some food for him [...] the cook had been brought on a bicycle and slowly, in Sinhala, Gamini ordered ten large meals to be shared among them [...] When the feast arrived surgery was stopped. (*Ibid.*, p. 209-210, 215-216, 219-220)

Instance agissante que motive la difficulté morale du choix à effectuer, instance sociale embrassant l'ordinaire d'une légitimité collective, instance pulsionnelle qu'oriente un plaisir partagé, le personnage que nomme « Gamini » désigne la valeur démultipliée d'un savoir tirant authenticité humaine d'une raison instrumentale sans cesse contrariée.

30. *Ibid.*, p. 216.

31. *He believed only in the mothers sleeping against their children, the great sexuality of spirit in them, the sexuality of care, so the children would be confident and safe during the night [...] He wanted a mother's arm to hold him firm on the bed, to lie across his rib cage, to bring a cool washcloth to his face. He would turn to watch a child with jaundice bathed in the pale-blue light [...] A blue light that was warm rather than clear [...] Gamini wished to be bathed in it [...] In the cafeteria of the base hospital — a half-hour break in his shift — a woman sat down at Gamini's table and drank her tea [...] "I helped you with an operation once, some months ago. The massacre night." [...] He turns to her. She is wearing his jacket over her ruffled shirt. And she realizes there is an emotional seriousness in this distant man.* (*Ibid.*, p. 119, 246 et 249)

Il est évident que cette valorisation prenant la forme humaine d'un personnage de roman neutralise, à la lecture, le jugement dépréciatif formulé par Anil quant aux conditions rudimentaires restreignant le recours à la certitude scientifique (« It would be picks and shovels, strings and stones », *ibid.*, p. 151). La force pathémique et empirique reconnue au tragique de l'expérience vécue fait ressortir le caractère facile et surfait du commentaire distant. Jugement de lecture qu'informe un plein accès à la diégèse du souvenir, cette neutralisation ne concerne pas moins le jugement d'Anil, en dépit d'une perspective narrativement limitée sur le passé de Gamini. Au fil du roman, l'attitude d'Anil à l'endroit de Gamini évolue d'une compassion horrifiée en une appréciation affirmée, pour culminer dans une sorte d'acquiescement tacite concernant précisément une localisation divergente des présences et des savoirs :

[Gamini] was there in a black coat [...] covered in blood reading a paperback [...] I thought he was a patient, part of an attempted murder [...] Actually, I like your brother [...] If she were to step into another life now, back to the adopted country of her choice, how much would Gamini and the memory of Sarath be a part of her life ? [...] At one point that night, she remembered, they spoke of how much they loved their country. In spite of everything. No Westerner would understand the love they had for the place, "But I could never leave here," Gamini had whispered. "American movies, English books — remember how they all end?" Gamini asked that night. "The American or the Englishman gets on a plane and leaves. That's it. The camera leaves with him. He looks out of the window at Mombasa or Vietnam or Jakarta, someplace now he can look at through the clouds. The tired hero. A couple of words to the girl beside him. He's going home. So the war, to all purposes, is over. That's enough reality for the West [...] (*Ibid.*, p 186, 204, 285-286).

Les chapitres que désignent « A Brother » ou « the Mouse » déploient donc le récit d'un personnage dont l'action déborde largement le récit de la souffrance sri-lankaise³². Assumant une singulière fonction actantielle d'opposition adjuvante, Gamini intervient comme opérateur ou catalyseur axiologique au sein d'un programme narratif

32. Même s'il relance ici et là le récit de l'enquête par les soins qu'il prodigue, le personnage de Gamini n'en demeure pas moins le foyer de perception d'une autre diégèse. Parce qu'il détaille l'impact humain du conflit civil sri-lankais, le souvenir de Gamini relaie, dans la durée étendue d'un récit, l'effet de réel produit par l'incise factuelle insérée en italiques : il permet à l'instance de narration de relater une conjoncture historique sans que celle-ci ait, semble-t-il, à sortir du récit de fiction.

décomposant les états successifs d'un jugement. À la mobilité bénéfique d'une *techné*, d'un savoir-faire décontextualisable et exportable à volonté, se substituera ainsi progressivement, dans la perspective occidentale sur la condition insulaire, l'exercice d'un savoir tirant force et pertinence de la situation humaine sur laquelle il agit et qui le détermine en retour³³. Substitution que le récit désignera, de Gamini à Anil, comme la transmission d'un savoir :

Once, after performing surgery for almost five hours straight, Skanda said. "The important thing is to be able to live in a place or a situation where you must use your sixth sense all the time" [...] The sentence about the sixth sense was the gift he gave to Anil a few years later. (*Ibid.*, p. 231)

On notera toutefois combien est complexe la désinstrumentalisation d'un savoir que n'informe plus la seule visée d'une maîtrise technique du contingent, de ses écarts et de sa pathologie. Si soulager la souffrance signifie pour Gamini décaler l'exercice du savoir médical pour le réinscrire notamment au cœur du désordre civil, la relocalisation qui s'ensuit le subordonne à la situation même produisant cet état de souffrance :

Gamini walked up and down in the hut. Rags knotted around the wounds, no painkillers, no bandages [...] He had to keep reminding himself who these people were. Bombs on crowded streets, in bus stations, paddy fields, schools had been set by people like this. (*Ibid.*, p. 218-219)

La jonction ainsi opérée entre, d'une part, le geste interpersonnel apaisant l'effet des violences, de l'autre, l'acte collectif et politique qui les ranime et les avive se dit précisément dans un acte inversé de traduction, où les langues ne se tiennent plus à distance traductive l'une de l'autre, mais s'avalissent réciproquement dans le contact d'une langue souillée :

[...] there was going to be a problem with communication. He couldn't speak Tamil well enough, they couldn't speak Sinhala. There was just *paltry English* between Gamini and the leader. (*Ibid.*, nos italiques)

33. À ce propos, il ne semble pas fortuit que la vocation de Gamini, antithèse savante de celle d'Anil, fasse l'objet d'un commentaire explicite. Contrairement à l'expertise médico-légale du personnage principal, la médecine qu'il exerce est elle mise au service des vivants : « Gamini had chosen not to deal with the dead » (*ibid.*, p. 212).

Cette traduction incarnée dit à bien des égards la situation pleinement humanisée d'un savoir qui dans sa compassion rejoint les passions meurtrières.

Ananda ou l'intimité partagée

Le terme d'axiologie tel qu'il apparaît dans la présente étude désigne la combinatoire syntagmatique et paradigmatique ordonnant dans des relations oppositionnelles et hiérarchisantes le discours évaluatif, tel qu'il se réalise dans l'énonciation argumentative. Le déploiement narratif dont participe le personnage de Gamini ne concerne toutefois que l'une des structures axiologiques précédemment dégagées. Aussi importe-t-il de suggérer la possibilité d'étendre le recoupement narrativo-argumentatif à la globalité de l'ordre conférant spécificité à l'axiologie romanesque d'*Anil's Ghost*.

Les jugements mettant en rapport un espace occidental d'appartenance et l'extraterritorialité insulaire du Sri-Lanka nous ont paru structurés autour de trois axes évaluatifs l'idée de monde qu'ils projettent. Ce que l'on peut appeler l'occidentalisme d'Anil procède d'une spatialisation identitaire adjoignant à la légitimité d'une aire (géographique) de savoir l'espace d'une individuation revendiquée ainsi qu'une topographie culturelle adaptée à des pratiques essentiellement récréatives. Pour Anil, le Sri-Lanka est extérieur à cet Occident, dont il renforce dès lors la cohésion intérieure, du fait certes d'une précarité scientifico-technique, mais aussi en raison d'un collectivisme irrespectueux de l'individu comme d'une violence consumant le quotidien. Ces deux derniers traits évaluatifs, ou paradigmes axiologiques, apparaissent de fait coextensifs. Dans le non-respect de la personne qu'absorbe une sphère publique dominante sourd la prémonition d'une potentielle élimination physique, comme en atteste ce commentaire d'Anil :

In Sri Lanka one is surrounded by family order, most people know every meeting you have during the day, there is nothing anonymous. But if I meet a Sri-Lankan elsewhere in the world and we have a free afternoon, it doesn't necessarily happen, but each of us know all hell could break loose. What is that

quality in us? Do you think? That makes us cause our own rain and smoke?
(*Ibid.*, p.138)

Les personnages d'Ananda et de Sarath, présents au paratexte de l'intertitre, vont chacun se faire le relais diégétique d'une transformation évaluative portant précisément sur cette convergence critique, transformation au demeurant signalée par l'identification sri-lankaise consentie par Anil (« this quality in us »). L'identité insulaire d'Ananda est établie dans le roman selon un mode descriptif que l'on peut se risquer à dire archéologique. Associé par l'épigraphiste Palipana à une longue lignée d'artisans auxquels il incombe de perpétuer une tradition bouddhique, extirpé par Sarath des couches souterraines du relief sri-lankais, Ananda se voit encore soustrait, puisqu'il ne parle que le cinghalais, à la condition toujours plus ou moins diglossique d'un bilinguisme officieux, conséquence de perturbations coloniales qui semblent l'avoir épargné. Dans le personnage d'Ananda, Anil prendra ainsi contact avec une intériorité sri-lankaise particulièrement marquée. Or, une telle surdétermination du local se verra exacerbée par la résidence en vase clos dans l'enceinte clandestine de laquelle travaillent côte à côte Anil et Ananda (« [...] they felt isolated from the rest of the country [...] », *ibid.*, p. 166). Le récit semble ainsi rassembler à dessein les conditions propices à cet enfermement public qu'Anil ne cesse de commenter défavorablement. De fait, le poids d'une promiscuité abusive créera rapidement une tension trouvant expression dans l'agression verbale³⁴. Si par sa présence Ananda confirme en cela le jugement critique d'Anil, il rendra toutefois possible quelques lignes plus loin un retournement évaluatif. Par la gestuelle partagée d'une sollicitude du toucher (Ananda enlaçant le squelette de la victime, Anil effleurant le corps attristé d'Ananda, Ananda soulageant chez Anil le désarroi d'une compassion qui lui est à lui destinée) va s'établir la « communauté » d'un respect, puis d'une souffrance mutuelle, tout à l'opposé de la claustrophobie sociale initialement décriée :

34. *They shuffled about each other, rattling around the house, basic courtesies having dropped away after the first day [...] as he passed her his sarong brushed the table. She barked at him, so he turned in a fury and yelled back at her [...] This was followed by a silent and even subtler fury [...]* (*Ibid.*, p. 168)

On this night, without words, there seemed to be a pact [...] She was with Sarath and Ananda, citizenized by their friendship. (*Ibid.*, p. 171 et 200)³⁵

Figure humaine d'une authenticité sri-lankaise, le personnage d'Ananda constitue, de par les actions qu'il assume et les réactions qu'il suscite, un dispositif narratif transformant l'oppression d'une présence collective dans les termes d'un rapprochement que le récit n'aura de cesse de cultiver dans le tragique de sa progression, et dont il fera de fait, à la page 305, une sorte de conclusion : « He and the woman Anil would always carry the ghost of Sarath Diyasena. »

On notait précédemment que l'inversion du préjugé épistémologique s'effectuait dans les termes, presque ironiques, d'un savoir légué à Anil. On relèvera à présent que le sentiment de désappropriation individuelle invariablement éprouvé au contact de la collectivité sri-lankaise se recompose, eu égard du moins au microcosme social de la *Wallawa*, dans le complément du don : « This was a tenderness she was receiving » (*ibid.*, p. 187). À l'action savante par laquelle Anil devait redresser aux yeux du monde un droit humain régionalement bafoué semble ainsi se substituer une conjoncture locale agissant, en le modifiant, sur un ordre présumé du monde.

La logique du don nous paraît de fait inscrite dans le mode d'agir définissant la participation active d'Ananda au déroulement du récit. L'on note ainsi que la reconstitution du facies de la victime comme celle du bouddha de pierre dynamité sont analogues au traduire : la configuration charnelle du visage est rematérialisée dans la glaise ou la boue; la statue d'origine, elle-même traduction ritualisée d'une origine divine, est recomposée dans une forme analogue. Il n'y a toutefois chez Ananda aucune réification de l'objet produit, aucune fétichisation de l'équivalence :

It was not a reconstruction of Sailor's face they were looking at [...] Up close the face looked quilted. They had planned to homogenize the stone, blend the

35. Now Ananda picked up the skeleton and carried it in his arms. She was in no way appalled by what he was doing. There had been hours when, locked in her investigations and too focused by hours of intricacy, she too would need to reach forward and lift Sailor into her arms, to remind herself he was like her [...] Anil put out her hand and touched his forearm, and then left him alone in the courtyard [...] He moved two steps forward and with his thumb creased away the pain around her eye along with her tears' wetness. It was the softest touch on her face [...] (*Ibid.*, p. 170, 171, 187)

face into a unit, but when he saw it this way Ananda decided to leave it as it was. (*Ibid.*, p. 188 et 302)

Contrairement à Anil qui veut appréhender la situation sri-lankaise dans la certitude d'une conclusion médico-légale elle-même étayée de mesures et d'analyses univoques, Ananda pratique un détachement traductif, visant à travers la forme créée non la légitimité et la finalité de celle-ci, mais un geste d'apaisement destiné aux disparus (« “[...] it's what he wants of the dead [...]”, *ibid.*, p. 186) comme aux vivants du reste :

Ananda brought in some of the villagers to work, ten more men. It was safer to be seen working for a project like this, otherwise you could be pulled into the army or you might be rounded up as a suspect. He got more of the village involved, women as well as men. If they volunteered, he put them, to work [...] As an artificer now he did not celebrate the greatness of a faith. But he knew if he did not remain an artificer he would become a demon. The war around him was to do with demons, spectres of retaliation. (*Ibid.*, p. 301-302, 304)

De nouveau, il paraît ainsi concevable d'attribuer à l'acte de traduction une structure de mise en abyme narrative inscrivant dans certaines séquences du roman une progression essentielle du récit.

Sarath ou la violence intègre

Ceci vaut sans réserve aucune pour cet autre personnage insulaire qu'est Sarath. La facilité du geste de traduction associée dès le tout début roman à l'archéologue se double effectivement, alors que le récit progresse, d'une conscience critique faisant défaut à Anil. Textuelle ou non, la traduction archéologique réfère les significations historiques qu'elle dégage à la situation environnante, qu'elle signifie à son tour :

There are images carved into or painted on rock that have altered Sarath's perception of the world [...] These were discoveries made during the worst political times [...] Half the world, it felt, was being buried, the truth hidden by fear, while the past revealed itself in the light of a burning rhododendron bush. Anil would not understand this old accepted balance [...] Sarath had seen truth broken into suitable pieces by the foreign press alongside irrelevant photographs. (*Ibid.*, p. 156)

Cette intertextualisation historique des vérités qu'interroge et énonce Sarath traduisant un monde temporel définit précisément ce qui fait défaut à la pratique occidentale, déplacée d'un lieu à l'autre. Aussi la transformation introspective de l'interventionnisme occidental trouve-t-elle sans doute sa plus parfaite illustration dans le don complexe que Sarath présentera à la chargée de mission étrangère. C'est de fait par la contribution dont s'acquittera l'homologue sri-lankais d'Anil que l'enquête dont il est fait récit dans *Anil's Ghost* touchera à son dénouement.

Sous le couvert d'une trahison à la solde des autorités insulaires, Sarath restituera à Anil les preuves susceptibles de convaincre une opinion internationale. L'assistance mondiale accordée à l'étude du conflit civil sri-lankais se voit de ce fait soutenue par une intervention locale dont elle ne fera, en dernier recours, que suivre les directives³⁶.

Parce qu'il ne concerne pas que la seule trame diégétique de l'enquête, l'apport de Sarath, dans *Anil's Ghost*, ne se résumera toutefois pas à ces pièces à conviction.

Le doute qu'Anil ne peut cesser d'entretenir à l'endroit de Sarath propagera effectivement dans la quasi-continuité du roman une tension narrative très étroitement liée au jugement de folie meurtrière par lequel Anil résume la situation sri-lankaise³⁷.

Tout comme la haine fratricide se voit perpétuée, par-delà l'horreur des actes criminels, dans la persistance quotidienne d'une menace dont on sait l'imminente proximité, la présence de Sarath signalera pour Anil la déconcertante familiarité d'une trahison potentielle. L'usage romanesque auquel se prête le personnage de Sarath se rapporte en ce sens au récit de l'insularité telle que se la représente Anil. La fonction axiologique qui lui revient excède toutefois la simple corroboration d'un préjugé. La duplicité de

36. "I'm in the tunnel of the Armoury building. I have just a moment. As you can tell, this is not any skeleton but Sailor. It's your twentieth-century evidence, five years old in death. Erase this tape. Erase my words here. Complete the report and be ready to leave at five tomorrow morning. There's a seven-o'clock plane. Someone will drive you to the airport. I would like it to be me but it will probably be Gunesena. Do not leave the lab or call me." (*Ibid.*, p. 284)

37. Was the partner assigned to her neutral in this war [...] "I said to my girlfriend Leaf before I came here, perhaps I'll meet the man who is going to ruin me. Can I trust you?" [...] All her fears about him rose again – the relative who was a minister, his views on the danger of truth [...] (*Ibid.*, p. 29, 65, 269)

l'acte de Sarath, dont la suite du récit révélera les conséquences pour lui tragiques, est rendue nécessaire par la double maladresse d'Anil. Parce que celle-ci ne sait lui faire confiance et rejoint Colombo à son insu, parce qu'elle ne sait opposer à la responsabilité meurtrière des autorités sri-lankaises que la naïve franchise du discours d'accusation (« I think you murdered hundreds of us », *ibid.*, p. 272), Anil contraindra Sarath à un double jeu dont il pressent la menaçante précarité (« But now they were in danger. He sensed the hostility in the room. », *ibid.*) Est révélée par le fait-même l'incapacité d'Anil à prendre une juste mesure de la violence environnante. En dépit de la mobilité transnationale dont jouit Anil comme de l'acuité de son savoir-faire, celle-ci ne sait se rendre présente, dans son comportement, à la terreur d'une situation locale qu'elle ne peut que se représenter dans la distance de signes évaluatifs et de l'axiologie qu'ils définissent : « a mad logic », « the scarring psychosis in the country » (*ibid.*, p. 56 et 186). Simple application, de la part d'Anil, d'une compétence technique acquise dans les laboratoires de l'Arizona, le rapport d'enquête qu'elle rédigera, l'on présume, en toute clandestinité atteste, chez Sarath, d'une compétence morale inscrite dans une situation de conflit, d'une présence aux lieux à même de négocier, dans les compromissions que rendent nécessaire des pratiques de répression civile, la possibilité d'une accusation par présence étrangère interposée.

L'intervention de Sarath constitue certes l'épisode culminant d'une intrigue politico-policière. On observe toutefois qu'elle fait tout autant progresser le récit d'un jugement dévalorisant, qui n'apparaît plus confirmé dans les faits d'une violence effrénée, mais se voit référé aux limites, géographiques, de la perspective évaluative qui l'informe. Le roman se conclut ainsi par la prise de conscience d'une distance qui persiste, d'une appartenance non pas mondiale mais régionalisée à l'Ouest, qui ne peut intégrer qu'avec difficulté ne serait-ce que l'intensité du souvenir insulaire :

If she were to step into another life now, back to the adopted country of her choice, how much would Gamini and the memory of Sarath be a part of her life? Would she talk to intimates about them, the two Colombo brothers? And she in some way like a sister between them, keeping them from mauling each other's worlds? Wherever she might be, would she think of them? Consider the

strange middle-class pair who were born into one world and in mid-life stepped waist-deep into another ? (*Ibid.*, p. 285)

Ce que l'on peut concevoir comme le *vouloir-monde* d'une instance agissante constituée par l'expérience de migration s'avère en ce sens trop mobile et révocable pour pouvoir assumer les conséquences humaines d'un *devoir-vivre* local... « “[...] enough reality for the West [...]” » Ce retour de l'évaluation sur sa propre cécité, que rythme l'action d'un personnage, rejoint en cela ce qu'annonçait l'argumentation mise en dialogue dans les premières pages du roman : “[...] You can't just slip in, make a discovery and leave.” (*Ibid.*, p. 45)

Un *éthos* prosopographique

La sollicitude témoignée au disparu, la volonté de préserver l'innocence d'une vie tout comme la délibération quant à la comédie qu'il convient de jouer face aux autorités attestent, dans le cours des actions possibles, d'un choix qu'arrête une détermination³⁸. L'effet ainsi produit d'une constance dans l'agir se maintient au fil du récit à la faveur d'autres détails narratifs : Ananda consolant Anil ou préservant le souvenir de Sarath, Gamini soignant le cadavre mutilé de son frère ou prodiguant des soins inutiles au corps suicidé de sa belle-soeur, Sarath restituant à Anil, au péril de sa vie, la pièce à conviction dérobée... Abordé dans une perspective rhétorique, un tel cumul descriptif se laisse interpréter dans les termes de cette « description de l'être moral » que désigne la figure de l'*éthopée*, telle qu'elle complète la prosopographie ou « description d'un personnage »³⁹. Le caractère argumentatif de ce procédé, qui confère une certaine cohésion aux personnages insulaires intervenant tout au long du récit, ne se limite

38. Now Ananda picked up the skeleton and carried it in his arms [...] Ananda held Sailor and walked slowly with him [...] [Gamini] and Fonseka stayed with the boy [...] They opened the right atrium [...] Gamini kept wanting to look at the boy's dark black eyes [...] But now they were in danger. [Sarath] sensed the hostility in the room. Only he was not against her. Now he had to somehow protect himself. (*Ibid.*, p. 170, 240, 273)

39. Halsall, *op. cit.*, p. 116-117.

toutefois pas à persuader inductivement le lecteur de la vraisemblance de l'univers diégétique, et notamment humain, que compose le roman. Par delà une telle crédibilité référentielle, se joue effectivement la crédibilité des instances énonciatives qui, narrateur extradiégétique ou personnages, statuent favorablement dans leur parole ou commentaire sur un espace insulaire dès lors axiologiquement déterminé. Analogue au geste rhétorique de l'*épicrisis*, qui « permet à l'orateur de commenter un passage qu'il cite, et ainsi de montrer s'il l'approuve ou non », les prosopographies morales servent de témoignages narratifs aux énoncés argumentatifs précédemment relevés⁴⁰.

L'intégrité de l'acte et de la personne, successivement mise en exergue narrative dans l'acte individuel sur lequel le récit fait arrêt descriptif puis mise en évidence dans l'itération des *éthopées*, constitue ainsi les personnages comme garants individués d'une axiologie insulaire dès lors légitimée. Le personnage, dans sa constitution prosopographique, génère, en d'autres termes, un *éthos* narratif instaurant un double rapport de confiance. Rapport tout d'abord extérieur au récit dès lors qu'il met en relation, dans un espace de réception, lecteur et roman. Rapport par ailleurs intradiégétique puisqu'il détermine la réaction fluctuante d'Anil à un espace de valeurs insulaire. Sans avoir accès à la totalité des indices que le récit met à la disposition de l'instance de lecture, Anil est toutefois en mesure d'observer l'inscription empirique, dans le vécu des personnages, d'un profond sentiment de commune appartenance, d'un savoir tourné vers les intérêts concrets d'une collectivité donnée, d'une sagesse tragique péniblement exercée. Le récit suscite ainsi un climat de confiance devant s'avérer propice à la migration axiologique à laquelle s'essaiera le jugement du personnage migrant. À titre d'effet persuasif concernant la légitimité reconnue à l'instance qui évalue, l'*éthos* peut donc être dit narratif en ce sens qu'il détermine le déroulement du récit. C'est en nous proposant de dégager, chez Anil, les modifications affectives accompagnant cette mise en confiance que nous déplacerons l'attention de l'analyse de l'*éthos* au *pathos* narratif.

40. *Ibid.*, p. 256.

2.3.4 L'analepse du souvenir : le *pathos* narratif

Vers une archéologie de la valeur

Distribuée avec intensité et régularité sur chacun des personnages insulaires, l'autorité de l'acte moral, de ce qu'Albert Halsall nomme (reprenant Aristote) « choix qualifié », tient lieu, dans la composition narrativo-argumentative du roman, de preuve subjective ou d'*éthos* narratif. Il n'est pas toutefois sans pertinence de se demander si la simple pratique de l'action moralement délibérée peut suffire à convaincre, et Anil du bien-fondé de l'axiologie insulaire, et une instance de lecture de la vraisemblance de cette conviction. Comment au juste s'effectue l'accord susceptible de susciter, d'une instance argumentative à l'autre, un « transfert d'adhésion », cet effet illocutoire qu'avec Chaïm Perelman il convient de reconnaître au *faire* argumentatif ?

Certes, l'*éthos* narratif rattaché au personnage d'Ananda, de Sarath ou de Gamini procède, à travers l'intégrité des actions qu'ils assument, de ou des éthiques qui l'informent. Dans la sollicitude témoignée au disparu, la décision de secourir telle vie plutôt que telle autre, le risque sciemment couru d'une mort dès lors évitable s'agitent effectivement des conceptions du bien dont la compréhension est culturellement encodée et dont le texte peut dès lors aisément mobiliser la force de motivation : finalité d'une compassion qui est à elle-même sa propre fin, pertinence pratique d'une sagesse qui peut trancher dans le cours des actions envisageables, potentiel de signification d'une finalité qui confère sens à la mort même. Les rapprochements évaluatifs décelables dans *Anil's Ghost* ne découlent toutefois que partiellement de tels recours implicites à la polyvalence du discours moral. Si le jugement d'Anil est susceptible de subir une transformation, c'est aussi en raison de résistances sous-jacentes à une occidentalisation idéologique dont il importe dès lors de suivre la genèse. Qu'elles fassent affleurer à la surface temporelle de l'intrigue sri-lankaise ici une enfance insulaire, là les étapes successives de l'expatriation, ailleurs encore des moments de rupture et d'intimité, les analepses se coordonnant dans le récit d'une

mémoire migrante vont ainsi permettre d'entreprendre une archéologie de la valeur romanesque⁴¹.

L'analepse d'une violence latente

Le rapport entre conflit civil et conflictualité familiale est particulièrement marqué dans *Anil's Ghost*. Il trouve une actualisation ou évocation diégétique dans la rivalité muette (« the silent war ») entre Sarath et Gamini ou encore, quoique dans de moindres proportions, dans le meurtre d'un moine, frère de Palipana, que l'on suppose perpétré par son novice. On ne peut par ailleurs manquer d'en lire l'expression proprement argumentative dans cette sentence, déjà citée, par laquelle Palipana résume les certitudes dérivées de ses recherches : « “there has always been slaughter in passion” » (*ibid.*, p. 156). Que la violence se larve dans le contexte d'une intimité excessive, et tout particulièrement dans les limites de la communauté insulaire, c'est là un jugement auquel Anil consentira également (« “What is that quality in us [...] [t]hat makes us cause our own rain and smoke?” », *Ibid.*, p. 138). Il importe toutefois de faire ressortir combien l'expérience vécue à l'Ouest, et non simplement un passé sri-lankais, concerne un tel énoncé. En dépit de la distance qu'elle mettra à dessein entre les espaces de l'enfance et ceux de la vie adulte, Anil ne saura se soustraire à une menace de déchirement intime qu'elle perpétuera autant à titre de victime qu'à titre d'agresseur. Dans un premier temps, la nostalgie insulaire à laquelle succombe Anil en épousant dès son arrivée à Londres un ressortissant sri-lankais va réinscrire la jeune expatriée dans un enfermement insulaire, que le roman dira précisément dans le langage de la répression civile : « At home the two of them now fought over everything », « claustrophobia and marital warfare », « the first handcuf of marriage », « [t]here was no curfew or compromise with a lover anymore » (*ibid.*, p. 143 à 145). La brièveté de

41. Nous rappelons que le terme d'analepse, tel qu'en fait usage Gérard Genette dans ses études narratologiques, désigne « [...] toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve [...] » (Genette, Gérard. *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 82).

l'incident matrimonial et sa localisation temporelle dans une période transitoire entre expatriation et occidentalisation semblent devoir lui conférer un caractère stratégique, comme s'il s'était agi pour Anil d'épuiser les dernières pulsions sri-lankaises avant que de rompre définitivement, dans le symbolisme de l'acte de divorce, avec toute mythologie de l'origine. Le détail subséquent de la vie amoureuse d'Anil révélera toutefois, dans un autre développement de la diégèse du souvenir, l'inachèvement d'une telle rupture. Les rapports géographiquement distants qu'Anil entretiendra avec son amant ne feront effectivement que différer un dénouement promis au sacrifice d'une passion violentée⁴². L'incision d'un coup de couteau, blessure qu'Anil infligera à Cullis, suscitera dans le commentaire narratif l'effusion argumentative d'une accusation sans appel, figure de la *catégoria* qui par son emploi réitéré et son isosémie meurtrière restitue Anil à la pratique des déchirements insulaires : « She wouldn't step back from her fury [...] the good-bye was quick and fatal [...] their crimes towards each other, their failures [...] their fatal romance [...] » (*ibid.* p. 100-102, 265)⁴³. Cette cyclicité d'une violence tout au plus déplacée dans l'acte de migration accédera à une pleine conscience narrative à la page 137 : « The family wars continued to reside in her, and hadn't left her when she went abroad to study medicine ».

L'incapacité d'échapper à la lancinante menace du conflictuel est de fait inscrite de façon emblématique dans un problème de traduction que relate le récit, aux pages 134 et 135. L'apparente digression diégétique, dont nous voulons ici faire valoir tout la pertinence, concerne le souvenir d'une formation universitaire, alors qu'Anil mettrait à nue d'un coup de scalpel ce tissu nerveux, siège cérébral de l'effroi :

The professor standing beside her gave her the word for it. *Amygdala*.
 "What does it mean?"
 "Nothing, It's a location. It's the dark aspect of the brain."
 [...] "It sounds Sri Lankan, the name." (*Ibid.*, p. 134-135)

42. *It seemed they loved each other most when they were apart. They were too careful when together, when the extremes of possible joy remained dangerous.* (*Ibid.*, p. 150)

43. *Par la catégoria les anciens rhéteurs désignaient l'accusation qui, à la différence de l'épilepsis, ou accusation interrogative, se présente sous la forme d'une accusation directe de la culpabilité de l'accusé.* (Halsall, *op. cit.*, p. 218)

Outre l'effet de pliage diégétique mettant bord à bord le savoir dont il est fait acquisition à Londres et la situation à laquelle il se verra destiné au Sri-Lanka (« a location », « It sounds Sri Lankan »), ce passage rend très précisément compte, par la forme argumentative qu'il revêt, d'une peur à laquelle on ne peut se soustraire. Les reprises successives d'un savoir qui bute sur l'objet qu'il désigne (« it's a location [...] a place to house fearfull memories [...] We're not too certain [...] We can't clarify that [...] We don't know Anil », *ibid.*, p. 134-135) reproduisent dans cette figure des « blancs laissés dans le texte » qu'est l'aposiopèse, l'insaisissable appréhension des violences civiles⁴⁴. C'est ici par effet de conscience détourné, soit dans l'observation perplexe d'un personnage (« He paused before speaking again, surprised at the degree of her interest »), que la voix narrative affirmera l'appréhension persistante d'Anil vis-à-vis d'une agressivité ambiante, physiologique et biographique, dont elle demeure et la proie éventuelle et l'agent circonstanciel.

Citant l'état régressif d'une atemporalité collective moyenâgeuse (« We've become medieval ») comme le dysfonctionnement d'un état de déraison (« There's only a mad logic here »), le jugement défavorable que prononçait Anil de retour au Sri-Lanka dénonçait une incapacité humaine à susciter l'entente par la raison, valeur sur laquelle paraît s'échelonner l'argumentaire d'Anil jusque dans la prosodie de sa verbalisation :

Sarath, in the back row, unseen by her, listened to her quiet explanations, her surefootedness, her absolute calm and refusal to be emotional or angry. It was a lawyer's argument [...] (*Ibid.*, p. 272-273)

Le contre-argumentaire de Sarath consistait précisément à révéler l'évaluation d'Anil à des limites rationnelles et collectives, à une « vérité » énoncée, mais non vécue dans la menace des représailles, à une appartenance trop aisément invoquée pour désigner

44. L'aposiopèse [...] est une sorte de réticence ou de prétérition par laquelle on communique une « émotion, une hésitation, ou une menace » (Robert) (Halsall, *op. cit.*, p. 218)

quelque authentique cohésion sociale⁴⁵. Évaluation et contre-évaluation se poursuivaient ainsi l'une l'autre en exposant progressivement, et en opposant continuellement, leurs critériologies respectives, ici un positivisme moral affirmant l'analyticité de la formule univoque, là une éthique pragmatique coordonnant toute vérité énoncée à la détermination qu'exerce une situation énonciative :

[Anil] “ ‘The truth shall set you free.’ I believe that.”

[Palipana] “Most of the time in our world, truth is just opinion.”

[Anil] “You like to remain cloudy, don't you, Sarath, even to yourself.”

[Sarath] “I don't think clarity is necessarily truth. It's simplicity, isn't it?”

[Anil] “I need to know what you think. I need to break things apart to know where someone came from [...]” (*Ibid.*, p. 102 et 259)

Ce que contribue à présent, soit dans le temps de l'analyse, l'analepse narrative du souvenir à la diégèse axiologique, ce n'est toutefois pas un principe antérieur sur lequel se serait précédemment appuyé le jugement d'Anil. L'épreuve de la tyrannie conjugale, la « furie » du coup de couteau tout comme la fascination qu'exerce sur Anil la structure physiologique de l'angoisse déterminent tout au plus dans le concret de l'expérience affective une sensibilité à la conjoncture insulaire. « Ombre de valeur », le concept de *valence* tel qu'en usent Algirdas J. Greimas et Jacques Fontanille dans leur *Sémiotique des passions* semble apte à saisir cet état émotif, génétiquement antérieur à tout acte discursif de valorisation⁴⁶.

La psychologisation en quelque sorte prédiscursive à laquelle nous faisons ici référence pour désigner les quelques éléments analeptiques isolés ne condamnent toutefois aucunement ceux-ci à une infra-argumentativité. C'est précisément parce qu'Anil fait corps avec une situation sri-lankaise dont elle éprouve, dans l'intériorité de réactions affectives, la violence constitutive, que paraît révocable la justesse du verdict la

45. Sarath knew that for [Anil] the journey was in getting to the truth. But what would the truth bring them into? It was a flame against a sleeping lake of petrol [...] Hundreds of us, Sarath thought to himself. Fifteen years away and she is finally us. (*Ibid.*, p. 156, 272)

46. Greimas, Algirdas J.; Fontanille, Jacques. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

condamnant à une extériorité étrangère et que semble atténuable l'assurance du jugement dépréciatif par lequel elle reprend contact critique avec les lieux insulaires. L'effet persuasif produit par le récit du souvenir sollicite une émotion de lecture, une réaction pathémique grâce à laquelle le personnage d'Anil est perçu comme participant à l'intensité complexe d'une crise sociale qui n'est donc pas totalement sans le concerner.

L'analepse d'un savoir en quête d'humanité

L'argumentation diégétique qui se dégage ainsi du souvenir focalisé sur la relation amoureuse se vérifie par ailleurs dans l'analepse de la formation et de l'exercice scientifiques. Le *pathos* narratif n'intègre plus ici la violence sri-lankaise initialement décriée dans le vécu antérieur de sa détractrice, mais incorpore l'exercice précaire du savoir tel qu'il se pratique sur l'île aux mutations d'une expérience professionnelle pourtant occidentale. Déjà contrariée dans l'autorité d'un savoir trouvant application au sein de souffrances collectives, autorité que figure le personnage de Gamini, la critique d'un espace épistémologiquement et technologiquement démunis va se trouver dévaluée par la propre progression que connaît la carrière d'Anil. La reterritorialisation de l'analyse médico-légale hors de l'espace clinique du laboratoire occidental, notamment dans les charniers du Guatemala, établit un rapprochement par mimétisme compassionnel entre l'instance de savoir insulaire et son homologue expatriée. Tout comme Gamini saura voir, par-delà les conditions défavorables d'une pénurie généralisée, la pertinence humaine d'une médecine faisant incise dans l'horreur de son temps (« in spite of the lack of equipment [...] they had stayed for two years or three, in some cases longer. It was the best place to be », *ibid.*, p. 231), Anil évaluera les moyens rudimentaires dont elle devra user à l'aune du réconfort posthume qu'est susceptible d'amener l'identification des disparus :

“I never actually dug before. I'm usually just in the labs. But we were doing exhumations in the field. Manuel, he gave me a brush and a chopstick and said

break up the ground and brush it away. We got five skeletons the first day” [...] Cullis could see she had fallen even more in love with her work. (*Ibid.*, p. 33)

Parce qu'elle peut produire, dans l'hésitation d'une parole, l'illusion référentielle d'une émotion sur laquelle le langage n'a pas prise, l'aposiopèse (voir *supra*, p. 147, note 44) se fera encore, dans cette autre trame de la diégèse analeptique, une figure toute désignée pour effectuer la jonction discursive de l'émotif et du persuasif. Ainsi, le recueillement que rendra possible le travail d'Anil sera-t-il dit avec toute la force argumentative d'un sentiment trop intense pour se prêter à la possibilité de l'encodage sémique :

*One day Anil and the rest of the team walked to a nearby river to cool off during their lunch break. On returning they saw a woman sitting within the grave. She was on her haunches, her legs under her as if in formal prayer, elbows in her lap, looking down at the remains of the two bodies. She had lost a husband and a brother during an abduction in this region a year earlier. Now it seemed as if the men were asleep beside each other on a mat in the afternoon. [...] There are no words Anil knows that can describe, even for just herself, the woman's face. But the grief of love in that shoulder she will not forget, still remembers. (*Ibid.*, p. 6)*

Il revenait à Gamini, dans la trame diégétique coordonnant les épisodes de sa vie professionnelle, d'offrir la garantie d'un savoir pénétré d'une sollicitude éprouvante. Il revient à présent au récit d'une carrière occidentale de référer Anil, par le sentiment qui lui est prêté, à cette même valeur humaine que prend un savoir recontextualisé dans l'épaisseur historique et l'horreur personnelle des faits. Dans la mise en récit d'un personnage local, un *éthos* narratif prédisposait la lecture à accepter le bien-fondé d'un jugement sri-lankais. Par le corollaire de la sympathie qu'elle sait susciter envers un personnage pourtant mondialisé, c'est une argumentation pathémique qui assure le transfert, de Gamini à Anil, d'une valeur régionalement établie. *Éthos* et *pathos* se coordonnent donc dans la structure pluridiégétique du roman pour effectuer un resserrement axiologique projetant le parcours épistémologique d'Anil dans l'orbe évaluative de l'expérience insulaire de Gamini. De fait, l'argument pathémique, loin d'être temporellement isolé dans le récit du souvenir professionnel, va parfois jusqu'à

rebondir dans le récit de l'intrigue, comme en atteste la sorte de prière au mort, assimilable à quelque optation, qui, apprise au Guatemala, semble soutenir l'action d'Anil au Sri-Lanka :

“[...] And Manuel, he is part of the community, so he has less protection than others like us. He told me once. When I've been digging and I'm tired and don't want to do it any more, I think how it could be me in the grave I'm working on. I wouldn't want someone to stop digging for me... I always think of that when I want to quit” [...] Anil picked up reports and opened folders that listed disappearances and killings. The last thing she wished to return to every day was this. And every day she returned to it. (*Ibid.*, p. 34 et 42).⁴⁷

Lâches mais néanmoins resserrés, les liens qui continuent d'unir Anil à une conjoncture sri-lankaise dont elle se montrera à même d'apprécier, quoique tardivement, la complexité intérieure, rendent ainsi suspect l'accusation ravalant la présence d'Anil à l'exercice d'une compassion par trop passagère (« That false empathy and blame », *ibid.* p. 44). Outre la mesure humaine du conflit qu'ils rendront possible, la modification du jugement et le rapprochement axiologique qu'il signifie répareront l'injustice d'une incrimination imméritée, soustrayant Anil, en partie du moins, à l'ostracisme que lui vaut le statut d'étrangère dont on l'affuble trop facilement. L'enthousiasme que suscite chez Anil une polyglotie naissante, soit la capacité de démultiplier l'acte de traduction scientifique au contact d'autres mondes et d'autres langues s'en fait selon nous, dès les premières pages, un important indice narratif :

“I know the name of several bones in Spanish,” she boasted. “I know some Spanish. *Omoplató* is this. Shoulder blade. *Maximilar* — your upper jaw. *Occipital* — the bone at the back of the skull.” » (*Ibid.*, p. 34)

La sympathie ainsi suscitée à l'endroit du personnage d'Anil atteste en ce sens d'une détermination pathémique de l'argumentation romanesque à l'oeuvre dans le souvenir des récits analeptiques.

47. On voit [soit d'après la définition qu'en propose Fontanier] que cette figure [l'optation] se prête à la représentation de n'importe quelle « prière », adressée par un individu à des divinités consacrées officiellement ou à celles qui lui restent particulières et non identifiées. C'est à cette dernière espèce que s'adressent les prières dans le récit pragmatique moderne. (Halsall, *op. cit.*, p. 222)

Le *pathos* narratif comme diégèse anamnétique

En vue de préciser la charge pathémique des divers récits analeptiques conférant un passé au personnage de l'intrigue géopolitique, il aurait été possible de départager les narrations du souvenir en fonction des sentiments qu'ils évoquent. Reprenant la taxinomie aristotélicienne à laquelle fait référence Albert Halsall dans *L'Art de convaincre*, on obtiendrait ainsi une répartition réservant tout d'abord le binôme crainte/confiance au récit d'une vie amoureuse que domine une violente menaçante, attribuant ensuite indignation et pitié au récit d'une éducation puis d'une professionnalisation scientifique qui évolue hors de l'indifférence laborantine, allant enfin jusqu'à associer le sentiment d'amitié à cet autre récit qui détaille l'intensité puis la perte de Leaf, ami intime d'Anil à l'Ouest. En mettant en relation deux trames de la diégèse occidentale du souvenir avec deux traits évaluatifs dégagés de l'axiologie insulaire, il s'est agi bien évidemment de faire ressortir une cohérence éthico-pathémique de l'argumentation narrative dans *Anil's Ghost*. La transformation que subit l'évaluation d'Anil semblait pouvoir tirer motivation de la conduite intègre des personnages insulaires. Elle se voit à présent liée à une antériorité affective du jugement de valeur et par le fait-même soustraite à l'apparente plasticité d'un jugement trop inconstant pour qu'on s'y fie. S'il fallait risquer un terme figuratif pour désigner globalement le *pathos* auquel recourt *Anil's Ghost* dans les analepses concernant Anil, on pourrait peut-être avancer, avec certaines réserves, celui d'anamnèse, dont Albert Halsall cite la définition suivante (empruntée à Bernard Dupriez) : « Par l'anamnèse, ou remémoration, "*forme de pensée hébraïque*", dit Dupriez, "*les souvenirs d'événements concrets remplacent l'expression d'une idée, d'un sentiment*" » (Halsall, *op. cit.*, p. 221). L'agressivité relatée du rapport amoureux ou encore l'évocation d'un savoir en quête de sollicitude énoncent ainsi dans le détour occidental du détail biographique une appartenance sri-lankaise se maintenant dans une certaine continuité évaluative. Parce que la « fonction pathique » de l'anamnèse

« consiste à éveiller la pitié ou la sympathie d'un énonciataire en lui rappelant, par des lamentations mimétiques, une douleur passée » (*ibid.*, p. 221), il importe toutefois de relativiser quelque peu la perception d'Anil se dégageant de son passé à l'Ouest. Anil ne succombe-t-elle pas effectivement à une certaine forme de violence insulaire même si elle se montre à d'autres égards sensible à la proximité d'une douleur ? N'est-ce pas dès lors une sympathie entachée de blâme qui s'attache au personnage ? La réponse affirmative qu'il faut bien concéder n'est toutefois aucunement dommageable argumentativement parlant puisque par les excès de comportement qu'elle manifeste Anil n'en paraît que plus proche d'un contexte insulaire dont on sait les débordements pulsionnels.

2.3.5 Enquête, retour, engagement : *logos* narratifs

Inscription axiologique de l'*éthos* et du *pathos*

Les énoncés argumentatifs relevés en différents points du texte romanesque révélaient, avant même que le roman ne soit abordé comme récit, des variations dans le discours explicitement évaluatif du personnage principal. Celles-ci concernaient trois thèmes que l'on a pu dire axiologiques parce qu'ils faisaient se communiquer les deux jeux de relations, l'un occidental l'autre insulaire, dans la cohésion desquels il est possible d'ordonner antithétiquement les valeurs mises en acte de discours. Eu égard tout d'abord à la conception d'une appartenance collective ici réfutée dans l'assertion d'une autonomie individuelle, là douloureusement porteuse d'une cohérence identitaire, on notait ainsi qu'Anil valorisait dans certains jugements une communauté de présence. En ce qui concerne ensuite la perception du savoir, destiné à l'Ouest à produire une instance jouissant d'une maîtrise assertorique de sa parole et de son acte, on remarquait encore qu'Anil se montrait sensible à la pratique intuitive de savoir-faire historiquement constitué et transmis, c'est-à-dire à un autre parcours de formation du sujet se constituant dans son rapport au savoir. Vis-à-vis enfin d'une violence jugée intolérable

car associée à quelque *passivisme* civique, on observait en dernier lieu une compréhension épisodique des limites que le conflit civil impose à l'interventionnisme, comme si la frivolité d'une mode de vivre occidental cloisonnant l'activité professionnelle, l'inactivité du loisible privé, et l'activisme facile de l'accusation à distance prenait la mesure insulaire d'un mode de vie que régit l'invariant tragique de la mort et de la peur.

Les énoncés rendant compte de telles divergences dans l'exercice d'un jugement ne permettaient toutefois que de distinguer différents états argumentatifs déposés dans le *dit* de paroles dialoguées ou commentées. L'examen de certaines structures narratives du roman a pu en revanche mettre en lumière le *dire* argumentatif proprement romanesque, processus textuel par lequel advient une transformation évaluative. Si Anil peut adhérer, en certains endroits du moins, aux évaluations procédant d'une axiologie insulaire, c'est tout d'abord parce que certains personnages assument, dans l'étalement narratif d'*ésothopées* désignant la personne romanesque par son action, des fonctions de « porte-normes » (le terme est de Philippe Hamon⁴⁸). C'est aussi parce que les valeurs bénéficiant de l'*éthos* narratif généré par de tels personnages sont intégrées, au moyen d'un récit analeptique entrecroisant le récit de l'intrigue (eu égard à la constitution évaluative de l'héroïne), dans des actes et états de conscience antérieurs. Ceux-ci restituent dès lors l'ordre de valeur acquis à l'Ouest à la durée pathémique d'un vécu subissant la double contrainte axiologique d'une origine constitutive et d'un éloignement délibéré.

Au terme de cette analyse narrativo-argumentative menée sur le double plan de l'*éthos* et du *pathos*, on ne saurait toutefois conclure quant à la forme précise que prend dans *Anil's Ghost* la diégèse argumentative. D'une part, l'attention accordée à l'analepse du souvenir occidental comme au récit secondaire focalisé sur tel ou tel personnage n'épuise aucunement les programmes narratifs que peut sélectionner la lecture, esquivant tout particulièrement la progression du principal récit mis en intrigue dans

48. Hamon, *op. cit.*

Anil's Ghost. D'autre part, l'effet rhétorique que produit la convergence éthico-pathémique prédispose très certainement un lecteur virtuel à accepter la vraisemblance d'une « insularisation » au moins partielle du jugement d'Anil, mais ne rend pas exactement compte de la relation inverse s'en faisant le corollaire axiologique. L'évaluation ainsi sollicitée par la rhétorique romanesque ne manquera pas, effectivement, de susciter à la lecture une certaine incertitude quant à la vocation migratoire d'Anil : sur quels indices se fondent, non plus seulement l'éventualité d'un acquiescement à l'endroit des valeurs territorialisées dans l'espace sri-lankais, mais encore la révocation d'une conjoncture évaluative occidentale sciemment assumée par Anil ? Référées respectivement à un examen narratif puis argumentatif d' *Anil's Ghost*, les deux questions soulevées vont de fait se rejoindre. L'examen du récit de l'intrigue va ainsi révéler la sinuosité d'un réaligement axiologique, l'ambivalence donc d'une diégèse argumentative. Il va donc s'agir, dans ce dernier stade de l'analyse d' *Anil's Ghost*, de soumettre à une lecture plus critique, car plus patiente, l'hypothèse d'un retour par migration axiologique sans doute trop rapidement assumé comme postulat tout au long de l'analyse de l'argumentation narrative. « At University Anil had translated Lines from Archilochus [...] » : c'est à ce stade de l'analyse que prendra toute sa signification proleptique la séquence initiale de la traduction inadéquate. « *Anil's Ghost* » ? Est-ce ce disparu dont il va s'agir pour Anil et Sarath de faire apparaître la trace patronymique ? Est-ce la rémanence d'une identité insulaire signifiant Anil, de par l'hostilité qui lui est témoignée, à un état de désappartenance ? Serait-ce encore l'homologue sri-lankais dont elle ne peut établir l'allégeance ? À certains égards, on sait la question rhétorique, puisque le ou plutôt les récits désigneront d'eux-mêmes Sarath comme complément de ce nom par lequel le roman se dit, de ce titre par lequel il se nomme. L'intitulé obtient ainsi une réponse explicite, mais le récit de l'enquête ne s'en démultiplie pas moins dans trois programmes narratifs s'acquittant chacun d'une transformation particulière : résolution de l'intrigue criminelle, intégration d'une présence étrangère, élucidation du statut revenant à Sarath. Outre le fait qu'elles recourent un à un les trois thèmes évaluatifs qu'exploite le

récit parallèle du jugement de valeur, ces trames diégétiques mettent par ailleurs en évidence l'état d'ambivalence axiologique qu'il s'agit à présent de préciser. Certes, à l'unité spatio-temporelle des récits situant le cours de l'action romanesque dans la durée de la mission sri-lankaise correspond, dans une certaine mesure, l'unité discursive d'un dépaysement axiologique. De séquence en séquence, les récits vont faire état d'un savoir projeté dans la tragédie des faits soumis à l'évaluation scientifique, d'une présence à l'autre que stimule l'exiguïté des rapports insulaires, d'une conscience sensibilisée à la complexité morale des lieux. On relève ainsi, dans les rebondissements tragiques de l'enquête, cette singulière analogie diégétique qu'esquisse le geste médical improvisé par Anil : à l'instar de Gamini, porte-norme d'une sollicitude savante, l'anthropologue médico-légiste accoutumée d'ordinaire à l'énigmatique inertie des dépouilles humaines saura par deux fois déjouer une pénurie ambiante pour apaiser des souffrances localement éprouvées, secourant ici le corps meurtri de Guneasa, crucifié au bitume, soustrayant là Ananda à la mort par égorgement qu'il voulait se donner. La lecture isole ensuite aisément, dans le déroulement d'un retour au pays natal, des moments privilégiés relocalisant l'expatriée dans la profondeur historique d'une topographie millénaire, telles ces ruines monacales invariablement propices au recueillement, toujours quittées à regret (*ibid.*, p. 109 et 191). Enfin, la trame diégétique filant l'épreuve morale de la situation insulaire se plie par endroit en de singuliers revers, tel ce passage précédemment cité opposant les réserves compatissantes d'Anil à la confrontation abrupte que préconise Sarath (*supra*, p. 122). Pourtant, la pratique désinstrumentalisée du savoir, l'appartenance que rassemble un sentiment de communauté historique tout comme la contiguïté de l'acte technique et de sa conséquence humaine n'en seront pas moins soumis à une contre-évaluation. Il y aura ainsi la répulsion ressentie en présence du praticien dont le corps est consumé par l'excès de souffrance l'interpellant sans cesse (« Gamini had weaned himself off his pills and was in midstream, in his switch to alcohol [...] "He's so thin. Someone needs to help him." », *ibid.*, p. 218, 186). Il y aura encore cette critique récurrente d'un traditionalisme à l'autorité abusive (« Old pissed-off ascetics », *ibid.*

p. 88), sacrifiant l'individu sur l'autel d'une légitimité meurtrière ([Sarath]« “Also in the water were coffins with the bodies of twenty female musicians along with their instruments [...]” [Anil] “ Twenty murdered women.” [Sarath] “It was another world with its value system that came to the surface.” », *ibid.*, p. 261). Il y aura enfin

l'accusation confrontant le personnage corrompu à l'aisance d'une duplicité morale :

He [Dr Perera] advised her to take it no further. He thought her work good, but it was unsafe. “You made a speech about political responsibility”, she said. “ That was a speech,” he replied. When they returned to the lab, there was confusion as to where the skeleton was. (*ibid.*, p. 271)

Contraires à l'effet argumentatif produit par l'*éthos* et le *pathos* narratif, ces développements diégétiques n'effectuent pas qu'une interception épisodique des valeurs liées dans et par le récit à l'intégrité du personnage local, transférées sur le personnage occidentalisé. Par la progression évaluative qu'ils définissent dans la mise en ordre des faits narrés, ils produisent une quasi-logique du récit, un *logos* narratif dont il importe dès lors de dégager la portée argumentative⁴⁹.

Le modèle narrativo-argumentatif élaboré par Albert Halsall fait un double emploi de la figure rhétorique. L'associant à la production d'effets persuasifs ponctuels, tels ceux

49. Conformément au modèle rhétorique aristotélicien, et plus particulièrement à sa typologie des « preuves », que privilégie Albert Halsall, le *logos* narratif est notamment référé, dans *L'Art de convaincre*, à des « appels narrativo-argumentatifs que fait le récit pragmatique à la raison (plutôt qu'aux émotions) du lecteur [...] » (*ibid.*, p. 143). Par souci de clarté, il importe de préciser que ce qui est visé à travers une telle structuration rhétorique du discours romanesque c'est bien sûr l'ordre narratif qu'impose le roman à sa diégèse. Albert Halsall cite à ce propos la distinction qu'opère Jean-Michel Adam (*Le Récit*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, p. 17-18) entre l'« ordre chronologique » et l'« ordre configurationnel » de l'« activité narrative », soulignant le caractère inférentiel du second : *La simple conjonction, dans le récit, d'un commencement, d'un milieu, et d'une fin y devient, grâce à l'« acte de jugement réflexif » d'un lecteur, un rapport de cohérence (ou d'incohérence) impliquée* (Halsall, *op. cit.*, p. 145). C'est pour notre part dans l'idée ricoeurienne de « synthèse de l'hétérogène » que nous situons l'ordre propre au *logos* narratif, du fait des multiples rapports sous lesquels elle laisse envisager la séquentialisation argumentative du récit : [...] *je propose de définir la concordance discordante, caractéristique de toute composition narrative, par la notion de synthèse de l'hétérogène. Par là, je tente de rendre compte des diverses médiations que l'intrigue opère — entre le divers des événements et l'unité temporelle de l'histoire racontée; entre les composantes disparates de l'action, intentions, causes et hasards, et l'enchaînement de l'histoire; enfin, entre la pure succession et l'unité de la forme temporelle —, médiations qui, à la limite, peuvent bouleverser la chronologie au point de l'abolir.* (*Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 168-169)

éthiques ou pathémiques qu'*Anil's Ghost* dérive de la prosopographie ou de l'*aposiopèse*, *L'Art de convaincre* en fait usage macro-narratif dans sa typologie des discours persuasifs, que désigne l'hyperbole, la litote, l'oxymore ou encore l'ironie. Exprimé en termes narratologiques, ce dernier usage se fait l'application, au discours persuasif, du concept de « mode » narratif. Selon Gérard Genette « la “représentation”, ou plus exactement l'information narrative a ses degrés » de sorte que « le récit peut fournir au lecteur plus ou moins de détails, et de façon plus ou moins directe », mais aussi qu' « il peut aussi choisir de régler l'information qu'il livre [...] selon les capacités de connaissance de telle ou telle partie prenante de l'histoire [...] ». Or, l'évaluation produite par le roman peut également se faire surabondante ou restreinte (elle est alors pragmatique ou non pragmatique, du moins en apparence), explicite ou implicite (elle est alors hyperbolique ou litotique), contradictoire ou indécidable, du fait notamment des instances auxquelles elle est déléguée (le récit se fait ici oxymorique, là ironique)⁵⁰. Chaque « mode » argumentatif effectue de fait la jonction des deux plans figuratifs puisque l'actualisation globale de tel ou tel type de persuasion est fonction de figures individuelles se combinant pour définir la spécificité d'une combinatoire narrativo-argumentative, effet conjugué de l'*éthos*, du *pathos* et du *logos* narratifs. Progressant vers la saisie d'un tel effet, la présente analyse d'*Anil's Ghost* transitera toutefois, dans son traitement de l'argumentation quasi logique présente au récit, par la perspective théorique de Philippe Hamon, dont Albert Halsall s'est très largement et explicitement inspiré. Parce que *Texte et Idéologie* propose un modèle de l'évaluation romanesque sensible à la diversité, à la durée comme à la localisation des valeurs ou normes invoquées par le texte du roman, les catégories distinguées au fil de l'étude permettent de faire ressortir la configuration narrative du discours persuasif avec une netteté que n'autorise pas toujours la taxinomie argumentative exploitée dans *L'Art de convaincre*. À une typologie distinguant « savoir-faire », « savoir-dire »,

50. Genette (1972), *op. cit.*, p. 183-184.

« savoir-jour » et « savoir-vivre », Philippe Hamon ajoute ainsi, entre autres paramètres explicatifs, l'étendue éventuelle de « lignes » évaluatives tout en désignant des « points névralgiques » dans lesquels se ramasse l'énonciation évaluative⁵¹. Ce sera par la médiation de ces trois emprunts théoriques, que le modèle de *Texte et Idéologie* viendra relayer celui de *L'Art de convaincre*, auquel retournera l'analyse pour définir dans la généralité d'une figure argumentative le *logos* narratif propre à *Anil's Ghost*.

La valeur du savoir dans le récit de l'enquête

« [I]n the dark hold », « in the far reaches of a cave », « in the rest house », « speaking into the empty offices », « a location of refuge and fear », « in the local mine », « In the Armoury Auditorium », « the darkness in the hold ». Par effet de contraste, la pénombre et la menace intérieures du parcours en boucle qui sera celui d'Anil au Sri-Lanka semblent devoir mettre en valeur la lumière graduellement faite sur l'obscurité officielle d'un crime d'État. Le laboratoire de fortune ingéré dans les soutes du paquebot désaffecté, le site archéologique que scelle l'octroi d'un nécessaire laissez-passer ou encore la galerie souterraine rétrospectivement révélée à la scène d'un enlèvement vont se faire les lieux successifs d'une expertise progressant de prémisses décharnées à la conclusion d'un fait reconstitué. Les six principaux développements de l'enquête dont le roman fait le récit juxtaposent ainsi lieu clos sur lieu clos alors même qu'ils coordonnent la découverte d'ossements suspects, l'exhumation d'une dépouille humaine, la localisation d'un premier site d'inhumation, l'établissement d'un profil socioprofessionnel, la découverte du lieu du crime puis l'identification de la victime, enfin la rédaction contrariée d'un rapport. S'il semble pertinent d'aborder la trame la plus résolument factuelle d'*Anil's Ghost* par le détail des lieux, c'est parce que l'intrigue de l'enquête y épouse des contours évaluatifs particulièrement marqués. Clairement, la menace intestine, topographiée dans les retranchements successifs d'un

51. Hamon, *op. cit.*, p. 30, notamment.

espace cerné d'ombre, est rendue présente à l'activité scientifique d'Anil, qui n'aurait autrement accès qu'à la trace squelettique de ses effusions antérieures. La métaphore *in absentia*, associant implicitement la conjoncture sri-lankaise à l'image des lieux de travail, produit ainsi un effet persuasif rejoignant la condamnation occidentale d'une insularité fermée sur sa propre violence. Mais il est encore une autre évaluation inscrite dans la clarté et l'étendue refusées aux lieux de l'enquête.

Par ses rétrogressions analeptiques, le récit démultiplié du roman fait succéder à la phase de l'assimilation savante en Occident la quête d'un savoir qu'on a pu dire désinstrumentalisé, quête narrée ici et là dans les séquences de la mission guatémaltèque, énoncée ailleurs dans le souvenir de la sentence professorale ou l'insertion d'une citation :

One village can speak for many villages. One victim can speak for many victims
[...]

To fetch a dead body: what a curious task! To cut down the corpse of an unknown hanged man and then bear the body of the animal on one's back... something dead, something buried, something already rotting away ? [...]
(*Ibid.*, p. 176, 56)

Pour Anil, l'ouverture d'un savoir par trop coupé du tragique humain sur lequel il opère passe donc par une délocalisation de la pratique savante, mobilité épistémologique projetant le chercheur hors de l'enclave laborantine pour le précipiter à proximité des charniers, dans le vif d'une géographie du deuil. Le lien qui se resserre ainsi entre la valorisation d'un savoir, dont on sait la fonction émancipatrice dans le parcours de migration, et l'espace sur lequel il est en mesure d'agir fait par conséquent du lieu où s'exerce la connaissance un foyer prédestiné à l'investissement évaluatif. Points névralgiques selon la terminologie de *Texte et Idéologie*, la cale de l'Oronsay ou la clandestinité de la Wallawa disent ainsi, outre une conjoncture que serre de toutes parts la violence civile, l'échec répété d'une ouverture épistémologique restreinte dans ses mouvements, l'inversion d'une présence internationale soustraite à l'habitude de sa mobilité et dès lors privée de sa capacité d'intervention.

Pourtant l'enquête aboutira, la victime sera nommée et l'accusation prononcée. La valeur reconnue par Anil à un usage humanitaire des connaissances acquises à l'Ouest saurait-elle déjouer l'obstacle que dénote une dévalorisation de l'espace de travail dès lors trop hâtivement décrite dans les termes de l'« échec », d'une « inversion » ?

Quelque ponctuée qu'elle soit de points névralgiques et des tensions évaluatives qui s'y nouent, la trame diégétique de l'enquête n'atteste-t-elle pas, dans son déroulement, du succès que connaît un savoir axiologiquement insularisé parce que assimilable à cette contiguïté unissant dans le personnage de Gamini l'action subie du pâtir et le geste qui apaise ? Non sans attrait interprétatif, l'hypothèse, qui projette dans l'ordre d'une justice narrative le rapprochement axiologique précédemment attribué à l'*éthos* et au *pathos* que produisent les récits, bute toutefois sur une progression évaluative sous-jacente au récit de l'enquête. Dans l'étroitesse souvent obscure des lieux où s'exerce l'essentiel de l'activité savante, le « savoir-faire » d'Anil est incessamment révélé à des limites surajoutées à l'exiguïté environnante. La « ligne » évaluative que l'analyse peut ainsi tirer du premier au dernier lieu révèle effectivement un jugement scientifique dans un constant rapport de dépendance vis-à-vis des savoirs locaux. Ce sera Chitra qui permettra de déterminer, sinon le lieu, du moins la région probable du crime, ce sera Ananda qui à son insu révélera l'identité professionnelle de la victime, mais ce sera surtout Sarath qui orchestrera, d'une part, la découverte autorisant le prolongement de l'enquête, d'autre part, la restitution du cadavre confisqué qui permettra de mener celle-ci à son terme international, soit au rapport incriminant les instances officielles. Il ne s'ensuit aucunement que les mesures anatomiques prises par Anil ou encore que la précision de ses déductions soit sans effet sur le déroulement de l'intrigue. Il s'ensuit toutefois que les gestes appris à l'Ouest demeurent sans prise sur une situation locale exigeant du « savoir-faire » scientifique qu'il s'adjoigne la mesure délibérative d'un « savoir-faire » moral à même de lier l'expertise savante aux conséquences humaines qu'elle est susceptible de déterminer. Du laboratoire nord-américain à la table de travail improvisée dans une chambre d'hôtel rongée de moisissure, Anil ne fait que déplacer une pratique exacte et un discours univoque du savoir pourtant inadaptés à la

spécificité locale de leur objet. L'échec de ce « savoir-faire », qui, de point névralgique en point névralgique, ricoche le long d'une trame diégétique qu'il importe de ne pas résumer à sa seule composante factuelle, consistera précisément à défaire une vie humaine, précipitant la disparition de Sarath et relançant par là-même le récit itératif de la violence insulaire.

En ce qui a trait à la valorisation du savoir, la diégèse évaluative qui s'entrecroise à la progression de l'intrigue exige que l'on interroge le jugement émis par Anil quant à la légitimité de sa présence au Sri-Lanka. « I wanted to come back » se relit, à la fin du roman, comme l'expression naïve d'un régionalisme qui s'ignore. La subordination tragique d'une situation locale à un *habitus* occidental scientifique se percevant comme condition de possibilité d'un humanitarisme international peut précisément se dire dans les termes habermassiens d'une rationalité instrumentale colonisant, par voie d'occidentalisation, la disparité des vécus planétaires⁵². Dans le récit de l'enquête, la volonté de restituer une mesure humaine à l'anonymat des corps autopsiés, qui est aussi désir de conférer par le savoir mis en pratique quelque unité au monde qu'a scindé le moment de la migration, subit ainsi une double transformation narrative. À l'opposition programmée dans les limites de ce que l'on pourrait appeler l'unilinguisme épistémologique du factuel s'ajoute un effet l'adjuvance de connaissances tragiquement imprégnées de l'épaisseur humaine des faits. Dans un cas comme dans l'autre, la ligne narrative que décrit l'évaluation du savoir-faire réinscrit le geste d'Anil dans un ordre de valeur hétérogène au lieu de l'action, tel ce savoir occidental relégué dans l'intériorité introspective de l'ex-navire colonial.

52. Habermas, Jürgen. « La Modernité : un projet inachevé », trad. de l'allemand par Gérard Raulet, *Critique*, tome 37, n° 413, octobre 1981, p. 950-969.

La valeur collective dans le récit du retour

« The return of the prodigal ». Le sarcasme des premières paroles accueillant Anil dès son arrivée au Sri-Lanka dénonce une présence jugée importune. Faisant intrusion dans l'intimité familiale (« Anil was aware of the stern eyes that were taking in this sentimental moment. », *ibid.*, p. 22) comme dans l'institution des savoirs (« “Can you give a small talk [...] on poisoning and snakebite?” [...] this choice was intentional — to level the playing field between the foreign-trained and the locally trained. », *ibid.*, p. 25), Anil se trouve confrontée à une inhospitalité insulaire devant la conduire, en dernier recours, à revendiquer une condition de non-appartenance, le statut d'un détachement officiel :

“Mr. Diyasena, I'd like to remind you that I came here as part of a human rights group. As a forensic specialist. I do not work for you, I'm not hired by you. I work for an international authority.” (*AG, op. cit.*, p. 274)

Ainsi signifié dans un sentiment de distanciation réciproque, le retour d'Anil n'en désigne pas moins un état ou mode d'être à l'espace appelé à se modifier dans la durée du récit. En attestent, outre les fluctuations d'un jugement revenant sur lui-même (« The application she had made to the Centre for Human Rights in Geneva [...] had originally been halfhearted [...] », « I wanted to come back », *ibid.* p. 15, 200), les contacts humains qu'occasionnent les besoins de l'enquête et l'attachement personnel qui en résulte (« She was with Sarath and Ananda, citizenized by their friendship [...] », *ibid.*, p. 200). On notera incidemment que les transformations narratives que subit l'expérience du retour ne s'inscrivent pas pour autant en marge de l'intrigue, tel un récit incident à la dérive de la principale diégèse. Décisive dans le déroulement de la mission, la confiance qu'il s'agit ou non d'accorder à Sarath marque précisément l'intersection diégétique de l'énigme à résoudre et des relations à nouer pour obtenir une telle résolution. La capacité d'action d'Anil est ainsi liée à la nécessité d'une présence réintégrée, ne serait-ce qu'au niveau de l'entente professionnelle, dans la

réalité humaine insulaire, soit à l'effectuation, aussi imparfaite qu'elle soit, d'un retour qui n'est pas simple passage.

Tout en transitant parfois par le pèlerinage nostalgique du lieu revisité, l'essentiel de cette présence renouvelée au lieu d'origine va se constituer diégétiquement dans les séquences mettant en contact expatriée et personnages insulaires. Or, parce qu'elles rendent présentes l'une à l'autre, certes des figures identitaires, mais aussi des sensibilités corporelles, les rencontres se succédant au fil du roman vont susciter des rapports évaluatifs d'une certaine intensité physique. Le corps, comme l'explique Philippe Hamon dans une perspective coordonnant l'idéologie aux multiples formes d'évaluation dont s'acquitte le discours, fonctionne effectivement dans le discours du roman comme « un embrayeur idéologique important » :

[...] la main met en jeu le technologique, le regard, l'esthétique, la voix, le linguistique, le déplacement l'éthique, et la relation du corps à l'habit constitue certainement, plus particulièrement, un carrefour normatif privilégié.⁵³

On a déjà pu remarquer qu'à l'encontre de l'emprise désindividuelle qu'exerce aux yeux d'Anil la collectivité sri-lankaise, s'établissait entre la chargée de mission scientifique et Ananda, artiste issu de traditions culturelles locales, un rapprochement trouvant expression dans une gestuelle de la compassion : « He moved two steps forward and with his thumb creased away the pain around her eye along with her tears' wetness. It was the softest touch on her face [...] » (*AG, op. cit.*, p, 187). Il importe à présent de relayer ce point névralgique de l'évaluation romanesque aux témoignages réitérés d'une intimité que soude le contact physique. Au décalage critique du regard jeté sur les lieux d'une enfance et adolescence sri-lankaise (« She had now lived abroad long enough to interpret Sri Lanka with a long-distance gaze », *ibid.*, p. 11) se substitue, dans le récit du retour, la sensibilité partagée du toucher, un rapprochement surdéterminé dans le rapport physique qui s'étend, par-delà l'ordinaire de retrouvailles familiales, au quasi-anonymat de figures insulaires (Gamini, Gunesa) :

53. Hamon, *op. cit.*, p. 36.

When Anil leaned back the old woman [Lalitha] was weeping; she put her hands out and ran them over Anil's hair. Anil held her arms. There was a lost language between them.

As they passed a streetlamp Anil saw that what she was squeezing into his palms was now bloody water. Still she didn't stop, because the movement kept him [Gunesa] awake, kept him from drifting into shock. The mutual gestures — her pull, his giving — were becoming hypnotic to both.

She touched his shoulder. He [Gamini] brought his hand up for a moment and then his head slipped away and soon she saw he had fallen asleep [...] She would remember later that Sarath was looking out into the black shift of the sea. (*ibid.*, p. 22, 113, 133)

Fusant dans l'intensité d'un jugement corporel (« mutual gestures », « the softest touch »), l'émotion du contact repris n'est toutefois pas maintenue tout au long du roman. Trois états définissent de fait, dans sa progression, la diégèse inscrivant Anil dans les limites de l'espace social insulaire. La proximité croissante que suscite la succession des rencontres (la caresse d'Ananda, le sommeil de Gamini, la main meurtrie de Gunesa) inverse certes un état initial d'éloignement revendiqué, dans lequel se préparait sans doute l'impulsion de migration (« As far as Sri-Lankan families were concerned... », « A husband in tea or a husband in rubber. There was no other choice », *ibid.*, p. 199). L'on doit néanmoins relever, dans la distance qui persiste entre Anil et Sarath, l'incomplétude d'une réintégration dès lors tout au plus esquissée :

In all her time with Sarath, she realized, he had hardly touched her. With Sarath she felt simply *adjacent*. Gamini's shaking her hand in the night hospital, his sleeping head on her lap that one night had been more personal. Now Ananda had touched her in a way that she could recollect no one ever having touched her, except, perhaps, Lalitha. (*Ibid.*, p. 187)

La confiance qu'Anil ne saura témoigner à Sarath, et réciproquement celle qu'elle accordera à mauvais escient à la figure douteuse d'une autorité que le lecteur est en droit de penser à la solde du régime répressif, marque la limite diégétique d'un retour. La ligne évaluative que trace l'évolution, dans le roman, d'une communauté de présences ou d'un « savoir-vivre » ensemble, se divise ainsi dans un récit bifide. Alors que ce récit va narrer, sur une première trajectoire, le regroupement humain qu'effectue

jusque dans le personnage d'Anil l'épreuve partagée de la crise sri-lankaise, il dissociera, dans un second parcours narratif, deux protagonistes dont le rapport pourtant essentiel à l'intrigue demeure miné par l'oppression latente qu'Anil continue d'associer, en la personne de Sarath, à la collectivité sri-lankaise. Une telle dissociation se voit sans aucun doute soumise à une rythmique narrative alternant, d'instant en moments diégétiques, proximité et rupture. En dépit de sa fugacité, le seul contact intime réunissant Anil et Sarath (« She pressed Sarath's hand to the side of her face. », *Ibid.*, p. 200) ne s'explique que parce que les séquences de confrontation jalonnant la durée du roman sont relayées par des séquences conciliatrices susceptibles de substituer, parfois, une parole confidentielle à la conflictualité des échanges⁵⁴. Inversement, le fait qu'il se voit sollicité par Anil et se dérobe ainsi à la logique du don régissant les autres rapprochements corporels acquiert cohérence dans la récurrence du doute qui ne se dissipe pas, dans l'incertitude déconcertante qu'Anil semble ainsi vouloir calmer. Au geste qui rapproche, que répète le récit du séjour d'Anil, l'une des toutes dernières séquences narratives opposera de fait l'agression du geste qui blesse :

He [Sarath] slapped her hard. He was aware of people on the periphery, her grasp, her face as it contained fever [...] She was so stunned by his behaviour she climbed slowly into the van. (*Ibid.*, p. 282)

Loin toutefois de légitimer la méfiance qu'entretient Anil, l'inversion opérée par la conclusion confirmera précisément une inaptitude à évaluer un climat social que ne

54. On notera incidemment que la mutabilité des évaluations positionnant un personnage par rapport à l'autre est intérieure à chacun des états auxquels il vient d'être fait allusion. Ainsi, la confrontation peut-elle porter sur le détail parfois inconséquent d'une compétence technique (« She [...] dove in with a bellyflop. "Ah, a professional", she heard him drawl. », « [...] I'm glad you've decided on a drunk by the way. », *ibid.*, p. 48, 162), comme sur la divergence hautement significative d'horizons de pensée (« "You talk like a visiting journalist." », « Twenty murdered women », *ibid.*, p. 27 et 261). La conciliation peut quant à elle procéder du remords ressenti (« She smiled at him, wanting to get over the fact that they had managed to clash in their first sentences. », *ibid.*, p. 17), du conseil proféré (« "Be careful what you reveal.", *ibid.*, p. 45), voire de la vérité consentie (« "Was it difficult getting the permit for us to work in the caves?" "It was difficult", *ibid.*, p. 45). La confiance s'établit enfin dans l'entente parfois réalisée (« "All you want when you're kid is certainty" "Yes." », « [...] These are not beliefs I hold." "Neither do I," she says. », *ibid.*, p. 110, 140) ou dans le privilège du secret partagé (« I'll tell you a thing I saw. », *ibid.*, p. 154). Aussi importe-t-il de situer l'effet de dissociation évaluative produit par l'argumentation romanesque dans la complexité des transformations par lesquelles il se réalise.

résume pas la seule expression du pâtir. La gifle fera certes violence, mais à un ordre de valeur insensible à la nécessité d'agir au sein de la folie répressive qu'il réproouve.

Faisant écran à la duplicité des identités sociales que Sarath se voit contraint d'assumer (« He sensed the hostility in the room. Only he was not against her. Now he had to somehow protect himself », *ibid.*, p. 272), la défiance d'Anil révèle une puérité évaluative qui, tout comme c'était le cas pour l'usage du savoir-faire scientifique, rend inopérant le savoir-vivre à laquelle l'a initiée un rapprochement compatissant.

La valeur de responsabilité dans le récit du jugement

La victime à identifier et le contact humain à reprendre avec le lieu d'origine viennent de révéler une tension narrative que ne parvenait pas à apaiser le développement des récits. Le nom restitué à un corps immédiatement confisqué disait les limites plutôt que les compétences d'un savoir qui ne sait s'exercer en-dehors des conditions locales de sa pratique ordinaire. L'intimité de relations humaines rétablie à la fin du roman dans un rapport d'hostilité marquait le partage frontalier par-delà lequel une expérience ne pouvait se partager. Menant les récits à l'incomplétude de leur développement, la logique narrative du seuil que l'on ne peut franchir est aussi porteuse d'une vraisemblance argumentative. On peut à cet égard parler d'un jugement romanesque se prononçant sur l'impossibilité de prendre part aux expériences localisée sur l'espace dès lors parcellisé du monde. L'ordre diégétique ainsi conféré au monde du roman tout comme l'ordre rhétorique constituant l'unité romanesque dans la cohésion d'une vision vont trouver, dans la trame de l'action responsable, une autre matière à organiser. En ordonnant le détail de l'intervention internationale dans le déroulement d'une diégèse, cet autre récit va s'acquitter d'une séquentialisation factuelle qui sera aussi progression évaluative d'une façon de se comporter au monde.

La confiance refusée découle, on l'a noté, d'une suspicion entretenue par le récit quant à l'éventuelle participation de Sarath à l'exercice d'une violence collective (« "I don't really know, you see, which side you are on — if I can trust you." », *ibid.*, p. 53). C'est

en ce sens que l'appréhension devant resurgir avec force à la fin du roman sera dite dans l'émotion de la peur plutôt que dans les termes d'une insincérité soupçonnée : « All her fears about him rose again » (*ibid.*, p. 269). Il est toutefois un autre motif régulièrement invoqué pour légitimer une méfiance pour le moins explicite, soit la passivité morale, une présence au conflit civil soucieuse de préserver son silence :

“ [...] There was a rumor that Nārada's murder was organized by his own novice [...] Those days you didn't know who was killing who.” Anil said “But you do know don't you?” “Now we all have blood on our clothes.”

“And *you*'ve told no one.”

“I have to meet officials, give them summaries of what we're up to, but to them our investigation is *nothing*. I haven't spoken about this.”

“How can you bear it. ”

“When they took off, the blindfolded man had to somehow hang on. One hand on the handlebars, but the other he had to put around the neck of his captor. It was this necessary intimacy that was disturbing. They wobbled off, the man with the rifle following on another bike” [...] “What did you do?”, “Nothing.” (*Ibid.*, p. 48, 153, 154-155)

Signifiée par le jugement évaluant tel et tel personnage, la volonté de soumettre la déraison du conflit à l'intervention de l'action rationnelle mobilise ainsi tout au long du roman une évaluation dialoguée oscillant du reproche (« What did you do? ») à l'engagement déclaré (« 'The truth shall set you free.' I believe that. »), *ibid.*, p. 102). Le fait que l'inaction locale s'étende, par le biais du commentaire narratif relayant la perception du personnage, à un laxisme international tout autant réprovable semble destiner Anil à assumer le rôle d'intervenant dont elle revendique la nécessité morale⁵⁵. Immigrante pleinement assimilée, mais aussi émigrante malgré elle dans les analepses du passage à l'Ouest, Anil se fait encore, dans un récit qui n'est plus celui de l'enquête mais celui de l'acte politico-moral que celle-ci rend possible, une instance géopolitique

55. *Anil had been sent reports collected by the various human rights groups before leaving the United States [...] Requests for help by parents in their search for teenagers were impotent. Still, everything that could be held on to in the windstorm of news was copied and sent abroad to strangers in Geneva* (*Ibid.*, p. 42)

toute désignée, que codéterminent une éducation humanitaire occidentale et la persistance d'une sensibilité insulaire.

Or, le « pouvoir faire » motivant Anil, l'injonction morale qu'elle tire d'une action devant assumer une responsabilité collective va s'inverser dans la facilité d'une parole, dans l'irresponsabilité d'un acte de discours accusatif dont Anil ne prendra pas le soin de mesurer les conséquences : « "I think you murdered hundred of us" [...] But now they were in danger. » (*Ibid.*, p. 272). Certes, la rédaction et la diffusion clandestine du rapport, sous-entendues prolepsiquement en d'autres lieux du roman, ouvrent l'intervention d'Anil au Sri-Lanka à la possibilité de développements subséquents. Prolongements d'une lecture contrainte toutefois de s'effectuer à livre fermé, ceux-ci ne participent pas du roman, qui n'en dit rien, alors que la séquence du verdict prononcé face aux autorités constitue le dénouement explicite des répercussions politiques que connaîtra l'enquête. Le « savoir-vivre » par lequel Philippe Hamon désigne les compétences sociales invoquées par l'évaluation romanesque, et que l'instance d'évaluation qu'est Anil veut réaliser dans l'exercice d'un « savoir-faire », se résume ainsi dans la pratique d'un « savoir-dire », qui incidemment ramène l'énoncé moral à une forme comme à une pragmatique juridique, autre forme d'instrumentalisation concernant ici des comportements éthiques : « it was a lawyer's argument ».

Quelques lignes avant la séquence du verdict, cet écart topique entre un usage public de la parole et l'intégrité de l'action personnelle fera l'objet d'un échange dialogué entre Anil et le personnage auquel elle va semble-t-il retirer sa confiance : « "You made a speech about political responsibility", she said. "That was a speech," he replied. » (*ibid.*, p. 271)⁵⁶. La parole n'assumant plus responsabilité de la conduite qu'elle cautionnait n'en aura pas moins suffi, au tout début du roman (« politics and its links to forensic pathology »), à susciter chez Anil une confiance que les propos tenus par

56. *It was only when he spoke in public that he switched to intellectual and subtle arguments about politics and its links to forensic pathology [...] Anil had heard one of his talks on her second night in Colombo and has been surprised that there where people with his opinions in positions of authority [...] "You made a speech about political responsibility." (Ibid., p. 25 et 271)*

Sarath ne sauront mobiliser (« his views on the danger of truth »). Quelle qu'en soit la sincérité, la volonté d'agir se voit ainsi déterminée d'entrée de jeu par un discours sur l'action qui restreindra l'intervention d'Anil et auquel en dernier recours celle-ci ne fera que contribuer un acte d'énonciation. C'est cette équivoque entre l'ambition d'un vouloir-faire et le savoir-dire dont il se contente que trace, d'un épisode à l'autre du récit, la ligne évaluative sanctionnant le geste d'Anil. C'est, tout au long du roman, la maladresse d'une parole importune blessant par son manque de réserves qui annonce, de « point névralgique » en « point névralgique », un jugement romanesque dont elle se fait l'expression ramassée⁵⁷.

L'inachèvement de la trame diégétique ici considérée trouve une illustration exemplaire dans la distinction entre éthique et morale que théorise Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*⁵⁸. En dépit de la procédure énonciative par laquelle Anil se porte partie plaignante au nom des disparus, malgré la légitimité du rapport devant sanctionner officiellement les crimes d'État, c'est par une introspection culpabilisée que le personnage fait sa sortie romanesque :

57. "Where is your wife? she asked finally. "I lost her a few years ago, she did — she killed herself." "Jesus, I'm so sorry, Sarath. I'm so...." His face had become vague. "She had left me a few months before." "I'm sorry I asked. I always ask, I'm too curious. I drive people mad." Who was she, Gamini? [...] What would you do with a name? But it wasn't a question. (*Ibid.*, p. 46, 252)

58. [...] je réserverai le terme d'éthique pour la visée d'une vie accomplie et celui de la morale pour l'articulation de cette visée dans des normes caractérisées à la fois par la prétention à l'universalité et par un effet de contrainte [...] On reconnaîtra aisément dans la distinction entre visée et norme l'opposition entre deux héritages, un héritage aristotélicien, où l'éthique est caractérisée par sa perspective téléologique, et un héritage kantien, où la morale est définie par le caractère d'obligation de la norme, donc par un point de vue déontologique. On se propose d'établir, sans souci d'orthodoxie aristotélicienne ou kantienne, mais non sans une grande attention aux textes fondateurs de ces deux traditions : 1) la primauté de l'éthique sur la morale; 2) la nécessité pour la visée éthique de passer par le crible de la norme; 3) la légitimité d'un recours de la norme à la visée, lorsque la norme conduit à des impasses pratiques, qui rappelleront à ce nouveau stade de notre méditation les diverses situations aporétiques auxquelles a dû faire face notre médiation sur l'ipséité. Autrement dit, selon l'hypothèse de travail proposée, la morale ne constituerait qu'une effectuation limitée, quoique légitime et même indispensable, de la visée éthique, et l'éthique en ce sens envelopperait la morale. On ne verrait donc pas Kant se substituer à Aristote en dépit d'une tradition respectable. Il s'établirait plutôt entre les deux hiérarchies un rapport de complémentarité, que le recours final de la morale à l'éthique viendrait finalement renforcer. (Ricoeur [1990], *op. cit.*, p. 200-201)

If she were to step into another life, back to the adopted country of her choice, how much would Gamini and the memory of Sarath be part of her life [...] Wherever she might be, would she think of them? (*AG, op. cit.*, p. 285)

Le sentiment de manquement que ne peut soulager l'achèvement du récit, « the sense of an ending » faisant défaut, concerne précisément une action, celle du retour envisagé, par laquelle le personnage semble destiné à se lier et s'engager personnellement envers autrui. S'y trouve prospectivement interrogée l'intégrité affective d'Anil mais aussi, plus globalement, une capacité à intégrer dans l'ordinaire des actions quotidiennes la valeur reconnue aux gestes de l'autre comme à sa douleur. C'est ainsi, dans les termes de l'analyse ricoeurienne, « sollicitude » et « estime de soi » qui ne pourraient s'exercer, ou encore le sacrifice de Sarath qui ne pourrait obtenir une signification éthique dès lors qu'il ne saurait, à l'Ouest, informer l'agir comme « visée »⁵⁹. À la facilité de la parole qui publiquement dénonce, le roman oppose ainsi une incapacité du sujet à se porter responsable ne serait-ce que du souvenir de l'autre : le déplacement du retour signifie l'impossibilité de se promettre que l'on n'oubliera pas. Dans cette négation de l'acte promissif et une responsabilisation tout au plus commémorative le roman déconstruit une identité éthique précisément référée, dans l'analyse ricoeurienne, à la responsabilité de la promesse :

59. L'estime de soi se rapporte, dans *Soi-même comme un autre*, à une « évidence expérientielle » conçue comme *nouvelle figure que revêt l'attestation, quand la certitude d'être l'auteur de son propre discours et de ses propres actes se fait conviction de bien juger et de bien agir, dans une approximation momentanée et provisoire du bien-vivre* (*ibid.*, p. 211). La sollicitude se décompose quant à elle de la façon suivante : *Au-dessus [...] des idées de réversibilité des rôles et de l'insubstituabilité des personnes — cette dernière idée élevée jusqu'à celle d'irremplaçabilité —, je placerai la similitude, qui n'est pas seulement l'apanage de l'amitié, mais, de la façon qu'on a dite, de toutes les formes initialement inégales du lien entre soi-même et l'autre. La similitude est le fruit de l'échange entre estime de soi et sollicitude pour autrui. Cet échange autorise à dire que je ne puis m'estimer moi-même sans estimer autrui comme moi-même. Comme moi-même signifie : toi aussi tu es capable de commencer quelque chose dans le monde, d'agir pour des raisons, d'estimer les buts de ton action et, ce faisant, de t'estimer toi-même comme je m'estime moi-même. L'équivalence entre le « toi aussi » et le « comme soi-même » repose sur une confiance qu'on peut tenir pour une extension de l'attestation en vertu de laquelle je crois que je peux et que je vaux.* (Ricoeur [1990], *op. cit.*, p. 226)

Parlant de nous-mêmes, nous disposons [...] de deux modèles de permanence dans le temps que je résume par deux termes à la fois descriptifs et emblématiques : le caractère et la parole tenue [...] Le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut *compter* sur elle. Parce que quelqu'un compte sur moi, je suis *comptable* de mes actions devant un autre. Le terme de responsabilité réunit les deux significations; compter sur..., être responsable de... Elle les réunit, en y ajoutant l'idée d'*une réponse* à la question : « Où es-tu ? », posée par l'autre qui me requiert. Cette réponse est : « Me voici ! » Réponse qui dit le maintien de soi. (*Ibid.*, p. 143 et 195)

Le maintien de soi du sujet mondialisé ne serait ainsi concevable que dans les limites occidentales d'une identité de l'*idem* que circonscrit le peu d'étendue d'une mémoire. Est-ce l'écho tragique de ce rapport entre faillibilité éthique, sclérose identitaire et atrophie du souvenir que renvoie la dégénérescence cognitive de l'amie et collègue occidentale, le récit d'un savoir qui ne sait plus ?⁶⁰

Entre identité temporelle ou personnelle du caractère et l'ipséité éthique de la promesse, Ricoeur situe précisément, dans son « herméneutique du sujet », une identité narrative :

Cette manière nouvelle d'opposer la mêmeté du caractère au maintien de soi-même dans la promesse ouvre un intervalle de sens qui reste à combler. Cet intervalle est ouvert par la polarité, en termes temporels, entre deux modèles de permanence dans le temps, la persévérance du caractère et le maintien de soi dans la promesse [...] c'est ce « milieu » que vient occuper, à mon avis, la notion d'identité narrative [...] l'identité-narrative se tient dans l'entre-deux; en narrativisant le caractère, le récit lui rend son mouvement, aboli dans les dispositions acquises, dans les identifications-avec sédimentées. En narrativisant la visée de la vraie vie, il lui donne les traits reconnaissables de personnages aimés ou respectés. L'identité narrative fait tenir ensemble les deux bouts de la chaîne : la permanence dans le temps du caractère et celle du maintien de soi. (*Ibid.*, p. 150 et 196)

60. *But Leaf was ill. It would get worse [...] She was starting to lose her memory, fighting for her life.* (AG, *op. cit.*, p. 256) Incidemment, la défaillance éthique se préparant dans l'inconstance d'une mémoire se réalise également dans l'interférence d'une pulsion mnémonique, qui liera la confiance accordée au D'Perera à l'aura du souvenir paternel (*She had wanted to talk to him about her father, knew she had been skirting with the memory of him since her arrival on the island.*, *ibid.*, p. 180). Migration et mobilité planétaire effectuent en ce sens une distanciation temporelle et spatiale déterminant la composition dissipative du sujet éthique.

Situées dans la perspective théorique ainsi dégagées, les structures narrativo-argumentatives d'*Anil's Ghost* présenteraient ceci de particulier qu'elles reconduisent l'identité migrante à sa permanence occidentale, ne permettant tout au plus à un sujet pourtant soucieux de sa formation que la conscience négative des carences de son développement éthique.

Logos narratif : ironie ou induction

Combinant une intrigue quasi-policrière, le récit d'un engagement politique ou encore celui d'une relation sinon amoureuse du moins affective, *Anil's Ghost* actualise, dans la complexité de sa structure diégétique, divers codes romanesques. Énoncé en ces termes, le fait présente peu d'intérêt critique, évoquant notamment cette combinatoire par défaut du texte fictionnel dont Northrop Frye proposait une analyse historique dans *L'Anatomie de la critique*⁶¹. La singularité diégétique d'*Anil's Ghost* réside sans doute dans le traitement narratif des trames que le roman entrecroise. Indéniablement, la reconstitution des faits criminels, la condamnation énoncée tout comme une tension quelque peu relâchée entre les deux principaux personnages se font les indices d'une certaine complétude diégétique. De la première à la dernière page, s'observe ainsi une transformation menant à un état terminal des processus cognitif, affectif, moral. La lecture ne s'en achève pas moins par un effet d'irrésolution attribuable au non-aboutissement de quêtes sous-jacentes : la pratique des savoirs scientifico-techniques ne pourra d'elle-même pénétrer une situation vécue dont elle n'évalue que les données quantifiables, la relation humaine se limitera à l'empathie d'une sollicitude, l'acte par lequel devait s'assumer une responsabilité morale vis-à-vis des souffrances étrangères ne fera qu'exacerber celles-ci. *Anil's Ghost* se joue en cela du finalisme narratif, qui est

61. Frye, Northrop. *Anatomy of Criticism: Four Essays*, New York, Atheneum, 1957, p. 12 : [...] *when we examine fiction from the point of view of form, we can see four chief strands binding it together, novel, confession, anatomy and romance [...] The six possible combinations of these forms all exist, and we have shown how the novel has combined with each of the other three. Exclusive concentration of one form is rare.*

aussi finitude cognitive d'un monde textuel. Parce qu'il use d'un montage de formes établies pour satisfaire autant que pour contrarier les attentes de lecture qu'il suscite, ce roman présente à bien des égards la composition ironique décelée dans un roman dit postmoderne. Dans son étude du postmodernisme canadien, Linda Hutcheon a ainsi pu relever combien l'écriture ondatjéenne exploitait l'ambivalence ou mieux encore la plurivalence générique :

[...] metafiction like Ondaatje's *Coming Through Slaughter* deliberately forced the reader to separate life and art, biography and fiction, at the same time as they structurally unite them [...] a metafictional autobiography, a self-aware, self-reflexive fictionalizing of one's own life, or of the roots of the personal past. The most successful example of this mode in this period was certainly Michael Ondaatje's *Running in the Family* (1982), in which the author sought to write the history of the people of his familial past, to "touch them into words".⁶²

La réflexivité ironique du procédé est au moins double. Elle concerne tout d'abord une pratique littéraire qui se joue des canons dont elle use :

To overlap with history, biography, and autobiography, to challenge the boundaries of the novel genre, was one way for novels to work within the conventions of realism and still contest them.⁶³

Elle se rapporte ensuite au type de critique sociale que rend possible une fictionnalisation romanesque de l'histoire devant imaginer son objet. C'est à ce propos *In the Skin of a Lion* qui se voit attribué « the power to name the unnamed of history » :

[...] the power to change how we read history and fiction, to change how we draw the lines we like to draw between the real and the imaginary. The ex-centric, those on the margins of history — be they women, workers, immigrants (or writers) — have the power to change the perspective of the centre, and that power is given voice in *In the Skin of the Lion*.⁶⁴

62. Hutcheon, Linda. *The Canadian Postmodern. A Study of Contemporary English-Canadian Fiction*, Toronto, Oxford University Press, 1988, p. 211.

63. *Ibid.*

64. *Ibid.*, p. 103.

On ne doutera pas qu'*Anil's Ghost* use également, et à bien des égards plus encore, du modèle métafictionnel en vue de redresser une victimisation redoublée dans l'effacement du nom. L'argumentation narrative, telle qu'elle concerne toutefois l'expérience migratoire et la mondialisation par laquelle celle-ci se prolonge, ne partage toutefois aucunement l'ambivalence romanesque d'une déposition imaginée. L'absence de clôture diégétique ne saurait non plus être ramenée, à cet égard, à un simple exercice de composition « mimotextuelle » qui cultiverait l'hybridité constitutive du genre romanesque en vue de soustraire le récit ainsi produit à toute unité définitoire⁶⁵. Le flou générique qu'entretient la facture diégétique du roman ne s'accompagne pas moins d'une grande constance axiologique laissant peu de marge à l'indécidable ou à l'équivoque au sein des effets de valeur produits et agencés par le texte. Par trois fois, la quête dont est investi le personnage d'Anil n'aboutit pas précisément parce que, par trois fois, un ordre de valeurs prévient la mobilité axiologique vers laquelle tend une instance d'évaluation. Savoir humanisé, appartenance collective, et responsabilisation morale sont sans cesse renvoyés à des pratiques foncièrement individuantes, résistant par le fait même à une tentative de rapprochement insulaire : l'usage du savoir produit un agent investi d'une capacité autonome d'action, le rapport social n'est envisagé que par inclusion compatissante de l'autre dans la sphère intime du privé, le comportement moral institue un sujet d'énonciation jouissant de l'autorité d'un pouvoir-dire. La trame de chaque récit est précisément nouée d'itérations confirmant, découverte après découverte, parole après parole, l'impossibilité du rapprochement axiologique entrepris, et l'incompatibilité idéologique qui en découle. Parce que la répétition de l'échec définit ainsi cette quasi logique narrative en fonction de laquelle s'organise la progression des récits considérés, ce sera précisément la figure de l'induction narrative que nous préférons, en conclusion de cette analyse, à celle de l'ironie.

65. Le concept de mimotexte est ici entendu selon l'acception très large que lui reconnaît, initialement, Gérard Genette dans *Palimpsestes* (Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 92) : *J'ai confondu jusqu'ici, sous le terme général de mimotexte et sans trop de précautions (ou peut-être, au contraire, sans prendre trop de risques) les divers régimes de l'imitation stylistique, qu'il n'y avait pas lieu de distinguer dans ces considérations très générales.*

2.3.6 Le faire persuasif comme transposition-traduction

Au fil des analyses, la démultiplication des trames diégétiques dispersées sur plusieurs personnages, les inversions analeptiques du récit focalisé sur l'héroïne ou encore les transformations narratives rythmant, par leurs successions et leurs répétitions, l'intrigue principale, se sont avérées produire des effets persuasifs quant à la composition axiologique du roman. Nous avons ainsi pu relever l'effet d'intégrité que produit avec régularité la conduite qu'informe l'insularisme. Nous avons également été attentif à l'effet d'authenticité accompagnant le rapprochement idéologique tenté par Anil. Nous avons enfin souligné le principe inductif semblant conférer une cohérence quasi logique à un récit qui, invariablement, aboutit à l'échec.

« Ensembles argumentatifs » délimités indépendamment les uns des autres, l'*éthos*, la *pathos* et le *logos* narratifs réfèrent-ils collectivement *Anil's Ghost* à un discours persuasif homogène ? Au vu de la complexité narrative du texte romanesque soumis à questionnement, mais aussi des retournements argumentatifs qui s'y opèrent, on notera d'emblée la difficulté d'une réponse univoque. Aussi préférons-nous, à la statique d'une typologie à classes distinctes, la dynamique d'une sériation des types « pragmatiques » que dégage Albert Halsall en s'inspirant largement des travaux de Philippe Hamon. Le discours persuasif dont il est fait usage dans *Anil's Ghost* peut en ce sens être caractérisé comme une séquentialisation de schémas argumentatifs discrets. Nous distinguons trois états dans cette séquence. Le point de départ que nous nous donnions, subséquemment à l'étude de l'énonciation argumentative, est conforme à la structure du récit hyperbolique : mises en constant rapport d'opposition dans le système des personnages comme dans les séries énonciatives, les axiologies insulaire et occidentale ne laissent aucune ambiguïté quant aux deux univers de valeurs scindant l'espace de valorisation du roman. À l'équilibre d'un tel partage, succède une tentative de recouplement déplaçant le « faire persuasif » du texte romanesque vers le modèle du récit oxymorique. Mise en confiance par l'*éthos* « caractériel » des personnages insulaires, mais aussi pathémiquement motivée par un insularisme latent, l'instance

d'évaluation qu'est Anil va chercher à assumer simultanément deux codes axiologiques dont on sait l'impossibilité structurelle. Le *logos* en fonction duquel s'effectue la « reconfiguration » narrative de la chronologie des faits mis en récit va toutefois imposer à plusieurs reprises la loi du tiers exclu. On notera dès lors l'impossibilité, pour cette même instance, de se rétablir dans la dissociation initiale de ses jugements. La critique de l'insularisme comme l'apologie de l'occidentalisme se sont vus révélées à leurs excès respectifs. Le cadres de valeurs projetant les comportements insulaires dans un régionalisme meurtrier n'en demeure pas moins entaché des violences qu'il promeut. Quant à l'exercice conjugué du savoir instrumental et d'un individualisme légiféré en droit, il se trouve sollicité par le sacrifice de l'adjuvant idéologique permettant la production du rapport officiel. Anil — mais aussi le lecteur virtuel — accède ainsi à un état d'« indécidabilité argumentative » caractéristique du récit non pragmatique. La seule certitude qui prévaut est précisément celle qui prive les deux discours idéologiques de leur capacité à légitimer et motiver l'agir, soit l'inscription localisée de valeurs exigeant du sujet migrant qu'il concède à telle ou telle localisation. Cet aspect du récit non pragmatique mérite d'être souligné. Il met effectivement en relief un dysfonctionnement évaluatif renvoyant non pas à un simple état de plurivalence et aux mutabilités d'un jugement, mais à la dépréciation proprement idéologique d'un ordre de valeurs ne conférant plus au sujet qu'il institue la légitimité apriorique, universelle et non contingente, de sa cohérence. En dépit des réserves que nous émettions quant à la facture ironique du roman, *Anil's Ghost* reverserait à une contemporanéité romanesque que singularise, axiologiquement, l'indécidable.

Albert Halsall prend soin de souligner combien la structure argumentative du récit « vraiment » non pragmatique s'opacifie dans une littérature « “scriptible” moderne et post- ou méta-moderne. », notamment si on la compare à l'indécidabilité dix-neuviémiste que relève Philippe Hamon.⁶⁶ Il n'est toutefois pas inutile de retourner à *Texte et Idéologie* en vue de préciser, sinon la complexité des perturbations

66. Halsall, *op. cit.*, p. 77.

argumentatives introduites dans le schéma oxymorique, du moins la conjoncture évaluative qui paraît les motiver.

Établi entre deux ordres de valeurs à distance géographique l'un de l'autre, le rapport dissociatif qu'actualise initialement l'axiologie du roman trouve une désignation satisfaisante dans la figure de l'hyperbole. Il y aurait, d'une part, un savoir objectif et formalisable maîtrisant les données qu'il produit, il y aurait, de l'autre, un mode de connaissance interprétatif car déterminé par la présence historique du sujet à son objet. On trouverait ici, soit à l'Ouest, la revendication d'un individualisme émancipateur, on trouverait là, au Sri-Lanka, une assertion identitaire fondant sa légitimité dans la genèse culturelle d'une appartenance collective. En sous-jacence à cet écart quelque peu caricatural qui concerne des contenus évaluatifs, eux-mêmes idéologiquement « grossis », se creuse toutefois une divergence renvoyant à des pratiques évaluatives. Dans son ensemble, l'axiologie insulaire est caractérisable par son « syncrétisme normatif », procédé évaluatif consistant à actualiser dans un acte ponctuel une pluralité de registres normatifs⁶⁷. Le savoir-faire professionnel faisant le renom de Gamini est aussi un savoir-vivre apprécié de ceux qui l'entourent. Le savoir-dire de Sarath atteste de sa compétence moral. Le savoir-voir d'Ananda, que ne motive aucun acte de contemplation religieuse, est également expression d'un savoir-vivre :

He looked at the eyes that once belonged to a god. This is what he felt. As an artificer he did not celebrate the greatness of a faith. But he knew if he did not remain an artificer he would become a demon (*AG, op. cit.*, p. 304)

À l'opposé, Anil va d'ordinaire, soit dans le milieu idéologique que définit l'Occident romanesque, faire usage distinct et spécifique des normes qu'elle invoque. Or, ce que va tenter d'effectuer le personnage d'Anil de retour au Sri-Lanka, c'est de dupliquer, dans l'ordre évaluatif embrassé à l'Ouest, ce cumul normatif conférant une pertinence étendue à des valeurs dès lors communicantes. Ce procédé est celui que Philippe Hamon, commentant les stratégies de « textualisation » propre à « une certaine ère de

⁶⁷. Hamon, *op. cit.*, p. 32.

soupçon idéologique », désigne du nom de « transposition-traduction »⁶⁸. Il est à noter que, dans *Anil's Ghost*, la transposition-traduction concerne tout autant l'interpénétration du savoir scientifique, d'une responsabilité morale mondialisée et d'un certain communautarisme, que la jonction des valeurs occidentales — adoptées, revendiquées — et des valeurs insulaires — transmises et à certains égards assimilées. C'est dire que la transformation visée par Anil opère synchroniquement sur un ordre de valeur, mais aussi diachroniquement dans la durée de ce que l'on pourrait appeler le vécu ou l'expérience évaluative. Nous tirerons deux remarques d'une telle complexification du faire persuasif à l'oeuvre dans le roman.

Dans un premier temps, il devient manifeste que le thème traductif concerne le récit qu'est *Anil's Ghost* par delà l'évidence de telle ou telle thématisation diégétique. Intervenant à divers moments du récit, l'exercice scolaire initialement donné comme point de comparaison ou encore le mot dont on interroge le sens s'effacent en dernière analyse devant la constance diégétique d'un effort de traduction s'opérant d'un univers de valeurs à l'autre. Exacerbée par une conscience migrante soucieuse d'assumer les stratifications de sa mémoire évaluative, la tentative de transformation narrée dans *Anil's Ghost* recoupe en cela le geste que Jaina Sanga attribue à Gibreel dans *The Satanic Verses* : « [...] trying to retrieve and re-inscribe one world with another through the act of translation. »⁶⁹

On s'empressera toutefois d'ajouter, deuxième remarque, que cette tentative de traduction prend précisément pour modèle une relation syncrétique dont elle ne parvient pas à reproduire concrètement, soit dans le détail des pratiques auxquelles se coordonne l'agir du personnage migrant, la combinatoire hétérogène. À titre d'interconnectivité exponentielle, la mondialisation ne s'effectue pas dans la traduction, mais elle est le *telos* que celle-ci projette au-devant d'elle-même, mais aussi l'*arche* d'un manque à combler. Narrème de la mondialisation, la traduction le serait dans

68. Hamon, *op. cit.*, p. 222.

69. Sanga, *op.cit.*, p. 72.

Anil's Ghost non parce qu'elle saisit l'essence d'une action globalement transformative (« Gibreel, "the great transformer" », *ibid.*, p. 71), mais parce qu'elle signale la contrariété ou complication narrative, tout comme l'anxiété ainsi suscitée, d'une transformation sans cesse reconduite à son incomplétude. Après la fragmentation historiographique de l'*Homme flambé*, *Anil's Ghost* donnerait donc à lire le roman d'une femme « traduite », dont l'agir ne s'ouvre pas à l'étendue d'« infinite possibilities » mais à une possibilisation finie que domine une logique disjonctive, l'« ici ou là » de la migration.

2.4 INTERCONNECTIVITÉ ET MONDIALISATION

L'effet proprement persuasif de la métaphore, dans la perspective néorhétorique de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, est de taire son propre fonctionnement tropologique. La vraisemblance de la fusion entre phore et thème repose ainsi sur une apparence substitution de fonction conférant au « comme » non plus le rôle d'un opérateur quasi analogique mais l'autorité du signe de réciprocité. L'argument métaphorique tendrait ainsi vers la forme de la métaphore *in absentia*.

Cette remarque n'est pas sans pertinence eu égard à l'usage critique de la métaphore auquel recourt Jaina Sanga dans son étude sur Salman Rushdie. Si traduction et mondialisation désignent chez Rushdie, à titre de signes romanesques et sous certains aspects, une condition postcoloniale, la comparaison est de fait substantialisée dans l'unité biographique de l'énonciateur faisant usage de la parole romanesque. À l'usage citationnel du « translated man », Jaina Sanga ajoute effectivement celui, qu'elle assume en son nom propre, de l'homme mondialisé :

[...] as we consider the trajectory of Rushdie's writing within various metaphoric frameworks, what is notable is the extent to which Rushdie himself, as a representative example of the many interrelated polemics of migration, translation, hybridity, and blasphemy, has become a metaphor of globalism.⁷⁰

70. Sanga, *op. cit.*, p. 131.

Or, cet anthropomorphisme métaphorique permet de suggérer que l'oeuvre n'évoque pas simplement, par métaphore interposée, mondialisation ou traduction dans leur rapport au postcolonialisme. C'est précisément Rushdie qui, en qualité d'agent sémiotique que désigne la métaphore traduisante ou globalisante, produit des signes qui traduisent ou mondialisent :

This globalism is articulated not only in Rushdie's notoriety but also in his erudition, and in his responsibility as author to write the current historical and political moment. His fiction has become the site where irreconcilable systems collide, where ontological questions suggest that works of art be intimately and anxiously involved in the dialectic of history.⁷¹

Les figures romanesques de la mondialisation et de la traduction acquièrent en ce sens un plein statut performatif. La mondialisation est quelque chose qui s'accomplit dans le roman, qu'accomplit de fait celui-ci, notamment par voie d'une écriture qui traduit : les exemples d'indianisation de la langue anglaise relevés par Jaina Sanga servent tout autant à approprier « the English language and transforming it » (fonction traduisante) qu'à suggérer « the instability of things » (fonction mondialisante). Sans aucune ambition exégétique ou comparatiste vis-à-vis de l'oeuvre romanesque de Salman Rushdie, notre propos est de dégager avec quelque précision l'usage particulièrement dynamique ici reconnu à la traduction. Au-delà des limites discursives de la critique littéraire, celui-ci peut ainsi être mis en rapport avec d'autres analyses de la mondialisation, entendue comme un ensemble de transformations collectives et objectivables. C'est ainsi que, s'interrogeant sur les implications sociales et culturelles des pratiques migrantes, Nikos Papastergiadis exploite dans *The Turbulence of Migration* une conception de la traduction singulièrement analogue à ce qu'en dit Jaina Sanga à propos de Salman Rushdie⁷². On y retrouve la valorisation d'une action « transformative », qui cultive un sentiment migrant d'instabilité constitutive, mais qui surtout produit sans cesse de nouvelles configurations signifiantes, une

71. *Ibid.*

72. Papastergiadis, Nikos. *The Turbulence of Migration. Globalization, Deterritorialization and Hybridity*, London, Polity Press, 2000.

« interaction » hybride :

The migrant by virtue of being dislocated, from his or her context of origin in which certain conceptions of the world were secured, and being slightly adjacent to the given views in the new context, feels the gap between the “semiotic” and “the symbolic” all the more palpably. It is this process of translating the previously known together with the unknown into something that is knowable that creates a slippage between naming and associations, and engenders new meanings. This dynamic relation between experience and representation distinguishes the migrant’s coming into language again, and validates the transformative claims that the critical discourse associates with this practice [...] The hybrid has no prior or ultimate identity, and this makes it seem potentially treacherous and constantly unstable, for it acknowledges that all identity is forged out of the ongoing interaction between the elements of difference that are the grist of translation.⁷³

Appréhendée plus globalement, la correspondance qui s’établit ainsi d’une figure du traduire à l’autre est à inscrire dans un ensemble de réflexions théoriques où domine, eu égard à la mondialisation, une thématique de ce que nous nommerons l’interconnectivité. L’incessante « interaction » d’éléments distincts, la production de significations inédites ou encore une possibilisation sans égale sont autant d’aspects que thématise, eu égard aux processus de mondialisation, la critique sociologique ou culturelle :

What globalization means in structural terms, then, is the increase in the available modes of organizing: global, transnational, international, macroregional, national, microregional, municipal, local, institutional. Globalization increases the range of organizational options, all of which are in operation simultaneously [...] Structural hybridization or the increase in the range of organizational options, and cultural hybridization, or the doors of imagined communities opening up are signs of an age of boundary crossing.

The process of globalization [...] does not seem to be producing cultural uniformity; rather it makes us aware of new levels of diversity. If there is a

73. *Ibid.* p. 136 et 143. Les passages suivants, relevés dans *Salman’s Rushdie Postcolonial Metaphors*, offrent de bons points de comparaison : *Rushdie points toward the infinite possibilities of translation, and sees it as a positive phenomenon in which the process of being “born across” constantly opens up new avenues [...] Rushdie’s writing generates an uncanny ambivalence about the nature of language, and concomitantly, about our relationship to the world. He is interested in depicting a sense of incompleteness, especially in the context of language, which he represents not as an immutable truth, but a changeable political and social construction (Sanga, op. cit., p. 55 et 65)*

global culture it would be better to conceive of it not as a common culture, but as a field in which differences, power struggles and cultural prestige contests are played out. [...] the globalization process should be regarded as opening up the sense that now the world is a single place with increased contact becoming unavoidable.

If we consider the phenomenon of world music (World Music, Rap, Rai, Reggae, etc.) are we to understand it culturally as a new commodification of the Other which reinforces self-identity: the centre affirming itself in the exploration of the peripheries? [...] there is contaminations such that the hybridization is proliferating; the margins asserts themselves other than margins (it is not traditional music, i.e. music other than that of a dominant tradition), decenter the centre, creating a third culture which cannot be recuperated.⁷⁴

« Structural hybridization » and « third culture » tentent précisément de définir la contemporanéité de conditions sociales et culturelles renvoyant à de « new levels of diversity ». Dans les romans de Salman Rushdie tels que les interprète Jaina Sanga, la pratique de la traduction intersecte sur un double plan ce cadre théorique. Dans un premier temps, le roman peut se lire comme narrativisation de la mondialisation : l'acte migrant de traduction dont s'acquitte Gibreel en « tropicalisant », dans *The Satanic Verses*, l'espace de migration compte très certainement comme une hybridation structurelle coordonnant une localisation double. Dans un second temps, le caractère traductif d'une écriture transformant et commentant, par son usage de la forme romanesque associée à un certain hégémonisme, langage et pratiques littéraires, atteste d'une performativité romanesque s'indexant sur un processus de mondialisation culturelle : ni indien, ni anglais, le roman opère une décentralisation par laquelle s'affirme une nouvelle forme et de nouvelles fonctions romanesques.⁷⁵

74. Pieterse, Jan Neverdeen, « Globalization as Hybridization », *ISS Working Papers*, n° 152, The Hague, 1993, p. 6 et 13; Featherstone, Mike. *Undoing Culture. Globalization, Postmodernism and Identity*, London, Sage, 1995, p. 14 et 102; Chambers, Iain. *Migrancy, Culture, Identity*, London / New York, Routledge, 1994.

75. Le concept de « third culture » trouve une application manifeste dans la lecture que Jaina Sanga propose de *Shame*, liant un effet de décalage narratif à la spécificité d'un usage ironico-critique de la forme romanesque (qui n'est pas sans rappeler les *historiographic metafiction*s de Linda Hutcheon) : *What is the purpose of the narrator's "off-centering", of claiming that he is not really depicting a realistic picture of Pakistan, but is rather attempting a more general rendition of repression and*

Au vu de l'interconnectivité mondialisante qu'introduit dans la lecture critique de Jaina Sanga le thème traductif, que dire de cette même interconnectivité telle que l'intercepte la traduction à titre de thème narratif dans *Anil's Ghost* ? Retrouve-t-on ici le caractère littérairement réactionnaire qu'Arun Mukherjee associe à une écriture migrante s'aliénant dans l'exotisme ? Faisant un large accueil diégétique à l'épreuve qu'essuie un personnage occidentalisé signifié aux limites de sa mondialisation, le roman dresse-t-il un écran de fumée postmoderne qui, pour filer d'un roman à l'autre l'analyse de

Danielle Miller, détourne l'attention du lecteur de la crise civile sri-lankaise ?⁷⁶ Il est de fait une autre lecture envisageable de ce que nous avons assimilé dans *Anil's Ghost* à un narrème contrariant quelque récit optimiste de la mondialisation. Les frustrations rythmant le retour d'Anil ne sont pas en effet sans focaliser la lecture sur une tension nous semble-t-il inhérente aux théorisations privilégiant le modèle d'une diversification exponentielle.

Concevoir sous cet angle l'importance de la traduction dans *Anil's Ghost* exige que l'on assume en premier lieu ce qu'affirme, à sa façon, le roman quant à une mondialisation objectivable dans les faits. L'idée d'un espace géographique, social et culturel sur lequel se tisse une multiplicité de relations nous paraît inscrite de façon détaillée dans le roman. On a ainsi pu noter, en termes de configurations familiales et de processus de socialisation, la déterritorialisation liée aux pratiques de formation et de professionnalisation ou encore l'ordinaire des diasporas. L'élargissement transnational des structures sociales concernent quant à lui différentes sphères d'activités : on rappellera brièvement l'internationalisation des systèmes juridiques, la multilatéralisation des économies, mais aussi une planétarisation des mouvements de

oppression? [...] By self-consciously trying to avoid the recounting of history that would include the list of inappropriate subjects, the narrator, in fact, effectively rehearses that very history. (Sanga, op. cit., p. 59-60)

76. Miller, Danielle. « Postmodernism: Bourgeois Smoke Screen or Ethical Philosophy. A Comparison of Michael Ondaatje's *Coming Through Slaughter* and Hubert Aquin's *Neige Noire* », *British Journal of Canadian Studies*, vol. 8, n° 2, 1993, p. 211-217.

dissidence et de résistance. En ce qui concerne la représentation des espaces d'appartenance, le roman va de fait jusqu'à contrer l'hégémonie d'une mondialisation à modèle unique (occidental) dans l'évocation d'un espace concurrentiel, suscitant des sentiments d'indianité. Or, c'est précisément en rapport à cette cartographie romanesque particulièrement détaillée de la mondialisation que s'impose avec force la singularité des échecs répétés d'Anil, personnage que l'on sait pourtant à l'aise « whether on the Bakerloo line or the highways of Santa Fe ».

Afin de faire ressortir le caractère programmé plutôt que contingent de tels échecs nous userons d'un modèle théorique fréquemment invoqué pour rendre compte d'une mondialisation particulièrement interactive. Nous pensons ici aux rapport de codétermination que désigne, dans les analyses de Roland Robertson, le terme de « glocalization » :

My emphasis upon the significance of the concept of glocalization has arisen mainly from what I perceive to be major weaknesses in much of the employment of the term "globalization". In particular, I have tried to transcend the tendency to cast the idea of globalization as inevitably in tension with the idea of localization. I have instead maintained that globalization — in the broadest sense, the compression of the world — has involved and increasingly involves the creation and the incorporation of locality, processes which themselves largely reshape, in turn, the compression of the world as a whole. Even though we are, for various reasons, likely to continue to use the concept of globalization, it might well be preferable to replace it for certain purposes with the concept of glocalization.⁷⁷

La pertinence du modèle réside à notre sens dans son caractère génératif, duquel découle une explication plutôt qu'une simple attestation de la densité des relations définissant une conjoncture mondialisée. On notera à cet égard les investissements théoriques dont est porteuse, dans l'analyse sociologique de Roland Robertson, la boucle rétroactive enchaînant à la production du local sous l'impulsion d'une

77. Robertson, Roland. « Glocalization: Time-Space and Homogeneity-Heterogeneity » in Featherstone, Mike; Lash, Scott; Robertson, Roland. (sous la dir. de) *Global Modernities*, London, Sage, 1999, p. 40.

conjoncture globale, la reconfiguration de cette même conjoncture au contact des contextes locaux mondialement constitués. D'une part, la capacité de cette matrice « glocalisante » à produire des rapports constamment renouvelés et inédits entre les niveaux mondiaux et locaux des pratiques collectives est envisagée comme « a distinctive feature of globalization ». D'autre part, et plus polémiqument, l'assertion d'une telle productivité propre à la mondialisation est précisément destinée à contrer une conception nivellante, car délocalisante, de la mondialisation.

Si c'est ainsi sous la double impulsion d'une localisation du global, premier schéma de glocalisation, puis d'une globalisation subséquente des perspectives « glocales » initialement produites, qu'opère la mondialisation, on peut tenter d'en décomposer une à une chacune des étapes dans *Anil's Ghost*. Eu égard à la relation s'établissant du global au local, quelque chose analogue à cette « compression of the world » évoquée par Roland Robertson produit bel et bien dans le roman une réponse sous la forme de discours sur le monde dont on a pu relever le caractère local. C'est ainsi qu'Anil perçoit la mission internationale et la situation mobilisant une attention élargie dans les termes d'une extension mondiale des pratiques et valeurs ayant cours en Occident. Outre le localisme, on peut encore citer comme premier effet de « glocalisation » les comportements migrants grâce auxquels un sujet relocalisé particularise son rapport à la diversité du monde. Pour l'essentiel Anil cultivera le détachement d'une désappartenance que confirme la pratique d'une mobilité planétaire. Il lui arrivera toutefois de tenter une marginalisation en reconstituant, dans l'intimité du couple, une appartenance communautaire décalée sur le lieu de déplacement. On pourrait également parler à certains égards d'une assimilation par laquelle est intériorisée la hiérarchisation des espaces mis en rapport. Détachement, assimilation et marginalisation définissent précisément des stratégies de glocalisation grâce auxquelles le sujet migrant réinvente localement sa présence au monde.

Si l'on considère en retour le mouvement par lequel les effets de localisation procédant d'un contact initial avec le monde reversent au contexte global les informant, on remarque toutefois que devient inopérant le renouvellement des relations. La mise en

rapport de l'occidentalisme et de l'insularisme à la faveur d'une conjoncture internationalement constituée se solde par un conflit des énonciations ne reconfigurant aucunement le monde tel qu'il se conçoit dans les discours qui le disent. Le principe génératif d'implication réciproque bute ici sur ce double aspect des discours sociaux en fonction duquel ceux-ci assument des fonctions régulatrices spécifiques à l'état du dicible et du concevable, dans une communauté donnée, tout en totalisant à l'échelle d'une vision du monde l'ordre du vraisemblable qu'ils génèrent. Le discours sur le monde produit à l'Ouest met à la disposition d'Anil un cadre évaluatif ne lui permettant de prendre part à la réalité du monde qu'à titre d'instance précisément localisée, ce que ne manquera pas de lui reprocher un interlocuteur sensible à leurs écarts idéologiques en dépit de la situation mondialisée qui les rassemble. L'action réciproque entre « homogenizing and heterogenizing tendencies » s'inverse de nouveau dans l'inertie d'un blocage dès lors qu'est considéré, non plus le discours des personnages, mais le détail de leurs actions. « [...] in Oklahoma [she] became caught up in the application of the forensic sciences to human rights » (AG, *op. cit.*, p. 145) : acquises à l'Ouest, la pratique du savoir comme celle de la justice anticipent le monde dans les applications qu'elles y projettent. Nous avons là un parfait exemple de glocalisation ou prise en compte du monde donnant lieu à de nouvelles conditions locales, en l'occurrence à de nouveaux parcours de formation. Située dans le contexte mondialisé de l'enquête internationale, l'exercice de ces pratiques pâtira toutefois d'une délocalisation à laquelle l'agent occidental ne sait s'adapter. Réintroduite dans le circuit mondialisant, la glocalisation s'enraie tel un nouvel impérialisme, centre localement inventé qui s'infirme plutôt qu'il ne s'affirme dans l'exploration de ses limites. On ne s'étonnera pas de fait du parallélisme qui s'établit ainsi entre discours et pratiques, ces dernières définissant un autre mode d'encodage collectif de l'activité sociale.⁷⁸

78. Ce lien étroit entre valeur et activités sociales conduira précisément Fernand Dumont à définir l'idéologie en termes de pratiques, qui « se constituent par répétitions [...] se refont dans des circonstances et dans des lieux précis [...] se reproduisent dans des institutions dont c'est la principale raison d'être » ou encore « délimitent des situations qui concernent un mode original du devenir collectif. » (Dumont, Fernand. *Les Idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 1974. *Ibid.*, p. 74 et 103)

Le récit de l'échec répété que nous offre *Anil's Ghost* ne représente donc pas à notre sens une idiosyncrasie romanesque. S'y précise une difficulté théorique eu égard à la mondialisation qu'a parfaitement saisi Frederick Buell dans *National Culture and the New Global System* :

[...] in circulation on contemporary knowledge circuits, we find not only theories of heterogenizing world systems, but also an increasing heterogeneity of world-systems themselves, all of which, from anticolonial to postmodern formulations, correspond to widely held perspectives on the contemporary globe.⁷⁹

Soucieux de rendre compte de processus de mondialisation que n'appréhende qu'imparfaitement le statisme des modèles juxtapositionnels du pluralisme culturel ou encore, et précisément, de ceux, globalitaires, des « world-systems », Roland Robertson produit ironiquement un modèle nivelant à certains égards l'hétérogénéité constitutive de la mondialisation, ce que la diversité qu'elle met en relation contient de « power struggles » et « cultural prestige contests » (Featherstone, *supra*, p. 183). L'un des enjeux théoriques d'une mondialisation conceptualisée comme structure de relations est précisément de se doter d'un appareil conceptuel sensible à la diversité des relations susceptibles de structurer collectivement l'activité humaine. Thématisant la traduction par les échecs qu'elle signifie, le roman de Michael Ondaatje n'a bien évidemment pas pour visée d'apporter quelque curieux rectificatif romanesque aux théorisations sociologiques de la mondialisation. Par ce choix, *Anil's Ghost* ne s'en montre pas moins sensible à un aspect des processus de mondialisation qui à la fois concerne et déborde le roman. Anil, en qualité de traductrice ou quasi traductrice, subit l'épreuve d'une activité saturée d'exigences normatives, que domine dans sa pratique la conformité à des patrons énonciatifs eux-mêmes co-définis en rapport à des attitudes langagières et des sentiments d'appartenance locutoire, où le doute quant à la rigueur

79. Buell, Frederick. *National Culture and the New Global System*, Baltimore / London, The John Hopkins University Press, 1994, p. 324. À propos du rapport entre pratiques et récit, nous renvoyons à la sous-section de l'étude que Paul Ricoeur consacre à l'identité narrative dans *Soi-même comme un autre*, que conclut la remarque suivante : « Telles sont quelques-unes des complexités de l'action sur lesquelles l'opération narrative appelle l'attention, dans la mesure même où elle se tient à son égard dans une relation mimétique. » (Ricoeur [1990], *op. cit.*, p. 186, nos italiques)

terminologique ou la maîtrise de sa propre langue s'imisce constamment, et dont la pertinence n'est jamais établie⁸⁰. Pour qui effectivement Anil tente-t-elle de traduire la situation locale ? Les institutions occidentales ne semblent destinées dans le roman qu'à conserver à perpétuité le linceul officiel des disparus, semblables en cela à quelque chambre mortuaire réfrigérée (« Over the years complaints [...] had been sent to Switzerland and resided there, glacierlike », *AG, op. cit.*, p. 16). De fait, « Nobody at the Centre for Human Rights was very hopeful [...] » (*ibid.*) « Moving with only one arm of language [...] » dit au long du roman la tâche pénible d'une équivalence qui ne peut s'établir, bute sur les signes (« "What's that? Are those names" », *ibid.*, p. 165), révèle un état de manque (« "I need to know what you think. I need to break things apart [...] » », *ibid.*, p. 259). Cette thématique de la tâche traduisante est d'autant plus notable qu'elle contraste avec la mise en valeur, d'ordinaire, d'une toute autre tâche, soit celle du traducteur : Jaina Sanga comme Nikos Papastergiadis s'appuient sur la téléologie benjaminienne d'un contact fusionnel, visée du « pur langage »⁸¹. De la tâche de traduction à la tâche du traducteur on peut noter que s'efface la présence de l'agent, une disparition qui n'est pas fortuite. Elle évoque selon nous dans *Anil's Ghost*, par-delà la particularité des diégèses, un état du monde où la prolifération des relations comme des représentations qui les dénotent rend problématique l'identité de celui qui traduit, confronté au provincialisme des normes gouvernant son action sans pourtant pouvoir formuler les conditions d'une conduite instruite par une mondialisation qui pourtant l'entoure, comme par l'injonction des mondialismes⁸². Une telle

80. Les remarques de François Peraldi sur la didactique de la traduction sont à cet égard fort éclairantes (« Théoriser, c'est pas terroriser ou l'erreur en traduction », *Méta*, vol. XXXV, 1990, p. 133-137).

81. Benjamin, Walter. « La tâche du traducteur », *Mythe et Violence*, trad. de l'allemand par Maurice de Candillac, Paris, Denoël, 1971. Annie Brisset, envers qui notre dette intellectuelle s'accumule au fil de ces pages, avait déjà noté cette filiation plus discursive que bibliographique s'opérant d'une figuration contemporaine de la traduction à la référence benjaminienne (Brisset, *op. cit.*, p. 68)

82. Par un curieux effet de superposition tropologique l'usage figuratif du traduire se dédouble chez Wolfgang Iser dans une « métaphore cybernétique » rappelant la relation de mutuelle implication inhérente au fonctionnement de la glocalisation chez Robertson : « On note au passage [chez Iser] que

problématisation romanesque de la capacité d'agir rejoint en cela une interrogation éthique aujourd'hui lancinante quant à la possibilité même d'une communauté morale.

Nous laisserons à la philosophie le soin de l'énoncer clairement :

The question which arises from all this is whether we are not living beyond our moral means in continuing allegiance to our standards of justice and benevolence. Do we have ways of seeing-good which are still credible to us, which are powerful enough to sustain these standards.⁸³

Ces remarques nous autorisent en fin de parcours à statuer sur la pertinence littéraire d'une figure narrative de la traduction mettant en échec, dans *Anil's Ghost*, une certaine conception de la mondialisation tout en disant un certain état du monde. Commentant le concept de « non-lieu » introduit en sociologie par Marc Augé, Zygmunt Bauman se remet en mémoire théorique, dans *Liquid Modernity*, les « stratégies » anthropoémique et anthropophagique définissant dans la pensée de Claude Lévi-Strauss le rapport collectif à l'autre⁸⁴. C'est là une distinction qui serait à verser au dossier susceptible d'informer une modélisation relationnelle de la mondialisation. Sa pertinence, pour *Anil's Ghost*, nous paraît décisive. Car si Anil prend conscience, dans l'échec de traduction dont on lit le récit, d'une mondialisation assimilatrice dans ses discours comme dans ses pratiques, c'est précisément une disparition par ingestion de l'autre qui se joue dans la guerre intestine motivant sa présence déplacée au Sri-Lanka. Narrant l'une, le roman décompose le schéma de

cette représentation du traduire actualise le cercle herméneutique dans une représentation technologique dernier cri, ce qui est en soi un beau cas d'hybridation culturelle » (*ibid.*, p. 67-68). Il faudrait questionner plus avant les récurrences, parfois croisées, de l'hybridité traductive et cybernétique servant à désigner la mondialisation. Non pas simplement les relever à titre de traits figuratifs des discours de savoir, ni encore dégager les impensés spécifiquement théoriques qu'ils comblent, mais véritablement s'enquérir de leur attrait rhétorique, voir des craintes qu'ils apaisent par la vraisemblance qu'ils cultivent. La communication comme trope d'un espace social et culturel constitué dans l'échange va certes de soi. Le monde tel un réseau de circuits montés en boucles rétroactives où les langues s'interconnectent, « [...] in circulation on contemporary knowledge circuits » (Bueller, *supra.*, p. 188) Serait-ce le questionnement quant à la possibilité d'une présence agissante de l'homme que tairait la figuration hyperactive, surconnectée et babélisante du monde ?

83. Taylor, Charles. *Sources of the Self. The Making of the Modern Identity*, Cambridge, 1989, p. 517.

84. Bauman, Zygmunt. *Liquid Modernity*, London, Polity Press. 2000, p. 101.

l'autre, et les renvoie dos à dos, chiens de faïence d'une mondialisation dont l'hybridité est aussi fratricide. Telle serait, dans *Anil's Ghost*, la performativité du traduire.

CHAPITRE 3.

LA TRADUCTION MENSONGÈRE OU LE PHILOSOPHÈME CONTRARIÉ : MONDIALITÉ DIALOGIQUE ET VOIX ARGUMENTATIVE DANS *ANIL'S GHOST*

3.1 MONDIALITÉ ET SUJET ÉTHIQUE

La fin du roman est conforme à sa structure. Exploitant un procédé de récits parallèles, que met en contact un narrateur hétérodiégétique effectuant le passage d'un personnage à l'autre, *Anil's Ghost* s'achève sur un moment déterminant dans chacune des vies dont il est fait récit. Les parcours narratifs aboutissent ainsi à des changements d'état variant de la disparition sereine ou violente de Palipana et Sarath (l'écart maître-disciple se maintenant jusqu'au terme d'une vie), au départ anticipé d'Anil ou encore à l'apaisement intérieur d'Ananda. Transcrit en termes formels, ces détails de la mimésis diégétique produisent une série de variations que l'on peut dire en décalage par rapport au modèle du roman de formation. Pleinement socialisé dans l'ordre collectif que domine l'effort de décolonisation, Palipana renonce à la désintégration civile par un retrait hors du monde le conduisant en un lieu où s'épanouit toutefois la plénitude d'une conscience historique. Ananda pour sa part accède à une quiétude pénétrant l'ordinaire du quotidien, en qualité toutefois de victime plutôt que d'intervenant dans le cours du monde. Anil, enfin, est confrontée à la nécessité d'un renoncement quant à la légitimité de l'idéologie informant son action sans qu'existe toutefois de forme sociale au sein de laquelle le sujet puisse se reconstituer dans un état de totale adéquation au monde auquel il appartient : la société occidentale n'offre que le rétablissement et réconfort de l'amnésie pressentie, nouvelle forme d'amputation procédant des violences civiles.

On voit donc comment modification du jugement, rapport d'intégration au social, renoncement et valorisation du quotidien s'enchaînent et s'entrecroisent sans toutefois produire cette formation du sujet progressivement ajusté à la nécessité heureuse de son

insertion dans l'ordre englobant du social. Roman de malformation ou de déformation, *Anil's Ghost* corrobore en cela les limites historiques reconnues à la forme du *Bildungsroman*, soit la courte durée du « magic moment of improvement » ou encore d'une utopie animant l'idéologie, « the ethical establishment of socialization », que Franco Moretti commente en ces termes :

[...] we must inevitably ask ourselves why the classical *Bildungsroman* had such a brief life. Why there are only a handful of texts that fully correspond to its principles [...] Why, in other words, did modern civilization discard such a perfect narrative mechanism? And perhaps the answer lies precisely here: it was *too perfect*.¹

Si *Anil's Ghost* se fait bel et bien le roman d'un monde que distingue, depuis quelque temps déjà, « a ceaseless clash of values and an erratic development with no end in sight », le roman réaffirme tout particulièrement dans le parcours du personnage principal une critique établie de la modernité. L'incapacité d'Anil à mettre son savoir à profit pour pénétrer de son action l'épaisseur d'un conflit humain procède directement de phénomènes de spécialisation rationnelle, d'instrumentalisme généralisé et de rupture entre sphères d'activités parfaitement décrits par Jürgen Habermas². Au vu de la scission régulièrement invoquée entre le moderne et le global, faire reverser un état de mondialisation au dysfonctionnement d'une modernité languissant dans son inachèvement s'apparente à un geste polémique. Il se trouve toutefois que les raisons les plus communément évoquées pour entériner un tel clivage trouve réfutation romanesque dans *Anil's Ghost*. Contre ce qu'affirme, par exemple, Jan Pieterse, associer la mondialisation, dans ce roman, à un développement de la modernité ne revient aucunement à privilégier le seul paradigme occidental, à passer outre les maux transnationaux d'une modernité localisée à l'ouest, à ne pas prendre la mesure historique d'une constitution du monde comme espace de relations : l'insularisme compte également comme production idéologique de la mondialisation; les limites

1. Moretti, Franco. *The Way of the World. The Bildungsroman in European Culture*, London, Verso, 1987, p. 72.

2. Habermas (1981), *op. cit.*

inhérentes à une tentative d'action globale sont tragiquement thématiques; traditionalisme, colonialisme et migration rendent très précisément compte de la densité historique des rapports que transforme une conjoncture mondialisée³. Il importe de préciser que le recouplement ici proposé excède largement la simple récurrence historique, sur la ligne temporelle qu'exploite le roman, d'une condition de fragmentation et de rupture. C'est précisément le détail des points de rupture qui semble coïncider de la situation mondialisée du roman au modèle habermassien, tel que celui-ci concerne une modernité esthétique (le modernisme), une modernisation sociale, mais aussi un projet de modernité philosophiquement déterminé. Si le lien est évident entre « processus de rationalisation culturelle » et une professionnalisation scientifique prévenant l'adaptation du sujet moral aux circonstances réclamant délibération, on peut en dire tout autant du rapport entre le *telos* émancipateur d'une philosophie des *Lumières* et le discours très kantien d'un humanisme politique, ou humanitarisme, motivant le personnage principal. La filiation peut-être la moins évidente, mais de loin la plus intrigante, s'établirait d'un modernisme de la fuite vers l'avant, tel que l'a par exemple analysé Antoine Compagnon, à une mondialisation organisant le quotidien dans le transitoire et lui insufflant la dynamique d'une constante mobilité⁴. Privilégiant l'accès habermassien à une critique de la modernité selon nous toujours présente à la mondialisation tel qu'en rend compte le roman, nous voulons étendre à *Anil's Ghost* le mode de questionnement par lequel, chez Jürgen Habermas, la modernité se voit remise en chantier. Si l'inachèvement est conjoncturel, l'achèvement se situe dans la poursuite d'une raison communicative s'affirmant pour Jürgen Habermas comme impératif moral d'une philosophie sociale. Que l'on puisse concevoir, dans les termes similaires d'un devoir-faire ou d'un vouloir-faire, une orientation de la mondialisation vers quelque principe téléologique, c'est bien sûr ce à quoi nous nous montrions initialement sensible dans les analyses d'Arjun Appadurai. La

3. Pieterse (1993), *op. cit.*

4. Compagnon, Antoine. *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

mondialisation, c'est aussi, à titre d'imagination collective, la possibilité d'une configuration meilleure des structures collectives, quel qu'en soit l'état de constante fluidité. Que dire de cette mondialité à venir, point de fuite de maints discours sur la mondialisation, au vu de l'échec sans apparent dénouement que donne à lire *Anil's Ghost* ? A-t-on ici affaire à l'exercice romanesque d'un mimétisme critique ? La mondialisation est-elle au contraire réinvestie d'un potentiel de valeurs au contact desquelles un acteur social destitué de sa capacité d'agir est rendu à la volonté d'un sujet à même de projeter au-devant de lui quelque raison d'agir ? C'est ce questionnement dans lequel s'intersectent constitution éthique du sujet et mondialité qui nous occupera dans cette dernière analyse.

3.2 UN RÉFÉRENT DIÉGÉTIQUE : LE SUJET TRADUISANT

He had discovered and translated a linguistic subtext that explained the political tides and royal eddies of the island in the sixth century.

Ducks for eternity, he whispered to himself, smiling in the noon heat, having pieced together what he had picked in an ancient text. A secret.

He had deciphered the shallowly incised lines during lightning, had written them down during rain and thunder.

“He went mad. Those over-interpretations, what we must call lies, over the interlinear stuff.” *Ibid.*, p. 81, 83, 105, 193

3.2.1 À propos d'un problème de traduction

Qualifiant ici les aptitudes linguistiques d'un sujet migrant, se rapportant là à une compétence professionnelle géographiquement déplacée, l'évocation de la traduction intersecte, dans *Anil's Ghost*, l'évaluation romanesque des pouvoir-dire et des savoir-faire liés à une conjoncture mondialisée. Dispersé sur l'étendue du roman dès lors qu'il

concerne soit la langue qui n'est plus parlée, soit l'exercice contrarié d'une pratique scientifique, le thème traductif se rassemble toutefois, dans les pages 80 à 108, en une suite de séquences narratives que focalise un acte érudit de traduction, « Palipana's gesture ». Diverses raisons peuvent justifier le choix de traiter isolément cette autre représentation de la traduction. Il est un fait que, accaparant le récit, elle jouit d'une présence romanesque à laquelle ne sauraient prétendre les détails extraits de dialogues ou de commentaires. Même à titre de développement diégétique, elle fait de surcroît l'objet d'une dramatisation la distinguant d'autres récits secondaires. Si, sous ces deux aspects, la présence du thème traductif s'affirme dans ces quelques pages avec une netteté encore inégalée, c'est toutefois en vertu de la forme qu'y prend l'évaluation romanesque qu'elle recevra ici un statut privilégié.

Tout en suscitant un désaccord au sein de la communauté des personnages, la traduction de Palipana va effectivement conduire le narrateur à se prononcer sur le jugement mettant en doute l'intégrité scientifique du traducteur. Quelque ambiguë qu'apparaisse à certains égards cette voix qui s'élève pour évaluer ce qu'elle narre, son intervention fait très manifestement ressortir une tout autre articulation de la valeur produite par le roman. L'énoncé et le récit argumentatifs ont respectivement servi à circonscrire le « où » et le « comment » de l'argumentation romanesque. C'est à la question du « qui ? » et à la problématique de la voix assumant évaluation que renvoie cette autre figure de la traduction investissant le roman.

3.2.2 Axiologie romanesque et parti pris argumentatif

La voix, sous les diverses formes qui lui reviennent, participe manifestement du système évaluatif romanesque. Si son étude reçoit par le fait-même une justification formelle, elle ne s'impose pas moins, dans *Anil's Ghost*, du fait d'une ambivalence axiologique que n'a pu que confirmer l'analyse. L'incident de traduction, par les contrastes narratifs auxquels il se prête, se fait prétexte à le rappeler.

« At University, Anil had translated lines from Archilochus [...] He [Palipana] had deciphered the shallowly incised lines during lightning, had written them down during rain and thunder. » Loin de la quiétude universitaire occidentale tant appréciée d'Anil, Palipana s'adonne à une traduction qui n'a rien de scolaire. Quelque livresque que soit le savoir mobilisé, le sens qui se dégage est arraché à la rigueur des éléments, les conclusions qui se profilent détonent dans la fureur figurée de l'orage : « [...] he had found the hidden histories, intentionally lost, that altered the perspective and knowledge of earlier times. » (*Ibid.*, p. 105) La traduction n'est plus ici l'exercice de version cultivant la référence classique, mais un rapport de force arquant l'effort de l'entendement humain contre la substance du monde dont il est tiré vérité, signifiant l'importance du fait révélé dans l'éclat d'une prosodie naturelle (« [...] lightning [...] rain [...] thunder [...] », *ibid.*). Si l'ampleur évaluative reconnue aux représentations individuelles de la traduction trouve impulsion dans les normes qui s'y entrecroisent, c'est ici la mystique d'une connaissance liée à l'intimité du monde que sanctionne la ferveur traduisante.

Dans la surenchère des évaluations qui le désignent, le geste de traduction fait ainsi ressortir le privilège accordé à une valeur épistémique insulaire. Le savoir longuement mûri, la pratique scientifique patiemment localisée, les connaissances pleinement intériorisées, tout comme la soudaine acuité d'une conscience historique, établissent un évident contraste avec la figure d'Anil, dont les connaissances techniques acquises en quelques années à l'Ouest se verront soustraites à l'automatisme d'une application étrangère. Anecdote à la concision peut-être trompeuse, la référence à la traduction universitaire pourrait bel et bien s'en faire l'illustration énonciative : l'application méthodique de la règle scolaire ne produit effectivement qu'une signification hors contexte, maintenant le sujet occidental à distance d'une « complexité morale » qu'il ne peut concevoir. L'écart qui se creuse ainsi d'Anil à Palipana, dans le grossissement évaluatif du geste de traduction, mettrait dès lors en évidence, sous l'opposition axiologique que l'on sait, une nette valorisation de l'espace de savoir insulaire.

Déjà implicite à l'insatisfaction savante délogeant Anil du vase clos laborantin qui domine à l'Ouest, ce parti pris romanesque se communique de fait à d'autres traits axiologiques. C'est ainsi que de l'oisiveté culturelle évoquée à l'Ouest à la figure quelque peu caricaturale d'une sagesse insulaire circule l'unité d'un discours établi, qui conjugue une certaine dépréciation, et voire incrimination, de l'Occident au récit victimaire des espaces situés à sa périphérie, comme en attestent d'ailleurs très explicitement certains dialogues et commentaires (« But under pressure, and to placate trading partners in the West, the government eventually made the gesture of an offer [...] », « “[...] these guys who are setting off the bombs are who the Western press calls freedom fighters... [...]” » *ibid.*, p. 16, 133)⁵. En dernière analyse, c'est toutefois à l'argumentation narrative même qu'il revient de préparer une critique ciblée de l'axiologie occidentale. Magnifié dans une multiplicité d'occurrences, chaque échec d'Anil fait ainsi l'objet de ce que Philippe Hamon décrit comme une « démultiplication intranormative », telle cette parole que le personnage migrant ne peut assumer au Sri-Lanka sans froisser son interlocuteur. Le personnage occidental contrevient par ailleurs non pas à une unique règle de conduite, mais à des normes diverses (locutoires, morales, savantes mêmes) se faisant ainsi foyer d'une « polarisation internormative » toute à sa défaveur.

5. À ce propos, la divergence des pratiques livresques et culturelles n'est peut-être pas sans pertinence. On peut ainsi remarquer qu'Anil consulte périodiquement l'ouvrage de référence, qu'elle apprécie l'intimité humaine du roman hugolien et consomme avec avidité l'archétype du film américain : « *Reconstruction of Life from the Skeleton*, one of her constant travelling companion » (*ibid.*, p. 177), « *Les Misérables*. A book so much a favourite, so thick with human nature she wished it to accompany her into the afterlife. » *ibid.*, p. 54), « In three months they managed to see the complete oeuvres of Angie Dickinson and Warren Oates. » (*ibid.*, p. 235-236). À l'inverse, le personnel médical sri-lankais n'a pour sa part nul besoin du manuel médical, use du roman de gare pour anesthésier la souffrance environnante, n'en entretient pas moins une curiosité littéraire et intellectuelle tout en pratiquant le commentaire : « After two weeks of fifteen-hour days they no longer needed assistance from books » (*ibid.*, p. 117), « [...] consumed in two or three hours, swallowed like sandwiches on the run [...] » (*ibid.*), « Rohan was a reader [...] often travelling down to Colombo by bus to hear a local or visiting South Asian writer [...] » (*ibid.*, p. 228), « [...] someone had underlined *Jung was absolutely right about one thing. We are occupied by gods. The mistake is to identify with the gods occupying you.* » (*ibid.*, p. 230). À la frivolité de la lecture sentimentale et de la consommation culturelle semble ainsi s'opposer l'honnêteté d'une lecture assumant sa rapidité tout comme la perspicacité d'un intérêt critique. Incidemment, la légèreté du détail technique dont Anil s'enquiert dans une lettre adressée à un réalisateur de *western* marque très explicitement l'écart auquel il est fait ici allusion (*ibid.*, p. 258).

À l'encontre de la partialité évaluative venant d'être suggérée, il nous faut toutefois rappeler que nous précisions précédemment le propre de l'argumentation narrative d'*Anil's Ghost* dans les termes conceptuels d'une tentative de transposition-traduction. Annoncé dès l'ambivalence des énoncés résistant à la simplicité de l'argumentation par le modèle, le problème ainsi soulevé a de fait accompagné et rythmé l'analyse tout au long de sa progression. C'est cette rivalité interprétative associant *Anil's Ghost* à une axiologie simultanément fermée sur ses propres préconceptions (l'occidentalisme d'Anil la condamnant à l'échec) et ouverte à la possibilité d'une transformation (sous la forme minimale d'une conscience soumettant à la critique ses propres pratiques évaluatives) que l'étude des voix romanesques pourrait permettre de trancher. Qu'advient-il en effet de la tension évaluative traversant la logique d'un récit ou encore les oppositions paradigmatiques décelées dans les énoncés argumentatifs dès lors que l'évaluation est prise en charge, non plus par des processus discursifs supra ou infra-énonciatifs, mais par une instance à laquelle serait imputable la responsabilité d'une parole ? Formulée dans les termes d'une réception rhétorique du roman, la question ici soulevée peut s'énoncer comme suit : Si *Anil's Ghost* met en récit des valeurs ne pouvant échapper à l'horizon évaluatif occidental qui les détermine, et si, ce faisant, le roman semble privilégier des schèmes d'évaluation insulaires, pourquoi l'échec axiologique d'Anil suscite-t-il à la lecture quelque empathie et comment se fait-il qu'en retour l'analyse veuille se montrer sensible aux valorisations nuancées pourtant produites par le roman ?⁶ Le geste équivoque de traduction, de par l'évaluation contrariée qu'il suscite, pourrait ainsi servir à déterminer si s'opère, par le truchement de la voix, quelque

6. D'emblée, deux réponses se feraient concurrence pour révéler le questionnement à son éventuel manque de pertinence. Il se pourrait bien sûr que cet effet de lecture soit le fait de géographies idéologiques : une critique sri-lankaise du roman ferait peut-être peu de cas des revers essayés par Anil à l'occasion de son retour. Il se pourrait encore qu'une sensibilisation médiatique au dysfonctionnement social que révèle le conflit civil sri-lankais suffise à neutraliser la valorisation d'un savoir emprunt de sollicitude, d'un sentiment d'appartenance collective ou encore de la quasi-virtuosité d'un acte moral. S'il est tout à fait légitime de coordonner l'effet produit par le roman à la situation paratextuelle susceptible d'en informer la réception, on ne saurait pour autant manquer d'évoquer la possibilité d'une prédisposition évaluative globalement suscitée par le texte romanesque.

conciliation narrative ou s'y s'affirme tout au contraire une impossible cohésion argumentative.

3.2.3 Instances et relations évaluatives dans *A Rhetoric of Fiction*

Le postulat sur lequel s'est fondé la présente analyse associe la notion quelque peu nébuleuse de « valeur », telle qu'elle se trouve fréquemment appliquée au roman, à des processus évaluatifs analysables à titre de faits discursifs. Usant parfois du terme d'« acte de valorisation » pour désigner, non pas donc quelque idée rapidement réifiée ou substantivée comme telle ou telle valeur, mais un usage discursif s'acquittant d'un travail d'évaluation, nous avons privilégié, pour l'essentiel, un cadre explicatif rhétorique, une théorie de l'argumentation. Il est indéniable qu'une pragmatique des actes de discours aurait pu contribuer divers modèles théoriques à l'analyse de l'évaluation romanesque. On peut ainsi songer à la distinction canonique entre le locutoire et l'illocutoire, que respecte au demeurant la progression de l'énoncé argumentatif à l'acte de narration argumentative. L'écueil d'une telle pragmatique, maintes fois noté par ses détracteurs, réside toutefois dans sa faible théorisation du sujet effectuant l'acte de discours. Il se résume pour l'essentiel à une intentionnalité actualisant tel ou tel code pragmatique, locuteur ne devant sa parole qu'à l'ordre établi que définissent des conditions de félicité. Dès la mise en application romanesque de la néorhétorique perelmanienne, on a pu tout au contraire relever que l'argumentation se montrait sensible à la problématique de l'instance mobilisant le discours persuasif. Techniques de rupture et de freinage servaient ainsi, dans *Anil's Ghost*, à moduler une identité argumentative qui n'est jamais acquise d'avance.

Confrontée plus en détail à la question de l'instance exerçant jugement, la rhétorique romanesque se voit toutefois contrainte de marquer un temps d'arrêt. La complexité des structures subjectives du roman est un fait notoire, qu'illustre parfaitement une analyse plus poussée de l'*éthos* narratif : quelle fiabilité reconnaître en effet, par-delà le personnage, au commentaire qui le décrit, à l'écriture ordonnant de telle ou telle façon

ce commentaire, à celui ou à celle à qui il semble destiné ? Ces rebondissements successifs révèlent, sous l'identité argumentative d'un personnage aisément circonscrit, les présences évaluatives plus diffuses d'un auteur implicite ou réel, d'un narrateur unique ou multiple, d'une instance de lecture préfigurée. C'est précisément cette démultiplication de présences évaluatives que désigne le terme curieusement singulier de voix.

Le problème théorique confrontant ici une rhétorique romanesque a trouvé une élaboration complexe dans l'étude que Wayne Booth lui consacrait en 1961⁷. *The Rhetoric of Fiction* peut effectivement se lire comme une réponse détaillée à la question de l'instance argumentative telle qu'elle investit la forme romanesque, ce qu'a d'ailleurs pu lui reprocher Albert Halsall, soucieux de ne peut pas restreindre l'étendue du récit argumentatif au seul paramètre de la voix⁸. L'usage que nous nous proposons d'en faire repose sur les qualités que nous reconnaissons à la grille théorique dans laquelle s'ordonnent les réflexions de Wayne Booth. Nous chercherons ainsi à faire valoir, dans ce qui suit, l'étroite relation qui s'y noue entre, d'une part, les effets persuasifs produits par le texte de fiction, et de l'autre, les différences instances relayant ces effets. On se souviendra en effet que chacun des trois dogmes que Booth renverse un à un pour affirmer progressivement l'inévitable rhétoricité de l'acte narratif met tout particulièrement en valeur un intervenant spécifique (nous nous prévalons de la généralité de notre remarque pour projeter l'une dans l'autre les troisième et quatrième « règles », toutes deux centrées sur le rôle attribué au lecteur). La valorisation par le roman d'un certain ordre du réel qu'il thématise et structure transite ainsi par une voix d'auteur qui n'est jamais tue (*ibid.*, p. 60). Quelle que soit l'intention d'auteur, les jugements ne manquant de s'immiscer dans l'écriture romanesque sont par ailleurs assumés par l'intervention médiatrice d'une voix de narration dont on sait la plasticité énonciative (*ibid.*, p. 83-86). Enfin, l'adhésion sollicitée et les codes évaluatifs

7. Booth, *op. cit.*

8. Halsall (1988), *op. cit.*, p. 85.

actualisés à cette fin font inévitablement du roman « [...] an elaborate system of controls over the reader's involvement and detachment [...] », qui, par son action persuasive, institue à bien des égards une instance de réception (*ibid.*, p. 123). Si l'évaluation produite par le roman est ainsi fonction de la forme qu'il prend, du type de narration qui s'y pratique et du rapport entretenu avec le lecteur, chacune de ces modalités de la rhétorique romanesque est à son tour prise en charge par une relation entre différentes instances évaluatives. Notre analyse de la voix narrativo-argumentative dans *Anil's Ghost* se conformera à ce traitement doublement ordonné de ce que l'on pourrait appeler l'énonciation rhétorique du roman, considérant tout particulièrement la relation de l'auteur au roman, puis celle du narrateur au personnage.⁹

3.3 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : ROMAN ET VOIX D'AUTEUR

3.3.1 « In the noon heat » : intensité dramatique et intensité poétique dans les séquences de traduction

Dans le cadre d'une réflexion prenant pour objet les discours évaluatifs composant le texte romanesque, le recours à la catégorie narrative de la voix permet de réintroduire un sujet d'énonciation au sein d'une axiologie que l'on peut dire « structurelle » car référée à diverses mises en ordre d'éléments textuels (énoncés argumentatifs, segments

9. Incidemment, on remarquera que *A Rhetoric of Fiction* ne nous contraint aucunement à abandonner l'optique argumentative jusqu'ici privilégiée. Parce qu'elle situe successivement la persuasion romanesque dans la production d'un ordre textuel (« the author's selective presence », *ibid.*, p. 19), d'une sensibilité évaluative (« The emotions and judgements of the implied author are [...] the very stuff out of which great fiction is made », *ibid.*, 86) et d'un rapport contractuel (« [...] even the greatest of literature is radically dependent on the concurrence of beliefs of authors and readers », *ibid.*, p. 140), la perspective rhétorique de Booth recoupe étroitement les modalités du *logos*, du *pathos* et de l'*ethos* auxquelles nous avons recouru pour dégager l'argumentation narrative. La voix qui semblait devoir esquisser la grille d'analyse rhétorique s'inscrit en ce sens dans une situation argumentative analogue à celle conjoignant, traditionnellement, orateur (qui en appelle à la légitimité d'un *ethos*), message (dans l'ordre duquel se déploie la vraisemblance du *logos*) et auditoire (qu'on s'allie par la *pathos*).

narratifs). Dominant les faits et valeurs racontés, se tiendrait une, et potentiellement plusieurs, parole évaluative faisant rhétoriquement coïncider l'instance qui pose jugement à travers le déploiement du roman et celle qui, ordinairement, vise l'adhésion par l'argumentation. Certes, dès lors qu'on associe une telle parole à une voix narrative, le sujet énonciatif ainsi dégagé du roman n'est qu'effet de présence produit par des agencements textuels, et plus spécifiquement par tel ou tel mode d'organisation du récit. Il n'en demeure pas moins qu'à distance plus ou moins grande des narrateurs et de l'incidence évaluative de leur propos se tiennent les figures quasi énonciatives d'un auteur qui, sans prendre explicitement la parole, n'en déterminent pas moins, partiellement, la réception rhétorique du roman. Il importe de s'arrêter sur la rhétoricité d'un tel rapport, qui ne nécessite pas, pour qu'il soit invoqué, une visée interprétative axée sur la psychologie ou la génialité d'un auteur. Dès lors que le roman est étudié du point de vue des impressions qu'il suscite et sollicite chez un lecteur, l'auteur est inévitablement introduit par l'instance de réception à titre de paramètre constitutif de la situation évaluative. Nous voudrions toutefois ici suggérer, eu égard à *Anil's Ghost*, que la voix d'auteur n'est pas un simple ajout interprétatif et que c'est précisément à titre de production romanesque qu'elle exerce une influence sur la tension axiologique que nous soumettons à un examen critique.

Nous commencerons par relever que l'acte de traduction — « Palipana's gesture » —, tel que le narre le roman, n'est pas isolable d'une pratique comme d'une situation que l'on pourrait qualifier de géocorporelles. La présence éprouvée au lieu (« in the noon heat »), la satisfaction ludique d'une gestuelle érudite (« having pieced together »), l'accompagnement prosodique du chuchotement déterminent un environnement de traduction intégrant connaissances et usages de la langue morte :

Ducks for eternity he whispered to himself, smiling in the noon heat, having pieced together what he had picked up in an ancient text [...] He had deciphered the shallowy incised lines during lightning, had written them down during rain and thunder. (*AG, op. cit.*, p. 83, 105)

Anil's Ghost se montre en ce sens particulièrement sensible à ce que Douglas Robinson n'a pas hésité à désigner comme « ideosomatic drama of translation »¹⁰.

L'entrecroisement de réactions affectives et de proscriptions collectives, que traverse l'intensité d'un rapport au pouvoir des signes, ne cesse effectivement d'être évoqué sur l'espace de quelques pages :

Now it seemed to others he had choreographed the arc of his career in order to attempt this one trick on the world [...] he refused to give up what he claimed to have discovered, and made no attempt to defend himself. Instead he retreated physically [...] in the last few years he had discovered the hidden stories [...] (*Ibid.*)

Loin de se prêter à une dissémination textuelle, ces éléments sont regroupés en trois séquences narratives dont l'enchaînement au fil du récit met en valeur le corps reclus du traducteur, la supercherie soupçonnée, une compréhension qui fuse. Cette détermination formelle du roman évoque l'exercice d'un jugement, et l'influence qu'il exerce sur la réception esthétique du texte composé. Par-delà l'argumentation essentiellement enthymématique des personnages et les effets persuasifs produits par l'agencement des récits, se tient ainsi la présence inférée d'un auteur, que Wayne Booth n'hésite pas à rattacher à la toute première décision d'écriture :

The author's voice is as passionately revealed in the decision to write the *Odyssey*, "The Falcon", or *Madame Bovary* as it is in the most obtrusive direct comment of the kind employed by Fielding, Dickens or George Eliot.¹¹

Qu'on la juge illuminée ou éclairée, la traduction de Palipana s'impose ainsi à la lecture par l'intensité dramatique que lui confère précisément un récit alternant *showing* et *telling* : on se souviendra que, selon Wayne Booth, l'alternative par trop simpliste entre *telling* et *showing* narratifs désigne, de façon quelque peu ramassée, un canon

10. Robinson, Douglas. *The Translator's Turn*, Baltimore / London, The John Hopkins University Press, 1990, p. 131.

11. Booth (1961), *op. cit.*, p. 20.

romanesque faisant écran à une rhétoricité pourtant constitutive du roman¹². Par une combinatoire entremêlant, dans ce passage du roman, énoncés synoptiques et descriptifs, la force d'une parole s'allie à la vivacité d'un effet de réel pour entretenir l'importance du fait relaté. C'est ainsi qu'en l'espace de quelques paragraphes, la découverte de Palipana est introduite par deux fois sous la forme d'un résumé qui en souligne toute la pertinence (« In the last few years he had found *the hidden stories, intentionally lost* [...] », « [...] then coming across an *illegal story* [...] », *ibid.*, p. 105, nos italiques). C'est ainsi encore que la traduction annoncée de la sorte se voit immédiatement relayée par une description dont on a pu remarquer qu'elle n'était pas sans cultiver une stéréotypie de la révélation mystique (« He had deciphered the shallowly incised lines during lightning, had written them down during rain and thunder. », *ibid.*, voir *supra*, p. 197, pour nos précédents commentaires). Doublement dramatisé dans l'évocation des faits et le développement descriptif, l'acte de traduction se conclut de fait à deux reprises par un énoncé en révélant la sinistre signification (« These verses contained the darker proof », « It was how one hid or wrote the truth when it was necessary to lie. », *ibid.*, p. 105). Fait marquant, scène saisissante, conclusion lourde de conséquences, le geste de Palipana jouit d'une présence romanesque qui, dans son étalement diversifié comme dans la constance de sa tonalité, mobilise l'attention d'une lecture ne pouvant dès lors lui rester indifférente. Ainsi mise en valeur comme développement saillant dans la chaîne du récit, la traduction de Palipana suscite, en outre, des effets de sens particulièrement fournis, une poétisation par contraste isosémique et filage métaphorique. On peut certes noter le curieux jeu de lumières modulant une symbolique du savoir d'ordinaire luminescente : l'éclairage conjugué de l'instrument technique (« a sulphur lamp ») et des éléments naturels (« [...] lightning [...] a thorn brushfire [...] ») rend visible une obscurité qu'il

12. Booth, *op. cit.*, *ibid.*, p. 8. : *Since Flaubert, many authors and critics have been convinced that "objective, or "impersonal" or "dramatic" modes of narration are naturally superior to any mode that allows for direct appearances by the author or his reliable spokesman. Sometimes [...] the complex issues involved in this shift have been reduced to a convenient distinction between "showing", which is artistic, and "telling", which is inartistic.*

n'annule pas, « the *darker proof* ». On s'attardera surtout sur la constitution de ce paysage intérieur signifiant l'état de conscience historique produit par l'acte de traduction. Tout comme le texte traduit est littéralement intégré dans la topographie de l'île, la connaissance tragique d'une histoire livrée à la cyclicité des répressions civiles prend la forme d'une géographie insulaire restituée à un état de fluidité, comme à l'unité d'un paysage¹³. L'étendue qu'acquiert un horizon de pensée se dit ainsi dans la figure de la terre découverte ou redécouverte.

Dans le détail isolé de l'épisode de traduction, l'intensité tant dramatique que poétique produite par l'écriture romanesque atteste donc d'une forme spécifique donnée au roman. Elle suggère notamment une intention d'écriture qui ne se contenterait pas de la simple progression factuelle de l'intrigue à résoudre. Entre ce que fait le roman et cette volition qu'on lui prête, se tient la figure démiurgique d'un auteur organisant la matière romanesque, présent à son oeuvre uniquement par l'agencement conférant à celle-ci tels ou tels contours. Instance déduite des structures textuelles objectivables à la lecture, cet auteur anthropomorphiquement absent ne possède certes pas la capacité énonciative et donc évaluative revenant, par exemple, à l'auteur réel commentant son oeuvre. Il n'en demeure pas moins que l'unité se dégageant du livre, qu'on la conçoive abstraitement comme « faire du texte » ou qu'on la réfère à une présence virtuelle de l'auteur, par exemple à quelque « écriture ondaatjéenne », réalise un certain programme romanesque, actualisant des choix littéraires et le code esthétique duquel ils participent.

Dans les termes de la rhétorique romanesque de Wayne Booth, *Anil's Ghost* valoriserait ainsi conjointement un réalisme dramatique subordonnant la plausibilité du

13. « He traced each letter on the Stone Book of Polonnaruwa, a boulder carved into a rectangle [...] the first book of the country [...] only during the monsoons would the letters be filled with water [...] » (*ibid.*, p. 83), « [the patterns] allowed walking across water [...] the water filled a cut alphabet and linked this shore and that. And so the unprovable truth emerged. » (*ibid.*), « [...] he blended fragments of history so they became a landscape [...] » (*ibid.*, p. 105).

récit à l'intensité d'une représentation de même qu'un réalisme métaphysique projetant le temps narratif dans l'instant apriorique d'une vérité poétique¹⁴.

3.3.2 Réalisme métaphysique et réalisme poétique dans *Anil's Ghost*

L'intensification romanesque de ce moment qui coïncide avec le plein déploiement diégétique du thème traductif dans *Anil's Ghost* n'est pas un fait isolé. Il n'est, pour s'en persuader, qu'à considérer certains des dénouements sur lesquels s'achève le roman. L'ordre par personnages interposés que suit le déroulement d'*Anil's Ghost* enchaîne, dans les dernières séquences du roman, des transformations dont l'effet dramatique est de toute évidence fonction de l'effet de coupure, irrémédiable, du tragique : Sarath se sachant condamné par le geste qu'il vient d'accomplir, Gmini découvrant le corps supplicié de son frère, Anil prenant la mesure d'un échec qu'entérine l'évocation de son retour. La fonction concluante des événements relatés, qui réduisent d'autant les transformations que le récit est encore susceptible d'effectuer, n'explique toutefois que partiellement l'intensité de lecture des dernières pages d'*Anil's Ghost*.

Nous notons que la traduction de Palipana importe diégétiquement en raison, non pas simplement du développement qu'elle contribue au récit, mais également d'un traitement romanesque multipliant les effets de perspectives et produisant ainsi une perception surfocalisée du fait narré. On remarquera à présent que, par-delà le thème

14. Référence est ici faite à l'esquisse d'une typologie des réalismes romanesques, que Wayne Booth propose aux pages 53 à 60 (Booth [1961], *op. cit.*, « On Discriminating Among Realisms »). C'est invariablement la figure de Henry James qu'invoque *The Rhetoric of Fiction* pour désigner le réalisme dramatique, la référence au réalisme métaphysique se faisant plus générale : [...] *there are writers, like James, who seek an intense illusion of reality, as an effect to be realized in the reader through the use of whatever realistic subjects, techniques, and structures can be devised. [...] Many in this century have required that a work reflect adequately the ambiguities of the human condition or even of the universe itself. [...] (Ibid., p. 58 et 55).* Le recoupement poético-métaphysique est introduit à la faveur d'une citation tirée d'une étude de Robert Langbaum (*The Poetry of Experience*) : "To make poetry rise out of prose and spirituality out of the world's common clay, to meet in other words the conditions of modern intellectual and moral conviction... would have to be the aim, I should think, of any genuinely modern literature." (*Ibid.*, p. 56)

tragique d'une mort pressentie et ressentie, les dernières séquences mettant en présence chacun des personnages effectuent systématiquement un rassemblement diégétique particulièrement saillant.

C'est ainsi que d'Anil à Sarath, le roman s'ouvre et s'achève, dans ses premières et dernières pages, sur la symbolique itinérante du déplacement en taxi :

When a three-wheeler taxi stopped by her she [Anil] slipped into it. She held to the strap tightly, the rain at her ankles from its open sides. The *bajaj* was cooler than an air-conditioned car, and she liked the throaty ducklike sound of the horns.

You could never settle back and relax in a *baja*; if you lost concentration you were in danger of falling out. But sitting forward, his head in his hands, he [Sarath] tried to lose touch with the world around him as the three-wheeler struggled through traffic. (*Ibid.*, p. 14, 282)

Or, l'apparente coïncidence des faits sériés par le récit à quelque trois cents pages d'intervalle cède aisément à la signification du contraste établi. À l'enthousiasme d'Anil reprenant contact avec Colombo s'oppose effectivement le désir d'échapper à une réalité insulaire dont Sarath sait la violence prête à l'êtreindre. La précarité d'une station assise dénote ici la sensation forte d'un exotisme nostalgique, elle évoque là une lucidité désespérée face à la proximité du danger.

Par les correspondances diégétiques qu'il cultive, et donc l'effet de lecture rétrospective qu'il suscite, le roman rend présent l'un à l'autre deux moments du récit fusionnant dans l'expérience divergente d'un équilibre menacé.

On voit donc combien l'intensité des lignes sur lesquelles se clôt l'existence romanesque de Sarath est fonction d'une soudaine cohésion fusant de l'étalement du récit. L'effet de contraste qu'exploite le roman dans les correspondances diégétiques qu'il établit concerne tout autant le personnage de Gamini. L'on apprend à la page 213 combien celui-ci redoute l'examen hebdomadaire des corps que mutile le conflit civil :

He was running on the energy of pills when he arrived to do this [...] The darkest hour of the week [...] They had begun covering the faces on the photographs [...] there was no danger of his recognizing the dead.

On lira à la page 287 comment l'intimité du corps fraternel déjouera de telles précautions pour confronter Gamini au désarroi d'une douleur personnelle :

The worker from the civil rights organization came in with the Friday reports of victims — the fresh, almost-damp black and white photographs, seven of them this week. Faces covered [...] He turned on the tape recorder and began describing the wounds and how they were probably caused. When he got to the third picture he recognized the wounds, the innocent ones. He left the reports where they were, went down one flight of stairs and ran along the corridor to the ward. It was unlocked. He began pulling the sheets off the bodies until he saw what he knew he would see.

C'est ainsi, d'une scène à l'autre, la progression d'une violence se frayant passage jusqu'au personnage qui décuple le tragique évident d'un dénouement. Incidemment, on remarquera que le drame mettant un terme ponctuel à la trame diégétique focalisée sur le personnage de Gamini, subit également une accentuation itérative. Par une sorte de débordement de l'actualité fictive sur l'histoire du personnage, l'incessante souffrance des carnages se juxtapose de nouveau à l'intimité d'un recueillement dans la douleur ou la compassion :

Gamini was working with Janaka Fonseka in children's surgery when they began hearing news in the corridor that a village had been attacked. In front of him was a small boy, naked except for white shorts [...] *As they began cutting, the wounded started coming into the halls and they were aware of the Flying Squad in action around them.*

The shirt they had dressed Sarath in had giant sleeves. Gamini knew why. He ripped the sleeves down to the cuffs. Below the elbows the hands had been broken in several places [...] *He was still there an hour later when the bodies started coming in from a bombing somewhere in the city. (ibid., p. 241, 290, nos italiques)*

La pratique du rappel diégétique rythme en cela l'unité aspectuelle d'un temps, et de l'horreur, qui dure. Cette alternance d'opposition et de répétition, par laquelle une séquence finale communique avec les développements antérieurs du récit, est particulièrement manifeste dans les deux pages dressant un bilan commenté du passage d'Anil au Sri-Lanka. L'ironie d'un engagement humanitaire ne parvenant à apaiser, au

demeurant à son insu, qu'une tension fraternelle est bien sûr ce qui frappe à la lecture des derniers paragraphes fixant l'attention romanesque sur le personnage d'Anil (« It was a long time later she realized they were in fact only speaking to each other [...] », *ibid.*). La lucidité rétrospective d'Anil conclut ainsi tout un programme narratif par le récit d'une influence détournée. À l'écart qui se creuse, à la fin du roman, entre une intention d'agir et l'action qui ne sait la réaliser s'ajoute toutefois une singulière convergence devant réaffirmer l'importance romanesque de ce dernier passage. Le parallèle ne s'établit plus ici implicitement entre l'étendue d'une trame diégétique et l'ultime développement en marquant le terme, mais d'un point à un autre du roman, par une sorte de redite analogique. La médiation féminine par laquelle Anil se rend présente à la particularité d'une situation sri-lankaise reprend en effet en écho la poignante proximité sur laquelle s'ouvrait le roman :

[...] the brothers had talked comfortably only because of her presence [...] she was the beard, the excuse [...] she in some way like a sister between them, keeping them from mauling each other's world ?

*One day Anil and the rest of the team walked to a nearby river to cool off during their lunch break. On returning they saw a woman sitting within the grave. She was on her haunches, her legs under her as if in formal prayer, elbows in her lap, looking down at the remains of the two bodies. She had lost a husband and a brother during an abduction in this region a year earlier. Now it seemed as if the men were asleep beside each other on a mat in the afternoon. She had been the feminine string between them, the one who brought them together. There are no words Anil knows that can describe, even for just herself, the woman's face. But the grief of love in that shoulder she will not forget, still remembers. (*Ibid.*, p. 285, 6, c'est nous qui soulignons.)*

Opérant une substitution de personnages, le roman borne ainsi l'étendue du récit qu'il déploie par la réitération d'une intimité tragique inscrivant Anil dans le vif des relations insulaires, mais aussi dans le drame d'une violence civile que personnifie le souvenir de Sarath. Dans l'intensité orchestrée des pages 285 à 286, le roman fait donc un double usage du rappel diégétique pour signifier simultanément une distance qui persiste et un rapprochement éprouvant qui s'effectue.

Anil's Ghost ne se contente donc pas de cumuler, dans les derniers développements des récits, des épisodes auxquels on reconnaît aisément une dimension tragique. À cette dramatisation inhérente aux faits fictifs s'ajoute l'intensité de corrélations diégétiques inscrites dans la structure romanesque comme dans les choix présumés dont elle procède. L'effet dramatique ainsi cultivé peut s'expliquer dans les termes d'une double relation temporelle instituée par le roman.

Les recouvrements diégétiques entrevus mettent tout d'abord en valeur des constances et des régularités, l'impression donc d'un ordre auquel se conforme le temps séquentialisé du récit. L'existence locale inextricablement liée à l'horreur d'une société suppliciée ou encore l'ambivalente présence-absence de l'instance migrante font ainsi figures de vérités destinant l'action ou le vécu des personnages à telle ou telle issue. Par cette inversion des hasards du récit dans la vraisemblance d'apparentes nécessités régissant l'univers diégétique, ce que Wayne Booth nomme réalisme temporel se trouve subordonné à un réalisme que l'on se risquera à dire, toujours selon l'analyse de *The Rhetoric of Fiction*, métaphysique¹⁵. L'unité conférée aux récits dans ces lieux où s'intensifie l'effet dramatique tire ainsi du roman l'expression généralisée d'un certain rapport au monde, que codéterminent l'expérience de migration et une conjoncture de désagrégation sociale.

Il n'en demeure pas moins que la force avec laquelle les moments de convergence diégétique s'imposent à la lecture procède également du potentiel interprétatif soudainement dévoilé. Alors que les récits juxtaposent telle séquence à telle autre, les significations susceptibles d'ordonner un parcours textuel font irruption dans la durée de la lecture tout comme telle ou telle considération décisive pénètre le flux de conscience des personnages. L'intensité est ici fonction de la plénitude signifiante d'un moment présent, comme de la révélation partagée par une instance de lecture et l'instance romanesque qu'est le personnage. Nous retrouvons ici une mise en retrait du réalisme temporel, au profit toutefois d'un effet de réel, ou arrêt sur instant, privilégiant

15. Nous faisons ici référence aux remarques de la section « On Discriminating Among Realisms » (Booth, *op. cit.*, p. 57-60).

l'illusion dramatique, ce que Wayne Booth nomme, commentant Henry James, « the intensity of illusion »¹⁶.

Que l'intensité dramatique soit en elle-même une fin se combinant à la quête, dite métaphysique, d'une cognition romanesque explique sans doute, dans la séquence de traduction, que la mise en valeur narrative du geste de Palipana se double d'une mise en valeur poétique. La métaphore du paysage intérieur peut précisément se lire, en tant que procédé, comme effort visant à désigner le fait narrativement marqué (la traduction introduite, décrite, commentée) dans la force d'une parole neuve. Aussi ne s'étonnera-t-on pas, eu égard aux personnages, que l'unité de sens produite par les renvois de séquence à séquence se trouve renforcée par un effet isosémique. L'état de conscience auquel accèdent Anil, Sarath et Gamini alors que les récits touchent à leurs fins se dit ainsi également dans une figuration visuelle du savoir, jeu de regards croisés variant les perspectives : regard clos de Sarath fuyant pour un instant l'horreur à laquelle il est promis (« his head in his hands », *AG, op. cit.*, p. 282), regard assumé de Gamini qui passe outre le substitut photographique pour scruter le visage dégagé du linceul (« [...] he saw what he knew he would see », *ibid.*, p. 287), regard déjà distant de l'occidental sur le départ (« The camera leaves with him. He looks out the window at Mombasa or Vietnam or Jakarta, some place he can look at through the clouds », *ibid.*, p. 285-286). La gestuelle de l'oeil qui se ferme, se dilate ou se détourne, que complète le regard soudainement surélevé d'Ananda (« And now with human sight he was seeing all the fibres of natural history around him. », *ibid.*, p. 307), renforce ainsi figurativement l'acuité dramatique des dernières séquences narratives.

3.3.3 De l'auteur implicite à l'auteur réel

Par le travail sémique effectué sur le mot comme par la régularité des montages diégétiques, *Anil's Ghost* met donc en valeur, dans le concret de variations formelles,

16. *Ibid.*, p. 43-44.

des transformations narratives progressant vers l'élargissement d'une conscience. L'enquête relatée accuse en cela décalage par rapport à une lucidité critique quant à la situation tenant lieu de réalité fictive. Les choix ainsi exercés pour conférer telle forme plutôt que telle autre au roman s'imposent à la lecture, pour peu que celle-ci s'y montre sensible, comme signes d'une détermination évaluative à la fois plus diffuse et plus englobante que l'énoncé argumentatif ou le commentaire narratif. En accord avec *The Rhetoric of Fiction*, on peut, pour localiser l'instance assumant de la sorte estimation, recourir au terme d'auteur implicite sans pour autant perdre de vue que la présence ainsi figurée n'est jamais que la somme des effets suggérant une action sélective et l'ordre qu'elle imprime à la matière romanesque (« [...] the core of norms and choices which I am calling implied author. », Booth [1961], *op. cit.*, p. 74).

Référable pour l'essentiel à des considérations esthétiques quant à la composition du roman, un tel auteur implicite semble devoir appeler une réaction elle aussi esthétique. Selon les canons littéraires privilégiés, telle lecture pourra ou non abonder dans le sens d'une pratique du roman cultivant le réalisme dramatique, fera bon ou mauvais accueil à une écriture narrative ponctuée d'effets poétiques, etc. Si l'effet de voix implicite échappe par le fait même à l'impression d'une immanence textuelle, il se rattache par d'autres traits évaluatifs à une situation de réception que ne résument pas les seules considérations littéraires. L'auteur non pas inféré mais réel, ou du moins figuré comme tel, exerce une influence qu'il est sans doute par trop banal de rappeler. La relation d'une figure de l'auteur à une autre est effectivement inhérente à l'acte de lecture, qui peut difficilement isoler les seules voix produites par les structures du texte de l'*éthos* communément rattaché au nom d'auteur. Assimilé aux connaissances encyclopédiques d'une instance de lecture, le fait que Michael Ondaatje soit issu d'une diaspora sri-lankaise n'est ainsi pas sans conséquence pour l'évaluation de la voix implicite. La version biographique de l'auteur réel, parce qu'elle localise sur la trajectoire d'une vie l'expérience imaginée d'un conflit civil, explique et justifie l'intérêt romanesque que celui-ci suscite. Attribué, par-delà une écriture ou un style ondaatjéen, à la personne que désignent les initiales M.O., *Anil's Ghost* se conçoit aisément comme acte

d'écriture par lequel la sincérité d'un questionnement tenterait de dégager une compréhension, donnerait expression romanesque à la bouleversante intensité des faits. De l'auteur implicite à l'auteur réel, quête de vérité et effort poétique cessent donc de désigner des choix formels, pour rassembler une intention concevable et le geste qui s'y joint dans la parole romanesque. Il est par ailleurs à noter que l'intégrité ainsi attribuable à l'instance anthropomorphe assumant le roman n'est pas uniquement fonction d'une origine et des appartenances que celle-ci sous-entend. Le nom d'auteur est aussi associé à un parcours de migration qui trouve précisément corrélation romanesque dans le personnage d'Anil et les trames diégétiques lui conférant ampleur narrative. C'est dire qu'en liant l'impression de lecture d'une voix d'auteur à la figure biographique de l'auteur réel, l'instance de lecture est susceptible d'évaluer *Anil's Ghost* conformément, non plus simplement, à la sincérité d'une intention, mais encore à l'authenticité d'une parole individuelle¹⁷. La perspective migrante sur le conflit sri-lankais, que rendent possible les focalisations narratives sur le personnage d'Anil, assume en cela la spécificité du regard que l'on est en droit de prêter à la figure humaine du romancier. On peut par conséquent affirmer que la cohésion évaluative se dégageant d'*Anil's Ghost* est précisément ce qui prédispose favorablement la lecture à l'égard de l'instance migrante qu'est Anil. Nous nous demandions pourquoi le récit fictif d'un retour raté au pays natal ne se lit pas, en dépit de dévalorisations à la défaveur des représentations romanesques de l'Occident, comme roman à thèse dressant procès d'un état de mondialité extérieure à l'épreuve des déchirements locaux.

17. La charge évaluative dont sont porteurs des termes tels que « sincérité » et « authenticité » procède d'un modèle épistémologique soucieux d'assumer la présence d'une conscience subjective à l'objet de connaissance. Le roman ondatajéen se ferait en ce sens témoignage de ce que Paul Ricoeur a désigné, dans une ligne heideggérienne, comme un état d'« appartenance participative » : [...] *c'est parce que d'abord nous sommes dans un monde et lui appartenons d'une appartenance participative irrécusable que nous pouvons, dans un mouvement second, nous opposer des objets que nous prétendons constituer et maîtriser intellectuellement. Le Verstehen, pour Heidegger, a une signification ontologique. Il est la réponse d'un être jeté au monde qui s'oriente en projetant ses possibles les plus propres. L'interprétation au sens technique de l'interprétation des textes n'est que le développement, l'explication de ce comprendre ontologique, toujours solidaire d'un être jeté préalable. Ainsi la relation sujet-objet, de laquelle Husserl reste tributaire, est-elle subordonnée à l'attestation d'un lien ontologique plus primitif que toute relation de connaissance.* (Ricoeur [1986], *op. cit.*, « De l'interprétation », p. 28)

Nous suggérerons, à titre de réponse initiale et partielle, qu'à l'arrière-plan évaluatif du personnage occidentalisé et du désarroi dont il est fait récit, la lecture peut convoquer, dans la présence migrante d'un regard d'auteur, l'*éthos* d'une certaine véracité, la légitimité reconnue à un effort de conscience romanesque assumant une situation de délocalisation.

Ce recours dit possible à la figure biographique d'un auteur réel demeure toutefois trop incertain. Distincte de la voix produite par le roman, cette autre intonation évaluative est certes actualisable à la lecture, mais ne serait aucunement actualisée par l'écriture romanesque même, à laquelle elle se verrait surajoutée. Pourquoi dès lors relayer la voix associée à l'auteur implicite dans la voix attribuée à l'auteur réel ? Est-ce de nouveau en fonction d'un parti pris herméneutique subsumant la signification textuelle dans l'intention d'auteur ? Faut-il n'y voir que l'évocation d'une interférence interprétative dont on se contenterait de relever l'éventualité ? Dans le premier cas, la valeur romanesque échappe manifestement à la conception que nous nous en faisons, relevant plus du fait psychologique que de processus discursifs d'évaluation. La seconde possibilité, qui délègue l'évaluation au caprice de l'interprétation, n'est bien évidemment guère plus heureuse quant à ce qu'elle permet de conclure au sujet d'*Anil's Ghost*. Nous leverons l'objection par deux remarques affirmant, ponctuellement puis plus généralement, la nécessité du passage d'une voix à l'autre. Nous estimons tout d'abord que la co-présence au roman de l'intensité agencée du fait fictif et des tragédies humaines dont il s'inspire complique l'évaluation de l'auteur implicite au point de rendre inévitable l'évocation d'un auteur réel. La thématique factuelle des souffrances sri-lankaises dont le roman tire récit soulève effectivement l'épineux problème d'un droit de parole romanesque, et plus encore du droit à l'écriture de ce roman cultivant un certain paroxysme. Comment effectivement préserver l'intensité dramatique propre à une pratique littéraire de débordements trivialisant le drame d'une douleur que l'on sait éprouvée ? Comment ne pas évoquer la sanction d'un jugement moral dénonçant la dévaluation de vies humaines dans l'usage commercial qu'en font des signes romanesques, dès lors acquis à quelque valeur

d'échange ? Il est de fait, pour écrire et mettre en mémoire culturelle l'horreur vécue, d'autres formes de récits, nécessairement rejetés au profit du roman qui se trouve écrit. Que nous dit sur la voix assumant tel ou tel choix formel, le fait qu'*Anil's Ghost* se veuille un récit de fiction ? Que dire surtout des multiples montages narratifs mettant en relief le meurtre imaginé du personnage fictif qu'est Sarath lorsqu'on les compare à la retenue avec laquelle est dit l'ordinaire des violences subies dans un récit autobiographique tel que celui de Nega Mezlekia :

In the classroom, the teacher would call upon the largest of the students to restrain the trembling limbs of each boy who was whipped; in prison, the large silent boy was replaced by a variety of torture techniques [...] Torture was systematic. Indeed, it was a natural extension of childhood.¹⁸

Parce qu'il prend ainsi la forme d'une évaluation *ad personam* questionnant la présence d'un sujet à son écriture, ce problème de légitimité déborde largement les limites identitaires et littéraires du seul auteur implicite. C'est ici la figure d'un auteur réel qui est appelée à justifier les actes de valorisation sous-tendant la préférence accordée au roman, le choix d'un réalisme « poétique » et « métaphysique ». C'est en l'occurrence la relation d'appartenance biographique à la thématique exploitée par *Anil's Ghost*, quelque distante qu'elle soit du fait d'un parcours de migration, qui apaise la suspicion à l'endroit d'une parole dont d'aucuns pourraient juger qu'elle excède les limites du dicible romanesque. Déjà introduite dans l'avant-propos d'une « Author's Note », cette présence de l'auteur réel à son propos romanesque est de fait rappelée dans la postface d'une « Note about the Author » : « [...] Born in Sri-Lanka, he lives in Toronto ». Malgré les revendications fictives préservant le roman d'une adéquation factuelle, *Anil's Ghost* n'en participe pas moins d'une écriture du témoignage qui, du fait des réflexes de lecture qu'elle suscite et peut-être des protocoles interprétatifs qu'elle réclame, rend présent l'une à l'autre la figure biographique et la figure textuellement constituée d'un auteur.

18. *Notes from the Hyena's Belly: Memories of My Ethiopian Boyhood*, Toronto, Penguin Books, 2000, p. 115.

La particularité autobiographique liant une voix à l'autre dans l'exercice du jugement incombant à l'instance de lecture ne doit toutefois pas éclipser la généralité d'une autre co-présence. Personnalité réelle de l'auteur au même titre que celle dégagée de la notice biographique, la figure littéraire que composent l'épaisseur bibliographique et la renommée critique accompagne toujours, en l'étoffant, la voix implicite. Intensités dramatique et poétique, telles qu'elles déterminent le thème sri-lankais du dernier roman ondaatjéen, s'inscrivent en cela dans le parcours évolutif d'une écriture se plaçant sous le signe littéraire des migrations. Aux étapes successives que définissent l'exploration des mythes culturels du continent d'accueil nord-américain (*The Lives of Billy the Kid, Coming Through Slaughter*), la fictionnalisation de l'histoire migrante (*In the Skin of a Lion*), la nostalgie d'un retour sur une origine révolue (*Running in the Family*), puis l'élargissement mondial d'une condition de déplacement (*The English Patient*), *Anil's Ghost* ajoute ainsi, en temps voulu, un retour sur l'actualité bousculée du lieu d'origine. La voix que l'on saisit dans les formes que privilégie le dernier roman s'insère en cela dans la continuité d'une oeuvre. La valeur esthétique d'une écriture multipliant les perspectives romanesques sur une condition de migration est ainsi susceptible de rejaillir sur *Anil's Ghost*. Si la version littéraire de l'auteur réel influe dès lors favorablement, à la lecture, sur une voix donnant implicitement forme à la matière romanesque, elle permet par ailleurs d'en apprécier les inflexions. De l'auteur bibliographique à l'auteur implicite, se propage en effet la tension d'une retenue, la modération d'un processus de dénouement différé qui soustrait les stratégies d'intensification à l'effet d'un simple sensationnalisme romanesque. Une lecture attentive relève en effet que l'incident de traduction mis narrativement en valeur concerne une trame diégétique en retrait par rapport au récit de l'enquête, que la disparition de Sarath est commentée dans les bouleversements qu'elle amène plus qu'elle n'est décrite dans le détail des sévices endurés, que le départ même d'Anil n'est tout au plus suggéré que dans l'analogie d'un dialogue (« "The American or the Englishman gets on a plane and leaves." », *ibid.*, p. 285).

3.3.4 Migrations biographique et littéraire

Figures produites par l'expérience évaluative d'une lecture, auteur biographique, auteur implicite et auteur littéraire s'unissent ainsi dans un effet de cohésion alliant des préoccupations humaines, la quête d'une compréhension romanesque, le travail d'une écriture effectuant le déploiement et questionnement imaginaire de conditions de déplacement. On peut certes préférer aux opérateurs rhétoriques auxquels *The Rhetoric of Fiction* confère des contours terminologiques nettement anthropomorphes (auteur réel, auteur implicite), des instances moins humanisées, sorte de résonances croisées d'un appel de voix romanesques. *Anil's Ghost* n'en illustre pas moins, dans la convergence déglagée, une plurivocité rhétorique du roman, « the author's many voices »¹⁹.

Fait fictif suscitant narration, le geste de Palipana intersecte donc étroitement les effets évaluatifs produits par la désignation de l'auteur. Il est un fait que l'intensité dramatique et poétique associée aux formes retenues par un auteur implicite ne concerne pas uniquement l'épisode de traduction, comme en attestent notamment les séquences dans lesquelles s'organise le récit itératif d'une violence conjugale, introduite à la page 101 puis reprise à la page 264. Il n'en demeure pas moins que la scène de traduction, parce qu'elle se répète d'un roman à l'autre à travers l'oeuvre littéraire de Michael Ondaatje, paraît reprendre en écho une voix bibliographique qui s'y rassemble. Enfin, on ne manquera pas de suggérer que des figures de l'auteur aux figures du traducteur s'établit, dans *Anil's Ghost*, un rapport d'homologie. Prononçant ici le jugement d'un commentateur, devant là assumer le roman écrit et les choix dont il procède, référé ailleurs à la valeur littéraire de l'oeuvre créée, M.O., Michael Ondaatje ou encore « one of contemporary fiction's titans » constituent un réseau identitaire dans lequel se déplace un personnage absent que convoque l'acte de lecture critique²⁰.

19. Booth, *op. cit.*, p. 16-20.

20. Encadrant physiquement le roman (jaquette, page de garde, avant-propos), les signes autographes et allographes (pour reprendre la terminologie paratextuelle de Gérard Genette) laissent bien entrevoir

Bel et bien désigné quant à lui par le récit, le personnage de Palipana n'en subit pas moins un similaire étalement figuratif. Traducteur de renom, intention attribuée à un geste ponctuel de traduction, sujet d'une transformation déterminante dans le cours fictif d'une vie imaginée, le nom Palipana est respectivement assimilable à la réputation d'un auteur bibliographique, à l'action textuelle d'un auteur implicite, au vécu d'un auteur réel ou biographique : « he had made his name translating Pali scripts [...] No one admired this strange act [...] he began to see as truth things that could only be guessed at [...] » (*AG, op. cit.*, p. 80 et 82). La corrélation ainsi suggérée vaudrait certes pour toute pratique d'écriture, qui projette le sujet énonciatif dans ce que Paul Ricoeur a appelé « la mise à distance de l'auteur par son propre texte »²¹. L'étude de la voix narrative venant relayer les voix d'auteur ne nous amènera pas moins à souligner la spécificité migrante de ce recours à l'acte de traduction dans *Anil's Ghost*.

3.4 STRUCTURES AXIOLOGIQUES : PERSONNAGES ET VOIX NARRATIVE

3.4.1 La voix comme modulation évaluative

Si le rapprochement entre auteur et personnage est dit homologique, c'est bien sûr que l'un et l'autre jouissent d'une présence romanesque distincte. Alors que les voix d'auteur se coordonnent dans le commentaire critique (ou l'effet de lecture) pour dominer l'étendue du texte romanesque, celles désignant le personnage s'ordonnent en fonction de l'attention que leur accorde la voix menant récit. Entre les figures de l'auteur et la construction du personnage fait ainsi irruption, mais aussi médiation, cette

les références croisées à un auteur successivement biographique, implicite et autobiographique : « Today the war in Sri Lanka continues in a different form. M.O. » (*AG, op. cit.*, « Author's Note »), « [...] with the consummate skill of the master novelist, Ondaatje, each word carefully chosen, builds his story towards its startling conclusion [...] » (*ibid.*, page de garde), « [...] the many remarkable novels Michael Ondaatje has written [...] » (*ibid.*, jaquette)

21. Ricoeur (1986), *op. cit.*, « Qu'est-ce qu'un texte ? », p. 142.

autre instance d'évaluation qu'est la voix narrative. C'est précisément dans son rapport à la voix narrative que la séquence de traduction prend plus manifestement une part étroite à l'axiologie produite par le roman.

La voix qui assume le récit, c'est une évidence, participe aux effets persuasifs qui s'y réalisent. Décrivant ici le personnage insulaire, elle contribue par une remarque à l'*éthos* favorable découlant des actions attribuées à celui-ci. Commentant là un parcours migratoire, elle sensibilise une lecture à un état d'appartenance affective auquel le personnage migrant n'a su totalement se soustraire. Entre le système des personnages, le partage paradigmatique des discours ou encore le montage des récits, la voix narrative déploie ainsi une parole évaluative modulant par des accentuations ponctuelles, mais aussi des atténuations localisées, l'évaluation produite par divers aspects du texte romanesque. La voix narrative se fait le relais énonciatif de cette « attitude » par lequel, selon Wayne Booth, un auteur se lie au monde romanesque qu'il crée et non plus, comme c'était le cas précédemment, à la forme littéraire référentielle aux canons définissant l'extériorité d'une conjoncture esthétique²². Se mettre à l'écoute rhétorique de la voix narrative consiste ainsi à dégager l'éventuelle cohésion d'une telle modulation en vue de déterminer si elle corrobore, nuance, voire même contredit, les autres processus évaluatifs à l'oeuvre dans le roman. Parce qu'une telle voix fait tout particulièrement médiation, nous le signalions, entre auteur et personnage, elle devrait justement permettre de statuer sur l'ambivalence que semble introduire le personnage d'Anil dans le système axiologique du roman.

C'est à cet égard que l'incident de traduction concernant Palipana constitue un moment rhétoriquement déterminant dans la progression du roman. En ironisant la légitimité d'une valorisation socioculturelle de l'histoire locale, la traduction mensongère opère une rupture dans la cohésion axiologique de l'espace insulaire tel que nous avons pu la dégager. Or, à l'encontre d'une opinion publique incriminant une voix traduisante jugée trop inconstante, la voix narrative s'emploiera à justifier l'acte de Palipana.

22. Booth, *op. cit.*, « Three Sources of General Criteria », tout particulièrement p. 39.

L'évaluation romanesque, qui transite ici dans un parti pris narratif, exploite ainsi l'épineuse question de la valeur à reconnaître à la voix qui traduit. Quels motifs poussent donc la voix narrative à se prononcer en faveur de ce personnage perturbant l'apparent équilibre axiologique du roman ? En retour, les raisons envisageables expliquent-elles de quelque façon une éventuelle prédisposition à l'endroit de cet autre personnage axiologiquement ambivalent qu'est Anil ? Tel est le détour auquel nous convie l'analyse rhétorique de la voix narrative dans *Anil's Ghost*.

3.4.2 Voix et distance

Le problème que pose *Anil's Ghost* quant à la relation par laquelle la voix narrative s'unit aux personnages se laisse parfaitement saisir dans les termes d'une rhétorique de la distance. Jouissant d'un accès privilégié à une multiplicité d'expériences cognitives et affectives, la non-personne hétérodiégétique conduisant le récit exploite, du fait de la proximité des contacts établis, un mode de présence particulièrement propice à l'empathie. *Anil's Ghost* présente en cela une situation narrative analogue à celle que commente Wayne Booth à propos de l'*Emma* de Jane Austen :

[...] the very effectiveness of the rhetoric designed to produce sympathy might itself lead to a serious misreading of the book. In reducing the emotional distance, the natural tendency is to reduce — willy, nilly — moral and intellectual distance as well.²³

Il n'est, pour s'en rendre compte, qu'à considérer les quelques segments narratifs suivants :

The application she had made to the Centre for Human Rights in Geneva, when a call had gone out for a forensic anthropologist to go to Sri Lanka, had originally been halfhearted. She did not expect to be chosen, because she had been born on the island, even though she now travelled with a British passport.

23. *Ibid.*, p. 249.

The first body they brought in was recently dead, the man killed since she had flown in. When she realized it must have happened during her early-morning walk in the Pettah market, she had to stop her hands from trembling.

Wherever she worked [...] her cohort ended the evenings with beer in one hand, a cheese taco in the other, cheering or insulting teams and scuffling along the edges of the bowling alleys in their shoes from the planet Andromeda. She had loved the Southwest, missed being one of the boys, and was now light-years beyond the character she had been in London. (*AG, op. cit.*, p. 16-17, 11 et 147)

Transitant par l'évocation du sentiment éprouvé, la demande soumise, la confrontation à l'actualité des violences civiles ou encore l'attachement à une culture professionnelle semblent écarter la possibilité du commentaire critique. Un effet de sincérité paraît faire écran narratif à un regard défavorable au demeurant parfaitement plausible au vu d'un engagement mitigé, d'une trivialisation jargonante de la souffrance d'autrui, de la naïveté du désarroi professionnel. De fait, ce sera pour l'essentiel une perspective par personnage interposé qui rendra possible une évaluation plus mesurée du personnage d'Anil. Conformément aux analyses de Wayne Booth, la proximité de la voix narrative à l'objet humain qu'elle considère a pour corollaire une distanciation que doivent assumer des personnages faisant dès lors fonction de « correcteur » narratif²⁴. Ce seront ainsi Palipana, Sarath et Gamini qui commenteront la prétention épistémologique d'Anil ou encore sa dangereuse candeur politique :

“We have never had the truth. Not even with your work on bones. Most of the time in our world, truth is just opinion.”

Half the world, it felt was being buried, the truth hidden by fear, while the past revealed itself in the light of a burning rhododendron bush. Anil would not

24. *The most important unacknowledged narrators in modern fiction are the third-person “centers of consciousness” through whom authors have filtered their narratives.* (Booth [1961], *op. cit.*, p. 153) On notera à cet égard combien se maintient, d'*Anil's Ghost* à *Emma*, la validité du parallèle narratif : *The chief corrective [in Emma] is Knightly. His commentary on Emma's errors is a natural expression of his love; he can tell the reader and Emma at the same time precisely how she is mistaken [...] it has come from someone who is essentially sympathetic towards Emma, so that his judgements against her are presumed to be temporary. His sympathy reinforces ours even as he criticizes [...]* (Booth, *Ibid.*, p. 253).

understand this old and accepted balance. Sarath knew that for her the journey was in getting to the truth. But what would the truth bring them into?

“It’s the wrong time for unburials. They don’t want results. They’re fighting a war on two sides now, the government. They don’t need more criticism.” “I understand that”, Sarath said. “But does she?” Gamini paused. (*AG, op. cit.*, p. 102, 156, 132)

Il importe de remarquer que la distance rétablie par le relais évaluatif des personnages concerne tout autant dans *Anil's Ghost* l’instance insulaire que l’instance migrante. Parce que la voix narrative se montre sensible aux évaluations les plus chères à Gamini, Sarath ou encore Ananda²⁵, ce sera à Anil qu’il incombera en divers endroits d’introduire quelque considération critique :

“Tell me more about it. You.” He [Palipana] turned his head towards her again. “My name is Anil.” [...] She saw Sarath shaking his head and grinning. She ignored Palipana’s question and gazed into the darkness of the structure he lived in. They were not surrounded by verdant landscape. Ascetics always chose outcrops of living rock and cleared the topsoil away. There was just the roof of thatch and palm. His leaf hall. Old pissed-off ascetics.

Anil is talking to Sarath, who in his path from youth to manhood, she suspects, remained held within parental principles. He, she is sure, obeyed while not necessarily believing the rules. (*Ibid.*, p. 88 et 139)

On voit donc que si, pour chaque personnage, la voix se fait présente, par une sorte d’accompagnement narratif, à l’intensité d’un sentiment comme à la spontanéité d’une réflexion, elle ne fait pas moins alterner, personnage après personnage, la proximité d’une narration empathique et l’éloignement de refocalisations critiques. L’intériorité perçue d’états cognitifs et affectifs se double ainsi de l’extériorité d’un visage reçu d’autrui, d’une identité collectivement déterminée (« your rules of Westminster », « Old

25. *And privately (Sarath would consider and weight this before sleep), he would, he knew, also give his life for the rock carving from another century of the woman bending over her child [...] They had found a place a long way from governments and media and financial ambition [...] It was the best place to be [...] This is what he [Ananda] felt. As an artificer now he did not celebrate the greatness of a faith. But he knew if he did not remain an artificer he would become a demon. The war around him was to do with demons, spectres and retaliation (Ibid., p. 157, 231, 304)*

pissed-off ascetics »). Par l'apparente équité du regard qu'elle pose, la voix narrative produit dès lors un effet d'impartialité évaluative. L'attention semble-t-il égale accordée à la déroutante expérience d'un retour professionnel comme, pour ne considérer que le seul cas de Palipana, à l'épreuve d'une exclusion sociale met en récit des personnages convoqués non pas hiérarchiquement, mais semble-t-il pour eux-mêmes. De la voix narrative au découpage textuel isolant dans des chapitres entiers le récit de tel ou tel personnage paraît ainsi communiquer une distributivité évaluative qui appelle commentaire.

Il est un fait que l'opposition des discours insulaires et occidentaux, le récit tragique d'un jugement de valeur qui ne sait se modifier, ou encore la disproportion des intervenants axiologiques ne laissent aucunement présager du partage auquel consent la voix narrative. Nous voudrions suggérer dans ce qui suit qu'un tel partage procède d'une contiguïté axiologique étendant aux autres personnages la condition migrante d'Anil. Nous avons précédemment proposé une lecture rhétorique d'*Anil's Ghost* dans laquelle dominait, à titre de programme narratif, la transformation manquée d'un jugement de valeur. Revendiquant ici l'assurance factuelle d'un savoir qui tranche, poursuivant ailleurs une légitimation humaine de la pratique scientifique, Anil nous apparaissait précisément telle une instance pluriévaluative qui, produit de l'expérience migratoire, chercherait à faire un usage combiné de divers codes évaluatifs. Une telle polyglotie de la valeur ne saurait toutefois s'entendre dans les termes d'une hybridité heureuse, ou, pour filer la métaphore langagière, d'un bilinguisme harmonieux. Il y a précisément diégèse axiologique dans *Anil's Ghost* parce qu'une tension évaluative cherche un apaisement qui ne sera qu'imparfaitement réalisé. Or, un tel constat concernerait, par-delà la spécificité d'une occidentalisation soumise à questionnement, l'insularité du personnage sri-lankais. C'est du moins ce que semble nous confirmer l'attention qu'accorde la voix narrative à la traduction de Palipana.

3.4.3 « Palipana's gesture » : la problématisation du sujet traduisant

Curieusement la voix qui narre va être amenée, dans les pages 80 à 108, à commenter une voix qui traduit. À plusieurs reprises, alors qu'il est fait récit du conseil que l'ermite Palipana adressera à Anil et Sarath pour les besoins de l'enquête officielle, la parole narrative va ainsi s'arrêter sur la problématisation énonciative d'une parole ayant, semble-t-il, illégitimement assumé un acte de traduction :

Though perhaps it was more than a trick, less of a falsehood in his own mind; perhaps for him it was not a false step but the step to another reality.

And he began to see as truth things that could only be guessed at. In no way did this feel to him like forgery or falsification.

In the last few years of his life, he had found the hidden stories, intentionally lost, that altered the perspective and knowledge of earlier times. It was how one hid or wrote the truth when necessary to lie. (*Ibid.*, p.81, 93, 105)

La continuité argumentative du commentaire semble justifier les trois reprises diégétiques qui, dans le livre intitulé « the Grove of Ascetics », soumettent à réexamen les faits entourant la traduction de Palipana. Le récit paraît ici s'espacer pour que puisse se prononcer une voix narrative qui, successivement, émet une hypothèse, la corrobore à la faveur d'une introspection psychologique et finit, singulièrement, par l'appuyer dans les faits. Nous considérerons un à un chacun de ces moments évaluatifs pour ensuite tirer quelque conclusion quant à leur cohésion.

Deux références explicites à la traduction précisent initialement l'identité qu'acquiert le personnage de Palipana. Alors que la séquence narrative s'ouvre sur une pratique érudite inscrite dans la conjoncture postcoloniale sri-lankaise, elle se complique rapidement par un recours à ce que l'on pourrait appeler une traduction feintée ou factice :

The epigraphist Palipana was for a number of years at the centre of a nationalistic group that eventually wrestled archaeological authority in Sri-Lanka away from the Europeans. He had made his name translating Pali scripts and recording and translating the rock graffiti of Sigiriya.

He had discovered and translated a linguistic subtext that explained the political tides and royal eddies of the island in the sixth century. [...] No one could find the sentences he had quoted and translated [...] no one admired this strange act. (*Ibid.*, p. 81-82)

C'est en fonction du contraste ainsi établi d'une traduction à l'autre que la voix narrative va caractériser l'ambivalente figure de Palipana. Faisant fond sur des références éparses qui, précédemment, composaient l'identité quelque peu campée d'un maître depuis lequel rayonne la sagesse d'une pensée et la force d'un enseignement, l'évaluation réaffirmera tout d'abord la position d'un sujet dominant son savoir²⁶. Ce sujet traduisant, du fait du militantisme qui l'anime, fera par ailleurs l'objet d'une légitimation historique. Il inversera effectivement une pratique coloniale de traduction, voix toujours géographiquement décalée se recentrant dans sa propre parole et usant de l'histoire de l'autre pour se dire et se redire :

The West saw Asian history as a faint horizon where Europe joined the East [...] Academics flew into Delhi, Colombo and Hong Kong for six days, told their best anecdotes, took the pulse of the ex-colony, and returned to London and Boston. (*Ibid.*, p. 80)

Ce sera ainsi, dans la personne de Palipana, une voix insulaire qui s'élèvera pour réinvestir en son nom propre l'acte de traduction et conférer à un projet politique une légitimité identitaire historiquement fondée :

26. Les renvois cursifs au personnage de Palipana apparaissent aux pages 12, 30 et 46 : *"Nothing lasts," Palipana told them. "It is an old dream. Art burns, dissolves. And to be loved with the irony of history — that isn't much." He said this in his first class to his archaeology students. [...] He [Sarath] 'd quoted a few lines from one of the poems which his teacher, a man named Palipana, had taught him [...] Nārada and Palipana. Two brilliant brothers. Both of them were my teachers.* S'acquittant d'une valorisation épistémologique du personnage, les exemples ci-dessous (ainsi que ceux cités en pleine page concernant une évaluation politique) attestent des divers procédés dont use la voix narrative pour émettre un jugement : évaluation rapportée, filage isotopique, énoncé général que corrobore le détail de l'anecdote, etc. : *He had made his name translating Pali scripts [...] Palipana wrote lucidly, basing his work on exhaustive research, deeply knowledgeable about the context of the ancient cultures [...] All archaeological data proposed by a student had to be confirmed [...] his terrierlike focus [...] It appeared he could divine a thesis at any sacred forest [...] he had risen in the career not as a result of family contacts but simply because he knew the languages and the techniques of research better than those above him. His students continued to believe [...] that he was the best archaeological theorist in the country, that he was nearly always right [...] (Ibid., p. 80-81)*

Palipana saw his country in fathoms and colour, and Europe simply as a landmass on the end of the peninsula of Asia.[...] The stone remnants of royal bathing pools and water gardens, the buried cities, the nationalistic fervour he rode and used gave him and those who worked with him, including Sarath, limitless subjects to record and interpret. (*Ibid*, p. 80-81)

Aux qualités que reconnaît ainsi la voix narrative à la figure du traducteur officiel viendra s'ajouter, au gré des moments choisis qui composent la diégèse biographique, une description caractérielle certes plus nuancée, quoique conférant mesure humaine à la prosopographie²⁷. Pour l'essentiel, l'évaluation favorable du personnage se maintiendra toutefois jusqu'à la caractérisation de cette autre instance traduisante devant assumer l'anomalie d'un texte sans point d'origine. Il est un fait qu'en l'espace de quelques lignes, le lecteur suivra élément par élément la décomposition d'une traduction qui ne traduit rien, verra s'élargir le cercle de ceux qui doutent de son authenticité, prendra connaissance d'une contre-référence bibliographique, sera convié à penser dans les termes de l'illusoire le texte produit : « a forgery », « a fiction », « this one trick on the world »²⁸. Il importe toutefois de remarquer que de tels commentaires sont rapportés à une collectivité critique à laquelle ne prend pas part la voix narrative (« [...] one of Palipana's protégés [...] a group of historians [...] Now it seemed to others [...] his academic followers [...] », *ibid.*). Celle-ci tentera tout au contraire une esquisse de justification, suggérant par là-même la possibilité d'un discrédit immérité :

27. He was a spare man, unable to abide formality and ceremonial toasts. The three years Sarath spent as a student of Palipana's were the most difficult of his academic life [...] Sarath had thought of Palipana during the first two years as someone mean with praise and mean (rather than spare) in the way he lived. He seemed incapable of handing out compliments, would never buy anyone a drink or a meal [...] He was not an easily liked man he had lost charm somewhere in his youth. (*Ibid.*, p. 80-81)

28. The work was applauded in journals abroad and at home, until one of Palipana's protégés voiced the opinion that there was no real evidence for the existence of these texts. They were a fiction. A group of historians was unable to locate the runes Palipana had written about. No one could find the sentences he had quoted and translated from dying warriors, or any of the fragments from the social manifestos handed down by kings, or even the erotic verses in Pali supposedly by lovers and confidants of the court mentioned by name but never quoted in the Cūlavamsa [...] A forgery by a master always meant much more than mischief, it meant scorn. (*Ibid.*, p. 81 et 82)

Though perhaps it was more than a trick, less of a falsehood in his own mind; perhaps for him it was not a false step but the step to another reality, the last stage of a long truthful dance. (*Ibid.*)

D'une traduction savante servant les fins d'une décolonisation à une traduction mensongère, le commentaire narratif cherche ainsi à préserver l'unité d'une voix soudainement soustraite, du fait d'une individuation par trop marginale, à la reconnaissance sociale dont elle jouissait jusqu'alors. Référée à l'écart caractérisant deux pratiques langagières, la figure du traducteur introduit dans ce premier moment diégétique une problématique du sujet dont se saisit précisément une évaluation narrative soucieuse de lier la singularité d'un geste à la cohésion de l'instance qui l'assume.

3.4.4 « Palipana's gesture » : le sujet traduisant comme sujet herméneutique

« Perhaps it was more than a trick »... L'hypothèse avancée, parce qu'elle prend le contre-pied d'une condamnation collective, exprime le plus manifestement la disposition favorable de la voix narrative à l'endroit du personnage sur lequel s'abat la sentence d'une exclusion. De fait, la voix ne laissera pas à l'état d'éventualité le parcours dans le prolongement duquel serait à situer un acte de traduction précisément « para-doxal ». Expressions énigmatiques, « the step to another reality » ou « the last stage of a long truthful dance » réclament, pour prétendre à une éventuelle portée justificative, un développement que leur concéderont les pages 82 à 85. Sous les apparences d'une redite évaluative confirmant le savoir-faire scientifique du traducteur, la relance du récit va permettre de commenter, non pas une compétence, mais une pratique de traduction, qui fera jonction entre le traduire officiel et sa singulière parodie.

Citée par Jean Molino dans une étude historique qu'il consacre à l'interprétation, cette remarque de L. Robert quant à la pratique épigraphique trouve application romanesque dans la tâche détaillée d'un archéologue-traducteur :

C'est [...] un principe essentiel que celui de la série. Une inscription isolée ne livre qu'une partie de son enseignement; elle ne prend son vrai sens qu'au sein d'une série; plus la série est abondante et variée, plus l'inscription devient intéressante.²⁹

C'est précisément dans la mise en série intersémiotique de l'énoncé traduit et de l'indice archéologique que se prépare la transformation devant rendre compte, selon l'interprétation qu'en propose la voix narrative, d'un acte rebelle de traduction :

He drew parallels and links between the techniques of stone-masons he met with in Matara and the work he had done during the years of translating text and in the field. (*Ibid.*, p. 83)

Si la sérialisation archéologique suggère à Jean Molino une solution au « problème posé par le cercle et le paradoxe herméneutiques des relations entre le particulier et le général », c'est en retour en référence à la réflexion herméneutique qu'il nous paraît susceptible de signifier la pratique interprétative que commente le narrateur. Déjà invoquée très sommairement à deux reprises, la pensée que nous solliciterons à ce propos, soit celle de Paul Ricoeur, nous contraint ici à marquer un temps d'arrêt dans le but d'en saisir toute la pertinence.

Rassembler la production philosophique de Paul Ricoeur sous une rubrique herméneutique relève de l'évidence. Il n'est, pour en attester, qu'à considérer les seuls intitulés du catalogue ricoeurien. Annoncé dans la série des « Essais », (*Le Conflit des interprétations, Du texte à l'action*), le thème herméneutique est à l'oeuvre dans le jeu des sous-titres depuis *l'Essai sur Freud* de 1965 jusqu'aux plus récentes études que regroupe *Soi-même comme un autre* : « Méthode herméneutique et philosophie réflexive », « Vers une herméneutique de la conscience historique », « Vers une herméneutique du soi »)³⁰. En-deça de ce repérage à la surface des titres,

29. Robert, L. « Épigraphe », in *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, 1961, p. 53, citée dans Molino, Jean. « Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique », *Philosophiques*, vol. XII, numéro 1, printemps 1985, p. 97.

30. Ricoeur, Paul. *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique I*, Paris, Éd. du Seuil, 1969; *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Éd. du Seuil, 1965; *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil, mars 1990.

l'herméneutique ricoeurienne se déploie dans un double mouvement, soit celui régionalisant la question interprétative dans diverses pratiques, puis celui effectuant sa radicalisation dans les voies qu'elle ménage à la question de l'être³¹. Il est un fait que l'ontologie fondamentale — ontologie donc de filiation heideggérienne — occupe une position déterminante dans le réseau herméneutique ricoeurien. En attestent tout particulièrement les articles que rassemble *Du texte à l'action*. De la critique de l'idéalisme husserlien (« Phénoménologie et herméneutique ») à la distanciation référentielle propre à la fiction (« La fonction herméneutique de la distanciation »), sans oublier l'analyse de l'être nouveau découvert par le texte biblique (« Herméneutique philosophique et biblique ») ni bien évidemment le volet post-diltheyen de « La tâche de l'herméneutique », la thématique heideggérienne de la compréhension comme mode d'être du *Dasein* dans son indépassable condition d'être-au-monde sera reprise et développée à diverses fins tout au long du recueil.

Or il se trouve qu'aussi déterminante que soit « la découverte de la préséance de l'être-au-monde par rapport à tout projet de fondation », l'ontologie fondamentale ne saurait, pour Ricoeur, venir épuiser les ambitions épistémologiques de l'herméneutique. La critique qu'il formule à l'égard d'une telle ontologie vise ainsi, sans la menacer, l'indépassable primauté de l'être-au-monde par rapport à toute considération d'ordre épistémologique :

Pour moi, la question qui demeure non résolue chez Heidegger est celle-ci : *comment rendre compte d'une question critique en général dans le cadre d'une herméneutique fondamentale ?* C'est pourtant sur ce trajet de retour que pourrait s'attester et s'avérer l'affirmation que le cercle herméneutique au sens des exégètes, est fondé sur la structure d'anticipation de la compréhension au plan ontologique fondamental.³²

31. De fait, la valeur explicative des termes « régionalisme » et « radicalisation » est mise à contribution par Ricoeur lui-même, dans l'étude qu'il consacre à l'émergence de l'herméneutique philosophique (voir « La Tâche de l'herméneutique : en venant de Schleiermacher et de Dilthey », Ricoeur [1986], p. 76).

32. Ricoeur (1986), *op. cit.*, « La tâche de l'herméneutique », p. 95.

Comme en témoignent les analyses du fonctionnement métaphorique et narratif reprises synoptiquement dans « De l'interprétation », il s'agit beaucoup moins d'un commentaire critique venant ponctuer quelque lecture heideggérienne que d'une déclaration de principe, philosophique, concrétisée à l'échelle de toute une oeuvre.³³ On peut dès lors dire que l'insuffisance épistémologique ainsi dénoncée vient confirmer l'ambition dialectique de l'herméneutique ricoeurienne³⁴. « Expliquer et comprendre », article portant spécifiquement sur l'herméneutique textuelle, illustre peut-être mieux que toute autre étude le geste dialectique par lequel Ricoeur se propose de concilier la structure objective de l'explication et la charge ontologique de la compréhension. Faisant usage interprétatif des signes philosophiques ici convoqués, nous voudrions justement suggérer que la traduction pratiquée par Palipana projette le sujet qui l'assume dans la structure chiasmatisée d'un tel échange ontologico-épistémologique.

Dans la perspective ricoeurienne, le signe écrit, parce qu'il est hors situation énonciative, opère une disjonction référentielle mettant en suspens tout horizon de signification extratextuel³⁵. Le moment explicatif de l'herméneutique textuelle consiste précisément à structurer cette autonomie du texte, dont on cherche dès lors à dégager

33. *Ma thèse sur la mimésis de l'oeuvre narrative et ma distinction des trois stades de la mimésis — préfiguration, configuration, transfiguration du monde de l'action par le poème — expriment le même souci de joindre la précision de l'analyse à l'attestation ontologique. (Ibid., « De l'interprétation », p. 34).*

34. S'il est clair que, pour Ricoeur, l'ontologie fondamentale ne saurait se satisfaire de la solution apportée par la pensée heideggérienne à la problématique du clivage épistémologique (solution par laquelle le processus explicatif, les champs du savoir que celui-ci institue et la conception de l'être dont il participe s'effacent devant l'irréfutable préséance du mode d'être fondamental de l'être-au-monde), le complément épistémologique qu'il revendique ne peut prétendre être autre chose que cela : une démonstration de la primauté des structures de compréhension dérivées de l'être-au-monde.

35. [...] *quand le texte prend la place de la parole, quelque chose d'important se passe. Dans l'échange de parole, les locuteurs sont présents l'un à l'autre, mais aussi la situation, l'ambiance, le milieu circonstanciel du discours. C'est par rapport à ce milieu circonstanciel que le discours est pleinement signifiant [...] Il n'en est de plus de même lorsque le texte prend la place de la parole. Le mouvement de la référence vers la monstration se trouve intercepté, en même temps que le dialogue est interrompu par le texte. Je dis bien intercepté et non supprimé [...] Le texte, nous le verrons, n'est pas sans référence; ce sera précisément la tâche de la lecture, en tant qu'interprétation, d'effectuer la référence. Du moins, dans ce suspens où la référence est différée, le texte est en quelque sorte « en l'air », hors monde ou sans monde. (Ibid., p. 140-141)*

l'organisation intrinsèque³⁶. Or, il s'avère que le signe archéologique se prête tout particulièrement, dans *Anil's Ghost*, à un traitement explicatif prenant la mesure du signe *qua* signe. Originellement décalé dans un acte d'écriture, il subit un espacement diachronique que double l'épreuve physique d'une dématérialisation (« The graffiti at the great rock fortress of Sigiriya [...] the faded moth-coloured writings [...] », *AG, op. cit.*, p. 82). Magnifié à travers l'écart des langues, la durée du temps historique et l'érosion des signifiants, l'état de « suspens » que commente l'herméneutique ricoeurienne va précisément contraindre le traducteur à un laborieux processus d'objectivation précédant toute opération sur le sens. L'enseignement de Palipana consistera ainsi à différer la spéculation procédant des données vers une signification historique au profit d'un minutieux examen des qualités physiques de l'objet :

All archaeological data proposed by a student had to be confirmed. Every rock cuneiform or carving had to be drawn and redrawn onto the pages of journals, in sand, on blackboards [...] (*Ibid.*, p. 79-80)

La formation du savant se conformera elle-même à une progression menant d'une maîtrise des structures élémentaires à une pratique plus résolument interprétative : « Having studied languages and text until he was forty, he spent the next thirty years in the field [...] » (*Ibid.*, p. 82).

En se montrant sensible à cette scrupuleuse structuration linguistique et textuelle d'un savoir que semble devoir conclure un acte de traduction, la voix narrative ne cultive pas simplement une rigueur scientifique préalablement associée au personnage. Elle met en valeur la complexité structurelle du signe sur lequel opère la traduction savante.

L'inscription millénaire participe ainsi d'une intertextualité nécessitant la médiation de l'érudition philologique. Elle s'inscrit encore dans le gestuelle de pratiques

36. *Ce que nous avons appelé l'occultation du monde ambiant par le quasi-monde des textes engendre deux possibilités. Nous pouvons, en tant que lecteur, rester dans le suspens du texte, le traiter comme texte sans monde et sans auteur; alors nous l'expliquons par ses rapports internes, par sa structure. Ou bien nous pouvons lever le suspens du texte, achever le texte en paroles, le restituant à la communication vivante, alors nous l'interprétons. Ces deux possibilités appartiennent toutes les deux à la lecture et la lecture est la dialectique de ces deux attitudes. (Ibid., p. 145-146)*

traditionnelles ouvrant le champ du savoir sur l'horizon des savoir-faire (« He approached runes [...] with the pragmatic awareness of locally inherited skills. », *ibid.*, p. 82). Objectivé dans un code linguistique, dans des modèles de textualisation, dans une typologie des tracés, l'énoncé à traduire excède de simples limites phrastiques et sollicite un effort épistémologique pour le moins soutenu :

The faded moth-coloured writings had always been a magnet and a mystery for historians — they were enigmatic statements — and Palipana himself had studied them and worried over them for fifteen years of his life. (*Ibid.*)

Alors que la voix rapportée de l'opinion faisait précédemment reproche au traducteur d'un texte absent, la voix narrative valorise à présent les ramifications structurelles d'un référent particulièrement dynamique. La justification du geste excentrique de Palipana transiterait ainsi, dans un premier temps du moins, par une focalisation interprétative soustrayant l'objet incriminé à l'illusoire immédiateté de la trace pour le situer dans l'entrecroisement complexe des mesures initiales qui en sont prises.

La révision du statut revenant à l'objet à traduire suffit-elle toutefois à déterminer la légitimité d'une transformation concernant le sujet traduisant ? Il est un fait que la pensée ricoeurienne n'hésite pas à tirer des conséquences subjectives de la spécificité herméneutique du signe écrit :

Ce bouleversement du rapport entre le texte et son monde est la clé de cet autre bouleversement dont nous avons déjà parlé, celui qui affecte le rapport du texte avec les subjectivités de l'auteur et du lecteur [...] Quand le texte prend la place de la parole, il n'y a plus à proprement parler de locuteur, au sens du moins d'une autodésignation immédiate et directe de celui qui parle dans l'instance de discours; à cette proximité du sujet parlant en sa propre parole, se substitue un rapport complexe de l'auteur au texte qui permet de dire que l'auteur est institué par le texte, qu'il se tient lui-même dans l'espace de signification tracé et inscrit par l'écriture; le texte est le lieu même où l'auteur advient.³⁷

On peut concevoir dans cette optique que le traducteur-herméneute, sensibilisé à la diversité des paramètres structurels intervenant dans la composition textuelle, soit par le fait même réceptif à la conception d'un auteur textuellement signifié. Le modèle du

37. Ricoeur (1986), *op. cit.*, « Qu'est-ce qu'un texte ? », p. 141-142.

sujet « institué » est-il toutefois transposable de la figure de l'auteur à celle du traducteur ?

La pratique de la traduction, tout particulièrement telle qu'elle intersecte la pratique du savoir, va de fait déterminer un rapport de l'instance traduisante à elle-même par lequel se trouve constituée une certaine forme de subjectivité. Référence est ici faite à la réflexivité d'un savoir philologique, et de traduction, trouvant confirmation ou explicitation dans l'empirisme des fouilles effectuées sur le terrain :

Approaching a site Palipana knew what would be there — whether a distinct pattern of free-standing pillars in a clearing or a familiar icon drawn on a cave wall high above. It was a strange self-knowledge for someone who had always been humble in his assumptions. (*AG, op. cit.*, p. 82)

La voix narrative exploite dans ce passage un effet de surplomb pour faire valoir un sentiment de compréhension de soi dans lequel se réfléchit un état cognitif, sorte de précompréhension archéologique. Cette apparente présence du sujet traduisant à lui-même occupe une position décisive sur la ligne argumentative que déploie par à-coups le narrateur. La traduction que l'on verra parodique s'en fera effectivement l'aboutissement, selon un cheminement herméneutique qui n'est pas sans rappeler le deuxième temps de l'analyse ricoeurienne, soit celui de l'interprétation.

Au « suspens » référentiel que maintient l'explication, le moment interprétatif va restituer, selon Ricoeur, un « achèvement en paroles » du texte qui en serait, dans une perspective peircéenne du renvoi de signe à signe, « la véritable destination » :

[...] expliquer, c'est dégager la structure, c'est-à-dire les relations internes de dépendance qui constituent la statique du texte; interpréter, c'est prendre le chemin de pensée ouvert par le texte, se mettre en route vers l'*orient* du texte. Nous sommes invités par cette remarque à corriger notre concept initial d'interprétation et à chercher en deça de l'opération subjective de l'interprétation comme acte sur le texte, une opération subjective de l'interprétation qui serait l'acte du texte.³⁸

Est ici essentielle l'inversion par laquelle l'interprétation agit moins sur un texte auquel elle contribue un ancrage référentiel qu'elle n'est déterminée, subjectivement, par ce

38. *Ibid.*, p. 156.

texte même. Certes, le statut dérivé du sujet interprétatif procède au moins en partie d'une injonction de sens immanente aux structures textuelles dégagées lors de l'explication (« La compréhension est entièrement *médiatisée* par l'ensemble des procédures explicatives [...] », *ibid.*, p. 211). Le processus par lequel l'interprétation institue un sujet comprenant repose toutefois sur une structure de compréhension faisant jonction entre subjectivité et textualité. Si l'acte de comprendre fait advenir des transformations sémiotiques produisant une signification textuelle, il effectue également une sorte de saisie ontologique que désigne le thème philosophique du sujet réflexif et que relaie, dans le fil de l'argumentation ricoeurienne, l'idée d'« appropriation » :

Par appropriation, j'entends ceci, que l'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un sujet qui désormais, se comprend mieux, se comprend autrement ou même commence de se comprendre. Cet achèvement de l'intelligence du texte dans une intelligence de soi caractérise la sorte de philosophie réflexive que j'ai, à diverses occasions, appelée réflexion concrète.³⁹

Les commentaires venant préciser l'usage herméneutique auquel Ricoeur destine la notion d'appropriation permettent de référer une mobilité subjective, ici et là suggérée par l'énoncé métaphorique (« chemin de pensée », « *orient* du texte »), à une subjectivité à l'état de projet.⁴⁰ À l'arrière-plan philosophique d'une herméneutique de la « proposition d'existence » ou encore de la « subjectivité [...] potentialisée » se tient

39. *Ibid.*, p. 152 .

40. *L'appropriation a pour vis-à-vis ce que Gadamer appelle « la chose du texte » et que j'appelle ici « le monde de l'oeuvre ». Ce que finalement je m'approprie, c'est une proposition du monde; celle-ci n'est pas derrière le texte, comme le serait une intention cachée, mais devant lui, comme ce que l'oeuvre déploie, découvre, révèle. Dès lors, comprendre, c'est se comprendre devant le texte. Non point imposer au texte sa propre capacité finie de comprendre, mais s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste, qui serait la proposition d'existence répondant de la manière la plus appropriée à la proposition de monde. La compréhension est alors tout le contraire d'une constitution dont le sujet aurait la clé. Il serait à cet égard plus juste de dire que le soi est constitué par la « chose » du texte. Il faut sans doute aller plus loin encore : de la même manière que le monde du texte n'est réel que dans la mesure où il est fictif, il faut dire que la subjectivité du lecteur n'advient à elle-même que dans la mesure où elle est mise en suspens, irréalisée, potentialisée, au même titre que le monde lui-même que le texte déploie. Autrement dit, si la fiction est une dimension fondamentale de la référence du texte, elle n'est pas moins une dimension fondamentale de la subjectivité du lecteur. (Ricoeur [1986], *op.cit.*, « La fonction herméneutique de la distanciation », p. 11)*

bien évidemment la figure existentielle du *Dasein* et la double analyse heideggérienne de la compréhension comme ouverture sur le pouvoir-être constitutif de l'être-au-monde et de l'effectuation de la compréhension dans la structure anticipante de l'explicitation⁴¹. Le propre de la pensée ricoeurienne à ce propos réside dans une double ambition. Il s'agit tout d'abord pour Ricoeur d'assumer épistémologiquement, dans le discours d'une connaissance et non d'un simple dévoilement, le fondement ontologique d'une présence au monde de laquelle procéderait un sujet toujours (déjà) médiatisé par une relation d'« appartenance »⁴². Il s'agit ensuite, et surtout, de tirer les conséquences « participatives » d'une telle relation, soit de mettre en valeur la capacité d'agir qui s'en fait le corollaire dynamique. Le concept d'« appartenance participative » désigne précisément, dans *Du texte à l'action*, le prolongement d'une inscription ontologique dans une structure de possibilisation : alors que la première dégage une instance essentiellement passive de l'action déterminante du monde, la seconde institue le sujet comme agent d'un « pouvoir-faire » à même de prendre part au cours du monde.

L'arc herméneutique ricoeurien, qui infléchit l'une vers l'autre explication et interprétation, se fait précisément la figure spéculative d'une « épistémologie de la

41. La dette ricoeurienne à l'endroit de l'herméneutique philosophique d'*Être et Temps* est un trait itératif du recueil, comme en attestent ponctuellement ces deux passages : *Allant jusqu'au bout, et tirant les conclusions les plus ultimes, ne faut-il pas dire que, ce qui est ainsi ouvert dans la réalité quotidienne [par le monde du texte], c'est une autre réalité, la réalité du possible ? Souvenons-nous d'une des plus précieuses remarques de Heidegger sur le Verstehen; pour Heidegger, le comprendre est polairement opposé au se trouver situé, dans la mesure même où le comprendre s'adresse à nos possibles les plus propres et les déchiffre dans une situation qui, elle, ne peut être projetée, parce que nous y sommes déjà jetés. (Ibid., « Herméneutique philosophique et biblique », p. 128.) C'est parce que d'abord nous sommes dans un monde et lui appartenons d'une appartenance participative irrécusable que nous pouvons, dans un mouvement second, nous opposer des objets que nous prétendons constituer et maîtriser intellectuellement. Le Verstehen, pour Heidegger, a une signification ontologique. Il est la réponse d'un être jeté au monde qui s'oriente en projetant ses possibles les plus propres. L'interprétation au sens technique de l'interprétation des textes n'est que le développement, l'explication de ce comprendre ontologique, toujours solidaire d'un être jeté préalable. Ainsi la relation sujet-objet, de laquelle Husserl reste tributaire, est-elle subordonnée à l'attestation d'un lien ontologique plus primitif que toute relation de connaissance. (Ibid., « De l'interprétation », p. 28)*

42. Voir *supra*, p. 214, note 17.

nouvelle ontologie de la compréhension », programme philosophique visant non pas simplement à rendre compte d'un état d'appartenance, mais encore à attester, pour la soutenir, d'une condition participative⁴³. Alors que, dans le jeu des structures textuelles, l'explication révèle l'instance de lecture à une indépassable situation de dépendance ou d'appartenance langagière, l'interprétation déploie, par la « reprise du sens » qu'elle effectue, une subjectivité décuplée dans les possibilités signifiantes qu'elle projette⁴⁴.

De ce long détour sur la courbe que décrit l'arc herméneutique, nous chercherons à tirer modèle de ce qui advient au sujet traduisant dans *Anil's Ghost*, du moins de ce qu'en dit le narrateur. Certes, il ne saurait être question d'établir quelque correspondance sur la simple base d'une cooccurrence ici terminologique, là narrative : alors que l'arc ricoeurien sert à tracer l'unité d'un cheminement herméneutique, l'arc rapporté que dessine la carrière de Palipana dirait la discontinuité d'une ascension sociale (« [...] it seemed to others he had choreographed the arc of his career in order to attempt this one trick on the world. », *AG, op. cit.*, p. 81). Le parcours de subjectivisation herméneutique dans lequel se dédouble, tout au long de *Du texte à l'action*, la compréhension textuelle n'en trouve pas moins application romanesque dans les états cognitifs que relève et série la voix narrative.

« [A] distinct pattern », « a familiar icon »... L'érudition philologique et les structures qu'elle permet de dégager situaient l'instance de savoir dans la précompréhension d'une appartenance historique maintes fois confirmée. Depuis la régularité de l'ordre

43. *Ibid.*, « De l'interprétation », p. 29.

44. [...] il n'est pas de discours tellement fictif qu'il ne rejoigne la réalité, mais à un autre niveau, plus fondamental que celui qu'atteint le discours descriptif, constatif, didactique, que nous appelons le langage ordinaire. Ma thèse est ici que l'abolition d'une référence de premier rang, abolition opérée par la fiction et par la poésie, est la condition de possibilité pour que soit libérée une référence de second rang, qui atteint le monde non plus seulement au niveau des objets manipulables, mais au niveau que Husserl désignait par l'expression de *Lebenswelt* et Heidegger par celle de l'être-au-monde. C'est cette dimension référentielle absolument originale de l'oeuvre de fiction et de poésie qui, à mon sens, pose le problème herméneutique le plus fondamental [...] interpréter, c'est expliciter la sorte d'être-au-monde déployé devant le texte. (*Ibid.*, « La fonction herméneutique de la distanciation », p. 114)

immanent aux faits textuels comme aux pratiques culturelles va toutefois se propager l'intensité d'une cohérence non plus analytique, mais synthétique. La progression proprement herméneutique menant de l'explication sérielle et ponctuelle (« parallels and links ») à une compréhension individuée et englobante exploitera précisément, pour dire son aboutissement, le thème d'une possibilisation :

Still, the patterns that emerged for Palipana had begun to coalesce. They linked hands. They *allowed* walking across water, they *allowed* leap from treetop to treetop. (*Ibid.*, p. 83, nos italiques)

Il n'est de fait jusqu'au curieux statut épistémologique d'une compréhension dépassant les connaissances qui l'informent que ne relève et ne thématise la voix narrative :

He began to see as truth things that could only be guessed at [...] The point was not that he would ever be proved wrong in theories, but that he could not prove that he was right. [...] And so the unprovable truth emerged. (*Ibid.*)

S'il revient à la spéculation philosophique, et tout particulièrement à l'épistémologie ontologique que pratique Ricoeur, de tirer au clair ce que savoir veut dire en situation interprétative, le roman sait à tout le moins se montrer sensible à un savoir problématisé dont il tire récit.

L'essentiel demeure que l'acte controversé de traduction est contemporain, dans *Anil's Ghost*, d'une production herméneutique du sujet décalant l'instance traduisante dans l'antécédence d'une détermination historique, puis dans l'élargissement d'une compréhension qui déploie au devant d'elle-même l'unité géographique d'un monde, une « proposition d'existence » : « The water filled a cut alphabet and linked this shore and that. » (*Ibid.*) Ce que mettrait en valeur la voix narrative dans le plaidoyer diégétique de son récit itératif, ce serait ainsi, à l'encontre d'une duplicité soupçonnée, une conscience historique dont les mutations seraient analogues à une « désappropriation » explicative puis interprétative⁴⁵.

45. Marque du sujet réflexif, la « distanciation de soi à soi » que Ricoeur évoque en conclusion de « La fonction herméneutique de la distanciation » se dit précisément dans un retour de l'appropriation herméneutique sur elle-même : « [...] la compréhension est alors autant désappropriation qu'appropriation ». (*Ibid.*, « La fonction herméneutique de la distanciation », p. 117)

3.4.5 « Palipana's gesture » : le sujet traduisant comme sujet éthique

La troisième séquence narrative évoquant le geste de Palipana confirme, quoique sur un autre plan, cet état de mobilité subjective dont la traduction se ferait l'expression savante. Par un singulier retournement de l'argumentaire, alors que le récit biographique touche à sa fin, le narrateur va introduire une preuve par les faits attestant de la légitimité de cette traduction que nous dirons dès lors parodique :

In the last few years of his life he had found the hidden histories, intentionally lost, that altered the perspective and knowledge of earlier times. It was how one hid or wrote the truth when it was necessary to lie [...] an epigraphist studying the specific style of a chisel cut from the fourth century, then coming across an illegal story, one banned by kings and state and priests, in the interlinear texts. These verses contained the darker proof. (*AG, op. cit.*, p. 105)

L'effet de contraste ainsi produit procède d'une disproportion persuasive dans les justifications que séquentialise la chaîne narrativo-argumentative du récit, mais aussi du mode assertorique qu'exploite une voix narrative ayant jusqu'alors privilégié le registre hypothétique. Finissant par coordonner à une origine textuelle un texte second dont le statut traductif demeurerait incertain, la voix abandonne la parole circonspecte car non omnisciente du narrateur hétérodiégétique (« [...] *perhaps* it was more than a trick [...] » , *ibid.*, p. 81), pour assumer l'assurance du narrateur qui sait.

En dépit de ces brusques transitions, la proximité évaluative par laquelle la voix se lie au personnage qu'elle veut soustraire à la réprobation intradiégétique trouve continuité dans la séquence de l'assertion factuelle. Comme nous le suggérons plus haut, la mutabilité du sujet traduisant se fait de nouveau sous-jacente à l'acte de traduction, quoique sous un mode éthique et non plus herméneutique. Cette transformation s'apparente certes à certains égards à une critique des idéologies. Dans l'intensification dramatique d'une traduction soutirée à l'hostilité des lieux se trouve effectivement révélée une injustice par deux fois perpétrée : les épigraphes n'étaient après tout que les faux documents d'une histoire soucieuse de ne pas verser à la mémoire des pierres le souvenir des oppressions perpétuées, la ferveur érudite du traducteur n'aurait servi

qu'à sacraliser une version postcoloniale et militante des passés insulaires. Qui plus est, parce qu'elle rompt avec le culte nationaliste d'une grandeur culturelle interrompue, mais aussi et surtout parce que cette rupture dans la diachronie de l'histoire insulaire fait se répéter l'horreur synchronique des déchirements civils, la traduction de Palipana demeure une parole contrainte et menacée, que saisit avec acuité la sentence destinée à un autre moment historique : « It was how one hid or wrote the truth when it was necessary to lie ».

Traduisant à des siècles de distance « the sentences [...] from dying warriors », Palipana se dissocie donc d'un ordre établi des discours insulaires et contrevient, dans le jeu de la parole transcrite ou rapportée, aux pratiques qui le perpétuaient. Si cette modification concerne l'identité collective et la communauté de valeurs auxquelles se liait précédemment le sujet qui traduit, elle ne s'en rapporte pas moins à un nouvel ordre de valorisation que traduit une nouvelle forme subjective. Relayant une voix opprimée ne pouvant qu'investir la marge interlinéaire de l'implicite textuel, la traduction répond en effet à l'injonction morale de souffrances jusqu'alors soustraites à toute parole officielle.

C'est tout d'abord le geste de Palipana que l'on peut dire éthique, à titre d'action qu'informe et oriente une conception du bien. À travers l'acte de traduction est visé, en l'occurrence, le témoignage d'une sollicitude, la volonté d'assumer la vérité des souffrances de l'autre. Si la réhabilitation du traducteur s'effectuait précédemment par l'évocation de la complexité du signe traduit comme du sujet traduisant, elle fait à présent valoir la portée d'une pratique que ne borne pas le simple transfert linguistique ou culturel.

Le subterfuge de la traduction ironique n'en relance pas moins un processus de subjectivisation présentant de nouveau sous un jour favorable le personnage du traducteur. Ainsi, est-ce ensuite une voix de traduction que l'on peut dire éthique. S'écartant d'une identité sociale à laquelle elle renonce, elle se ressaisira dans un rapport à l'autre et la co-appartenance qu'elle cherche à instituer par sa parole. Par le fait-même, l'instance qui traduit ne tire plus sa cohésion de la maîtrise d'un savoir

individuellement exercé, mais de la responsabilité qui la lie au souvenir des souffrances d'autrui et par laquelle elle s'engage et se maintient (« he refused to give up what he claimed to have discovered [...] », *ibid.*, p. 84). Analogues à l'« appartenance participative » caractérisant la compréhension d'un sujet herméneutique, cette ouverture sur une condition de co-présence et cette disponibilité à l'autre dans l'agir instituent un sujet éthique, dont incidemment la voix narrative effectue le dédoublement en insérant le récit de l'acte de traduction dans celui d'un acte d'adoption :

A few years before, the girl Lakma had seen her parents killed. A week after their murder, the twelve-year-old child was taken to a government ward run by nuns [...] When Palipana, her only remaining relative, came to visit her he saw she was immune to any help in this place [...] He had bundled her up and travelled by train up to Anuradhapura [...] He wished more than anything to deliver her from the inflicted isolation (*Ibid.*, p. 103-104)⁴⁶

46. Il importe de remarquer que la transformation à laquelle la voix narrative sensibiliserait la lecture ne procède aucunement de ce que Paul Ricoeur a su exprimer comme une « réduction non critiquée de la méta-catégorie de l'autre à l'altérité d'autrui » (Ricoeur, Paul. *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*, Paris, Éditions Esprit, 1995, p. 105) Le sujet éthique n'est aucunement institué par la seule figure *individué* de l'« autre » ou d'« autrui » précédemment évoquée. D'orientation résolument éthique, l'« herméneutique du soi » que pratique Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre* pourrait à ce propos contribuer à l'analyse romanesque certains repères conceptuels quant à la notion diffuse de sujet éthique et aux transformations par lesquelles elle advient (Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du seuil, 1990). C'est ainsi que la construction collective d'une figure traduisante dans laquelle s'entrecroisent des normes n'allant pas de soi (orthodoxie de l'histoire officielle, militantisme savant) ressortit à ces « *identifications acquises* par lesquelles de l'autre entre [déjà] dans la composition du même » (*ibid.*, p. 147). C'est ainsi encore que le « donner » procédant de « l'autre souffrant » signifie le sujet compatissant à l'altérité latente de sa propre puissance d'agir : Palipana tel ce « soi rappelé à la vulnérabilité de la condition mortelle » (*ibid.*, p. 221-222). C'est ainsi enfin que « *l'être-enjoint en tant que structure de l'ipséité* », c'est-à-dire un soi pour qui « la possession n'est pas ce qui importe » semble trouver application dans l'action traduisante par lequel le personnage s'engage, à ces dépend, à l'égard de la mémoire de l'autre. Incidemment, et comme pour justifier les rapprochements ici tout au plus suggérés, on notera que la critique rapportée à laquelle va réagir la voix narrative présente ceci de singulier qu'elle distribue la personne du traducteur dans les catégories identitaires examinées une à une par Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*. Parce qu'il rapporte une parole factice, parce qu'il pratique une science douteuse, parce qu'il fait dévier le récit public de son existence et parce qu'il compromet la confiance placée en lui, Palipana est ainsi incriminé à titre de sujet successivement énonciatif, praxique, narratif, éthique. Les passages suivants attestent de la série ici proposée : « a forgery by a master », « There was no longer any respect accorded to his career », « he had choreographed the arc of his career in order to attempt this one trick on the world », « a betrayal of the principles on which he had built his reputation » (*AG, op. cit.*, p. 82, 81, 83-84)

On constate ainsi que la réitération de la scène de traduction n'est pas sans donner lieu à une réitération des évaluations narratives la traversant.

3.5 « PERHAPS IT WAS MORE THAN A TRICK » : VOIX ET AXIOLOGIE

3.5.1 Les limites d'une rhétorique de l'indécidable

« Though perhaps... » À partir de ce réembrayage modal du récit, la voix narrative va assumer un jugement dont la forme peut surprendre. Pourquoi en effet ce commentaire interrompu, puis par deux fois repris, ces interventions au coup par coup en faveur du personnage ? La réponse s'étant dégagée des précédentes analyses a fait s'entrecroiser deux séries dans lesquelles se déployaient les significations et conséquence de l'acte soumis à évaluation. Ce sont tout d'abord trois pratiques de traduction qu'enchaîne le récit. Alors que la première, pratique coloniale implicitement évoquée, cultive l'exotisme archéologique, la seconde revendique une autonomie — voire une suprématie — historique, tandis qu'il revient à la troisième de bousculer à son tour la traduction insulaire, dont elle ironisera l'origine. La distinction de l'une à l'autre suit certes la ligne temporelle de moments successivement coloniaux, postcoloniaux et, si l'on peut dire, postnationaux. Outre la spécificité conjoncturelle de chaque phase historique, ce qui change véritablement de pratique en pratique, ce sont toutefois les valorisations qu'effectue l'acte de traduction selon qu'il appuie et réalise un projet d'expansionnisme scientifique, de relégitimation culturelle ou de dissidence érudite. Sur cet étalement diégétique du geste culpabilisant Palipana, la voix narrative va projeter une seconde série, qui détaillera elle les états successifs du sujet qui traduit. La progression syncopée des commentaires narratifs rend ainsi compte d'une traduction dont la voix s'affirme, s'enraie puis s'ironise. Militant érudit et scribe d'une histoire officielle, Palipana va se mettre à l'écoute d'une parole officieuse communiquant à qui sait l'interpréter la plainte d'oppressions millénaires. « The language of history » pour lequel se réservait le traducteur ne servait finalement qu'à énoncer une parole collective

analogue par ses abus de pouvoirs et les voix dont elle avait effectué la suppression à la parole appropriée du moment colonial. Traduction coloniale et nationaliste se relaient ainsi en perpétuant une voix de traduction parlée par des enjeux et pratiques idéologiques. C'est à l'absence énonciative d'un sujet traduisant ne prêtant tout au plus sa voix qu'à des valorisations sociales qui le traversent, mais aussi le constituent, que va réagir Palipana en se jouant de la traduction. Si une voix factice disait jusqu'alors, en la traduisant, l'illusion orientaliste puis néo-étatique d'une vérité historique, c'est à présent la feinte d'une voix de traduction qui assumera, en se condamnant au silence, la constance des atrocités de l'histoire.

En convoquant la parole du narrateur pour appuyer le personnage s'étant attiré la défaveur sociale, le roman amplifie la perturbation qu'introduisait le geste de traduction dans le système axiologique insulaire, tout particulièrement eu égard à la valeur de l'appartenance historique. Le privilège romanesque accordé aux perspectives sri-lankaises, telles que les relaient l'*éthos* des personnages locaux ou encore le *logos* d'une occidentalisation révélée à ses limites, ne s'étend donc pas à la voix narrative et à l'argumentation qu'elle produit. Est-ce à dire qu'au sein de l'argumentation romanesque l'apport de ce que l'on peut appeler la voix évaluative est de rompre, ou à tout le moins de problématiser, la bivalence des discours produit à l'Ouest ou au Sri-Lanka ? La voix userait-elle de son autorité rhétorique (c'est-à-dire de l'effet de surplomb évaluatif par lequel le commentaire se subordonne le fait narré) pour transposer et traduire, d'un ordre de valeurs à l'autre, une difficulté à se maintenir, en tant que sujet portant jugement sur le monde environnant, dans la cohésion et la constance d'une vision ou plus exactement d'une *diction* du monde ? Cultivant une rhétorique de l'indécidable, *Anil's Ghost* ne cesserait dans cette optique d'ironiser les uns par rapport aux autres les jugements qu'énonce la parole du personnage, que séquentialise l'ordre du récit, que commente la voix narrative. Le geste de traduction tel que l'évalue la voix narrative laisse toutefois entrevoir la possibilité d'une autre interprétation. Au-delà d'un instrumentalisme obtus se leurrant quant à l'universalité, mais aussi l'efficace humain de son application, par-delà un régionalisme peut-être trop

sûr de sa légitimité, la voix qui narre et argumente fait effectivement valoir un tout autre paradigme évaluatif que nous nous emploierons à préciser.

3.5.2 Le sujet traduisant comme sujet romanesque

Pour préciser les transformations mises en valeur par la voix narrative, nous avons retenu un modèle tiré des philosophies du sujet. C'est ainsi qu'interprété à l'horizon de certains thèmes philosophiques propres à la pensée de Paul Ricoeur, le geste du personnage traducteur nous a paru emprunter un parcours herméneutique puis éthique, au terme duquel se constitue une subjectivité dite réflexive car transitant par le détour des signes et de l'autre que soi. Il faudrait sans doute compléter un tel parcours par une étape initiale, de laquelle nous a écarté le privilège accordé au moment (herméneutique) de la découverte archéologique puis à celui (éthique) de sa textualisation traduisante. Ce complément importe dès lors qu'il nous autorise à préciser la notion d'idéologie, introduite à diverses reprises, mais non encore pleinement thématisée dans son rapport au sujet.

Afin de saisir quelle place réserve au sujet traduisant la détermination idéologique de ce premier moment, on peut rappeler que le propre de la traduction coloniale ou postcoloniale était de produire, par-delà l'objet textuel, un objet de valeur dans lequel pouvaient s'investir et se reconnaître impérialisme et nationalisme savant. La part ainsi prise par la traduction à la constitution d'un discours social n'est pas fortuite. Quels que soient les investissements transitant par tel ou tel acte de traduction, un idéologème sous-tend communément et la pratique et la réception du traduire : la plénitude et l'univocité du signe déplacé d'une langue et culture à l'autre ont pour corollaire (et garant) l'effacement de la voix se chargeant d'en effectuer le passage. En ce sens, la traduction est idéologiquement codifiée comme une activité perpétuant le substantialisme du sens, transmettant « messages », « originaux » et autres textes « sources », et par-là même réifiant les valeurs cultivées. On comprend dès lors aisément les usages idéologiques ponctuels auxquels peut se prêter une pratique

langagière conférant illusion référentielle aux signes qu'elle produit. N'est-ce pas effectivement par le détour d'une évidence apparente que les valeurs ordonnant les représentations sociales se montrent susceptible de susciter quelque adhésion collective ? On peut ainsi dire à propos d'*Anil's Ghost* que, par la médiation de la traduction, une archéologie orientaliste puis le culte d'une appartenance historique trouvaient légitimité dans la référence empirique à une origine textuelle que se serait contentée de rapporter la curieuse non-présence énonciative d'un traducteur à son dire. En retour, on ne s'étonnera pas que la traduction ironique de Palipana soit introduite et réintroduite dans l'optique d'une non-production. L'aréférentialité de la traduction de Palipana, à laquelle réagit intensément l'entourage social de Palipana, serait plus qu'une faute ou fraude professionnelle. Elle ironiserait, par-delà les dogmes officiels jusqu'alors cultivés, une pratique de production des valeurs, un statut d'opérateur idéologique incombant au personnage traducteur.

On peut de fait aller jusqu'à dégager une continuité ricoeurienne de ce premier moment au cours duquel l'acte de traduire institue un sujet qui ne se comprend pas encore « devant le texte » ni ne se maintient par la responsabilité le liant à l'autre. D'une part, s'y laissent saisir les trois fonctions que Ricoeur associe, avec d'autres, à l'idéologie, mais surtout la progression « pathologique » dans laquelle il les ordonne : la « fonction intégrative » constitutive d'un sentiment d'appartenance (colonial puis insulaire) se soutient d'un « processus de légitimation » (en l'occurrence épistémologique) qui donne lieu à la distortion de « l'illusion »⁴⁷. D'autre part, faisant à présent précéder d'un moment d'accaparement idéologique l'ouverture ou la projection herméneutique du sujet, la série reconstituée n'est pas sans rappeler les recoupements partiels entre herméneutique et critique des idéologies par lesquels Ricoeur tranche dans le débat entre la critique communicative habermassienne et l'herméneutique gadamérienne⁴⁸.

47. Ricoeur (1986), *op. cit.*, « L'idéologie et l'utopie », p. 387.

48. *Ibid.*, « Herméneutique et critique des idéologies », voir tout particulièrement la dernière section, aux pages 370 à 377 (« Réflexion herméneutique sur la critique »).

Il est opportun que ce complément d'analyse nous ramène au modèle philosophique ayant orienté notre lecture de l'évaluation narrative, du moins telle qu'elle concerne le geste de traduction. L'usage romanesque auquel nous avons soumis la catégorie du sujet philosophique, au demeurant réduite à sa seule expression ricoeurienne, pourrait effectivement prêter à équivoque alors qu'est soumis à questionnement le fondement évaluatif du commentaire narratif. Parce que le narrateur évoque, au fil de son commentaire biographique, des moments que dominent l'intensité des pratiques textuelles, une impression de précompréhension, un acte se portant responsable d'autrui, il fournit à l'interprétation des thèmes susceptibles de préciser la nature des transformations vécues par le personnage de Palipana. Parce que la philosophie de Paul Ricoeur élabore, dans son rapport à la constitution du sujet, la compréhension du texte ou encore l'expérience de la sollicitude, elle met en retour à la disposition de l'interprète des modèles susceptibles d'ordonner spéculativement et non plus narrativement, soit à la faveur d'une comparaison analogique puis d'une extrapolation conceptuelle, le parcours ainsi thématiqué du sujet traduisant. Ceci ne nous renseigne toutefois que très indirectement sur la valeur que la voix narrative reconnaît à une telle transformation. Tout au plus pourrait-on suggérer que le narrateur se montre en ce cas précis favorablement prédisposé envers « quelque chose comme » une conception réflexive du sujet, selon un mode d'expression qui reste toutefois spécifique à la forme romanesque. L'équivoque consisterait ainsi à user d'un renvoi interprétatif à la philosophie du sujet pour valoriser philosophiquement une évaluation narrative dès lors détachée de ses fonctions romanesques.

Incidentement, ce n'est pas simplement la valeur spéculative d'un sujet se « comprenant devant le texte » qui risque d'être subrepticement introduite dans les propos du narrateur, mais également la valeur accordée sans doute trop exclusivement à une forme philosophique du sujet. Ce qui se transforme progressivement dans la succession des commentaires narratifs peut de fait être évoqué depuis d'autres horizons conceptuels. Parce que l'intensité du moment de traduction est aussi passionnelle, elle renvoie à une constitution pulsionnelle du sujet, dont pourrait par exemple rendre

compte la triple instance freudienne⁴⁹. Ainsi, la virulence d'une critique de la traduction n'est-elle pas sans recouper l'effet de censure du Surmoi collectif évoqué dans *Malaise dans la civilisation*⁵⁰. Le militantisme érudit et l'orthodoxie savante de Palipana suggèrent à leur tour l'action régulatrice d'un Moi sachant imposer à l'élan pulsionnel (vouloir-savoir, vouloir-être) la forme et modération sociale qui sied. Enfin et surtout le corps du traducteur qui se mêle à et s'intègre dans le détail et l'étendue de l'objet convoité, marquant un mouvement de retour archéologique à l'origine d'un monde, serait référent à cet état indifférencié d'avant le désir où le Ça n'opère pas encore la coupure identitaire du manque.

Par le geste de Palipana, se modifie par ailleurs la relation d'un sujet à une collectivité et aux pratiques qui la sous-tendent. Aussi le terme de subjectivation, précédemment référé à la transition herméneutico-éthique, doit-il aussi pouvoir désigner un processus socialement déterminé. Dans les termes d'une sociologie de la modernité telle que celle d'Alain Touraine, « subjectivation » serait ainsi à entendre comme une phase de

49. Sans aucunement se réclamer d'une filiation psychanalytique, l'usage répété que nous faisons du terme d'instance alors que nous l'appliquons à divers intervenants dans le champs du discours romanesque (instance de lecture, instance évaluative, etc.) cherche à préserver le caractère tant dynamique qu'indéterminé entrant dans la dénotation du terme freudien.

50. Freud, Sigmund. *Malaise dans la civilisation*, trad. de l'allemand par Ch. et J. Odier, Paris, Presses universitaires de France, 5^e éd., 1976. Il est un fait que le social demeure pour Freud, une entité relativement indéterminée, ou plus exactement appréhendée dans une succession de figures conceptuelles auxquelles la « théorie de l'instinct » imprime l'ordre de sa prédication : un surmoi aux « ordres » et « interdictions » sévères, une « éthique » exigeante, un « processus culturel qui se déroule » tel un trajet pulsionnel (*ibid.*, p. 93). Les ambivalences des choix de traduction, qui oscillent entre culture et civilisation, attestent parfaitement de cette indétermination rendant possible une captation strictement psychanalytique des phénomènes sociaux. Tout en référant un « malaise » collectif à la contrariété de pulsions objectales, à l'action d'un surmoi, la théorie des pulsions, telle qu'elle est reprise dans *Le Malaise*, n'en progresse pas moins dans un jeu de relations qui, depuis le couple jusqu'au surmoi collectif, sans oublier les relais que sont la famille ou encore le « groupement civilisé [...] réduit », atteste à tout le moins d'une « similitude [...] entre le processus civilisateur et l'évolution de la libido chez l'individu » (*ibid.*, p. 104 et 105). Qui plus est, en dépit des fortes réserves émises par Freud quant à la légitimité théorique d'un passage psychanalytique de l'individuel au social, le « diagnostic » de névrose de la civilisation auquel il se risque analogiquement n'en intéresse pas moins, en conclusion, une situation sociale spécifique : en sous-jacence de l'analyse détaillée des répressions imputables au « surmoi collectif » se prépare l'éventuel procès d'un « progrès de la civilisation » inversant la satisfaction érotique d'un désir d'appartenance collective dans un autoritarisme névrosant (*ibid.*, p. 107).

désassujettissement vis-à-vis des fonctions sociales jusqu'alors assumées⁵¹.

Contextualisant le propos de Touraine, l'on se risquerait à dire que, de la traduction officielle à la traduction rebelle, « [l]a subjectivation détruit le Moi qui se définit par la correspondance de conduites personnelles et de rôles sociaux. »⁵² Ce qui résulte d'une telle modification peut certes être formulé dans les termes d'un engagement moral, mais peut également être abordé du point de vue d'une capacité d'agir dont la suppression aurait été socialement déterminée :

Aujourd'hui, l'image la plus visible de la modernité est celle du vide, d'une économie fluide, d'un pouvoir sans centre, société d'échange beaucoup plus que de production. En un mot, l'image de la société moderne est celle d'une société sans acteurs [...] [Le sujet] est l'appel à la transformation du Soi en acteur. Il est Je, effort pour dire Je, sans jamais oublier que la vie personnelle est remplie d'un côté de ça, de libido, et de l'autre, de rôles sociaux. Le sujet ne triomphe jamais.⁵³

Enfin, recoupement peut-être le plus saillant, l'acte éminemment personnel accompagnant l'idiosyncrasie du geste de traduction attesterait d'une subjectivation s'effectuant dans un dépassement de la valeur au profit de l'intimité :

L'idée de sujet affirme la supériorité des vertus privées sur les rôles sociaux et de la conscience morale sur le jugement public [...] Elle ne peut pas constituer une valeur centrale inspirant les institutions.⁵⁴

Il n'est pas ici besoin de poursuivre plus avant l'exploration des diverses mises en chantier du concept de sujet susceptibles d'informer une lecture d'*Anil's Ghost*. Évoquée narrativement dans l'épaisseur d'un roman, la problématique du sujet traduisant n'en intersecte pas moins divers efforts de théorisation, comme si *Anil's Ghost* se faisait sensible à cette polyvalence dissipative du sujet qui traduit que revendique la réflexion traductologique invoquée au tout début de notre analyse :

51. Touraine, *op. cit.*

52. *Ibid.*, p. 270.

53. *Ibid.*, p. 262-263 et 269.

54. *Ibid.*, p. 272.

Maybe discarnate spirits don't control translation. Maybe ideological norms are figments of our imagination. Maybe our cognitive processes are not controlled by what Daniel Dennett calls "inner demons". Maybe the "invisible hands" that Adam Smith postulated don't exist either, and economic processes are regulated in some other way. Even if the specific theoretical formulations prove to be illusory, however, I am arguing that something like them, something equally scattered or diversified, has far more power over translation than rationalists models can ever allow. Except in highly circumscribed and at best only partially successful ways, *we* do not control our world.⁵⁵

3.5.3 Voix argumentative et communauté des personnages

Plutôt que d'établir ce qui confère valeur à l'évaluation narrative sur la base de telle ou telle axiologie critique clôturant l'interprétation, il semble préférable de préciser comment le roman lui-même statue sur le sujet dont il narre les états de mutation, quitte à tenter rétrospectivement un retour depuis l'écriture vers les pensées du sujet⁵⁶. Dans cette optique, nous chercherons à faire ressortir l'attention portée, d'Anil à Palipana, à un personnage en situation de décalage axiologique, à distance des valeurs qui précédemment lui conféraient stabilité identitaire.

Il est vrai qu'alors qu'Anil fait sienne une vision englobante ou mondialisante de l'Occident, dont les vertus seraient exportables à volonté, Palipana pratique un régionalisme autarcique, sectorialisant la géographie des appartenances. Il n'en est pas moins vrai que depuis cet écart entre revendication du global et militantisme du local va s'effectuer un rapprochement de personnage à personnage, que ponctuent trois états

55. Robinson (2001), *op. cit.*, p. 195.

56. Cette préférence accordée à l'empirie du texte, ou plus exactement à une médiation textuellement fondée entre l'énoncé romanesque et l'énoncé théorique, reçoit une justification concise dans cette remarque empruntée à Wladimir Krysinski : *Au lieu de faire fonctionner les références théoriques à toute épreuve de la philosophie, de la sociologie ou de la psychanalyse, il faudrait postuler une mise en corrélation de ces champs théoriques et du discours littéraire. Il faut admettre que l'être ontologique du sujet-moi-identité-intériorité-conscience dans le texte du poème ou du roman ne peut être qu'une fiction de la philosophie et que celle-ci n'a pas de juridiction sur le texte littéraire.* (Krysinski, Wladimir. « "Subjectum comparationis" : les incidences du sujet dans le discours », in Angenot, Marc et al. *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 245)

successifs. Inaugurant les séries parallèles, l'emprise de la valeur épistémologique sur le sujet s'affirme de part et d'autre sous la forme d'une hybridité hiérarchisée. Palipana assumera le legs archéologique du colonialisme, dont il usera toutefois pour effectuer le rapatriement d'une histoire culturelle. Anil adoptera à l'Ouest, où la conduit un parcours de migration savante, l'univocité d'un « langage scientifique », dont elle cherchera il est vrai à modifier les inflexions trop insensibles aux souffrances humaines. Dans ce moment initial, le sujet est une instance qui sait et qui fait usage de ses savoirs pour signifier une présence au monde coordonnée à une pluralité de lieux.

La légitimité accordée aux signes produits par l'évaluation scientifique, dans lesquels veulent se reconnaître une expertise transfrontalière ainsi qu'une conscience historique culturellement située, va toutefois réclamer un examen critique. Le moment de crise qui s'ensuivra soustraira les valeurs auxquelles chaque personnage souscrivait à l'évidence d'une validité apriorique, révélant ainsi le sujet qui porte jugement sur le monde à la précarité des allégeances ordonnant sa parole.

Anil, ne pouvant ni réaliser ses ambitions occidentales ni pleinement embrasser une perspective insulaire, fera ainsi l'apprentissage d'ordres de valeur irrémédiablement localisés dans la spécificité des lieux où ils trouvent application : elle devra par-là même renoncer à une mobilité ou mondialité évaluative qui pourtant la détermine, si ce n'est qu'à titre d'aspirations d'un sujet volitif. Palipana, découvrant l'usurpation idéologique du savoir et des représentations qui en procèdent, ne pourra que prêter l'éphémère ironie d'une voix traduisante à un sujet épistémologique inapte dès lors à maîtriser sa propre parole.

Aucun rééquilibrage idéologique ne viendra restituer stabilité évaluative à l'un et l'autre personnages. Ébranlées dans l'assurance de leurs fondements, les valeurs établies ne sont plus évoquées qu'en référence à ce qui leur échappe : un savoir et ses pratiques faisant écran à la mémoire humaine, une érudition historique qu'esquive toujours la vérité de l'histoire. Certes Anil et Palipana n'en continueront pas moins à éprouver le monde en accordant privilège à telle situation plutôt que telle autre, se liant ici au souvenir encore à vif d'une amitié tragique, exprimant là l'intimité d'une passion des

lieux, topophilie de l'histoire. C'est toutefois la particularité d'attachements personnels et de l'expérience sensible les médiatisant qui informe dans ce troisième moment l'agir ou la parole rapportée des personnages. Tout se passe comme si, après épuisement des discours censés prêter cohérence aux appartenances et étendues contrariées du monde, seule était tenable une cartographie intime résumant l'idée de monde à des coordonnées humaines, à une géographie non plus du lieu mais du point de contact. Celle qui était venue imposer à la folie des massacres la parole mesurée de l'évaluation scientifique et l'ordre anticipé de son usage politique dépend à présent de la mémoire de l'autre pour signifier sa propre existence, du moins pour la préserver des amputations de l'amnésie occidentale. La valeur à titre de ce qui importe ou prime n'est plus un signe à vocation universelle déposé dans l'ordre d'un discours et destiné à une adhésion collective, mais la singularité d'une relation, non plus la parole savante que la publication soustrait à l'épreuve des érosions, mais le dernier regard prenant mesure humaine de l'autre :

« The last days of his sight he spent simply gazing at her » (*AG, op. cit.*, p. 106).

Ce que fait ainsi valoir la voix narrative par l'attention singulièrement renouvelée et structurée qu'elle témoigne au geste du traducteur insulaire, c'est l'application que reçoit dans *Anil's Ghost* la capacité narrative du roman à ordonner et à signifier conjointement le cours fictif de plusieurs vies. Par les recoupements qu'il opère dans le hasard des vies narrées et de leur entrecroisement circonstanciel, le roman, en tant que diégèse soumise à l'action structurante d'un récit, dégage du cumul factuel des histoires racontées la régularité d'une transformation axiologique, un ordre narratif en fonction duquel s'agence ce qui n'était que sériation temporelle (Anil successivement décrite sous les traits de l'adolescente rebelle, de l'étudiante étrangère, de la chargée de mission aux ambitions humanitaires; Palipana que désignent les figures de l'érudit traducteur, du scientifique engagé, puis de l'excentricité savante). Les interventions du narrateur constituent précisément dans *Anil's Ghost* les moments où la valeur textuellement produite par la forme narrative du roman est désignée comme telle par l'instance assumant et le récit et l'évaluation qui l'ordonne. D'Anil à Palipana, la voix narrative met en abyme l'intrigue du jugement migrant, rassemblant une condition de

migration axiologique qui déplace certes d'un ordre de valeurs à l'autre les sujets concernés, mais qui surtout les décale face à tout recours à quelque valeur établie. Si nous notions précédemment l'équité d'une écoute narrative qui s'étend à chacun des personnages principaux, nous relevons à présent que cette proximité de la voix coordonne l'expérience commune de sujets ne parvenant à signifier l'épreuve du monde dans l'unité d'une expression évaluative.

L'attention narrative que reçoit le geste de Palipana magnifie ainsi la sensibilité romanesque, notée en divers endroits, à l'égard de l'ambivalence ou des fluctuations du jugement d'Anil. Loin de venir contrarier, à l'occasion, une axiologie romanesque qui serait globalement défavorable aux prétentions mondialisantes d'un occidentalisme, la difficulté qu'éprouve Anil à se reconnaître et à agir dans les limites de tel ou tel paradigme évaluatif s'impose comme une donnée constante du roman, qui l'étend à d'autres personnages, à d'autres récits.

Il est un fait que la pratique du savoir ne cesse, dans *Anil's Ghost*, d'associer le sujet qui l'assume à l'enjeu de déplacements axiologiques. Ce sera ainsi Sarath qui, subissant les contraintes géopolitiques de l'enquête internationale, ne pourra préserver la valeur qu'il accorde au savoir archéologique de tout contact avec l'outrance d'une conjoncture sociale⁵⁷. L'apparente mobilité dont va devoir faire preuve l'homme de science dans l'exercice d'un jugement assujettissant les normes scientifiques à des intérêts nationaux se soldera par l'échec de son élimination physique, non toutefois sans que l'isolationnisme épistémologique jusque là entretenu ne cède à un engagement moral vis-à-vis du disparu. Ce sera encore Gamini qui, semblant user et abuser de la pratique médicale pour anesthésier l'horreur quotidienne d'un conflit aux ramifications

57. Le privilège du « site » excède effectivement pour Sarath la simple localisation de la pratique archéologique. Par-delà la délimitation d'un espace scientifique s'opère une régionalisation du jugement, qui s'exerce en excluant le politique. On constatera à ce propos l'effort coordonné de l'évaluation romanesque, qui relaie la parole rapportée du personnage dans le commentaire de la voix narrative : *She [Anil] suspected he found the social world around him irrelevant [...] He was a man who could walk past a stretch of field and imagine a meeting hall that had been burned to the ground there six hundred years before [...] But now, this afternoon, he had returned to the intricacies of the public world, with its various truths. He had acted in such a light. He knew he would not be forgiven that.* (AG, *op. cit.*, p 29 et 279)

mondiales, mettant par ailleurs en doute toute conviction susceptible d'informer l'action humaine, n'en fait pas moins l'apprentissage tragique d'un attachement personnel que signifie la douleur de la perte. Ce sera enfin Ananda, artisan prenant part à un effort de restauration archéologique placé sous autorité occidentale, qui renouera avec des pratiques ancestrales sans pour autant souscrire à une tradition spirituelle, à laquelle il préférera la simple intensité d'une présence ou d'une vision humaine⁵⁸. Le parcours migrant d'Anil, la réhabilitation postcoloniale entreprise par Palipana, l'internationalisation de l'action politique dont Sarath subit les contrecoups, Gamini et la diaspora des « armchair rebels living abroad », Ananda et l'ingérence étrangère dans la sauvegarde des patrimoines culturels : tous ces éléments définissent dans *Anil's Ghost* des processus de mondialisation complexes et diversifiés. D'un personnage à l'autre, les pratiques du savoir soumises à la critique narrative relaient en revanche des conceptions et valorisations quelque peu globales, quoique non moins diversifiées, du monde. Le roman cumule ainsi les récits d'une réalité complexe que l'on ne peut esquiver, mais sur laquelle n'a pourtant prises ni l'humanitarisme transfrontalier, ni le régionalisme militant, ni encore quelque nostalgie traditionaliste. Si *Anil's Ghost* orchestre de la sorte une déroute des représentations censées signifier l'étendue d'un espace humain qui demeure noué d'écarts et de ruptures, le roman n'en évoque pas moins un monde trouvant son unité dans une communauté de présences individuelles soucieuses, quoique à distance, les unes des autres.

3.5.4 *Anil's Ghost* : un récit hyperbolique

Le singulier retournement qui nous amène à réorganiser les effets évaluatifs produits par le roman selon un rapport de convergence et non plus d'opposition est fonction de la spécificité qu'acquiert la voix narrative au sein de l'appareil axiologique romanesque.

58. *The eyes, like his at this moment, would always look north. As would the great scarred face half a mile away, which he had helped knit together from damaged stone, a statue that was no longer a god, that no longer had its graceful line but only the pure sad glance Ananda had found. (Ibid., p. 306-307)*

Sur l'énoncé puis le récit argumentatif est venue se greffer la parole d'un narrateur qui, par la structure inférentielle de son commentaire, participe tout autant de la composition persuasive du roman. Un tel étagement ne saurait certes étonner. Les réalisations discursives de la valeur romanesque se conforment effectivement à la complexité morphologique du texte romanesque. On peut ainsi dire, reprenant une typologie établie, que les catégories axiologiques de l'énoncé, du récit et de la voix argumentatives recourent respectivement celles, narratologiques, de l'*histoire* en tant que « contenu narratif », du *récit* conçu comme « discours ou texte narratif » et de la narration désignée comme « acte narratif ». ⁵⁹ Parce que le jugement que prononce l'instance de narration encadre la remarque du personnage ou encore commente la progression d'un récit, il est susceptible de conférer quelque cohésion à l'ensemble des évaluations dispersées dans le détail dialogué de l'histoire ou la structure textuelle du récit. Parce qu'en retour l'axiologie romanesque peut se dire hiérarchisée, elle n'obtient de contours définitifs qu'une fois établies la fonction et la portée évaluatives de la voix narrative. Celle-ci fait précisément ressortir, dans *Anil's Ghost*, que le récit inductif des échecs répétés d'Anil doit être considéré argumentativement non pas en tant que structure axiologique isolée, mais dans la relation qui le lie à d'autres récits, à d'autres parcours évaluatifs, et en dernière analyse, à l'expérience partagée d'un jugement itinérant.

Il nous faut donc concéder que la facture indécidable précédemment associée à un récit argumentatif brouillant les perspectives insulaires et occidentales n'est que l'expression partielle d'une axiologie romanesque débordant les limites d'un tel récit. Ce qui importe dans *Anil's Ghost*, au sens précisément de ce que mettent en valeur les interventions et commentaires d'une voix narrative, ce n'est pas qu'Anil ne puisse opérer la synthèse de deux ordres de valeurs dès lors renvoyés à leur contradiction (ni même qu'en dernier recours l'apparente pluralité des codes évaluatifs s'inverserait dans la valorisation de celui-ci au détriment de celui-là), mais que cet état de non-coïncidence du sujet avec les

59. Genette (1972), *op. cit.*, p. 72.

valeurs dont il use puis le dépassement de la valeur à titre de signe collectif d'appartenance définissent l'essentiel des transformations narratives, qu'ils se communiquent d'un personnage à l'autre et se propagent à travers les structures romanesques⁶⁰. C'est ainsi sur le modèle du récit hyperbolique, soit dans les termes d'une généralisation itérative⁶¹, qu'*Anil's Ghost* semble déployer un argumentaire romanesque valorisant une position axiologiquement démunie des sujets mondialisés, une tentative de transposition-traduction qui n'aboutit pas, mais néanmoins rassemble ceux qui s'y essaient. Le geste de traduction s'en fait la figure narrativo-argumentative toute désignée : savoir-faire dans lequel se joue la compétence et l'ambition d'une médiation, il n'en révèle pas moins la possibilité de l'équivalence à l'emprise de précompréhensions qui la bornent.

3.6 UN PHILOSOPHÈME CONTRARIÉ

Imagine that the natural sciences were to suffer the effects of a catastrophe. A series of environmental disasters are blamed by the general public on the scientists. Widespread riots occur, laboratories are burnt down, physicists are lynched, books and instruments are destroyed. Finally a Know-Nothing political movement takes power and successfully abolishes science teaching and universities, imprisoning and executing the remaining scientists [...] Later still there is a reaction against this destructive movement and enlightened people seek to revive science [...] In such a culture men would use expression such as "neutrino", "mass", "specific gravity", "atomic weight" in systematic and often interrelated ways which would resemble in lesser or greater degrees the ways in which such expressions had been used in earlier times before scientific knowledge had been so largely lost. But many of the beliefs presupposed by the

60. Outre l'attention accordée, par la voix narrative, à l'incident de traduction ou encore à l'intensité des contacts rapprochant les personnages, il serait encore opportun de relever, sur le plan du récit, les intériorisations insulaires d'un parcours de migration : Sarath arraché à l'espace protégé du site archéologique, Palipana reclus dans la solitude du lieu historique, Gamini et sa fuite en avant dans les dédales des espaces hospitaliers, Ananda enfin terrant sa détresse dans les profondeurs des mines sri-lankaises pour ensuite trouver apaisement sur les hauteurs contemplatives de la statue reconstituée.

61. *Le récit pragmatique est un texte que caractérisent souvent une surdétermination contextuelle et une surformulation à fonction simplificatrice. Il procède à la manipulation virtuelle des récepteurs en se servant d'énoncés pour la plupart hyperboliques et assertifs [...]* (Halsall, *op. cit.*, p. 70)

use of these expressions would have been lost and there would appear to be an element of arbitrariness and even of choice in their application which would appear very surprising to us.⁶²

C'est par cette allégorie qu'Alasdair MacIntyre introduit, dans *After Virtue*, la thèse d'une dégénérescence des pratiques morales inscrite, notamment, dans l'ambition universaliste du projet de modernité. La perte de sens qu'accompagnent l'emprunt et la répétition terminologique y actualise une figure négative de la traduction, qui se fera plus explicite encore dans *Whose Justice, Which Rationality?* :

The thought which modernity, whether conservative or radical, rejects is that there may be traditional modes of social, cultural, and intellectual life which are as such inaccessible to it and to its translators.⁶³

Ne pas pouvoir traduire désigne ainsi une incapacité analogue à la dégradation du comportement moral : la décontextualisation interprétative entrave la signification tout comme l'abolition de l'appartenance à une communauté de valeurs clairement circonscrite épuise la possibilité d'un encodage normatif de l'agir.

L'usage figuratif de la traduction dans *After Virtue* va nous servir à observer une singulière inversion. On ne s'étonnera certes pas du fait que le discours critique sur les littératures postcoloniales, migrantes ou ethniques thématise fréquemment ce que l'on peut nommer génériquement l'interlinguistique. L'attention témoignée à la profusion des langues inscrite dans la réalité fictionnelle des romans, la modélisation traductive du travail interprétatif, l'acte même de traduction littéraire faisant médiation entre l'oeuvre et son commentaire attestent d'une facture linguistique composite de l'objet littéraire, que décalque en quelque sorte le geste critique :

La variété des usages et des langues participe directement à cette polyphonie romanesque en assurant la diversité des rôles de chacun et, partant, le réalisme de l'ensemble.

62. MacIntyre, Alasdair. *After Virtue. A Study in Moral Theory*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1984, p. 1.

63. MacIntyre, Alasdair. *Whose Justice? Which Rationality?*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1988, p. 387.

The multivoicedness of language, its “polyglossia”, reminds one of the Bakhtinian linguistic and cultural universe; a theory of translation is implicit in his general theory of translation [...] Transformation of meaning is a kind of performance staged on the “scene” of a polyphonic literature. The concept of literary production as performance brings us close to the Bakhtinian notion of carnival re-enacted on the scene of literature.

My translations are intended to bring you closer to a Yiddish poet's exile in her native language, but they inevitably remove the poems further from their source. From another perspective, though, we might say that we are helping the poems immigrate into the present. Without our efforts, the poems would simply turn into dust. In this conflicted way, we perpetuate exile in our mother tongue.

The fragmented perspective of an exile is reflected in the fragmented structure of [Maxine Hong Kingston's *China Men*], composed of eighteen segments that interact with each other and with their intertexts outside the book. The multiplicity of texts also requires a multiplication of voices [...] Kingston's work best exemplifies what Mikhail Bakhtin calls the “heteroglossia” of the novel.⁶⁴

L'on constate toutefois que, dans le cadre de littératures multipliant diégétiquement les contacts linguistiques, les limites dépassées des communautés de paroles ne se font aucunement l'indice d'une limite communautaire des pratiques morales. On ne relève pas ici quelque perte de sens illustrant ou confirmant l'impossibilité de signifier moralement l'agir, mais on met tout au contraire en valeur le « multiple », le « divers », la perpétuation d'un état de mobilité. Cette sorte d'éthique critique pratiquant le respect d'une diversité constitutive s'appuie sur un processus de valorisation dont hétéroglossie et le polyphonisme romanesque se font les indices évidents. C'est en invoquant, plus ou moins explicitement, l'autorité d'un modèle bakhtinien que se

64. Sourdot, Marc. « Un héros recentré : *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, in Laronde, Michel. *L'Écriture décentrée. La langue de l'autre dans le roman contemporain*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 112; Sojka, Eugenia. « Carnivalization in the Post-colonial Texts of Lola Lemire Toetsevi and Gail Scotts' *Questions of Language and Identity* », in Mauguère, Bénédicte (sous la dir. de). *Cultural Identities in Canadian Literature. Identités culturelles dans la littérature canadienne*, New York, Peter Lang, 1998, p. 152; Hellerstein, Kathryn. « In Exile in the Mother Tongue: Yiddish and the Woman Poet », in Henderson, Mae (sous la dir. de). *Borders, Boundaries and Frames. Essays in Cultural Criticism and Cultural Studies*, New York / London, Routledge, 1995, p. 83; Shih, Shu-Mei. « Exile and Intertextuality in Maxine Hong Kingston's *China Men* », in Whitlark, James; Aycock, Wendell (sous la dir. de). *The Literature of Emigration and Exile*, Lubbock, Texas Tech University Press, 1992, p. 75.

pratique, dans le domaine des études littéraires, quelque chose analogue à cette politique de l'hybride que Jan Pieterse propose à titre de mondialisation à accomplir, et dont participerait incidemment une « cartographie » ondaatjéenne :

A politics of hybridity means navigating these zones of instability, without clinging to the notion of fixed units, whether they be nations, classes or ethnic groups, as the necessary or ultimate basis of politics.

Instead of the binary polarizing of colonialism, Ondaatje aims for a dialogic mode, a merging of the familiar and unfamiliar, of fiction and reality. Like all of Ondaatje's post-colonial novels, it encourages the reader to discover the ideology hidden in historiography and cartography of the colonial era, and thus to "[hold] in each hand the new world and the old world". As post-colonial discourse rewrites the histories of the past, it draws more flexible and hybrid maps for the future.⁶⁵

Cette réinscription critique d'une interconnectivité recevant ici forme romanesque participe très certainement d'un philosophème dominant de la mondialisation. Le dialogisme comme visée oecuménique que figure une parole sensible à l'altérité des co-énonciateurs se ferait ainsi principe moral ordonnant l'agir collectif au sein d'un monde unifié dans sa diversité. Or, au vu des analyses précédentes, *Anil's Ghost* déroge nécessairement à un tel principe. Narrativement concertés, les récits de personnages soumis à de communes épreuves de traduction et par-là même rassemblés dans l'expérience d'un échec partagé présentent le caractère précisément monologique que Mikhaïl Bakhtine attribue au roman de Tolstoï :

[...] les trois personnages, avec leurs univers fermés, sont unis, confrontés et reçoivent un sens l'un par l'autre à l'intérieur de la conscience de l'auteur, de son champ de vision unique et omnienglobant [...] Ainsi, le sens global, achevant, de la vie et de la mort de chaque personnage n'appartient qu'à l'auteur et cela grâce à cet excédent dans le champ de vision qu'il possède par rapport à chacun des personnages, c'est-à-dire aux dépends de ce que chaque personnage ne peut ni voir, ni comprendre. Par conséquent, les rapports

65. Pieterse (1993), *op. cit.*, p. 14; Renger, Nicola. « Cartography, Historiography, and Identity in Michael Ondaatje's *The English Patient* », in Glagem Liselotte (sous la dir. de) *Being/s in Transit. Travelling, Migration, Dislocation, Cross/Cultures*, n°41 (« ASNEL Papers 5 »), p. 121.

dialogiques entre les personnages n'existent pas, mais on n'en trouve pas davantage entre eux et l'auteur.⁶⁶

L'écart ici relevé concorde de fait avec la réexamination critique du paradigme dialogique qu'a pu proposer Wladimir Krysinski, à l'horizon d'un roman dit post-dostoïevskien, tout particulièrement en ce qui concerne une variation ou évolution monologique du dialogisme :

The cognitive narrator is [...] the narrator who manipulates metacritically and purposefully the structure. He is the interpreter and the maker of conflictual dialogism. This dialogism is conflictual because it relies on both the shock of at least two discourses and at the same time on their manipulation accomplished by the narrator [...] [Mono-dialogism] implies as driving force one's narrator manipulation of the discourse as well as of the message. In that sense it is interpellating dialogism. It seems that Bakhtinian dialogical structures and his theorization of Dostoevsky's novels arise out of some kind of idealization of the human subject as a dialogical one. It obliterates the conflictual, instinctual forces within dialogue as well as the individual role of the author understood as an architect of the plurivocal and pluridiscursive as well as plurinarrative structures. The modern novel reshapes polyphony and dialogism to some extent.⁶⁷

L'unité réitérée d'une configuration argumentative hyperbolique procède précisément dans *Anil's Ghost* de cette instance structurante opérant, narrativement, un partage des voix fort peu polyphonique. La figure de la traduction continue donc de s'inscrire dans un parcours critique à l'issue duquel la mondialisation, telle que la désignent discours, modélisation théorique et jonction éthique, s'apparente sinon à un « simulacre » au sens que Jean Baudrillard a pu prêter à ce terme du moins à une représentation

66. Bakhtine, Mikhaïl. *La Poétique de Dostoevski*, trad. du russe par Isabelle Kolicheff, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 110-111. Les commentaires de M. Bakhtine se rapportent aux *Trois Morts* de Tolstoï.

67. Krysinski, Wladimir. « Bakhtin and the Evolution of the Post-Dostoevskian Novel » in Barsky, Robert F.; Holquist, Michael (sous la dir. de). « Bakhtin and Otherness », *Discours social / Social Discourse* (Cahiers internationaux de littérature comparée), vol. 3, n° 1 et 2, printemps-été 1990, p. 117 et 131.

trompeuse⁶⁸. Si le roman atteste dans le détail de sa diégèse d'une conjoncture constamment déterminée par le rapport du local au global, la nature de ce rapport ne se conforme ni à l'unité réalisée de la figure du « Tout-monde », ni au processus équilibré d'une « glocalisation » transformant réciproquement circonstances particulières et déterminations planétaires, ni encore à un dialogisme de la parole équitable. Ce serait précisément en se saisissant de l'un des signes, soit celui de la traduction, produisant dans une imagination collective — nous en avons vu de nombreux exemples — l'effet d'une mondialisation effectuée n'attendant plus que l'acquiescement de l'homme, que le roman produit dans l'imaginaire littéraire l'effet inverse d'une mondialisation s'effectuant au détriment d'une capacité humaine à y prendre part. Nous hésiterons toutefois à inscrire trop précipitamment *Anil's Ghost* dans la logique de désintégration des discours de la fin. Eu égard tout particulièrement au voeu d'une mondialité éthique,

68. Nous rappellerons qu'affirmant la coextensivité des espaces topographique et sémiotique, Jean Baudrillard affirme, dans *Simulacres et Simulation*, la prise en charge de l'espace par le signe (Baudrillard, Jean. *Simulacres et Simulation*, Paris, Galilée, 1981). Habiter les espaces sociaux, c'est ainsi résider, en *premier lieu*, dans la médiation conceptuelle des signes qui leur donnent sens. Or ce qui caractérise cette médiation, c'est précisément le fait de n'en être plus une, d'assumer en quelque sorte les fonctions dissipatives d'un « non-lieu » sémiotique (eu égard à la notion de « non-lieu » voir Augé, Marc. *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992) : *Aujourd'hui l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origines ni réalité : hyperréel [...] Il s'agit d'une substitution au réel des signes du réel [...] (Baudrillard [1981], op. cit., p. 10-11). Relevant d'une activité strictement « opérationnelle » et totalisante (la machine est « impeccable », le modèle « ne laisse aucune chance »), le processus de simulation recoupe plus spécifiquement la surmodernité des « non-lieux » par le double mouvement d'une « liquidation de tous les référentiels » et de leur « résurrection artificielle dans des systèmes de signes (Baudrillard [1981], op. cit., p. 10-11, nos italiques). Tout comme le tronçon autoroutier soustrait le sujet en transit à la particularité des espaces communautaires, le concept scientifique (la référence est ethnologique) déloge l'objet, dès lors simulacre, de sa spécificité circonstancielle. À l'instar du logo publicitaire qui propage en réseau la présence du non-lieu dans les lieux localisés, la pièce de musée étend dans l'expérience d'une consommation de signes culturels l'artifice d'une continuité historique. La simulation effectuée ainsi une suppression du particulier, pour ensuite se perpétuer dans l'état de vacuité qui la définit, « système en passe d'apesanteur » dans un « hyperspace sans atmosphère » (*Ibid.*, p. 11 et 16). C'est conséquemment sous les traits d'un « Occident saisi de panique » (*ibid.*, p. 21) qu'intervient dans l'analyse de Baudrillard une présence humaine uniquement réactive, renforçant l'ordre autoréférentiel du simulacre en sécrétant des signes d'hyperréalité : *Lorsque le réel n'est plus ce qu'il était, la nostalgie prend tout son sens. Surenchère des mythes d'origine et des signes de réalité. Surenchère de vérité, d'objectivité et d'authenticités secondes. Escalade du vrai, du vécu, résurrection du figuratif là où l'objet et la substance ont disparu. (Ibid., p. 17)**

le roman ne nous semble pas reconduire aux conclusions d'Alasdair MacIntyre. Si l'acte de traduction y définit sans doute une épreuve de la limite, cette épreuve n'est pas sans produire un effet de rapprochement, ce que nous nommions un échec partagé. L'hyperbole narrative faisant progresser une pluralité de récits vers la convergence d'un tel rapprochement esquisse-t-elle par le fait-même les contours d'une communauté morale imaginée, imaginable ? Peut-on concevoir quelque figure du possible dont la traduction serait porteuse dans *Anil's Ghost* ?

CONCLUSION

L'IMAGINAIRE ÉTHIQUE DE LA MONDIALISATION

MONDIALITÉ ET DÉPASSEMENT DES PRATIQUES MORALES : LA MODERNITÉ TARDIVE D'ANTHONY GIDDENS

Selon la thèse de l' « anti-Robinson » que soutient Franco Moretti, le processus de formation que désigne la *Bildung* ne saurait coïncider avec un processus de socialisation à l'issue duquel un sujet se réalise comme agent social du fait des pratiques économiques auxquelles il prend part. Se creuserait dans l'état de complétude concluant le *Bildungsroman* un infranchissable écart entre « maturité » et « modernité »⁶⁹. Fortement axés sur les parcours de professionnalisation, les récits que déploie *Anil's Ghost* renvoient, c'est évident, à une autre constitution du sujet. Le mouvement que décrit et commente les analyses de Moretti, comme celles d'ailleurs de Lukàcs, en est un d'extériorisation individuelle dans la sphère totalisante et « stabilisante » du quotidien social. C'est tout au contraire, dans *Anil's Ghost*, par une intériorisation croissante que l'individu tente d'adapter un savoir-faire à des conditions sociales internationalisées, décolonialisées, retraditionnalisées. La formation se fait ici transformation permanente, que rythme et ponctue notamment l'effort constant de professionnalisation. Un tel processus reçoit dans les analyses d'Anthony Giddens le nom de réflexivité⁷⁰. Nous nous y arrêterons, non pour explorer une nouvelle approche théorique de la mondialisation — que Giddens associe à un état tardif ou avancé de modernité —, mais parce que le principe de réflexivité permet de penser la problématisation des pratiques morales non plus dans les termes d'un déclin synonyme de dégénérescence, mais dans ceux, plus évolutifs, d'une caducité.

Nous remarquerons tout d'abord que la mondialisation pensée comme modernité avancée, ou *High Modernity*, désigne une « radicalisation » du mouvement expansif

69. Moretti (1987), *op. cit.*, p. 24-28.

70. Giddens, Anthony. *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge (UK), Polity Press, 1991.

constitutif des processus antérieurs de modernisation⁷¹. L'influence des systèmes monétaires, la nature désormais constante des risques auxquels est confronté le sujet social, ou encore l'évidence des mécanismes exerçant un contrôle instrumental sur les comportements concernent désormais une aire sociale mondialisée. C'est toutefois dans l'action qu'exercent l'une sur l'autre les sphères sociale et individuelle que se manifeste avec le plus de force une telle continuité du moderne. À un effet d'intensification (« an interpenetration of self-development and social systems [...] becomes ever more pronounced »), se combine effectivement l'inédit d'une intériorisation subjective des injonctions sociales de modernisation⁷². Il faudrait en ce sens entendre par modernité avancée une conjoncture d'implication réciproque des formes individuelles et sociales (« an increasing interconnection between the two "extremes" of extensionality [*i.e.* globalizing influences] and intentionality [*i.e.* personal dispositions] »), conjoncture dont la dynamique et les modes d'effectuation se déploieraient précisément dans l'élaboration d'une conscience identitaire : « in the context of modernity [...] the altered self has to be explored and constructed as part of a reflexive process of connecting personal and social change »⁷³. En d'autres termes, passent au premier plan, chez Anthony Giddens, une condition de plasticité subjective (*an altered self*) et la question de sa prise en charge individuelle (*a reflexive process*). La mobilité des situations et modélisations identitaires cesse dès lors de se faire la conséquence, sociopathologique, d'une modernité en priorité économique pour s'affirmer comme le développement justement « avancé » de processus de modernisation finissant par configurer le social dans les formes qu'il confère à son sujet.

71. *Ibid.*, p. 2.

72. *Ibid.*, p. 4.

73. *Ibid.*, p. 33. C'est bien évidemment à la faveur de cette appartenance l'une à l'autre de la question du social et de celle du sujet que devient possible une étude de la modernité non plus focalisée sur telle ou telle pratique collective, mais multipliant les voies d'accès à la réalité dont elle traite (rapport au corps, culture du risque, médiation cognitive, « life politics », etc.)

Certes, la pensée sociale de Jürgen Habermas nous mettait déjà sur la voie critique ouverte par l'auteur de *Modernity and Self-Identity*. La modernité sociale telle que la conçoit Habermas, soit en tant que processus d'universalisation de certaines activités (que domine un mode instrumental de rationalité et le critère de validité qui y correspond), se réfléchit en effet dans des pratiques identitaires propres au sujet social, dans « l'individuation d'un sujet se prenant lui-même en charge dans la mesure où les identités personnelles abstraites renvoient à une réalisation de soi [...] »⁷⁴. Elle ressort donc à une problématique sociale de la production du sujet qui n'est autre que celle dégagée par Anthony Giddens sur fond de modernité avancée, c'est-à-dire d'une mondialisation concernant au premier chef des identités individuées.

L'ascendant critique que nous reconnâtrons à la réflexion de Giddens s'explique toutefois par l'étagement processuel dans le détail duquel un état avancé de modernisation se trouve référé à des pratiques sociales concrètes. En premier lieu, la modernité est dite « post-traditionnelle » parce qu'elle opérerait une disjonction entre l'activité sociale et la ponctualité spatio-temporelle de cadres identitaires désormais révolus : « Globalisation concerns the intersection of presence and absence, the interlacing of social events and social relations "at distance" with local contextualities »⁷⁵. C'est ainsi une telle départicularisation de l'espace social qu'effectue, dans *Anil's Ghost*, la pluralité des expériences migratoires. D'autre part, cette dislocation des appartenances et pratiques sociales se trouverait relayée par des activités assumant pleinement l'état de détachement ainsi suscité, ce que Giddens appelle « disembedding mechanisms » : l'on peut songer ici aux pratiques quotidiennes du savoir, exportables des laboratoires du Nouveau-Mexique aux hôpitaux de Colombo dans *Anil's Ghost* (enseignement, administration de la recherche, contre-expertise)⁷⁶.

74. *Ibid.*, p. 407.

75. *Ibid.*, p. 21.

76. The "lifting out" of social relations from local contexts and their rearticulation across indefinite tracts of time-space [...] is exactly what I mean by disembedding, which is the key to the tremendous acceleration in time-space distanciation which modernity introduces. (*Ibid.*, p. 18)

Enfin, ce seraient précisément les influences combinées de ces deux traits constitutifs de la modernité avancée qui ouvriraient un sujet à la possibilité, mais aussi à la nécessité de constamment réévaluer une inscription sociale aussi précaire que mobile, condition inédite de « réflexivité » :

The reflexivity of modernity has to be distinguished from the reflexive monitoring of action intrinsic to all human activity. Modernity's reflexivity refers to the susceptibility of most aspect of social activity, and material relations with nature, to chronic revision in the light of new information and knowledge.⁷⁷

Chez Weber, la sécularisation épuisait toute configuration idéologique au point que seul puisse subsister un impératif de rationalisation désincarné car émanant d'une mise en système du social, d'une bureaucratisation. Pour Giddens, au contraire, le sujet social ne se plie pas, indécis ou satisfait, à une épistémologie spéculative (calcul, prédiction, prévision, etc.) qui lui demeure extrinsèque, mais se fait précisément le point nodal d'un effort de rationalisation⁷⁸. En d'autres termes, cette réflexivité consciente d'elle-même dans laquelle Giddens voit le passage à une modernité tardive correspond à une prise en charge individuelle des pratiques idéologiques censées former la cohésion d'une identité, la cohérence de comportements, l'unité du social : c'est sur lui-même que le sujet opère une entreprise de rationalisation se réalisant dès lors dans la maîtrise d'une transformation corporelle, dans la gestion d'une relation à l'autre, dans la réindexation constante des compétences acquises sur l'échelle fluctuante des exigences professionnelles, etc. Or c'est précisément en ce sens qu'il devient difficile de recourir, « sous condition » de modernité avancée, à des notions « axiologiques », à la certitude de « valeur », à l'applicabilité de « normes », au discours de la « moralité ». Si le sujet se prête toujours à des valorisations pour déterminer les coordonnées du plan de vie auquel il s'astreint de lui-même, celles-ci ne concernent que la seule sphère privée, n'établissent leur légitimité que dans l'exercice

77. *Ibid.*, p. 19.

78. [...] *the specificity of anxiety with respect to the self in high modernity does not lie in a sense of loss or an acute state of anxiety but rather with the awareness and process of reflexivity.* (*Ibid.*, p. 34)

isolé d'une décision ponctuelle, peuvent être révélées à la possibilité éprouvée d'une inadéquation quant aux capacités qu'elles requièrent, et plus encore se voient soumises à une complexité et prolifération de choix exigeant des réajustements constants. C'est ainsi qu'est avancée la thèse d'une « evaporation of morality ». Abordé sous l'angle théorique que définissent les travaux d'Anthony Giddens, le rapprochement effectué d'un personnage à l'autre dans *Anil's Ghost* ne désignerait donc qu'un état d'anxiété généralisée sur lequel discours et pratiques moraux n'ont plus prises.

Une mondialisation sans inspiration morale se priverait-elle de ce fait de l'élan utopique ou imaginaire d'un état de mondialité à réaliser, promouvoir ou accepter ? Exploitant une veine critique habermassienne, la modernité tardive de Giddens ne se départ pas de fait d'une figuration du projet, comme en atteste une certaine persistance « dialectique » au sein du processus de mondialisation, c'est-à-dire la possibilité de constituer des appartenances, certes inédites, mais néanmoins inclusives et humaines.

Ainsi :

The “emptying” of time and space set in motion processes that established a single “world” where none existed previously [...] late modernity produces a situation in which humankind in some respects becomes a “we”, facing problems and opportunities where there are no “others”.⁷⁹

Ce « devenir nous » est problématique. Sans se formaliser dans l'impératif collectif d'une norme, il n'en renvoie pas moins à un universalisme, restreint certes, mais néanmoins porteur d'une motivation potentielle, de réalisations souhaitables, équitables et sans précédent. La modernité tardive liquiderait-elle trop hâtivement une moralité dont il faudrait penser aussi l'éventuelle transformation ? La réflexivité subirait-elle le contre-coup d'un désir communautaire ? Serait-ce précisément cet impensé peut-être encore moral de la mondialisation qui se configure narrativement et argumentativement dans l'échec *partagé* d'*Anil's Ghost* ?

⁷⁹. *Ibid.*, p. 27.

MONDIALITÉ ET IMAGINAIRE ÉTHIQUE : *SOURCES OF THE SELF* DE CHARLES TAYLOR

Les questions ici soulevées revêtent un évident caractère définitoire. Celui-ci concerne la nature des pratiques morales, leur assimilation peut-être trop empressée au discours normatif d'un devoir-faire collectif. Nous évoquions précédemment (voir *supra*, p. 170, note 58) la distinction ricoeurienne entre une éthique téléologique et une morale déontologique. L'ordre que celle-ci impose à la constellation des phénomènes éthico-moraux est de fait corroboré dans d'autres réflexions comme dans les tensions traversant les philosophies morales contemporaines. Le partage entre morale du « bien » et morale du « droit », dite parfois encore morale « libérale », concerne ainsi des clivages philosophiques mettant en vis-à-vis critique et souvent polémique des pensées telles que celles de Martha Nussbaum, Hans Jonas, Charles Taylor ou encore Alasdair MacIntyre pour les unes, de Jürgen Habermas et Karl-Otto Apel pour les autres⁸⁰. Nous ne saurions ici nous engager dans un débat critique concernant la validité respective des méta-éthiques se faisant concurrence philosophique, et qu'il faudrait encore pouvoir ouvrir aux philosophies morales d'inspiration nietzschéenne comme à la pensée lévinasienne. Nous importe uniquement la possibilité d'élargir l'interprétation d'*Anil's Ghost* à un imaginaire de la mondialisation que ne borne précisément pas une rupture de l'imagination collective, une utopie close sur l'atopie morale du global. C'est, dans cette optique, une autre formation du sujet moderne que nous invoquerons, soit celle, morale, que Charles Taylor explore dans *Sources of the Self*⁸¹.

Une grande systématité conceptuelle caractérise indéniablement la progression des premiers chapitres de *Sources of the Self*. Connectant un à un les moments structurels que l'auteur associe à l'expérience morale, les concepts de *strong valuation*, *moral*

80. Eu égard à la bipartition déontologico-téléologique, nous renvoyons notamment aux ouvrages de Ross Poole (*Morality and Modernity*, London - New York, Routledge, 1991) et Charles Larmore (*The Morales of Modernity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996).

81. Taylor, Charles. *Sources of the Self. The Making of the Modern Identity*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1989.

framework, *hypergoods* et *moral sources* organisent dans leur progression l'ordre méta-éthique devant soutenir le reste de l'étude. On trouve ainsi l'injonction d'une valorisation s'imposant au sujet moral (*strong valuation*), la fonction constitutive de telles pratiques évaluatives qui forgent une identité morale historiquement déterminée (*moral framework*), l'équilibre conflictuel régnant au sein de ces configurations morales régies par des conceptions du bien dominantes (*hypergoods*), enfin une capacité d'expression (*articulacy*) à même d'explicitier les motivations morales et d'en signifier la pertinence. Si l'analyse de l'identité moderne et, plus précisément, de sa constitution morale fait l'objet, dans le reste de l'ouvrage, d'un traitement historique, elle s'indexe donc dans ces premiers moments sur une approche résolument philosophique. L'usage interprétatif que nous nous proposons d'en faire réclame que nous en reprenions un à un chacun des moments conceptuels.

Nous constaterons tout d'abord que si la « force » reconnue aux configurations morales dans *Sources of the Self* possède sa part de contingence, elle n'en découle pas moins d'un fondement apriorique autorisant que l'on mette en doute la dégénérescence ou l'évaporation d'une orientation morale de l'agir. Certes les perspectives morales s'imposent du fait qu'elles définissent des cadres historiquement déterminés définissant l'espace de socialisation d'une communauté donnée. À la factualité de cette relation synchronique entre un sujet et le contexte à l'influence duquel il ne peut se soustraire fait toutefois pendant la nécessité d'un rapport ontologique entre subjectivité et moralité. Selon ce rapport, celle-ci n'est pas une spécification éthique déterminant après-coup un sujet déjà constitué, mais définit les conditions même sans lesquelles n'est pas même concevable le déploiement d'une identité, ou plus précisément sa localisation face au bien. De par son intensité, l'évaluation morale fonctionne ainsi comme cadre figuratif *dans* l'unité duquel les régularités de l'agir doivent tenter de se coordonner, la cohésion d'un sujet doit chercher à se situer et se maintenir. Dans cette perspective, c'est donc sous la forme d'un questionnement que le sujet vient à l'éthique :

Since we cannot do without an orientation to the good, and since we cannot be indifferent to our place relative to this good, and since this is something that must always change and become, the issue of the direction of our lives must arise for us.⁸²

On prévoit aisément quel débat « généalogique » est susceptible de motiver cet ancrage ontologico-herméneutique de l'orientation de la vie bonne⁸³. Parce que celle-ci laisse entrevoir une conception de la morale plus individuelle et spéculative que collective et normative, elle n'en suggère pas moins ce que peut avoir d'excessif une définition strictement déontologique des moralités, tout comme incidemment le caractère restrictif de processus de subjectivation que dominerait de part en part un souci d'intégration sociale. La modernité tardive statuerait peut-être trop sociologiquement sur la validité, jugée périmée, des comportements moraux.

Ne serait-ce pas de fait quelque téléologie dialectique qui conduit Giddens à orienter critiquement la mondialisation en tirant de l'interaction dynamique des plans locaux et globaux la composition d'un monde humainement habitable, dans la totalité duquel serait dépassée la contrariété initiale des phénomènes de délocalisation ? L'on peut souligner à ce propos que le cadre moral (*moral framework*) dans lequel s'organise, second palier de conceptualisation, la diversité des valorisations fortes s'impose à un sujet qui ne peut s'y soustraire sans se nier comme instance d'évaluation. Or pour établir ce qu'il assimile à une *inescapability* des cadres moraux, Charles Taylor exploite précisément le procédé de contradiction performative, installant dans l'implicite même de l'argumentation adverse l'action nécessaire d'un schème de valorisation :

[...] this rapid sketch of the most important distinctions which structure people's lives today will be even more radically incomplete if I do not take account of the fact with which I started this section: that there is a widespread temper, which I called "naturalist", which is tempted to deny these frameworks altogether. We see this not only in those enamoured of reductive explanations

82. Taylor (1989), *op. cit.*, p. 24.

83. Charles Taylor use à l'encontre de Nietzsche d'une critique parfaitement établie, consistant à référer la transvaluation des valeurs à une valorisation sous-jacente, « something which deserved unconditional affirmation, yea-saying: » (*Ibid.*, p. 489)

but in another way in classical utilitarianism. The aim of this philosophy was precisely to reject all qualitative distinctions and to construe all human goals as on the same footing, susceptible therefore of common quantification and calculation according to some common "currency". My thesis here is that this idea is deeply mistaken. But as I said above, it is motivated itself by moral reasons [*i.e.*, the affirmation of ordinary life], and these reasons form an essential part of the picture of the frameworks people live by in our day.⁸⁴

Cette moralité qui s'ignore renvoie, dans la perspective philosophique ouverte par Charles Taylor au caractère foncièrement approximatif dérochant la source morale à toute appréhension explicite et exacte. Dans le rapprochement que nous suggérons, en rappelant le discours théorique sur la mondialisation à l'éventuel projet de mondialité qui l'anime, se profile une problématique majeure de *Sources of the Self*, soit celle d'une venue au discours des déterminations morales (fortement contrariée dans le contexte de la modernité), que recouvre le terme d'*articulacy*⁸⁵.

Si l'on peut ainsi faire jouer Taylor contre Giddens, non pour rompre le lien entre mondialisation et réflexivité, mais de façon à ne pas exclure d'une constitution socialement intériorisée du sujet la possibilité d'une préoccupation morale qui persiste, il importe toutefois de faire ressortir ce que la méta-éthique taylorienne peut contribuer à une éventuelle interprétation morale des échecs répétés d'*Anil's Ghost*. C'est à cet égard vers les concepts d'*hypergoods* et de *moral sources* que nous nous tournerons. Dans leur ouvrage consacré à la parole philosophique, Gilles Deleuze et Félix Guattari s'attardent sur la complexité du concept : « Il n'y a pas de concepts simples. Tout concept a des composantes, et se définit par elles. Il a donc un chiffre. C'est une

84. Taylor (1989), *op. cit.*, p. 22-23.

85. Cette problématique de la formulation fait certes fond sur des facteurs d'ordre psychologique, tels que l'appréhension pour l'essentiel implicite des contextes moraux, et plus encore l'incapacité du sujet à se faire l'herméneute de sa propre assise morale (Taylor [1989], *op. cit.*, p. 9). Il n'en demeure pas moins qu'elle reconduit inévitablement à des conditions discursives, aux modalités langagières d'une expression éthique. Taylor ira sur ce point jusqu'à suggérer la nécessité d'innover (« *One has not just to record but to invent language here [...]* », *ibid.*, p. 103), de recourir à « quelque prose philosophique » (*ibid.*, c'est nous qui traduisons).

multiplicité. »⁸⁶ Au nombre des figures conceptuelles (ou personnages dans l'optique de Deleuze et Guattari) dans la succession desquelles Charles Taylor élabore sa conception de la moralité, intervient l' *hypergood*, figure médiane intégrant et organisant l'évanescence des *strong evaluations* tout en demeurant, à titre certes d'expression plus structurée, un point d'affleurement des sources morales. Si cette médiation importe à nos yeux, c'est parce qu'elle adjoint à l'indétermination modale précédemment relevée l'impératif d'une nécessité. Ainsi l'évaluation morale atteint-elle à son intensité (puisqu'elle est dite forte) non seulement parce qu'elle constitue, pour l'instance d'évaluation, un horizon de signification ontologique, mais parce que, ce faisant, elle s'impose à elle investie d'une validité inévitablement universelle :

I have tried to express what all these distinctions [*i.e.* qualitative distinctions pertaining to different *frameworks*, nos italiques] have in common by the term "incomparable". In each of these cases, the sense is that there are ends or goods which are worthy or desirable in a way that cannot be measured on the same scale as our ordinary ends, goods, desirabilia. They are not just more desirable, in the same sense though to a greater degree, than some of these ordinary goods are. Because of their special status they command our awe, respect or admiration. And this is where incomparability connects up with what I have been calling "strong evaluation".⁸⁷

Opposant des conceptions adverses du bien, l' *hypergood* taylorien installe la dissension entre des actes de valorisation, tout comme les *strong evaluations* s'imposaient de par leur supériorité incommensurable (Taylor [1989], *op. cit.*, p.20). Or cette imposition n'est pas sans concerner l'instance d'évaluation. À ce propos, l'on pourrait certes souligner le rapport d'autorité sous l'impulsion duquel le sujet moral s'oriente vers le bien : « Because of their special status they [hypergoods] *command* our awe, respect, or admiration » (*ibid.*, nos italiques). Il n'en demeure pas moins que cette subordination du sujet fait fond — nous nous risquons ici à une analogie

⁸⁶. Deleuze, Gilles; Guattari, Félix. *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 67.

⁸⁷. Taylor (1989), *op. cit.*, p. 20.

lévinassienne — sur une logique de l'injonction et non sur une pratique de domination, l'engagement moral obéissant à une sorte de pulsion intégrée dans la structure même de toute subjectivité : « [...] we cannot but *crave* to be rightly placed in relation to the goods we recognize » (*ibid.*, p. 81, nos italiques)⁸⁸. Inscrivant l'orientation morale du sujet dans des structures ontologiques de motivation, Charles Taylor retient un modèle de subjectivité qui coordonne l'unité d'une instance discursive ou morale non pas sur elle-même (modèle immanent du sujet autonome) mais sur une altérité (modèle hétéronome renvoyant à la communauté, à l'idée de bien) dans la dépendance de laquelle ce sujet s'affirme. C'est en ce sens que nous nous permettons un renvoi heuristique à Lévinas, visant plus spécifiquement cet « infiniment extérieur » qu'assume l'intériorité d'une voix. Or, tout comme les hypervalorisations sur lesquelles il prend appui, ce modèle de subjectivité est susceptible de céder sous la pression de tensions polémiques. L'affrontement ne concerne plus ici les suppressions et modifications des valeurs morales dans le jeu de leur succession ou de leur co-présence, telle la maîtrise de soi platonicienne délogée par l'intériorité augustinienne selon l'analyse historique de *Sources of the Self*, mais un sujet et l'orientation morale qui le détermine. Le passage suivant est extrêmement clair sur ce point :

[...] I can feel the demand to incorporate the good in my life as crushing; it is a demand that I feel utterly unable to live up to, which I constantly measure up to badly, and which lead to an overwhelming depreciation of myself. This, beside being uncomfortable, can be immensely restricting and even destructive. To break my allegiance to this good can therefore be experienced as a liberation, and this is what it is often represented as in much of the human potential literature of our day.⁸⁹

88. *L'intériorité n'est pas un lieu secret quelque part en moi; elle est ce retournement où l'éminemment extérieur — précisément en vertu de cette extériorité éminente, de cette impossibilité d'être "contenu" et par conséquent, d'entrer dans un thème — fait, infini, exception à l'essence, me concerne et me cerne et m'ordonne par ma voix même. Commandement s'énonçant par la bouche de celui qui énonce.* (Lévinas, Emmanuel. *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, 1996, Paris, Livre de poche, p. 230)

89. Taylor (1989), *op. cit.*, p. 81

L'orientation vers un bien spécifique est ici contrariée en raison non pas de conceptualisations rivales, mais d'un déséquilibre livrant le sujet à l'inadéquation d'un pouvoir et d'un vouloir être. Plus encore, cette inaptitude à coordonner l'agir sur une volition morale ne saurait être simplement imputable à une incompatibilité entre les capacités d'un agent moral et les exigences de la norme informant son action. Si cette action dévie constamment du cours que lui impose l'injonction de l'*hypergood*, n'est-ce pas en effet parce que cette injonction ne suffit pas à constituer le sujet dans une cohésion volitive, parce que le vouloir être est soumis à des aspirations divergentes déstabilisant l'unité de l'agir, prévenant la formation d'une identité morale ? C'est précisément la situation d'Anil qui nous semble ici prévue dans la problématisation d'une polémique des sources morales.

Cette intériorisation de la dissension se reflète parfaitement dans la stratégie de légitime défense évoquée par Taylor, selon laquelle le sujet menacé dans son unité morale cherche à supprimer la source (en l'occurrence morale) du conflit. Retranché par l'hétéronomie d'un modèle affirmant la primauté de l'orientation morale sur le sujet, ce dernier réapparaît sous la forme dissipative d'un questionnement que ne peut résoudre l'injonction morale. C'est ici *a contrario* qu'il nous faut reprendre la parallèle lévinassien. Si le « commandement » s'impose chez Lévinas parce qu'il signifie un renoncement au concept de subjectivité susceptible de lui résister, la perspective morale de Charles Taylor reste elle ouverte à la possibilité d'une telle résistance, c'est-à-dire à la persistance d'une volition subjective et des clivages qu'elle institue. La dissension par rapport à la norme est en ce sens inscrite dans l'expérience d'une perturbation subjective : le bien visé exclut le sujet qui l'assume (sans pouvoir le réaliser), l'orientation exclusive en direction de l'*hypergood* se voit concurrencée par d'autres orientations informant l'agir de ce même sujet. Qu'en est-il dès lors du discours moral lorsqu'il ne parvient plus à constituer les instances nécessaires à son énonciation, à ses fonctions d'intégration, lorsque l'orientation vers le bien cesse d'informer le faire d'une instance morale pour concerner l'état d'un sujet et ses transformations : un déconfort, une oppression, la menace d'une désintégration ? Dans l'issue d'une « libération »

s'esquisse la possibilité de relégitimer un sujet dès lors en mesure d'assurer à son action un nouveau fondement normatif. Instances critiques, les sujets et communautés concernées peuvent tirer, depuis l'assise identitaire que leur confère le rejet d'un ordre moral établi, divers impératifs d'auto-détermination morales, dont Taylor retrace précisément les multiples filiations philosophiques. Parce qu'ils sont indicateurs d'une genèse enchaînant perturbations et modifications, de tels redéploiements moraux font toutefois ressortir plus qu'ils ne recouvrent ce moment de crise auquel cèdent les équilibres identitaires, moment qui dès lors réclame d'être intégré à la vie morale et aux pratiques discursives qui lui sont propres.

L'*hypergood* taylorien, de par les tensions qu'il suscite, permet ainsi de conférer spécificité morale aux déstabilisations axiologiques observées dans *Anil's Ghost*. Plutôt que d'y lire un état de mondialisation que n'informe aucune mondialité, l'on pourrait y voir la nécessité d'un point de déséquilibre depuis lequel serait à repenser des idées du monde révélées à leur épuisement moral.

Smaro Kamboureli, dans une étude que nous citons précédemment, remet en cause dans le modèle taylorien une localisation par trop intériorisée du sujet moral, soit une méta-éthique de l'« authenticité » opérant une sorte de césure identitaire entre le soi et l'autre que soi :

[...] the self is imaged as a whole, "originality" attests to the self's unitary essence; and "authenticity", "properly" articulated, is a guarantee that the self's wholeness remains undisturbed.⁹⁰

Citant une analyse d'André Clair, nous soulignerons pour notre part combien l'intériorisation du rapport à la norme situe constamment le sujet moral en situation latente d'altérité, que radicalisent les moments de rupture commentés par Taylor :

L'explication des significations d'un énoncé éthique (par exemple par l'analyse des jeux de langage) n'est [...], au mieux, qu'une propédeutique à la compréhension de la moralité des actions. Une telle compréhension requiert de saisir le sens de la réappropriation de la loi par l'agent moral, réappropriation sans laquelle la vie morale et le discours éthique demeureraient étrangers au

90. Kamboureli, *op. cit.*, p. 116.

sujet moral comme existant singulier. Quant aux moeurs qui font l'objet d'une appréciation sociale, elles sont toujours les conduites de quelqu'un, d'un individu déterminé, de sorte que l'estimation de la valeur morale d'un acte relève aussi du jugement individuel [...] l'un des buts de l'interrogation éthique, c'est de déterminer comment se constitue le rapport à soi-même du sujet moral par l'intermédiaire des normes [...]⁹¹

LA MONDIALISATION ROMANESQUE OU LE ROMAN D'UNE CONSCIENCE PARTAGÉE

Mais qu'en serait-il dès lors, dans *Anil's Ghost*, de cet enjeu de formulation, de cette « ethics of articulation » dans laquelle la source morale, dont le cours se modifie plus qu'il ne s'assèche, se fraie passage jusqu'à nous ? « One has not just to record but to invent language here [...] » : quel langage moral inventerait le roman, en dépit des paroles taries ou hésitantes qui le concluent, pour imaginer quelque « moralscape » des mondialisations ?⁹²

91. Clair, André. *Éthique et humanisme. Essai sur la modernité*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 54, 55 et 56. Ces commentaires se rapportent à une évaluation critique de la conférence sur l'éthique du premier Wittgenstein (« Lecture on Ethics » in *Philosophical Review*, n° 74, 1965, p. 3-11). Il nous faut ici préciser que cette transition d'une morale de la norme sociale à une éthique en apparence personnelle de la valeur intersecte une autre analyse menée conjointement par André Clair, prenant pour objet *La lettre sur l'humanisme* de Heidegger. La précision importe parce qu'elle oriente considérablement les conclusions qu'autorise l'introduction, dans le champ des pratiques morales, d'une instance d'évaluation. Certes, dans la perspective de Heidegger telle qu'en rend compte Clair, le caractère injonctif de l'expérience morale valorise le sujet ainsi visé (*Ce vocabulaire de l'appel apporte évidemment à la vie morale un ton et une dimension très spécifiques : le rapport éthique à l'Être ne peut pas être impersonnel; c'est un rapport vocatif. C'est précisément ce trait fondamental qui est découvert ou dévoilé par les interlocuteurs au terme de leur cheminement.* [Clair, *op. cit.*, p. 49]). Joue toutefois dans cette valorisation la distinction ontico-ontologique ordonnant toute la réflexion heideggérienne : le sujet intervient comme vecteur et non comme foyer d'une éthique qui cherche à reverser l'étant à l'être ([...] *l'être n'est pas pour l'homme, mais c'est à l'homme que l'être se donne et se révèle. C'est sous cet angle qu'il faut comprendre la reprise de tout un vocabulaire éthique traditionnel, qui n'est ni dénié, ni placé entre guillemets, mais qui, au lieu d'être centré sur l'homme, exprime un certain mode de l'Être. A l'homme une tâche incombe en tant qu'elle lui est donnée par l'Être.* *Ibid.*, p. 41). En d'autres termes, la dimension subjectale que Wittgenstein retranche de l'expérience éthique n'assujettit pas nécessairement celle-ci à quelque exercice solipsiste de légitimation des normes collectives. Si l'on tire les acquis heideggériens de la seconde analyse d'André Clair, on peut tout au contraire l'interpréter comme l'action constitutive d'une valeur (l'Être dans la *Lettre sur l'humanisme*, son authenticité dans *Être et temps*) qui s'impose au sujet éthique parce qu'elle le spécifie ontologiquement dans la présence de la valeur sur le sujet.

92. *Ibid.*, p. 103.

Le diagnostic que pose Charles Taylor vis-à-vis d'une modernité conflictuelle et de l'expression morale qu'elle est susceptible de recevoir en est un de prudence et de modération. Le sentiment d'authenticité individuellement éprouvé et cultivé dans la sphère de l'intimité désigne en ce sens non quelque repli sur un individualisme victorieux, mais l'un des sites privilégiés où puisse encore s'exercer l'intensité d'une visée de la vie bonne. Dans un même ordre d'idée, Ross Poole conclut son analyse de la modernité sur la nécessité de renouer avec une morale qui motiverait plus qu'elle ne limite l'action, privilégiant de ce fait des cadres restreints, tels que l'amitié, où la capacité d'agir envers l'autre puisse s'éprouver dans des rapports concrets et immédiats. C'est de cette éthique de la modération que nous semble participer l'imaginaire moral du roman, au sein duquel ne triomphe aucune action collective, pas plus que ne s'affirme l'unité d'un discours sur le monde. Projetés dans le réseau complexe des codéterminations planétaires, mais confrontés à des paroles et des pratiques par trop localisées, les personnages n'imposent un ordre à une totalité à la fois proliférante et morcelée que dans la convergence des mémoires et la réciprocité d'une considération que ne relaie aucune perspective d'intégration sociale mondialisée. Au sein d'une mondialisation ne pouvant tenir la promesse des totalisations dont on la pense porteuse, le roman semble tracer les parcours convergents de consciences prenant la commune mesure d'une disjonction qui pourtant les rassemble. La mondialité d'*Anil's Ghost* serait ainsi à situer non dans l'enthousiasme oecuménique d'une forme de vie collectivement (mais fictionnellement) réalisée, mais dans les moments ponctuels d'une sollicitude où, selon l'analyse ricoeurienne, l'impuissance de l'autre me signifie moi-même comme un autre au vu de la passivité qui moi aussi m'afflige⁹³.

93. En ce sens, nous nous écartons des conclusions que tire Bruce Robbins de sa lecture du *English Patient* (*op. cit.*, p. 165) : le cosmopolitisme qu'il associe à une « transnational fraternity's hostility to the home » apparaît sans analogue tangible dans *Anil's Ghost*. Tout au plus pourrait-on dire que s'y esquisse de façon très diffuse cette relation de co-appartenance entre *citizenship* et *friendship* que résume par cette remarque l'auteur de *The World We Want*: « Lacking the commitment, we lack the the possibility of Justice » (Kingwell, Mark. *The World We Want. Restoring Citizenship in a Fractured Age*, Lamham / Boulder / New York / Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, 2001, p. 90).

Commentant l'idée chez Dostoïevski, Mikhaïl Bakhtine parle, antithétiquement, d'une idée-force, qui ne se déposerait pas à la surface de l'énoncé en discours direct, mais pénétrerait en profondeur le roman, le cas échéant jusque dans le détail du réel narré, du descriptif⁹⁴. L'idée-force du roman ici soumis à analyse nous semble inscrite dans la récurrence d'une série que Michel Zéraffa a associé au roman du courant de conscience⁹⁵. Interprétation, décomposition, recomposition et inachèvement définissent effectivement les étapes d'une subjectivité qui, cherchant à assimiler le monde, se désagrège à son contact pour ne se reconstituer avec quelque mesure d'authenticité que dans l'expérience d'une sollicitude de l'échec en commun, d'une « complémentarité des consciences ». *Anil's Ghost*, roman où s'imagine la mondialisation telle l'idée romanesque d'un inachèvement du monde dont prend la mesure une conscience partagée. À l'opposé de ce qu'affirme Jean-François Lyotard, rien ne serait aimable, peut-être, comme une mauvaise traduction.⁹⁶

94. Bakhtine (1963), *op. cit.*, p. 118-144.

95. Zéraffa, Michel. *La Révolution romanesque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1972, p. 196, notamment.

96. *Rien n'est aimable peut-être comme une bonne traduction. A cause de cette abnégation qui s'y sent. [...] Elle suscite un respect moral. Pour quelqu'un qui a pu et su préférer ce qui venait à l'esprit de l'autre à ce qui pouvait arriver au sien, non pas préférer ce qu'écrit l'autre tel quel, une fois le ménage fait, à ce qu'il ou elle, traducteur, traductrice, peut écrire sur le même sujet. Mais, si c'est possible, préférer la pensée qui vient à l'autre, avant qu'il fasse son ménage. Donc préférer le désordre de l'autre, si vous voulez. Non seulement à son ordre à soi, mais à son désordre à soi [...] Grand effet de l'amour. On n'aime pas seulement ce qui est né chez l'autre, mais ce qui demandait à naître.* (Lyotard, Jean-François. *Moralités postmodernes*, Paris, Galilée, 1993, p. 136-137.)

BIBLIOGRAPHIE

- Althusser, Louis.** *Pour Marx*, Paris, Maspéro, 1966.
- Angenot, Marc.** *Les Idéologies du ressentiment*, Montréal, XYZ éditeur, 1996.
- Angenot, Marc.** *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.
- Angenot, Marc.** *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
- Anscombe, Jean-Claude; Ducrot, Oswald.** *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1983.
- Appadurai, Arjun.** *Modernity at large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minnesota, University of Minnesota Press, 1996.
- Appadurai, Arjun.** « Grassroots Globalization and the Research Imagination », in Appadurai, Arjun (sous la dir. de) *Globalization*, Durham / London, Duke University Press, 2001, p. 1-21.
- Augé, Marc.** *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
- Austin, J. L.** « Performative Utterances », *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 233-252.
- Baechler, Jean.** *Qu'est-ce que l'idéologie ?*, Paris, Gallimard, 1976.
- Bakhtine, Mikhaïl.** *La Poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par Isabelle Kolicheff, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- Baudrillard, Jean.** *Simulacres et Simulation*, Paris, Galilée, 1981.
- Bauman, Zygmunt.** *Liquid Modernity*, London, Polity Press, 2000.
- Bauman Zygmunt.** *Globalization: The Human Consequences*, New York, Columbia University Press, 1998.
- Beck, Ulrich.** *What is Globalization?*, trad. de l'allemand par Patrick Camiller, Cambridge, Polity Press, 2000.

- Benjamin, Walter.** « La tâche du traducteur », *Mythe et Violence*, trad. de l'allemand par Maurice de Candillac, Paris, Denoël, 1971.
- Benveniste, Émile.** *Problème de linguistique générale. Tome II*, Paris, Gallimard, 1974.
- Bernstein, Richard.** « Introduction » in Bernstein, Richard (sous la dir. de). *Habermas and Modernity*, Cambridge, The M.I.T. Press, 1985, p. 1-32.
- Bhabha, Homi. K.** *The Location of Culture*, London / New York, Routledge, 1994.
- Bök, Christian.** « Destructive Creation. The Politicization of Violence in the Works of Michael Ondaatje », *Canadian Literature*, n° 132, Spring 1992, « South Asian Connections », p. 109-124.
- Booth, Wayne C.** *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, The University of Chicago Press, 1961.
- Borel, J.-M. Grize, J.-B.; Miéville, D.** *Essai de logique naturelle*, Berne / Francfort / New York, Peter Lang, 1983.
- Bourdieu, Pierre; Wacquant, Loïc.** « La nouvelle vulgate planétaire », *Le Monde diplomatique*, mai 2000, p. 6-7.
- Brennan, Timothy.** *Salman Rushdie and the Third World: Myths of the Nation*, New York, St Martin's Press, 1989.
- Brisset Annie.** « La traduction : modèle d'hybridation des cultures ? », *Carrefour*, 1997, vol. 19, n° 1, p. 51-69.
- Brisset, Annie.** « La Traduction comme transformation paradoxale », *Texte* (« Traduction/textualité »), n° 4, 1985, p. 191-207.
- Brown, Nicholas.** « The Eideasthetic Itinerary: Notes on the Geopolitical Movement of the Literary Absolute », in O'Brien, Susie; Szeman, Imre (sous la dir. de). *Anglophone Literatures and Global Culture, The South Atlantic Quarterly*, summer 2001, vol. 100, n° 3, p.829-851.
- Buell, Frederick.** *National Culture and the New Global System*, Baltimore / London, The John Hopkins University Press, 1994.
- Chambers, Iain.** *Migrancy, Culture, Identity*, London / New York, Routledge, 1994.

Clair, André. *Éthique et humanisme. Essai sur la modernité*, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

Clifford, James. *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge / London, Harvard University Press, 1997.

Compagnon, Antoine. *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

Cronin, Michael. *Across the Lines. Travel, Language, Translation*, Cork, Cork University Press, 2000.

Deleuze, Gilles; Guattari, Félix. *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991.

Derrida, Jacques. *Marges de la Philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.

Ducrot, Oswald. *Les Échelles argumentatives*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

Dumont, Fernand. *Les Idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.

Eagleton, Terry. *The Crisis of Contemporary Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

Eagleton, Terry. *Ideology. An Introduction*, London, Verso, 1991.

Edwards, John. « Language attitudes and their implications among English speakers », in Giles, Howard; Bouchard Ryan, Ellen (sous la dir. de). *Attitudes Towards Language Variation. Social and Applied Contexts*, London, Edward Arnold, 1982, p. 20-33.

Éluerd, Paul. *La Pragmatique linguistique*, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1985.

Featherstone, Mike. *Undoing Culture. Globalization, Postmodernism and Identity*, London, Sage, 1995.

Fiala, Pierre. « Fragments de rhétoriques appliquées », in Miéville, Denis; Berrendonner, Alain (sous la dir. de) *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, Bern / Berlin / Frankfurt / New York / Paris, Peter Lang, p. 249-261.

Freud, Sigmund. *Malaise dans la civilisation*, trad. de l'allemand par Ch. et J. Odier, Paris, Presses universitaires de France, 5^e éd., 1976.

Frye, Northrop. *Anatomy of Criticism: Four Essays*, New York, Atheneum, 1957.

Genette, Gérard. *Fiction et Diction*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

Genette, Gérard. *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

Giddens, Anthony. *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.

Giles, Howard; Bouchard Ryan, Ellen. « Prolegomena for developing a social psychological theory of language attitudes », in Giles, Howard; Bouchard Ryan, Ellen (sous la dir. de). *Attitudes Towards Language Variation. Social and Applied Contexts*, London, Edward Arnold, 1982, p. 209-223.

Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

Goffman, Erving. « The Neglected Situation », *American Anthropologist*, vol. 66, n° 6 (part. 2), 1964, p.133-136.

Goffman, Erving. « On Face-Work: An Analysis of Ritual Elements In Social Interaction », *Psychiatry*, vol. 18, 1955, p. 213-231.

Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.

Greimas, Algirdas J.; Fontanille, Jacques. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

Gumperz, J. « The Speech Community », in Sills, David (sous la dir. de). *International Encyclopedia of the Social Sciences*, London, The Macmillan Company, 1968, p. 385-386.

Habermas, Jürgen. *Le Discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, trad. de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, Paris, Éditions Gallimard, 1988.

Habermas, Jürgen. « Questions and Counterquestions » in Bernstein, Richard (sous la dir. de). *Habermas and Modernity*, Cambridge, The M.I.T. Press, 1985, p. 199-203.

- Habermas, Jürgen.** « La Modernité : un projet inachevé », trad. de l'allemand par Gérard Raulet, *Critique*, tome 37, n° 413, oct. 1981, p. 951-967.
- Halsall, Albert W.** *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique. Rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1988.
- Hamon, Philippe.** *Texte et Idéologie. Valeurs, hiérarchie et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.
- Hawkes, Terence** (sous la dir. de). *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, London / New York, Routledge, 1989.
- Heble, Ajay.** « "Rumours of Topography": The Cultural Politics of Michael Ondaatje's *Running in the Family* », *Canadian Literary Research Foundation*, n° 53, 1994, p. 186-203.
- Heller, Agnes.** *A Theory of Modernity*, Malden, Blackwell Publishers, 1999.
- Hellerstein, Kathryn.** « In Exile in the Mother Tongue: Yiddish and the Woman Poet » in Henderson, Mae (sous la dir. de) *Borders, Boundaries and Frames. Essays in Cultural Criticism and Cultural Studies*, New York / London, Routledge, 1995, p. 64-106.
- Huggan, Graham.** « Exoticism and Ethnicity in Michael Ondaatje's *Running in the Family* », *Essays on Canadian Writing*, n° 57, winter 1995, p. 116-127.
- Hutcheon, Linda.** *The Canadian Postmodern. A Study of Contemporary English-Canadian Fiction*, Toronto, Oxford University Press, 1988.
- Iser, Wolfgang.** « On Translatability », Internet via FT harfang.cc.umontreal.ca, *Surfaces*, 1994, vol. 1.0 A, folio 5.
- Jakobson, Roman.** « On Linguistic Aspects of Translation » in Schulte, Rainer; Biguenet, John (sous la dir. de). *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 144-151.
- Kamboureli, Smaro.** *Scandalous Bodies. Diasporic Literature in English Canada*, Don Mills, Oxford University Press, 2000.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine.** *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Colin, 1980.

Kingwell, Mark. *The World We Want. Restoring Citizenship in a Fractured Age*, Lanham / Boulder / New York / Oxford, Rowman & Littlefield Publishers, 2001.

Krysinski, Wladimir. « La fin du siècle : systèmes littéraires et “régimes globalitaires” », in Schmeling Manfred; Schmitz-Emans, Monika; Walstra, Kerst (sous la dir. de). *Literatur im Zeitalter der Globalisierung*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, p.147-158.

Krysinski, Wladimir. « Bakhtin and the evolution of the Post-Dostoevskian Novel » in Barsky, Robert F.; Holquist, Michael (sous la dir. de) « Bakhtin and Otherness », *Discours social / Social Discourse (Cahiers internationaux de littérature comparée)*, vol. 3, n° 1 et 2, printemps-été 1990, p. 114-134.

Krysinski, Wladimir. « “Subjectum comparationis” : les incidences du sujet dans le discours », in Angemot, Marc *et al. Théorie littéraire : problèmes et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 233-248.

Larmore, Charles. *The Morales of Modernity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

Larrain, Jorge. *The Concept of Ideology*, Athens, The University of Georgia Press, 1979.

Lequin, Lucie. « Quelques mouvements de la transculture », *Essays on Canadian Writing* (« Writing Ethnicity »), vol. 57, n° 129, winter 1995, p.128-144.

Lévinas, Emmanuel. *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Livre de poche, 1996.

Lukàcs, Gyorgy. *La Théorie du roman*, trad. de l'allemand par Jean Clairevoye, Paris, Éditions Gonthier, 1963.

Lyotard, Jean-François. *Moralités postmodernes*, Paris, Galilée, 1993.

MacIntyre, Alasdair. *Whose Justice? Which Rationality?*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1988.

MacIntyre, Alasdair. *After Virtue. A Study in Moral Theory*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1984.

Maffesoli, Michel. *La Contemplation du monde. Figures du style communautaire*, Paris, Grasset, 1993.

- Marx, Karl.** *Manuscrits de 1844. Économie, politique et philosophie*, trad. de l'allemand par E. Bottigelli, Paris, Les Éditions sociales, 1968.
- Meschonnic, Henri.** « Traduire la Bible, de Jonas à Jona », *Langue française* (« La traduction »), n° 51, septembre 1981, p. 35 à 52.
- Mezlekia, Nega.** *Notes from the Hyena's Belly: Memories of My Ethiopian Boyhood*, Toronto, Penguin Books, 2000.
- Miller, Danielle.** « Postmodernism: Bourgeois Smoke Screen or Ethical Philosophy. A Comparison of Michael Ondaatje's *Coming Through Slaughter* and Hubert Aquin's *Neige Noire* », *British Journal of Canadian Studies*, vol. 8, n° 2, 1993, p. 211-217.
- Mitterand, Henri.** *Le Discours du roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.
- Moisan, Clément; Hildebrand, Renate.** *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota Bene, 2001.
- Molino, Jean.** « Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique », *Philosophiques*, vol. XII, numéro 1, printemps 1985, p. 73-103.
- Moretti, Franco.** *The Way of the World. The Bildungsroman in European Culture*, London, Verso, 1987.
- Moses, Michael Valdez.** *The Novel & the Globalization of Culture*, New York / Oxford, Oxford University Press, 1995.
- Mounin, Georges.** *La communication poétique*, Paris, Gallimard, 1968, p. 255-285.
- Mukherjee, Arun.** « Canadian Nationalism, Canadian Literature and Racial Minority » in Aziz, Nurjehan (sous la dir. de). *Floating the Borders, New Contexts in Canadian Criticism*, Toronto, TSAR Publications, 1999, p. 151-169.
- Mukherjee, Arun.** *Towards an Aesthetic of Opposition: Essays on Literature Criticism and Cultural Imperialism*, Stratford, Williams-Wallace, 1988.
- Ondaatje, Michael.** *In the Skin of a Lion*, Toronto, Penguin Books, 1987.
- Ondaatje, Michael.** *Anil's Ghost*, Toronto, Vintage Books, 2000.
- Ondaatje, Michael.** *The English Patient*, Toronto, Vintage Books, 1993.

Pastergiadis, Nikos. *The Turbulence of Migration. Globalization, Deterritorialization and Hybridity*, London, Polity Press, 2000.

Peraldi, François. « Théoriser, c'est pas terroriser ou l'erreur en traduction », *Méta*, vol. XXXV, n° 1, 1990, p. 133-137.

Perelman, Chaïm. *L'Empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1977.

Perelman, Chaïm; Olbrechts-Tyteca, Lucie. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 4^e éd., 1983.

Petitot, Jean. « Valeur », in Greimas, A.J. Courtés, J. (sous la dir. de). *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome 2, Paris, Hachette, 1986.

Pieterse, Jan Neverdeen. « Globalization as Hybridization », *ISS Working Papers*, n° 152, The Hague, 1993.

Pivato, Joseph. « The Singing Never Stops: Languages of Italian Canadian Writers » in Aziz, Nurjehan (sous la dir. de). *Floating the Borders: New Contexts in Canadian Criticism*, Toronto, TSAR Publications, 1999, p. 51-60.

Poole, Ross. *Morality and Modernity*, London / New York, Routledge, 1991.

Raoul, Valérie. « Le "lieu commun" à redéfinir dans *Babel, prise deux* ou *Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël : la ville, le verbe et le vertige. » in Mauguière, Bénédicte (sous la dir. de). *Cultural Identities in Canadian Literature/Identités culturelles dans la littérature canadienne*, New York, Peter Lang, 1998, p. 131-141.

Rastier, François. « Systématique des isotopies », in Greimas, A.J. (sous la dir. de). *Essais de sémantique poétique*, Paris, Larousse, 1972, p. 80-106.

Récanati, François. « Du positivisme logique à la philosophie du langage ordinaire : naissance de la pragmatique », in Austin, J.L. *Quand dire, c'est faire*, trad. de l'anglais par Gilles Lane, Paris, Éd. du Seuil, 1970, p. 185-209.

Récanati, François. *Les Énoncés performatifs. Contributions à la pragmatique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

Renger, Nicola. « Cartography, Historiography, and Identity in Michael Ondaatje's *The English Patient* », in Glagem Liselotte (sous la dir. de) *Being/s in Transit. Travelling, Migration, Dislocation, Cross/Cultures*, n° 41 (« ASNEL Papers 5 »), p. 111-123.

Ricoeur, Paul. *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*, Paris, Éditions Esprit, 1995.

Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil, mars 1990.

Ricoeur, Paul. *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.

Ricoeur, Paul. *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique I*, Paris, Éd. du Seuil, 1969.

Ricoeur, Paul. *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Éd. du Seuil, 1965.

Robbins, Bruce. *Feeling Global. Internationalism in Distress*, New York, New York University Press, 1999.

Robbins, Bruce. « Actually Existing Cosmopolitanism », in Robbins, Bruce; Cheah, Pheng (sous la dir. de). *Cosmopolitics. Thinking and Feeling Beyond the Nation*, Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 1998, p. 1-19.

Robert, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1972.

Robertson, Roland. « Glocalization: Time-Space and Homogeneity-Heterogeneity » in Featherstone, Mike; Lash, Scott; Robertson, Roland. (sous la dir. de) *Global Modernities*, London, Sage, 1999, p. 45-68.

Robinson, Douglas. *The Translator's Turn*, Baltimore / London, The John Hopkins University Press, 1990.

Sanga, Jaina C. *Salman Rushdie's Postcolonial Metaphors. Migration, Translation, Hybridity, Blasphemy, and Globalization*, Wesport / London, Greenwood Press, 2001.

Sassen, Saskian. « Spatialities and Temporalities of the Global: Elements for a Theorization » in Appadurai, Arjun (sous la dir.) *Globalization*, Durham / London, Duke University Press, 2001, p. 269-278.

Scott, Alan (sous la dir. de). *The Limits of Globalization. Cases and Arguments*, London / New York, Routledge, 1997.

Searle, John R.; Vanderveken, D. *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

Searle, John R. « A Taxonomy of Illocutionary Acts », in Gunderson, Keith. *Language, Mind and Knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1975, p. 344-369.

Shih, Shu-Mei. « Exile and Intertextuality in Maxine Hong' Kingston's China Men », in Whitlark, James; Aycock, Wendell (sous la dir. de) *The Literature of Emigration and Exile*, Lubbock, Texas Tech University Press, 1992, p. 65-76.

Simon, Sherry. « La culture transnationale en question : visées de la traduction chez Homi Bhabha et Gayatri Spivak », *Études françaises*, vol. 31, n° 3, 1995, p. 44-57.

Smart, Barry. *Facing Modernity. Ambivalence, reflexivity and morality*, London / Thousand Oaks / New Delhi, Sage Publications, 1999.

Snell-Hornby, Mary. *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamin, 1988, p. 43-44.

Sojka, Eugenia. « Carnivalization in the Post-colonial Texts of Lola Lemire Toetsevi and Gail Scotts' Questions of Language and Identity », in Mauguière, Bénédicte (sous la dir. de). *Cultural Identities in Canadian Literature. Identités culturelles dans la littérature canadienne*, New York, Peter Lang, 1998, p. 151-161.

Sourdou, Marc. « Un héros recentré : Le Gone du Chaâba d'Azouz Begag, in Laronde, Michel. *L'Écriture décentrée. La langue de l'autre dans le roman contemporain*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 109-121.

Speary, Susan. « Mapping and Masking: The Migrant Experience in Michael Ondaatje's *In the Skin of a Lion* », *The Journal of Commonwealth Literature*, vol. XXXIX, n°2, 1994, 45-59.

Spivak, Gayatri Chakravorty. « Cultural Talks in the Hot Peace: Revisiting the "Global Village" », in Robbins, Bruce; Cheah, Pheng (sous la dir. de). *Cosmopolitics. Thinking and Feeling Beyond the Nation*, Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 1998, p. 329-348.

Spivak, Gayatri Chakravorty. *Outside in the Teaching Machine*, London / New York, Routledge, 1993.

Sugunasiri, Suwanda H.J. « "Sri Lankan" Canadian Poets. The Bourgeoisie That Fled The Revolution », *Canadian Literature*, n° 132, Spring 1992, « South Asian Connections », p. 60-79.

Szeman, Imre. « Who's Afraid of National Allegory? Jameson, Literary Criticism, Globalization » in O'Brien, Susie; Szeman, Imre (sous la dir. de). *Anglophone Literatures and Global Culture, The South Atlantic Quarterly*, summer 2001, vol. 100, n° 3, p. 803-827.

Taylor, Charles. *The Malaise of Modernity*, Concord (Ont.), Anansi, 1991.

Taylor, Charles. *Sources of the Self. The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.

Tomlinson, John. *Globalization and Culture*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999.

Touraine, Alain. *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.

Urmson, J. O. « L'Histoire de l'analyse » in *La Philosophie analytique*, Paris, Éditions de Minuit, 1962, p. 11-22.

Vauthier, Simone. « Dimensions de l'ethnicité dans le roman de Michael Ondaatje *In the Skin of a Lion* », *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 25, 1988, p. 105-116.

Vidal, Bernard. « Plurilinguisme et traduction — Le vernaculaire noir américain : enjeux, réalité, réception à propos de *The Sound and the Fury* », *TTR*, vol. IV, n° 2, 1991, p. 151-188.

Watt, Ian. *The Rise of The Novel, Studies in Defoe, Richardson and Fielding*, Berkeley / Los Angeles, University of California Press, 1957.

Weber, Max. *The Sociology of Religion*, trad. de l'allemand par Ephraim Fischhoff, Boston, Beacon Press, 1963.

Weber, Max. *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, trad. de l'allemand par Christian Bouchindhomme, Paris, Gallimard, 1991.

Weber, Max. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par Jacques Chavy, Paris, Librairie Plon, 1964.

Zérafra, Michel. *La Révolution romanesque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1972.